L'

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES.

TOME XXVII.

Tome 27.

Bigant Sculp.

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les Mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures, enrichie de Cartes géographiques & de Figures.

Quatrième volume du Supplément, & faisant suite aux Voyages d'Afrique.

TOME VINGT-SEPTIÈME.

A PARIS,

Chez MOUTARDIER, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins, N°. 28.

AN VIII[e]. DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES,
CONTENANT [illegible]

[illegible]

TOME [illegible]

[illegible]

ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES.

SUITE DU LIVRE SECOND.

VOYAGES D'ASIE.

CHAPITRE XII.

Du mariage chez les Arabes. --- De leur vie domestique.

LES Européens se trompent, en croyant que l'état du mariage chez les musulmans est très-différent de celui qui est établi parmi les nations chrétiennes. Je n'ai pas remarqué cette grande différence en Arabie, & les fem- Arabie.

Arabie.

mes de ce pays m'ont paru auſſi libres & auſſi heureuſes, que le peuvent être celles d'Europe.

La polygamie eſt permiſe, il eſt vrai, aux mahométans; mais les Arabes ſe prévalent rarement du droit d'avoir quatre femmes légitimes, & d'entretenir encore des eſclaves: ce ne ſont que des riches voluptueux qui épouſent pluſieurs femmes; conduite toujours blâmée par les honnêtes gens. Les hommes ſenſés trouvent d'ailleurs ce droit plutôt onéreux que déſirable. Un mari eſt obligé, ſuivant la loi, de traiter ſes femmes ſelon leur état, & avec une parfaite égalité; devoirs trop pénibles pour la plupart des muſulmans, & luxe diſpendieux pour les Arabes ordinairement peu aiſés.

Le divorce, dont l'idée eſt encore ſi odieuſe au ſexe en Europe, n'eſt pas ſi uſité en Orient qu'on ſe l'imagine. Sans les raiſons les plus fortes les Arabes n'uſent jamais du droit de répudier, parce que cette démarche eſt regardée comme honteuſe par les gens qui ont ſoin de leur réputation. Les femmes ont d'ailleurs auſſi le droit de demander le divorce, ſi elles ſe croyent maltraitées par leurs maris.

Rarement un arabe d'une condition médiocre épouſe plus d'une femme, & les plus diſtingués même de la nation ſe contentent

le plus souvent d'une seule pour la vie. Des gens riches, en état d'entretenir autant de femmes qu'il leur plairait, m'ont avoué qu'ils n'avaient été heureux qu'avec une seule, après avoir commencé à vivre avec plusieurs. Arabie.

Ces femmes arabes jouissent d'une grande liberté, & souvent d'un grand pouvoir dans leurs maisons : elles restent maîtresses de leur dot, la reprennent en cas de divorce, & disposent du revenu de leur bien pendant le mariage. Il arrive de cette coutume qu'un mari peu aisé, qui a épousé une fille riche, dépend entièrement de sa femme sans oser la répudier.

Il est faux de dire, comme l'ont assuré quelques voyageurs, que les femmes mahométanes sont esclaves, & tellement la propriété du mari, qu'elles passent à ses héritiers. On a confondu les esclaves achetées, avec les épouses de condition libre, qui peuvent disposer d'elles-mêmes en Orient, comme les femmes en Europe.

On fait beaucoup de contes ridicules sur les marques d'innocence, que les Arabes exigent de leurs jeunes épouses; mais la plupart de ces récits sont exagérés. Les bedouins & les habitans des montagnes de l'Yemen, peuples incultes & demi-sauvages, attachent,

Arabie.

il eſt vrai, une eſpèce de déshonneur au défaut de ces ſignes, & ſe croyent obligés de renvoyer la femme à laquelle ces ſignes ont manqué. Mais, les habitans des villes, plus civiliſés, ne s'effarouchent pas d'une telle bagatelle : tout ce qui réſulte d'un tel accident, c'eſt qu'un gendre intéreſſé fait augmenter quelquefois la dot, en menaçant le beau-père de lui renvoyer ſa fille, ce qui n'arrive cependant jamais.

Il règne beaucoup de ſuperſtition en Arabie, à l'égard de l'économie du mariage; on y croit encore aux enchantemens, & à l'art de nouer & de dénouer l'aiguillette. La triſte victime de cet art diabolique s'adreſſe aux médecins & aux vieilles femmes, toujours ſavantes en ſorcellerie. Les chrétiens de l'Orient ont un remède encore plus infaillible, ils font dire des meſſes pour le malade. Lorſqu'enfin l'imagination du pauvre patient, qui a eu le tems de ſe remettre pendant ces ſimagrées, eſt enfin appaiſée, on fait honneur de ſa guériſon à ces puiſſans ſecours.

Nous nous imaginons en Europe, que les pays orientaux fourmillent d'eunuques pour garder les harems. Ils ne ſont cependant guère communs, & l'on n'en voit point du tout en Arabie. Le ſultan de Conſtantinople ſeul en

a plus qu'il n'y en a dans tous ses états pris ensemble. C'est donc à tort qu'on regarde l'Arabie comme la patrie des eunuques; ils viennent en partie de la haute Égypte; mais la plupart sont originaires des provinces intérieures, & peu connues de l'Afrique. Les Arabes détestent l'opération cruelle, qui doit rendre un homme propre à être le gardien des femmes. Arabie.

Ces eunuques nés sous un ciel ardent ne sont pas entièrement détachés du sexe. J'ai rencontré sur mer, entre Suès & Dsjidda, un eunuque qui menait avec lui son férail, & j'ai appris à *Basra*, qu'un autre riche eunuque de cette ville entretenait des filles esclaves, destinées à ses plaisirs.

On a differté beaucoup en Europe sur les causes de la polygamie; & on s'est imaginé que dans les pays chauds le nombre des filles surpassoit beaucoup celui des garçons. Mais j'ai déja remarqué que plusieurs nations ne profitent pas de la permission d'avoir plusieurs femmes. Il ne faut pas juger des mœurs d'un peuple entier par le luxe & le faste des grands. C'est la vanité qui peuple les férails, composés d'esclaves qui sont en grande partie, des espèces de servantes d'un très-petit nombre de femmes favorites. Le nombre des domestiques

Arabie.

femelles, en Europe, condamnées auſſi au célibat, égale ou ſurpaſſe celui des eſclaves des harems. Il n'y a pas lieu de préſumer qu'il naiſſe en Orient plus de filles que de garçons. On a les plus fortes raiſons de croire que la proportion des naiſſances, entre les deux ſexes, eſt par-tout à-peu-près la même.

Il y a ſans doute beaucoup de mahométans qui épouſent plus d'une femme, & qui ont des filles eſclaves; mais, pour fournir à ce ſurplus, il n'eſt pas néceſſaire que le nombre des naiſſances des deux ſexes ſoit hors de la proportion ordinaire. Pluſieurs accidens enlèvent un certain nombre d'hommes, accidens auxquels les femmes ne ſont pas expoſées: elles ſont plus empreſſées pour le mariage en Orient qu'en Europe. Selon les mœurs des Orientaux, rien n'eſt plus honteux pour une femme, que de reſter un arbre ſtérile : leur conſcience les oblige encore de chercher à devenir mères; elles aiment donc mieux épouſer un homme pauvre, ou devenir la ſeconde femme d'un autre, que de garder le célibat.

Il eſt permis aux ſcythes de vivre, pour un tems & par un contrat, avec une femme mahométane libre, ſans l'épouſer en forme. Les Perſans uſent fréquemment de cette permiſſion; mais les ſunnites plus rigides ne ſouf-

Arabie

frent pas ces commerces qu'ils regardent comme illégitimes : en Turquie, un homme vivant avec une femme libre hors du mariage, ferait puni suivant les lois.

Ce n'est pas en Arabie qu'il faut chercher des logemens élégans ou magnifiques. Les maisons bâties de pierre, ont toujours le toit en terrasse; celles du peuple sont des cabanes minces, avec un toit arrondi & couvert d'une certaine herbe. Les cabanes des Arabes sur les bords de l'Euphrate, sont construites de branches de dattier, avec un toit rond de nattes de jonc. Les tentes des bedouins ont l'air d'une hutte délâbrée : elles consistent en pièces d'une étoffe grossière, fabriquée par les femmes.

Les palais & les maisons des Arabes de distinction, n'annoncent au dehors aucune magnificence; on n'y voit point d'embélissement dans les appartemens des hommes, qui ne connoissent que le luxe en armes, en chevaux & en domestiques. Par-tout cependant, on couvre le plancher, les pauvres, de nattes de paille, & les riches, de beaux tapis; on n'entre jamais dans une chambre sans avoir ôté auparavant ses souliers. Un français s'est glorifié d'avoir soutenu la dignité de sa nation, en s'opiniâtrant de paroître tout chaussé

Arabie. dans la salle d'audience du gouverneur de la Mecque ; c'est comme si un envoyé arabe se vantait d'avoir osé marcher sur les chaises d'un seigneur européen.

Les hommes logent toujours sur le devant de la maison; & les femmes occupent la partie écartée. Si les appartemens des hommes sont simples, ceux des femmes au contraire sont ornés d'une manière recherchée. J'ai vu un échantillon de ces embélissemens dans un harem qu'on était sur le point d'achever pour un grand : j'y vis une chambre toute revêtue de miroirs, non-seulement le plafond, mais encore les murailles, les portes & les pilastres formaient autant de glaces; le plancher devait être garni de sophas & de superbes tapis.

Les Arabes d'une condition médiocre, qui ne peuvent être logés au large, ne mènent jamais un étranger chez eux, sans entrer auparavant dans la maison pour en avertir les femmes en leur criant : *tarik*, retirez-vous ; ce mot prononcé par le maître fait disparaître dans un clin-d'œil toutes les femmes, dont on n'apperçoit pas une trace chez son meilleur ami. On doit s'interdire cette vue, puisque c'est commettre la plus grande impolitesse que de saluer une femme, ou même de la regarder

xement. Pour éviter la néceſſité de recevoir es étrangers, les marchands en détail & les tiſans ne s'occupent pas à leur métier dans ur maiſon; ils tiennent boutique & travail- nt dans les rues fréquentées.

Arabie.

Cette vie retirée des femmes, fait qu'elles ortent aux hommes un reſpect extraordinaire. 'ai rencontré une dame bedouine, qui quitta chemin, & qui me tourna le dos par pur ſpect, & j'ai vu qu'elle en agiſſoit de même l'égard des autres hommes. J'ai été pluſieurs is témoin que des femmes baiſaient les mains quelque homme de diſtinction, ou voulaient jeter à ſes pieds pour les baiſer.

Dans les ſallons des grands on place ſou- nt des baſſins avec des jets d'eau; il y en ait un dans la ſalle d'audience de l'iman de *na;* les bords de ce baſſin étaient revêtus marbre, & le reſte du plancher couvert riches tapis.

Comme les Orientaux tâchent de tenir les anchers fort propres, ils s'accoutument à cra- er peu, quoiqu'ils fument beaucoup. Il ne ut pas croire cependant qu'ils regardent l'ac- n de cracher comme une impoliteſſe; j'ai des gens diſtingués ſe ſervir d'un crachoir, d'autres cracher au pied du mur, derrière couſſins ſur leſquels ils étaient aſſis.

Arabie.

Ces planchers étant couverts de tapis & garnis près du mur de coussins, on peut s'asseoir par terre sans avoir besoin de chaises, dont l'usage est inconnu dans l'Orient. Les Arabes ont différentes manières de s'asseoir : quand ils veulent être commodément, ils croisent les jambes sous le corps. Quand les Arabes se trouvent en présence des gens auxquels ils doivent du respect, ils s'asseyent en sorte que les deux genoux se touchent, & qu'ils ne s'appuyent que sur les talons; comme c'est la position qui prend le moins de place, ils s'y mettent à l'ordinaire en mangeant autour de la table. J'ai souvent essayé cette position, sans pouvoir m'y accoutumer. On a bien dans quelques endroits de l'Arabie des espèces de chaises longues & basses, faites de nattes de paille; mais on s'y met les jambes croisées, comme sur les tapis.

La vie des Arabes dans leurs maisons est si uniforme & si désœuvrée, qu'ils cherchent des amusemens au dehors : ils fréquentent les cafés publics & les foires; ils aiment à s'assembler entre eux. C'est sans doute pour charmer l'ennui que les Arabes sont si attachés à l'habitude de fumer du tabac. Une coutume particulière à l'Arabie, c'est que les gens distingués portent toujours sur eux une boîte

Arabie.

nplie de bois odoriférans. Ils mettent alors ns la pipe de celui à qui ils veulent témoi-er des égards, un morceau de ce bois; ce i donne au tabac un goût & une odeur très-réables.

Je n'ai point remarqué que les Arabes ennent de l'opium comme les Turcs & les rſans; ils ſe dédomagent de cette privation r un autre amuſement, par celui de ma-er continuellement du *kaad:* ce ſont les bour-ons d'un certain arbre, qu'on apporte en ites bottes des montagnes de l'Yemen. Les ns qui ont de bonnes dents, mâchent ces urgeons comme ils viennent de l'arbre; pour vieillards on les broye dans un mortier. C'eſt paremment une mode que de mâcher cette gue, car le goût en eſt déſagréable.

Les gens du peuple aiment auſſi à avoir f, c'eſt-à-dire, à ſe mettre dans un état de . Comme ils n'ont point de liqueurs fortes, ument du *haſchiſch*, drogue compoſée uni-ment de feuilles d'un eſpèce de chanvre. te fumée donne du courage & des idées tes; un de nos domeſtiques arabes ayant é du *haſchiſch*, rencontra quatre ſoldats l attaqua; un de ces ſoldats le roſſa bien e ramena chez nous: malgré ce revers il voulut pas ſe tranquilliſer, & crut toujours

Arabie.

pendant cette ivresse que quatre hommes ne pourraient pas lui résister.

Comme les Orientaux sont assis par terre, leur manière de prendre les repas est conforme à cette manière de s'asseoir. On étend une grande nappe au milieu de la chambre : on place sur cette nappe une petit table haute d'un pied, & sur la table une grande plaque ronde de cuivre étamé ; c'est sur cette plaque qu'on pose les plats de cuivre étamé proprement en dedans & en dehors. Au lieu de serviettes on donne, chez les Arabes de distinction, un long linge que les convives mettent sur leurs genoux ; si ce linge manque, chacun se sert d'un petit mouchoir destiné uniquement pour s'essuyer. Ils n'employent ni couteau ni fourchette. Les Turcs ont quelquefois des cuillers de bois ou de corne ; mais les Arabes savent si bien plier leurs doigts en forme de cuillier, qu'ils mangent même avec la main le potage au lait, le seul que j'aie vu usité chez eux.

A en juger selon nos mœurs, les Orientaux se conduisent avec beaucoup d'indécence quand ils mangent à la table d'un européen. Je fus frappé par conséquent des manières de l'inspecteur de la douane des Dardanelles, le premier turc que j'aie vu à table, avec lequel j

›upais chez le conſul de France ; ce turc échirait les viandes avec les doigts & ſe Arabie.
iouchait dans ſa ſerviette. Je revins cepenant de ma ſurpriſe, quand je connus mieux s mœurs de ces peuples : ils ignorent l'uſage es ſerviettes & peuvent les prendre pour des iouchoirs avec leſquels ils s'eſſuyent ordinaiement. Ils ſont très-embarraſſés quand ils oivent couper un morceau de viande, parce u'ils croyent indécent de ſe ſervir, en maneant, de la main gauche avec laquelle ils font urs ablutions; ils ſont plus à leur aiſe en garant la coutume de manger avec les doigts les iandes toutes découpées en petits morceaux, omme on les met ordinairement ſur leur ble.

Les ſcheiks les plus diſtingués du déſert font ur repas uniquement avec du riz bouilli; on ı ſert un très-grand plat de bois; une troupe e convives s'aſſied tour-à-tour à table, juſu'à ce que le plat ſoit vuide, ou que tous ient raſſaſiés. Dans les maiſons des gens de iſtinction habitans les villes, on ſert pluſieurs etits plats l'un ſur l'autre en forme de pyraide. Quand les maîtres ſe ſont levés, les omeſtiques ſe mettent à la même table & angent ce qui eſt reſté.

On ſervit tout autrement à *Merdin*, où je

Arabie.

dinai avec seize officiers du *Waivode ;* un domestique se tint debout au milieu des convives, & ne fit autre chose que d'ôter & de remplacer les plats apportés par d'autres domestiques. A peine un plat arrivait sur la table, qu'on vit seize mains y tomber à-la-fois, qui le faisaient disparaître avec la plus grande promptitude, sur-tout si c'était de la pâtisserie que les Orientaux, comme buveurs d'eau, aiment passionément. On mange fort vîte en Orient : dans le repas à Merdin nous vuidâmes plus de quatorze plats en moins de vingt minutes. Tous les musulmans en général, & les Arabes en particulier, ne manquent jamais de faire une courte prière avant & après les repas. Avant de se mettre à table, ils disent : *Au nom du dieu puissant & miséricordieux.* Quand un des convives ne veut plus manger, il se lève sans attendre les autres, & dit : *Dieu soit loué.* Ils boivent peu pendant les repas ; mais après s'être lavés en sortant de table, ils boivent de l'eau fraîche & une tasse de café.

Les Arabes orientaux aiment le café : toute la différence entre leur manière de le préparer & la nôtre, est qu'ils pilent les féves grillées dans un mortier de bois ou de pierre, au lieu de les moudre. Nous avions apporté un moulin avec nous en Arabie ; mais nous trou-

âmes bientôt le goût du café pilé si supé- Arabie.
eur à celui du moulu, que nous laissâmes
otre moulin inutile : en pilant les féves, on
xprime apparemment mieux leurs parties hui-
uses qui donnent le goût à cette boisson ;
s Orientaux la prennent toujours sans lait &
ns sucre.

Il est assez singulier que dans l'Yemen, la
éritable patrie du cafier, on boive rarement
u café, parce qu'on croit qu'il échauffe le
ng. La boisson favorite des Arabes de cette
ovince se fait avec des coques de féves de
fé, légèrement grillées & pilées ; elle a le
oût du thé & passe pour rafraîchissante : les
ns de distinction la boivent dans des tasses
porcelaine, & le peuple dans des tasses de
terie grossière.

Quoique toute boisson énivrante soit défen-
e aux musulmans, il y en a beaucoup qui
nent avec passion les liqueurs fortes, qu'ils
ivent le soir dans leurs maisons pour n'être
s découverts. Notre médecin vit, chez un
he marchand à *Loheya*, tous les instrumens
cessaires à la distillation de l'eau-de-vie : sur
frontières de l'Arabie, où il y a des chré-
ns, on pourrait trouver encore du vin &
liqueurs ; mais en Arabie même, on ne
rrait en avoir que chez les juifs de Sana,

Arabie.

qui en font beaucoup & d'une bonne qualité ils en fourniffent leurs compatriotes ; mais comme ils manquent de tonneaux, ils tranf portent le vin & l'eau-de-vie dans des vafe de cuivre; ce qui rend leur ufage dangereu à la fanté : les Anglais apportent auffi quel quefois de l'*arak* des Indes pour le vendre Moka.

Les Arabes font en général une nation fo bre & frugale ; c'eft la caufe apparemmen de leur maigreur & de leur taille féche ; leur alimens ordinaires font le riz, des légume le lait, le beurre & la crême caillée ; il mangent rarement de viande, parce que l nourriture animale eft regardée dans les pay chauds comme très-mal-faine ; la viande la plu commune eft celle de brebis, qui fait la prin cipale nourriture des Arabes du défert.

Les gens du commun en Arabie, fe nour riffent prefque entièrement de mauvais pai de *Durra*, efpèce de gros millet, pétri a lait de chameau, à l'huile, au beurre & à l graiffe ; ce peuple y eft tellement accoutumé qu'il l'aime mieux que le pain de fromen qui lui paraît trop léger.

Les manières de cuire ce pain font diffé rentes dans plufieurs maifons de l'Arabie ; fu le vaiffeau qui nous tranfporta de *Dsjidda*

Loheya

Loheya, un matelot étoit chargé de préparer, chaque après-dîner, la quantité néceſſaire de *darra*, pour la proviſion de pain d'un jour; ce qu'il faiſait en écraſant & en broyant le grain entre deux pierres, dont l'une était convexe & l'autre concave. Avec la farine parvenue de ſon opération, il formait une pâte, & la diviſait en petits gâteaux : en attendant, on chauffait le four, qui n'était qu'un pot renverſé & enduit de terre glaiſe, au fond duquel on avait allumé du charbon; quand le four était aſſez chaud, on appliquait les gâteaux contre les parois du pot ſans ôter la braiſe, & quelques momens après, on retirait ce pain à demi cuit, & on le mangeait chaud : les Arabes du déſert chauffent une plaque de fer pour cuire leur pain en gâteaux; quand ils n'ont point de plaque, ils font de la pâte une boule qu'ils mettent ſur de la braiſe ou ſur du fumier de chameau allumé, & la couvrent bien, pour que le feu pénètre la pâte; ils ôtent alors les cendres & mangent cette pâte, à peine ſèche, quand elle eſt encore toute chaude. Arabie.

Il y a une grande diverſité dans l'habillement national des Arabes, & il y règne des modes qu'on ne doit pas paſſer ſous ſilence; rien de plus incommode & de plus diſpendieux

Arabie.

que la coëffure des Arabes au-deſſus du commun ; ils mettent juſqu'à quinze bonnets l'un ſur l'autre, dont quelques-uns ſont à la vérité de toile, mais le reſte d'un gros drap de coton piqué ; celui qui les couvre tous eſt ſouvent richement brodé en or ; il contient au moins toujours quelque ſentence du coran en broderie ; ils enveloppent cette multitude de bonnets encore d'une grande pièce de mouſſeline nommée *ſaſch*, ornée aux deux bouts de franges de ſoie ou d'or dont ils laiſſent flotter les bouts entre les deux épaules. Comme il eſt fort pénible dans un pays chaud d'avoir toujours la tête ſi chargée, ils ôtent chez eux ou chez leurs amis ce poids inutile, à un ou deux bonnets près, pour le reprendre en ſortant : ils n'oſeraient pas ſe préſenter ſans turban devant des gens auxquels ils doivent des égards : ceux qui veulent paſſer pour ſavans annoncent leurs prétentions par l'énorme groſſeur de leur turban.

Dans l'habillement des Arabes des claſſes ſupérieures, on voit une pièce qui ne ſe trouve pas chez les autres orientaux, c'eſt un linge fin qu'ils mettent ſur l'épaule, & qui, deſtiné originairement à les garantir du ſoleil & de la pluie, ne ſert plus que d'ornement.

Les Arabes du commun ne mettent que de

ces bonnets avec un sasch négligemment troussé : quelques-uns portent des caleçons, & une chemise : mais la plupart n'ont qu'un linge autour des reins qui pend jusqu'aux genoux, un large ceinturon avec le *jambea*, & un grand morceau de toile sur l'épaule : du reste, ils vont nuds sans bas & sans souliers. Dans les montagnes où il fait plus froid, le peuple se couvre de peaux de moutons : ce peu de vêtemens compose aussi le lit d'un Arabe; en déployant son large ceinturon, il a un matelas, & son linge lui sert de couverture ; les montagnards dorment dans des sacs pour se garantir des insectes. Arabie.

Les personnes de moyen état portent, au lieu de souliers, des sandales composées d'une semelle, & quelquefois d'une planche même de bois, qu'on attache au pied avec une courroie. Les gens plus aisés se servent de babouches ou de pantoufles semblables à celles des autres orientaux, chaussure usitée aussi chez les femmes.

Dans plusieurs endroits de l'Arabie, les hommes ne portent point de caleçons, qui, avec une large chemise, font tout l'habillement des femmes du peuple ; dans le *Tehama*, les femmes s'enveloppent les reins d'un linge en guise de caleçon ; celles de l'*Hedsjas* se

Arabie.

couvrent le visage comme celles de l'Égypte, avec un linge étroit qui laisse les yeux libres : en *Yemen*, elles mettent un grand voile qu'elles baissent sur le visage, de manière qu'à peine on distingue un œil : à *Sana* et à *Moka*, elles se couvrent le visage avec une gase souvent brodée en or ; toutes sont chargées de bagues aux doigts, aux bras, aux nez & aux oreilles ; elles teignent les ongles en rouge, & les pieds & les mains en jaûne brun, avec l'herbe *elhenne ;* elles peignent les tours des yeux jusqu'aux paupières en noir avec la main de plomb préparée : des hommes les imitent quelquefois ; mais les gens sensés se moquent de cette parure efféminée.

Les femmes de l'Yemen se font aussi un usage des piquures noires pour rehausser leur beauté ; leur teint est d'un jaûne foncé ; mais, dans les montagnes, on trouve des teints blancs & de jolis visages, même parmi les paysannes ; dans les villes, les femmes qui se croyent belles, saisissent les occasions d'écarter le voile pour se faire voir, quand elles l'osent sans être observées.

La mode règne sur-tout en Arabie dans la manière de porter les cheveux & la barbe ; dans les états de l'iman de Sana, les hommes de toute condition se font raser la tête ; dans

d'autres parties de l'Yemen, tous les hommes, même les ſcheiks, laiſſent croître les cheveux, les enveloppent d'un mouchoir & les nouent par derrière; les bonnets & les turbans n'y ſont point en uſage; quelques montagnards gardent leurs cheveux longs & épars, & entourent la tête de cordelettes pour toute coëffure. Arabie.

Tout le monde, ſans exception, garde la barbe dans ſa longueur ordinaire; mais les Arabes tiennent la mouſtache fort courte: dans les montagnes de l'Yemen, où l'on voit rarement des étrangers, il eſt honteux de paraître ſans barbe; notre domeſtique n'avoit que la mouſtache, & ces bons montagnards s'imaginèrent alors que nous l'avions fait raſer pour le punir d'un crime.

Tous les Arabes ont la barbe noire: quand elle blanchit, quelques vieillards la teignent en rouge, coutume généralement déſapprouvée: les juifs établis en Arabie, gardent la barbe dès leur jeuneſſe; elle diffère de celle des muſulmans, en ce qu'ils ne raſent aucune partie vers les tempes & les oreilles; ils n'oſent pas porter le turban, & ſont obligés de ſe contenter d'un petit bonnet; on ne leur permet pas non plus de s'habiller d'une autre couleur que de bleu, en ſorte que tout ce

Arabie.

qui sert à leur vêtement est uniquement de toile bleue; il leur est défendu aussi de mettre un *jambea* dans la ceinture.

Dans l'Yemen, dans l'Oman & en Perse, un européen est traité avec autant de politesse qu'un mahométan le serait en Europe. Si quelques voyageurs se plaignent des manières impolies des orientaux, il y a lieu de penser qu'ils se sont attirés de mauvais procédés en marquant les premiers du mépris ou de l'aversion aux musulmans. Une preuve du désir que le gouvernement montre de gagner l'amitié des Européens, c'est qu'on ne demande des droits de douane qu'aux autres nations.

La principale partie de la politesse des Arabes, c'est l'hospitalité : vertu que cette nation a héritée de ses ancêtres, et qu'elle exerce encore dans sa simplicité primitive. Un homme envoyé en ambassade chez quelque prince ou *scheik*, est défrayé, & reçoit des présens selon la coutume des orientaux. Un simple voyageur de quelque distinction, qui iroit voir un grand scheik du désert, recevroit de lui le même traitement. Ce qui paraît distinguer les Arabes des autres peuples de l'Orient, c'est qu'ils exercent l'hospitalité, sans regarder ni au rang ni à la religion.

Arabie.

Quand les Arabes sont à table, ils invitent tous les survenans à manger avec eux, sans considérer s'ils sont petits ou grands, mahométans ou chrétiens : j'ai vu souvent avec plaisir dans les caravanes, un simple muletier presser les passans de partager son repas avec lui, & donner d'un air content une partie de sa petite portion de pain & de dattes, à ceux qui voulurent l'accepter ; j'ai été choqué, au contraire, de la conduite des Turcs, riches même, qui, pour manger, se retiroient dans un coin, afin de n'être pas obligés d'inviter ceux qui pourraient les trouver à table.

Lorsqu'un scheik des bedouins mange du pain avec des étrangers, ils peuvent compter sur sa fidélité & sa protection. Un voyageur fait donc très-bien de s'assurer de bonne heure par un repas, de l'amitié de son conducteur.

Quand les Arabes se saluent, le premier, en mettant la main droite sur le cœur, dit : *salam aleikum*, la paix soit avec vous : l'autre lui répond, *aleikum essalam*, avec vous soit la paix ; les gens âgés y ajoutent ordinairement : *& la miséricorde & la bénediction de Dieu*. Les mahométans en Égypte & en Syrie, ne saluent jamais les chrétiens, par ces paroles ; ils se contentent de leur dire : *sebach l chair*, bon jour, ou *sahheh salamat*, ami,

Arabie.

comment te portes-tu ? En Yemen, on ne fait pas cette diſtinction : le peuple, dans les montagnes de cette province, ſe ſalue avec des termes dont je n'ai jamais pu découvrir la ſignification.

Pendant long-tems, je m'étais imaginé que cette différence dans la manière de ſaluer les chrétiens, provenait du faux zèle des mahométans ; mais j'ai vu, avec le tems, que cette différence était due plutôt à l'averſion ſuperſtitieuſe des chrétiens orientaux pour cette ſalutation muſulmane : ils ne pouvaient pas ſouffrir que je me ſerviſſe de ces paroles, & ne répondaient pas aux Turcs qui les prenaient pour des gens de leur nation : ce qui arrivait ſouvent, puiſque les chrétiens oſent porter en voyage le turban blanc, afin de faire accroire aux voleurs qu'ils ſont turcs.

Quand les Arabes du déſert ſe rencontrent, ils ſe donnent la main plus de dix fois : chacun baiſe ſa propre main, & répète toujours la queſtion, comment te portes-tu ? En Yemen, les gens qui ſe piquent de ſavoir vivre, s'abordent avec beaucoup de complimens. Chacun fait ſemblant de vouloir baiſer la main de l'autre, & chacun la retire pour décliner cette marque d'honneur. A la fin, & pour terminer la diſpute, le plus âgé ou le plus

ingué permet que l'autre lui baise les doigts : gens de considération embrassent leurs ux : tous se traitent avec une politesse qui prend un étranger. Arabie.

Dans leurs visites, ils observent à-peu-près mêmes coutumes que les autres orientaux ; présente toujours, quand c'est une visite dinaire, des pipes du *kircher* & du *kaud* : si t une visite de cérémonie, on y ajoute de u rose & du parfum : quand il est tems se retirer, un domestique vient avec un on d'eau rose & en asperge les visitans ; autre leur parfume la barbe & les larges nches de l'habit. La première fois que nous es cette cérémonie à *Raschid*, nous ne es pas peu surpris, quand un domestique laça devant nous, & nous jeta de l'eau au ge.

ans les pays chauds, la propreté est d'une ssité indispensable pour conserver la santé. euple, qui ne raisonne point, aurait pu lier ou négliger les soins d'éviter toute im-eté du corps, si contraire à sa conservation. ieurs fondateurs de secte paraissent avoir , par cette raison, des purifications & des tions un devoir religieux.

es Arabes, par les lois de leur climat & eur religion, sont obligés à une grande

Arabie.

propreté, & ils obſervent ces préceptes av
la plus grande exactitude ; non-ſeulement
ſe lavent, ſe baignent, & ſe rognent les o
gles fort ſouvent ; ils font encore couper to
les poils & dépiler les parties où le raſoir
peut pas être employé, afin qu'il ne reſte a
cune impureté attachée à leur corps. Ils ma
quent du mépris pour ceux qui exercent u
profeſſion mal-propre, comme celle de val
des bains, de barbier, de boucher, de ta
neur, &c. &c. : ce mépris tombe cependa
ſur le métier, ſans exclure l'ouvrier de la ſ
ciété.

On a diſſerté beaucoup ſur la coutume,
premier aſpect ſi abſurde, de circoncire l
enfans. Quelques-uns en ont cherché le m
tif dans le penchant des hommes, d'offri
Dieu une partie de ce qu'ils ont de plus ch
& de plus précieux : ce raiſonnement par
être une mauvaiſe plaiſanterie ; il n'eſt p
juſte d'ailleurs, ſans quoi la circonciſion ſer
uſitée chez les peuples de tous les climat
& ſerait regardée comme une cérémonie
ligieuſe ; pendant que nous ne la voyons é
blie que dans les pays chauds, comme u
ancienne coutume, & non comme une par
du culte. Les mahométans ne regardent p
la circonciſion comme un devoir de religio

comme une coutume louable de leurs Arabie.
ètres & qu'ils doivent conſerver. Ils n'y
ue les juifs ſuperſtitieux, qui paraiſſent
ir attaché l'idée d'un caractère ſacré à une
ique purement civile.

'eſt dans le phyſique du climat qu'il faut
cher la cauſe de la coutume de circon-
les enfans. Il y a des infirmités & des
uts corporels, plus communs dans un pays
dans un autre, auxquels cette opération
remédier. Rien de plus efficace pour pré-
ir les maladies qui attaquent dans les pays
uds, certaines parties, que de tenir ces
ies fort propres en les lavant très-ſouvent.
irconciſion facilite ces ablutions néceſſaires,
ertit ceux qui pourraient oublier ce ſoin,
pas le négliger. Des légiſlateurs ont cru,
conſéquent, devoir faire ſouvenir le peu-
des précautions à prendre pour conſerver
nté, en donnant à une coutume utile la
ion des lois religieuſes ou civiles.

n trouvera cette conjecture d'autant plus
able, lorſqu'on obſervera combien eſt gé-
e dans les mêmes pays, la pratique de
ncire les filles : elle eſt uſitée en Oman,
bords du golfe perſique, chez les chré-
du *Habbeſch*, & en Égypte chez les
es & chez les Coptes. A *Basra* & à *Bag*-

Arabie.

dad, toutes les femmes de sang arabe f aussi circoncire les filles comme les garço Au Caire, les femmes qui font cette op tions, sont aussi connues que les sages-f mes.

Nous témoignâmes, en Égypte, notre riosité sur la manière de circoncire le se à un seigneur égyptien, qui nous avait i tés à sa maison de campagne : il fit veni le-champ une fille arabe circoncise, âgé dix-huit ans, & nous permit d'examin devant ses domestiques, les changemens cette opération avait produits en elle : examen me convainquit que c'est aussi esprit de propreté & pour faciliter les a tions, que la circoncision des filles a été troduite.

La corruption des corps morts a de malignes influences sur la santé dans les chauds, que dans les climats plus temp Il était donc nécessaire de préserver les p ples des contrées méridionales des effe cette corruption, en augmentant encore version naturelle de l'homme pour les c vres, par des motifs tirés de la religion. homet & quelques autres fondateurs de tes ont attaché, par cette raison, une d'impureté spirituelle à l'attachement

Arabie.

mort. Quelques musulmans exigent de
des purifications pour laver un homme
contracté cette tache, & le séparent
quelque tems de la société. Les Arabes
ont pas si rigides ; quand un homme de
nation a eu le malheur de toucher un
vre, il se lave bien, & vacque à ses af-
s comme de coutume, sans que personne
te.

es Arabes, à cause de leur ignorance,
remplis de préjugés superstitieux; pres-
tous mettent des amulettes au-dessus du
e ; ils ne portent que des bagues com-
es, dont ils chargent leurs doigts. On dit
leur religion les oblige d'ôter les bagues
ou garnies de pierres précieuses, quand
nt leurs prières, qui, sans cette précau-
seraient insuffisantes ; ils paraissent croire
pour être exaucés, ils ne peuvent se pré-
r devant la divinité d'une manière trop
ble & trop éloignée de toute apparence
ste.

CHAPITRE XIII.

De la langue & de l'écriture des Arabes. — l'instruction des Arabes & de leurs écoles.

Arabie.

LA langue arabe, une des plus ancienne des plus répandues, a eu le sort de toutes langues vivantes, parlées depuis tant de cles, & par des habitans de tant de contr si éloignées l'une de l'autre. Elle s'est alté peu-à-peu à tel point, que celle dont s servi Mahomet, peut être regardée aujo d'hui comme une langue morte.

Par un préjugé religieux, peut-être, musulmans croyent, & les Arabes l'assure que le langage du coran, & par conséqu le dialecte usité à la Mecque du tems de M homet, est ce qu'il y a de plus pur & de p parfait. Ce dialecte cependant diffère si du moderne, qu'on enseigne aujourd'hui langue du coran dans les colléges de la M que, comme on enseigne le latin à Ro On dit que le dialecte des provinces mo tueuses de l'Yemen approche le plus de ce

d coran, parce que ces montagnards ont peu communication avec les étrangers. Arabie.

l n'y a, peut-être, aucune autre langue l'on trouve autant de dialectes comme dans bbe. La nation ayant étendu ses conquêtes épandu ses colonies dans une grande parde l'Asie, & presque sur toutes les côtes frique, tant de peuples divers furent oblide parler la langue de leurs nouveaux tres ou voisins. Ces peuples conservèrent ndant toujours des termes & des tours de ancien langage ; ce qui a dû nécessairet altérer la pureté de l'arabe, & former dialectes très-différens entre eux. Cette rsité est déja bien grande dans la petite due des états de l'iman de *Sana*. Les gens de istinction se servent encore de mots & de inconnus au reste du peuple. Ces dias de l'Yemen ont encore moins de ressemce avec ceux des bedouins du désert.

prononciation ne diffère pas moins d'une ince à l'autre. J'ai trouvé la manière de oncer des Arabes du sud & de l'est plus e & plus adaptée à l'organe d'un euro-, que celle des habitans de l'Égypte & Syrie.

uoique les conquérans arabes aient intro-& rendu dominante leur langue dans les

Arabie.

pays conquis, leurs sujets n'ont pas toujour abandonné leur langue maternelle. En Syri & en Paleſtine, on n'entend parler qu'arabe il eſt vrai; mais le syriaque n'eſt pas cepen dant une langue morte, & on le parle en core dans pluſieurs villages du gouvernemen de Damas. Dans beaucoup d'endroits aux en virons de *Merdin* & de *Mozul*, les chrétien parlent le chaldéen, & les habitans des villa ges, qui ne fréquentent pas les villes, n'enten dent que cette langue qui leur eſt maternell Les chrétiens nés dans ces deux villes, pa lent l'arabe, qu'ils écrivent avec des lettre chaldaïques, comme les maronites écriven auſſi l'arabe avec des lettres ſyriaques, & le Grecs le turc avec des lettres grecques.

Pluſieurs peuples, vivant ſous la domina tion des Turcs ou des Arabes, ont perdu l'u ſage de leur langue maternelle. Les Grecs & les Arméniens établis en Égypte & en Syri parlent arabe, & leur ſervice divin ſe fait la-fois en deux langues : les officiers turc étendent quelquefois le deſpotiſme juſques ſu le langage de leurs ſujets. Un pacha de *Ka ſar*, choqué d'entendre parler grec, défen dit, ſous peine de perdre la vie, de ſe ſerv d'une autre langue que de la turque : on m dit que les ſabéens, appelés communémen chrétien

chrétiens de Sain-Jean, parlent & écrivent encore leur ancienne langue. Parmi le petit nombre de ceux qui ſont établis à *Baſra*, le plus ſavant était un maréchal-ferrant ; je l'engageai à me tracer les caractères de ſa langue ; mais il s'en acquitta ſi mal, que je ne pus pas me former une idée de leur alphabet. Arabie.

L'écriture des Arabes la plus anciennement connue & uſitée, & dont l'uſage s'eſt perdu entièrement, c'eſt le *kufique* ; elle paraît avoir été celle des Arabes de la Mecque, puiſque le coran doit avoir été écrit avec ces caractères. J'ai trouvé en Yemen quelques inſcriptions en lettres kufiques, écrites dans le douzième ſiècle : aujourd'hui encore, on ſe ſert de ce caractère, qui eſt un peu carré, dans les inſcriptions.

Je m'étais flatté de pouvoir tirer quelques lumières des médailles, touchant l'écriture ancienne de cette nation ; mais ces médailles ſont extrêmement rares en Arabie : un homme qui en trouve ne ſait les employer que pour les vendre à un orfèvre qui les fond tout de ſuite. Dans le *Kurdiſtan*, où l'on déterre un grand nombre de médailles grecques, romaines & perſanes, on en fait un meilleur uſage : dans les endroits éloignés des grandes villes,

Arabie.

elles servent de monnaie courante. Les Arabes, les Persans, les Turcs, en écrivant l'arabe, se servent d'une écriture dont les traits diffèrent aussi en plusieurs points ; ils ont encore, selon la nature des affaires qu'ils traitent par écrit, des écritures diversifiées dont chacune a un nom distinctif.

Celle dont les Arabes se servent dans la vie commune n'est pas plus lisible. Les Orientaux se piquent néanmoins de bien écrire, & ils ont poussé fort loin l'art de tracer de beaux caractères ; mais les Arabes cherchent une certaine élégance dans un entrelacement singulier de leurs lettres, &, par cette même raison, les livres de leur langue imprimés en Europe, ne leur plaisent point.

Ils signent leurs lettres par une espèce de chiffre, afin d'éviter la contrefaçon de leur signature : c'est au moins la méthode des grands & des savans. Il ne faut pas en chercher de véritables en Arabie, la jeunesse n'y est cependant pas entièrement négligée. Dans les villes beaucoup de personnes des dernières classes du peuple savent lire & écrire. Les gens distingués ont dans leurs maisons des précepteurs pour l'instruction de leurs enfans & de leurs jeunes esclaves, qui sont élevés comme les

nfans de la famille, quand ils montrent de efprit. Arabie.

On trouve prefque à chaque mofquée une cole, où les maîtres & les écoliers, enfans es pauvres, font entretenus du revenu des ondations. Dans les grandes villes il y a enore d'autres écoles, où les gens des claffes itoyennes envoyent leurs enfans pour les ire inftruire dans la religion, & pour aprendre à lire, à écrire & à chiffrer. J'ai vu uvent de ces écoles fur la place du marché: les font comme les boutiques ouvertes du té de la rue. Le bruit & le fpectacle des ffans ne paraît pas diftraire ces écoliers, qui, fis devant un petit pupitre, prononcent leur çon à haute voix, & fe balancent contiellement fur leurs fiéges, tant le mouveent paraît néceffaire pour réveiller, ou pour tenir l'attention des pays chauds. On ne t point de filles dans ces écoles; des femmes inftruifent en particulier.

Outre ces petites écoles, il y en a de plus nfidérables dans quelques grandes villes de rabie: ce font des colléges où l'on enfeigne fciences, comme l'aftronomie, l'aftrologie, philofophie & la médecine, fciences dans quelles les Arabes ne font pas de grands ogrès. Dans les états de l'iman fubfiftent,

Arabie.

depuis long-tems, deux célèbres académies, l'une à *Zébie*, pour les ſunnites, & l'autre à Damar, pour les zéidites. L'interprétation du coran & la connaiſſance de l'ancienne hiſtoire des mahométans, ſont la principale occupation des gens de lettres parmi les Arabes. Ces études ſont longues, puiſqu'il ne s'agit pas ſeulement d'apprendre l'ancien arabe; mais encore de ſe rendre familiers tous les commentateurs du coran, dont le nombre eſt très-conſidérable.

On m'aſſura que tous les gens de lettres étaient obligés de ſubir un examen public, avant d'obtenir un emploi tant civil qu'eccléſiaſtique. Il faut cependant que la faveur préſide auſſi à ces examens, puiſqu'on voit en Arabie tant de gens médiocres obtenir de bons emplois, pendant que les gens de mérite ſont réduits à faire le métier d'écrivain, ou de maître d'école.

Les Arabes ont paſſé dans tous les tems pour grands amateurs de la poéſie; ils la cultivent toujours, quoiqu'ils n'ayent plus parmi eux de grands poètes. Ils chantent ſouvent les exploits de leurs ſcheiks; un maronite m'aſſura que les poètes de Syrie envoyaient leurs poéſies à l'académie de *Dsjamea-el-Ashar*, au Çaire, & ne les faiſaient chanter publiquement

ue quand elles revenaient munies du ſceau Arabie.
l'approbation de cette académie.

Dans un pays comme l'Arabie, où les oc-
ſions de parler en public ſont rares, l'élo-
uence eſt un talent inutile, & qui ne ſera
as cultivé. Les Arabes diſent néanmoins qu'ils
ntendent dans leurs moſquées de grands ora-
urs. Comme il eſt impoſſible à un européen
'aſſiſter à cette eſpèce de ſermon, je n'ai pu
érifier la prétention des Arabes à l'égard de
ur éloquence ſacrée.

Le ſeul théâtre ſur lequel un orateur pro-
ne puiſſe exercer ſon talent, ce ſont les cafés
ublics établis dans toutes les villes de l'Ara-
e, de l'Égypte, de la Syrie; ces cafés con-
ſtent dans une grande ſalle couverte de nattes
paille, & illuminée le ſoir par une mul-
ude de lampes. On y ſert des pipes & une
ſſe de café; comme les Arabes n'y jouent
int, & qu'ils ſe tiennent à la même place
ns ſe promener, & ſans faire la converſation
ec leurs voiſins, ils s'ennuyeraient ſi des lec-
urs & des orateurs ne venaient pas les amu-
r, & leur faire paſſer ces longues ſoirées,
r un peu de diverſité. Ce ſont à l'ordinaire
s *mollaks*, ou des pauvres ſavans, qui ſe
ndent aux cafés pour rendre ce bon office
leurs compatriotes.

Arabie.

Les lecteurs qui se bornent au mérite de la déclamation, lisent, devant cette assemblée des morceaux choisis de quelques auteurs goûtés ; tels sont chez les Arabes l'histoire d'*Autur* héros arabe qui vivait avant Mahomet; les avantures de *Rustan-Sal*, héros persan; la vie de *Babluldan*, bouffon de la cour du calife *Haroun-el-Raschid;* ce dernier livre contient de bonnes moralités.

Ceux de ces *mollaks* qui se sentent assez de talent pour aspirer à l'invention, font des contes & des fables qu'ils récitent en se promenant, ou s'érigeant en orateurs, ils prononcent des discours sur des sujets à leur choix. Quand l'orateur a fini, il va quêter une contribution volontaire de ses auditeurs. Quoique ce gain soit bien modique, il encourage cependant ces pauvres mollaks à apprendre à réciter avec grace, ou à composer, avec quelque succès, des contes & des discours.

Le jour des Arabes a 24 heures, & dure depuis un coucher du soleil à l'autre. Rien n'est donc fixé dans ces heures, qui varient continuellement selon la différence de la longueur naturelle du jour ou du tems quand le soleil se couche. Comme ils ignorent l'usage des montres, personne n'a une idée précise de la durée d'une de ces heures, & ils désignent

Arabie.

s différentes parties du jour par des termes agues & par approximation, comme font s payſans en Europe.

Leur année eſt compoſée de douze mois unaires; ils commencent le mois avec la nouvelle lune, & quand le ciel couvert les empêche de voir les phaſes de cet aſtre, ils ne e font aucune peine de commencer le mois n ou deux jours plus tard. De cette manière eurs mois tombent ſucceſſivement dans toutes es ſaiſons, de ſorte que cette diviſion de l'année n'indique aucun tems pour les travaux de a terre, ni pour les autres occupations de la ie civile. Pour obvier à cet inconvénient, les avans comptent par d'autres mois conformes l'année ſolaire, & ſemblables aux nôtres ar le nombre de jours.

En Arabie on célèbre, comme dans les autes pays mahométans, deux grandes fêtes, elle des offrandes, appelée *arafa*, ou korban, celle du *beiram*, immédiatement après le *amadan*. L'uſage des mois lunaires fait que es fêtes tombent dans toutes les ſaiſons. Si le eûne du *ramadan* eſt donc en été, il devient xtrêmement pénible, puiſque le peuple, au ilieu des travaux les plus rudes, n'oſe prenre aucune nourriture pendant les jours les lus longs de l'année.

Arabie.

A Constantinople, l'astronome du sultan fait toutes les années un almanach portatif, dont on peut avoir au moins quelques copies; mais, en Égypte & en Arabie, on ne pense pas à ce moyen d'avertir le peuple des fêtes, & de lui indiquer les saisons; aussi est-il d'une si grande ignorance sur cet article, qu'on célèbre souvent la même fête deux jours plutôt ou plus tard dans des endroits peu éloignés. Pour produire ces irrégularités, il ne faut qu'un nuage qui dérobe la vue de la nouvelle lune dans une ville, pendant qu'on peut la découvrir dans une autre.

Si les Arabes sont si peu avancés dans les connaissances astronomiques, ce n'est pas faute d'envie d'apprendre cette science; mais ils manquent de livres dans leur langue et de bons instrumens: j'ai vu des grands, curieux de voir & d'assister à des observations, & des savans qui passaient avec moi des nuits entières à examiner le ciel; ils ont l'ouvrage *d'Abdarachman* pour la connaissance des constellations, & les tables d'*Ulugh Brigh*, suivant lesquelles quelques astronomes dans les grandes villes sont en état de calculer les éclipses; leurs instrumens consistent dans un globe céleste de cuivre avec les étoiles marquées en or, dont ils savent bien se servir, dans un as-

abe de laiton, & dans un quart de cercle bois, pour prendre les hauteurs & pour erminer l'heure des prières. Arabie.

es barbares ſont comme les enfans qui déſent tout, regrètent bientôt ce qu'ils ont uit, & pleurent ce qu'ils ont perdu; les bes, après avoir brûlé la bibliothèque, erſé les ſavans d'Alexandrie, lorſqu'un ſiè- fut à peine écoulé, commencèrent à déſi- la lumière des ſciences & des lettres; ils ent puiſer ces ſciences à Alexandrie, à la ce même où ils avaient cherché à les étein- ; ils remuèrent les cendres qu'ils avaient mulées, & ils recueillirent les reſtes échap- au feu & à leur barbarie.

es Arabes ſont très-anciens; ils figurent éclat dans l'hiſtoire de l'aſtronomie an- ne. Mr. Hyde a remarqué que, dans au- langue du monde, les noms des étoiles nt auſſi nombreux; il n'y a preſque point iles qui n'aient un nom particulier. L'an- té de ces noms eſt prouvée par la ſource on les a tirés; ce ſont les troupeaux, la paſtorale & le premier état des hommes, les Arabes ont conſervé les inſtitutions long-tems que les autres peuples.

n compte trois eſpèces d'Arabes, les Ara- urs ou primitifs, les Moſtarabes, & les

Arabie.

Arabes modernes; les Arabes purs sont le premiers habitans du pays, quand Ismaël fils d'Abraham, vint s'y établir; ses descen dans se croisèrent avec les naturels, & devinrent les Arabes mêlés où Mostarabes; l Arabes modernes sont le même peuple, ma considéré depuis l'établissement du mahome tisme, depuis les conquêtes & l'énorme pui sance dont il étonna l'univers : les Arabe en général, rendaient un culte aux étoile de-là on peut inférer que ce culte & la co noissance des astres qu'il suppose, apparti aux Arabes primitifs qui ont précédé Isma & Abraham.

Parmi les astres que les Arabes adoren Abulfarage cite le soleil, la lune, Jupiter, M cure, & les étoiles Aldebaran, Canope, S rius. S'il n'a point cité Mars, & sur-tout V nus, qui a tant d'éclat, c'est sans doute ignorance; car, sans considérer Vénus com la mère du dieu qui anime la nature, la pl brillante des planètes devait avoir part à le hommages. Le même historien prétend q ces anciens Arabes n'étaient point un pe ple grossier; ils cultivaient la poésie et lettres : quant à l'astronomie, ils s'occupai du lever & du coucher des étoiles; ils f saient attention à celles qui sont opposées,

Arabie.

nes se lèvent, tandis que les autres se couhent; ce qui prouve qu'on avait quelque onnaissance de leurs positions respectives; ils onnaissaient encore, dit Abulfarage, l'inuence des étoiles sur l'atmosphère & sur les ntempéries des saisons : c'était le fruit d'une ongue expérience; le mouvement de la lune églait leur calendrier; leurs mois étaient alernativement de 29 & de 30 jours, & leur nnée de 354, selon la manière de compter ulgaire & en nombres ronds; ils intercalaient n jour à mesure que les fractions de jour s'acumulaient; on trouve chez eux un mois inercalaire, appelé *Nessa*, qui tous les trois ns les rapprochoit du cours du soleil; ils commençaient le jour civil par la nuit, comme ous les peuples qui se sont réglés sur la lune, & dont les mois se renouvelaient à son apparition : une chose remarquable, c'est que le premier & le dernier de leurs mois étaient consacrés à la paix; le premier même, le mois de *Maharran*, tirait son nom de la défense de combattre : on ne pouvait venger aucune espèce d'affront; quiconque avait un ennemi tait en sûreté pendant ces deux mois; un pareil usage fait honneur au peuple qui l'a établi, & sur-tout au peuple qui sait l'observer. Chez nos peuples policés, mais toujours ar-

més, l'image de la guerre trouble le repos d
Arabie. la paix : il n'exiſte point de loi, il n'eſt poi
de tems qui force les hommes de ſe ſouven
qu'ils ſont frères.

Quand Mahomet parut chez ce peuple, e
core peu civiliſé, la guerre civile qui s'allum
développa le génie, le fanatiſme y joign
ſon enthouſiaſme : auſſi les eſprits reçure
tout le mouvement néceſſaire au génie; ma
ce génie ne s'annonce d'abord que par la guer
& par les conquêtes; il ne fallut pas moi
que la Syrie, la Perſe, l'Égypte, les côt
d'Afrique & d'Eſpagne, pour aſſouvir l'amb
tion des Arabes : ces conquêtes furent rap
des, la paix amena le loiſir : les Arabes, l
bres de ſe conſidérer eux-mêmes, s'apperçu
rent de leur ignorance, & ils ſentirent qu
peut manquer quelque choſe aux maîtres de
terre.

Ils étaient heureuſement placés pour s'écla
rer : ils avaient au nord le pays des Cha
déens, & non-ſeulement les traditions qui
pouvaient ſubſiſter encore, mais des biblio
thèques nombreuſes, qui n'ont péri que de
puis, & qui renfermaient ſans doute des co
lections précieuſes : au levant, étaient les I
diens, ſi anciens dans l'Aſie, & qui peut-êt
poſſèdent les reſtes de l'ancienne aſtronomie

couchant, ils avaient l'Égypte, Alexan-
e, & toutes les connaiſſances dont Hippar- Arabie.
e & Ptolémée ont enrichi la ſcience : ce
ent le goût & la protection des califes qui
pelèrent ces connaiſſances en Arabie ; le
ût des princes eſt toujours créateur ; on a
marqué que tous les peuples ont commencé
'éclairer par leurs chefs ; la lumière deſ-
nd chez les peuples groſſiers ; au contraire,
e remonte chez une nation éclairée ; c'eſt
e la place élève toujours l'homme, elle dé-
ie tout ce que la nature a donné ; mais,
ſque les connaiſſances ſe ſont accumulées,
ſentiment du pouvoir & de la grandeur ne
pplée ni à l'inſtruction ni au génie.

Les Arabes ne ſont recommandables que
r avoir été l'entrepôt des ſciences, pour
oir conſervé le feu ſacré qui ſe ſerait éteint
s eux ; mais s'ils nous ont tranſmis les ſcien-
, ils nous les ont fait paſſer à-peu-près telles
ils les avaient reçues ; à peine une décou-
te mémorable marque-t-elle leur existence ;
t le ſort des peuples qui renouent le fil
connaiſſances : lorſque la deſtinée ne leur
orde pas une longue exiſtence ſur la terre,
ne peuvent pas reſaiſir ce qu'on avait perdu,
n'ont pas le tems d'aller plus loin.

L'impulſion donnée aux Arabes par leurs ca-

Arabie.

liſes ne ſubſiſta, même en s'affaibliſſant, qu'environ deux ſiècles ; dans le neuvième, un prince de cette race avait raſſemblé de toutes parts les ſavans à Bagdad. Un trait remarquable, & qui fait d'autant plus d'honneur à ce calife, qu'il eſt unique dans l'hiſtoire, c'eſt qu'au ſortir d'une guerre heureuſe, en accordant la paix à Michel III, empereur de Conſtantinople, il y mit pour condition la liberté de recueillir tous les livres de philoſophie qui ſe trouveraient dans la Grèce, pour les faire traduire en arabe ; on haïrait moins les conquérans, s'ils reſſembloient à ce calife ; on aime à voir un ſouverain tirer ce fruit du fléau de la guerre, & lever un tribut de lumières ſur les vaincus. Il confia le travail des traductions aux ſavans qu'il avait raſſemblés; il y préſidait, les éclairait lui-même, & prenait part à leurs diſputes. L'almageſte, dont ſans doute on avait tiré le texte d'Alexandrie, fut le premier livre traduit.

Ce que les Arabes adoptèrent avec plus d'ardeur, ce fut l'aſtrologie judiciaire; cette erreur eſt naturaliſée dans l'Aſie méridionale, où un climat brûlant allume l'imagination, où les déſirs excités demandent des eſpérances, & où l'homme, plus faible qu'ailleurs, croit plus aiſément ce qu'il ſouhaite.

Il eſt connu de tous les aſtrologues & de ous les gens ſenſés en Arabie, que la cauſe des éclipſes vient de l'interpoſition d'un corps éleſte qui prive un autre de la lumière; mais e peuple conſerve encore l'opinion ſuperſtiieuſe, qu'un grand poiſſon pourſuit l'aſtre ui s'éclipſe; pour chaſſer ce poiſſon, les femnes & les enfans montent ſur les toîts des naiſons, & font, durant l'éclipſe, un bruit trange en frappant ſur des chaudrons & des aſſins de cuivre. On attribue l'origine de ette coutume à un aſtronome arabe, qui peruada cette fable au peuple, pour l'encourater à faire un bruit capable de parvenir aux reilles du calife ou du ſultan de Perſe, qui vait douté de la juſteſſe de la prédiction de éclipſe, faite par cet aſtronome.

Arabie.

Tous les Arabes qui s'appliquent un peu à aſtronomie, paraiſſent le faire uniquement our réuſſir mieux dans l'aſtrologie, ſi eſtinée & ſi lucrative chez les Orientaux. Lorſue je dis au premier aſtronome du Caire, ombien nous mépriſions l'aſtrologie en Europe, il me répondit, que c'était une ſcience reſque divine dont tous les hommes ne pouaient pas ſonder les profondeurs.

Le koran défend expreſſément de tâcher de voir l'avenir par le ſort, & les plus fameux

commentateurs regardent, par cette raiſon,
Arabie. l'aſtrologie comme une ſcience criminelle;
cependant, malgré la déciſion des docteurs,
les muſulmans ſont attachés à cette prétendu
ſcience, & les Scythes, plus encore que le
Sunnites; les premiers pouſſent même la ſu
perſtition juſqu'à n'oſer conclure un march
ſans tâter le ſort, au moins en comptant le
boutons de leurs habits ou les grains de leu
roſaire.

Une vie frugale & régulière préſerve de
maladies; les Arabes tombent en effet rare
ment malades, & ſe paſſent preſque de mé
decins & de médecines. Si la violence du m
les engage à appeler un médecin, ils le ré
compenſent mal, & lui paient à peine la va
leur de ſes remèdes; lorſque le malade meur
le médecin n'a point d'honoraire à eſpérer.

Ce n'eſt donc pas en Arabie qu'il faut s'a
tendre à trouver de grands médecins; ceu
qui pratiquent cet art, ſavent rarement pl
que les termes de l'art, tels qu'ils ſe trouve
dans les ouvrages d'Avicenne, & n'ont que
connaiſſance de la vertu de quelques plante
tous les médecins que j'ai connus en Yeme
étaient en même tems chimiſtes, apothicaire
chirurgiens & médecins de chevaux. L'exe
ci

cice de tous ces talens à-la-fois leur faisait gagner à peine de quoi vivre petitement.

Arabie.

Les Arabes ont un grand nombre de remèdes domestiques dont ils se servent avec beaucoup de succès. Les Bedouins guérissent les blessures faites avec des armes blanches, en mettant dessus de la chair crue d'un chameau fraîchement tué : sur le vaisseau arabe qui nous transporta de *Dsjidda* à Loheyá, un mousse se plaignit de la colique, son maître mit tout de suite un fer au feu, & brûla si bien le malade, que les tranchées cessèrent.

En Yemen, on croit que les onctions fortifient le corps & le garantissent de l'ardeur du soleil, à laquelle les habitans de cette province, presque nuds, sont fort exposés : l'huile, en bouchant les pores de la peau, peut arrêter la transpiration trop abondante qui affaiblit le corps : peut-être que les Arabes cherchent une espèce d'ornement dans une peau luisante ; ils oignent leurs corps de mauvaise huile, à l'approche des grandes chaleurs ; à *Sana*, tous les juifs & plusieurs mahométans se font oindre le corps aussi-tôt qu'ils sont malades.

On croyait autrefois que les Arabes préféraient la mort à un lavement ; notre médecin en fit prendre cependant à plusieurs personnes de distinction au Caire ; mais la proposition

Arabie.

choqua, quand il voulut ordonner ce remède à une femme : la ſaignée eſt rarement uſitée en Arabie ; à *Baſra*, les gens du peuple, & principalement les porte-faix, ſe ſcarifient les gras des jambes, dans l'eſpérance de gagner des forces par cette opération.

Les maux de dents ſont moins communs en Arabie qu'en Europe, parce que les Orientaux ſe rincent plus régulièrement la bouche après avoir mangé.

Comme les ſerpens venimeux ſont fort communs dans les pays chauds & arides, il arrive fréquemment qu'ils mordent les gens qui vivent à la campagne. Ces Arabes ne voulurent, à aucun prix, nous apprendre le ſecret qu'ils ont de guérir ces morſures, & de prévenir les effets du poiſon. Mais un ſcheik à *Baſra*, célèbre par ſon ſavoir dans les ſciences occultes, m'avoua qu'il ſcarifiait la plaie, & qu'alors, après avoir mâché de l'ail & le gardant dans la bouche, il ſuçait le poiſon de la morſure, ſans danger pour lui, & avec un heureux ſuccès pour le malade. Dans tout l'orient on croit aux cures ſympathiques, & l'on me cita pluſieurs exemples de gens qui avaient guéri de loin des perſonnes mordues des ſerpens ſans les voir & ſans leur appliquer des remèdes.

Au reste, tous les serpens de l'Asie ne sont pas dangereux ; il y en a d'innocens & de familiers, qui se réfugient dans les murs des maisons, & dont les habitans se croient heureux en les possédant. Des matelots rapportèrent à bord un tel serpent, qu'on avait débarqué, par mégarde, parmi des futailles, de crainte que l'absence de cet hôte ne portât quelque malheur à leur vaisseau.

Arabie.

Il paraît que de tout tems, la lèpre a été une maladie endemique en Arabie. Les Turcs, par le dogme mal entendu d'une destinée inévitable, ne prennent aucune précaution contre la peste ; mais les Arabes, quoique bons musulmans, en prennent contre la lèpre. A *Basra*, on renferme les lépreux dans une maison séparée, & à Bagdad, on voit un quartier entouré d'un mur & rempli de baraques, où l'on fait entrer par force les lépreux, s'ils ne s'y retirent pas volontairement. Le gouvernement ne paraît pas cependant prendre beaucoup de soin pour l'entretien de ces malades ; ils viennent tous les vendredis demander l'aumône sur la place du marché.

L'inoculation de la petite vérole est usitée chez les Bedouins depuis un tems immémorial ; les mères font cette opération à leurs

Arabie.

enfans ; en leur ouvrant un peu la peau du bras avec une épine.

Les ſciences occultes ſont en grande vénération chez les Arabes. Perſonne n'oſe les mettre en pratique, ſans être autoriſé par un maître de l'art reconnu, & ſans avoir paſſé par une eſpèce d'apprentiſſage ; ou, comme diſent les Arabes, ſans avoir étendu pendant quelque tems, le tapis des prières ſous les pieds d'un maître fameux.

Cette ſcience d'*iſm allah*, ou du nom de Dieu, eſt la plus ſublime de toutes, puiſque Dieu en eſt la ſerrure, comme Mahomet en eſt la clef, & que par conſéquent les ſeuls muſulmans peuvent l'apprendre ; elle enſeigne à découvrir ce qui ſe paſſe dans les pays les plus éloignés, à ſe familiariſer avec les génies, & les engager à ſuivre les volontés des initiés, à diſpoſer à ſon gré des vents & des ſaiſons ; enfin à guérir la morſure des ſerpens & pluſieurs autres maladies. Des gens bien avancés dans cette ſcience, ſont parvenus, dit-on, à faire tous les jours leurs prières dans le *kaba* à la Mecque, ſans ſortir le reſte du jour de leurs maiſons à Bagdad ou à Aden. Un marchand de la Mecque qui avait appris cette ſcience du fameux *Dſjads-Jani*, m'aſſura que lui-même, étant en

danger de périr ſur mer, avait attaché au mât un billet écrit ſuivant toutes les règles de l'art, & avait fait ceſſer, par ce moyen, la tempête. Arabie.

L'art de ſe procurer de ſuperbes viſions n'eſt pas même inconnu aux Arabes. Ils s'enferment pendant long-tems ſans manger dans un lieu obſcur, & répètent, à haute voix, des prières, juſqu'à ce qu'ils tombent en défaillance : ſortis de cet antre & revenus de leur faibleſſe, ils racontent ce qu'ils ont vu dans leur extaſe ; ils prétendent, à l'ordinaire, avoir vu Dieu dans ſa gloire, des anges, des eſprits de toute eſpèce, le ciel & l'enfer.

La ſeconde de ces ſciences ne s'élève pas ſi haut & a quelque choſe de plus humain ; elle ſe contente d'enſeigner à jouer des gobelets ou à faire des tours de paſſe-paſſe. Quelques ordres de derviches s'y appliquent & l'exercent pour prouver, à ce qu'ils diſent, la vérité de leur religion & la ſainteté du fondateur de leur ordre. Aucune part, ces prétendus miracles ne ſe font plus fréquemment qu'à *Baſra*, où j'ai vu une troupe de ces derviches ſe promener tous les jours par les rues, ſautant, chantant, battant du tambour & geſticulant avec de fers pointus, qu'ils paraiſſaient s'enfoncer dans les yeux.

Arabie.

Dans la même ville, j'ai aſſiſté à la fête que les derviches célèbrent toutes les années à l'honneur de la naiſſance de Mahomet ; le lieu de la ſcène était en plein air dans la cour de la moſquée, illuminée ſeulement de trois bougies ; pluſieurs mollahs & derviches commencèrent par chanter quelques paſſages du coran ; enſuite ils continuèrent le chant accompagné de tambours, & durant cette muſique, d'autres derviches ſe levèrent, prirent des fers pointus, & firent ſemblant de ſe percer le corps & de les pouſſer même à coups de maillet : alors parut le principal acteur, qui, prenant l'air d'un inſpiré, fit continuer & animer la muſique pour augmenter ſon inſpiration, ou plutôt pour étourdir les ſpectateurs : au milieu de ſon extaſe, il jeta ſon turban, fit flotter ſes cheveux que cet ordre laiſſe croître, & ſe perça le corps avec cinq lances : montant après ſur le toît d'un bâtiment bas, où l'on avait élevé une perche longue de ſeize pieds & garnie d'un fer pointu, il s'empala lui-même avec cette perche, & ſe fit porter, dans cet état, autour de la place.

C'était un ſpectacle frappant qu'un homme maigre, avec une longue barbe & des cheveux épais, percé de lances, & porté embroché à une longue perche. Je dis, en me re-

tirant, à un mollah de mes amis qui m'avait accompagné à cette fête, que ce derviche faiſait ſes tours, par le moyen d'un ceinturon rembourré qu'il portait dans ſon ample & longue culotte. Il me répondit qu'il avait toujours ſoupçonné quelque ſupercherie, mais qu'il se gardait bien de faire paraître ſes ſoupçons pour ne pas s'attirer l'inimitié des derviches, puiſqu'un de ſes confrères avait eſſuyé de grandes perſécutions, parce qu'il avait marqué quelque doute ſur la réalité de ces miracles. Arabie.

Ayant appris que ce derviche embroché allait auſſi repréſenter pour de l'argent dans des maiſons particulières, je lui fis offrir deux ducats, s'il voulait venir me montrer chez moi ſon ſavoir faire. Il y vint & commença par un long bavardage, ſur la ſainteté de ſon ordre & de ſon fondateur, qui avait tranſmis à ſes diſciples le don de faire des miracles. Après quoi il pria, & fit ſemblant de s'enfoncer les fers dans le corps & dans la tête. J'examinai l'endroit où le fer était entré, & je trouvai un petit déchirement de la peau ſans effuſion de ſang. Il me parut cependant qu'il avait aſſez ſouffert pour ſes deux ducats, & je le congédiai.

Par la ſcience *karra*, on apprend à com-

Arabie.

poser des billets propres à préserver des enchantemens, & qui servent encore contre les accidens de toute espèce. On porte ces billets cousus dans des sachets de peau, sur la tête, au bras, ou sur la poitrine : on les attache aux colliers des chevaux & des ânes, qui alors prennent de l'appétit & ne s'échauffent pas. Dans la citadelle de *Diarbekr*, un tel billet fit cesser le croassement des grenouilles. Un homme distingué à Alep distribue gratis, toutes les années, des billets pour chasser les mouches; l'efficatité de ces billets dépend du jour, de l'heure & de l'état du messager qui les cherche. Les vieilles femmes en prennent toujours, parce qu'elles sont assez honnêtes pour s'imaginer d'avoir manqué aux conditions qui rendent les billets efficaces. Ces billets ne sont pas moins bons quand ils sont écrits par un juif ou par un chrétien : on m'en demanda souvent parce qu'on me croyait astrologue. Au reste les billets pour faire pondre abondamment les poules, vendus publiquement par un jésuite au milieu du XVIII[e] siècle & des nations éclairées, valent bien ceux des Arabes.

La science *ramle*, est proprement l'art de dire la bonne avanture. Les juifs s'en mêlent comme les musulmans; si un homme tombe malade, on va, pour s'informer s'il guérira,

Arabie.

onſulter un mollah qui donne la réponſe après voir feuilleté ſon livre, & qui reçoit pour ſa eine un coq ou une brebis.

Une ſcience vraiment occulte, & que tout onnête arabe doit avoir en horreur, eſt celle u'ils nomment *sihhr*, ou la pure ou franche rcellerie. Cette ſcience eſt deſtinée à faire u mal à autrui plutôt que du bien à ſoi-même: n s'en ſert cependant quelquefois pour enger une femme à s'arracher des bras de ſon ari & pour ſe jeter entre ceux d'un étranger. cet effet on n'a qu'à attacher un certain llet à ſa porte. Les habitans de l'*Oman* excelnt dans cette ſcience abominable.

Je ne m'étais pas attendu de trouver en rabie tant de ſectateurs d'une ſcience occulte une autre eſpèce, de celle de la pierre phiſophale. Les Arabes ſont ſi infatués de cette ience, l'objet continuel de leurs ſouhaits & e leurs recherches, qu'elle les ruine ſouvent, omme elle ruine les alchimiſtes de l'Europe. s croyent que le ſecret de faire de l'or eſt onnu en Europe, & que les Vénitiens ſur tout poſſèdent; ils ont des livres arabes qui traint de cet art, & qui leur inſpirent ces folles eſérances. Suivant les apparences, la manie de pierre philoſophale vient de l'Orient, d'où

Arabie.

elle nous eſt parvenue comme tant d'autr
fables nuiſibles.

Nous avons connu à *Beit-el-Fakih* deux
ces alchimiſtes, dont chacun travaillait ſuiva
les préceptes de ſon propre livre. L'un, homm
aimable & ſenſé d'ailleurs, croyait être ſ
de ſon fait, s'il pouvait trouver une certai
herbe qui, ſelon ſon opinion, devait croît
dans les montagnes de l'Yemen. Comme
ſoupçonnait que nous étions auſſi des alch
miſtes, venus tout exprès pour chercher ce
herbe merveilleuſe, il tâcha de faire co
naiſſance avec M. Forskal, auquel il fut d'
grand ſecours dans ſes excurſions botanique
Mais le pauvre homme qui avait déja ſouf
tout ſon bien, & qui travaillait alors aux fra
d'un riche ſeigneur, n'eut pas le bonheur
trouver l'herbe déſirée. On dit que ſur le mo
Liban il croît une herbe qui teint en jaûne
couleur d'or, les dents des chèvres qui
mangent; cette obſervation à donné l'origine
peut-être, à ce préjugé, de l'efficatité d'un
herbe pour avancer le grand œuvre.

L'autre de ces ſouffleurs arabes était u
eſpèce de médecin, ſi pauvre qu'il n'avait p
de quoi acheter un alambic de verre. Ce de
nier était perſuadé qu'il réuſſirait, s'il pouva

couvrir la signification d'un terme de son vre. Sachant que M. de *Hawen* s'appliquait l'étude des langues, il s'adressa à lui pour oir l'explication du mot barbare, que personne ne pouvait entendre. Arabie.

CHAPITRE XIV.

De l'Agriculture des Arabes. --- De la Fertili du terroir. --- Du Labourage. --- De la ma nière de ſemer. --- De la Moiſſon. --- D l'Hiſtoire naturelle de l'Arabie.

Arabie.

Un voyageur, qui eſt obligé d'employer l plus grande partie de ſon tems dans les villes & qui ne peut voir la campagne qu'en pa ſant, n'eſt guère en état d'acquérir une idé juſte de la fertilité des terres & de la maniè de les cultiver. Je n'ai pas négligé de prendre touchant l'agriculture de l'Orient, toutes le informations que j'ai pu me procurer, en con ſultant les gens qui m'ont paru bien inſtruit Je rapporterai ce que j'ai appris de la fertilit de l'Arabie, & des contrées où les Arabes on des établiſſemens.

Le terroir le plus fertile, dont j'ai entend parler eſt, en Égypte & aux environs d'A lexandrie : il rapporte, ſuivant le récit de négocians européens qui demeurent dans cett ville, du froment au centuple; les payſan

rent cependant à M. de *Forskal* que leurs
onnes récoltes en froment allaient de trente à Arabie.
ixante-dix pour un, & dans quelques en-
oits, à quinze ou vingt pour un. Granger
pporte que les terres arrosées par le Nil,
donnent ordinairement que dix pour un
ns toute l'Égypte.

En Mésopotamie près de *Helle*, de *Bag-
d* & de *Basra*, où les terres sont arrosées
r les eaux de l'Euphrate & du Tygre, on
garde comme une grande fertilité, lorsque
froment donne vingt pour un.

Dans les plaines de l'Assyrie, les terres ne
ndent que dix ou quinze pour un; mais le
d, venu dans ces terres fertilisées unique-
ent par les pluies, est meilleur & donne plus
farine que celui qui croît dans les terres ar-
sées artificiellement.

En Syrie, la récolte exède rarement vingt
ur un; en Arabie, aux environs de Mas-
, le froment rend dix pour un. Dans la
ovince de l'Yemen, l'agriculture paraît avoir
poussée plus loin que dans les autres par-
s de l'Orient: on m'assura que, dans les
tricts les mieux cultivés, le froment rendait
quante; le durra, dans les montagnes,
nt quarante, &, dans le Tehama, deux cents
même jusqu'à quatre cents: ce dernier pro-

Arabie.

duit paraîtrait incroyable, si, par la manièr[e] de semer & d'arroser ce grain, les habita[ns] ne parvenaient à obtenir de la même semen[ce] ce trois récoltes successives la même année[.] en général le *durra* est le grain qui rend [le] plus.

Ce détail peut faire juger, jusqu'à un cer[-]tain point, du produit des terres dans l'Orien[t;] la manière d'apprécier la fertilité d'une terre en disant, elle rapporte tant pour un de se[-]mence, est vague & incertaine. Une bonn[e] méthode de labourer & de semer épargne [la] semence. Si donc, dans une terre mal semée il se perd la moitié de la semence nécessaire, [&] qu'elle rapporte dix pour un, une autre, [où] la moitié de la semence a été épargnée, ra[p-]porte vingt pour un, & paraîtra une fois pl[us] fertile, quoique d'une bonté égale à l'autre[;] ni les anciens, ni les modernes ne sont en[-]trés dans ce détail de la culture, en parlant d[e] la fertilité des contrées éloignées; ils n'expl[i-]quent pas non plus de quelle espèce de gra[in] il est question, quand ils calculent le prod[uit] d'une terre à leur manière.

Les terres n'étant pas également bonne[s,] & le climat variant beaucoup dans les co[n-]trées de l'Orient, la culture y est aussi fo[rt] différente; en Égypte, en Assyrie, en Mé[so-]

tamie & en Syrie, on néglige extrêmement Arabie.
griculture ; ces provinces ſont d'ailleurs ſi
peuplées, que beaucoup d'excellentes ter-
doivent reſter en friche.

En Arabie, pays ſoumis à un gouverne-
nt moins oppreſſeur, la culture ſe trouve
meilleur état. Les inſtrumens du labou-
e y ſont cependant groſſiers & mal faits :
ſe ſert de la charrue la plus ſimple, tirée
des bœufs, avec laquelle on remue un peu
erre en tout ſens. Pour cultiver leurs jar-
s, ou pour bêcher les champs eſcarpés, les
bes employent une eſpèce de pioche ; &,
r faire des rigoles, une bêche fort large,
niée par deux hommes, dont l'un l'enfonce
terre, & l'autre l'attire à ſoi avec des
des.

Dans beaucoup d'endroits en Yemen, la
e eſt cultivée comme un jardin ; la cul-
y coute cependant beaucoup de peines
travail, parce qu'il faut arroſer les champs
beaucoup d'exactitude. Dans la partie
tueuſe de cette province, les champs ſont
ent en terraſſes, ſur leſquels on conduit
par des canaux du haut des montagnes ;
la ſaiſon pluvieuſe, les habitans de la
ne ſont obligés d'entourer leurs champs

Arabie.

de digues, pour retenir l'eau pendant q que tems sur la surfa e de la terre.

J'ai vu comment on sème dans les mo gnes de l'Yemen : un paysan portait un plein de lentilles, qu'il répandait fort r dans les sillons ; &, en avançant, il p sait avec le pied la terre des deux c pour couvrir la semence ; en d'autres endr le semeur marchait derrière le laboureur, jetait dans le sillon la semence que l'au en retournant, couvrait bientôt de terre a sa charrue.

Dans quelques districts de l'Yemen, on pl à la main le *maïs* & le *durra* ; près de la m tagne de *Nharras*, je vis un paysan qui bourait la terre avec une petite charrue, e des bleds hauts de neuf à dix pouces, pla ou semés en lignes droites : ses bœufs éta dressés à passer entre les rangées, sans fo les plantes. L'utilité du travail consiste e qu'il détruit les mauvaises herbes ; qu'il c vre mieux de terre les racines des plante qu'il prépare le sol à recevoir la pluie & arrosemens. On arrache avec les mai mauvaise herbe qui reste, & l'on en nourri bestiaux ; ainsi la méthode des *Tull* & *Duhamel*, crue nouvelle en Europe, est ancienne en Arabie.

Pour conserver les récoltes, on est obligé d'en écarter les oiseaux & les animaux malfaisans : les paysans veillent à cet effet tour-à-tour sur leurs champs ; dans les montagnes, ils se placent sur un arbre, & dans le *Tehama*, sur une espèce d'échafaud couvert d'un toit. Arabie.

Le tems où les bleds mûrissent, varie beaucoup en Arabie, non-seulement à l'égard de la position des lieux vers le nord & vers le sud, mais principalement encore à l'égard de leur élévation & de la saison dans laquelle on peut arroser les terres : à *Maskat*, on sème le froment & l'orge en décembre, & on le coupe vers la fin de mars ; mais on sème le *durra* en août pour le moissonner à la fin de novembre : en Egypte, on sème les terres qui bordent les canaux en octobre, & le bled est mûr vers la fin de février : celles qui ne peuvent pas être arrosées par les eaux du Nil, sont ensemencées en novembre, & le froment mûrit en février, & l'orge en mars.

Quand les bleds sont mûrs, les Arabes les arrachent avec la racine ; ils coupent avec une faucille, le bled verd, l'herbe & tout ce qu'ils destinent pour fourrage aux chevaux : ils ont une méthode fort simple pour aiguiser leurs faucilles ; ils mettent cet instrument dans le sable

Arabie.

qu'ils arrosent avec un peu d'eau, & frottent alors avec le pied ce sable humecté contre la lame, jusqu'à ce qu'elle soit suffisamment aiguisée.

Pour battre le bled, les Arabes rangent les gerbes épis contre épis, & font traîner alors sur ces épis une grosse pierre attelée de deux bœufs.

On trouve en Arabie tous les animaux domestiques ordinaires dans les pays chauds : on y élève des chevaux, des mulets, des ânes, des chameaux, des dromadaires, des vaches, des buffles, des brebis & des chèvres. Dans les provinces fertiles, la volaille est si commune, qu'on la vend à bas prix.

Entre ces animaux domestiques, les Arabes, comme on sait, font le plus grand cas, & prennent le plus de soin de leurs chevaux; ils les partagent en deux grandes espèces; celle de *kadischi*, ou chevaux de race inconnue, & celle de *koclani*, ou de chevaux dont on a écrit la généalogie depuis deux mille ans: les *kadischi* ne sont pas plus estimés que nos chevaux européens, & on les emploie à porter des fardeaux & à des travaux ordinaires.

On se sert de *koclani*, uniquement pour la monture, sans les assujétir à aucun autre travail : ils sont très-estimés, &, par conséquent très-chers : on prétend qu'ils tirent leur ori-

gine des haras du roi Salomon : quoiqu'il en ſoit de cette belle filiation, ils ſont propres à ſoutenir les plus grandes fatigues, & à paſſer des jours entiers ſans nourriture : on leur attribue auſſi un courage ſingulier avec lequel ils ſe jètent ſur l'ennemi : on aſſure même qu'un cheval de cette race, quand ils ſe ſent bleſſé & hors d'état de porter plus long-tems ſon cavalier, ſort de la mêlée pour le mettre en ſûreté. Si le cavalier eſt par terre, ces chevaux reſtent près de lui, & ne ceſſent de hennir juſqu'à ce qu'il ſoit ſecouru : ils ne ſont ni grands ni beaux, mais fort légers à la courſe : auſſi les Arabes ne les eſtiment que pour leur race & pour leurs bonnes qualités, & nullement pour leur figure. Arabie.

Ces *koclani* ſont élevés, principalement par les Bedouins, établis entre *Baſra Merdin*, & la Syrie, pays où les ſeigneurs ne veulent pas monter d'autres chevaux. Toute cette race eſt partagée encore en pluſieurs familles, dont chacune à ſon nom propre ; celle de *Dsjulfa* paraît la plus répandue ; quelques-unes de ces familles ont plus de réputation que les autres à cauſe de l'ancienneté & de la pureté de leur nobleſſe. Quoique l'on ſache par expérience que les *koclani* ſont ſouvent inférieurs aux *kadiſchi*, on préfère toujours les premiers, au moins

Arabie.

les jumens, dans l'efpérance d'en avoir une belle race.

Les Arabes manquent, il eft vrai, de tables généalogiques pour prouver la defcendance de leurs *koclani;* mais ils font néanmoins fûrs de la régularité des filiations, parce que jamais une jument de cette race n'eft couverte qu'en préfence de témoins arabes. Quoiquoi ce peuple ne s'effarouche pas toujours d'un parjure, ils font plus confciencieux dans un cas auffi grave : on n'a point d'exemple d'un faux témoignage rendu pour la naiffance d'un cheval; parce qu'un arabe eft perfuadé que lui & toute fa famille ferait détruite, fi, dans une affaire de telle importance, il ne dépofoit pas felon la vérité.

Quand un chrétien a une jument *koclani*, qu'il veut faire couvrir par un étalon de la même race, il eft obligé de faire appeler un témoin arabe, qui refte vingt jours auprès de cette jument, pour être fûr qu'aucun cheval commun ne l'a déshonorée. Pendant ce tems, elle ne doit pas voir de loin même ni cheval ni âne : quand la jument met bas, le même arabe doit être préfent, & l'on expédie alors, dans les premiers fept jours, l'acte juridique de la naiffance légitime du poulain : fi par hafard les deux races fe mêlent, un poulain,

dont le père ou la mère étaient *koclani*, est toujours réputé *kadiſchi*. Arabie.

Les Arabes vendent ſans ſcrupule les étalons koclani comme d'autres chevaux; mais ils n'aiment pas à ſe défaire des jumens pour de l'argent : quand ils ſont hors d'état de les entretenir, ils les remettent à un autre, ſous condition d'avoir leur part aux poulains, ou de pouvoir les retirer après un terme fixe.

On trouve deux eſpèces d'ânes en Arabie : la petite où pareſſeuſe, auſſi peu eſtimée qu'en Europe, & une grande & courageuſe dont on fait grand cas : les ânes de cette dernière eſpèce ſe paient fort cher; ils m'ont paru plus commodes que des chevaux quand il s'agit de faire un voyage.

J'ai lieu de croire qu'il y a en Arabie pluſieurs eſpèces de chameaux : ceux qu'on voit dans les états de l'iman ſont d'une taille médiocre & d'un brun clair; ceux qui viennent du *Nedsjeran* ſont grands, lourds & d'un brun foncé; les dromadaires de l'Égypte & de l'Arabie n'ont qu'une boſſe, & ne peuvent être diſtingués des chameaux par ceux qui ne ſont pas accoutumés à voir beaucoup de ces animaux, que par un certain air de légèreté, qui les fait paraître tout de ſuite plus propres à la courſe.

Arabie. On trouve des bufles dans toutes les contrées marécageuſes de l'Arabie, & ſur les bords des grandes rivières; ils y ſont même en plus grande quantité que les bêtes à corne ordinaires: la femelle du bufle donne plus de lait que la vache commune, & le mâle eſt auſſi propre au labourage que le bœuf: ſa chair inférieure à celle du bœuf eſt dure & d'un goût rebutant; les Arabes ſe ſervent d'un moyen pour forcer la femelle du bufle à donner plus de lait, que les anciens Scythes employaient avec leurs jumens: pendant qu'un homme trait la vache, un autre la chatouille; pour nourrir ces animaux domeſtiques, les Arabes n'ont pas le ſecours des prairies, qui ne peuvent exiſter dans un pays auſſi aride: la nourriture des chevaux, des bœufs & des ânes conſiſte en paille, en orge & en féves. Le ſeul fourrage que les Arabes ſèment, c'eſt une eſpèce de féve: les Égyptiens ſèment dans un pays mieux arroſé le trèfle pour le même uſage: le chameau mange les plantes les plus arides: en Arabie, cependant, il fait ſa principale nourriture de celle du genre des courges, qui abondent dans les terreins les plus ſecs.

Le climat & le terroir de pluſieurs pays que nous avons parcourus, ne ſont pas auſſi favorables, qu'on le penſe ordinairement, à

la multiplication des végétaux & des animaux; un ſol aride & ſabloneux, comme eſt en grande partie celui de l'Arabie, ne ſe couvre guère de plantes, & les animaux manquant de nourriture ne peuvent y ſubſiſter. Le naturaliſte trouve donc un petit nombre d'objets à obſerver, & l'hiſtoire naturelle d'une telle contrée ne peut pas être étendue. En Arabie l'activité du ſoleil eſt ſi grande, que les fleurs paſſent & ſe fanent en peu de tems, de ſorte que le botaniſte occupé de tant de plantes différentes, manque le moment favorable où une inconnue eſt en fleurs; elle eſt perdue pour lui juſqu'à la ſaiſon ſuivante.

Arabie.

Il ſerait poſſible de remédier à ce dernier inconvénient, en obſervant les plantes dans les jardins. Mais il n'y a peut-être aucun pays au monde où le jardinage ſoit auſſi négligé qu'il l'eſt en Arabie; on trouve à peine quelque petit jardin dans les environs des grandes villes. Ce qui dégoûte apparemment les Arabes de la culture des jardins, ce ſont les longues ſécherеſſes, qui, durant quelquefois plus d'une année, détruiſent tous les végétaux, & le dégât cauſé par les ſauterelles qui achevent de dépouiller la campagne de ſa verdure.

A ces obſtacles phyſiques, qui s'oppoſent

Arabie.

aux progrès de l'hiſtoire naturelle de l'Orient, ſe joint encore un autre provenant du moral des peuples qui habitent ces régions. Les Arabes, nation ignorante, avide & ombrageuſe, ne peuvent pas s'imaginer que la ſeule curioſité puiſſe engager un européen à s'expoſer à tant de courſes fatiguantes; ils lui ſuppoſent un motif intéreſſé; l'eſpoir de trouver des tréſors cachés, & l'habileté de réuſſir dans ces recherches. Ce préjugé, généralement répandu ſur le compte de tous les voyageurs, expoſe un curieux à des dangers continuels de la part des Arabes brigands & vagabonds. M. *Forskal*, après avoir été dépouillé par ces voleurs, ſe vit obligé de ſuſpendre ſes promenades ſavantes aux environs du Caire. Il fut plus heureux dans l'Yemen, où les lois & les mœurs des habitans promettent à un étranger plus de ſûreté. Bien-loin de le troubler dans ſes recherches, les Arabes de cette contrée ſe faiſaient un plaiſir d'y concourir, en lui apportant, en lui montrant, & en lui nommant les plantes de leur patrie. Un peuple paſteur & cultivateur tel que les Arabes, qui paſſe à-peu près tout ſon tems en pleine campagne, prend naturellement du goût pour la botanique; mais, pour jouir de ce ſecours & pour gagner l'amitié de ces bonnes gens, il faut ſe conformer à

rs mœurs & se contenter de faire avec eux plus mauvaise chère.

Arabie.

Un pays qui comme l'Arabie s'étend depuis 30e degré jusqu'au 13e degré de latitude rd, & situé par conséquent en partie entre tropiques, présente l'idée d'un climat trêmement chaud. Dans quelques provinces l'Arabie, la chaleur est en effet excessive; ais il arrive dans cette contrée, comme dans aucoup d'autres, que l'élévation du terrein, situation des lieux & la nature du sol, mettent une grande variété dans son climat.

Pour comprendre cette diversité, il faut se rmer une idée juste du physique de l'Arabie. pays peut être envisagé comme un amas montagnes, entouré de tout côté par une nde de terres arides & sabloneuses. Les déserts de l'Arabie pétrée & de la Syrie, comsent cette bande vers le nord & vers le ntinent. Les plaines appelées *Tehama* par Arabes, bordent l'Arabie par-tout où elle baignée par les eaux de la mer Rouge, de céan oriental & du golfe persique.

Dans ces déserts, parsemés de rochers nuds, dans ces plaines basses, rien n'arrête l'action soleil qui brûle tous les végétaux, & réit les terres en sables. La sécheresse y est si ande qu'il n'y pleut pas pendant des années

Arabie.

entières, & que les rivières, qui descende
des montagnes, se perdent dans les sables sa
pouvoir parvenir jusqu'à la mer. Sans le s
cours de ces rivières, grossies dans la saiso
pluvieuse, & qu'on détourne sur les terre
le cultivateur serait privé même du min
produit de ses moissons.

L'intérieur des terres offre une tempér
ture toute différente; de grandes chaînes d
montagnes très-élevées attirent les vapeur
qui, se résolvant en pluies abondantes, r
fraîchissent l'air & animent la végétation. L
froid produit par l'élévation du terrein y fa
tomber des neiges, qui ne subsistent cepe
dant jamais long-tems. Pendant que les h
bitans des plaines souffrent de la chaleur, l
montagnards sont obligés de s'habiller de p
lisses. On nous assura qu'on avait de la glac
sur quelques montagnes, & qu'il gelait que
quefois à *Sana*.

La position de ces montagnes, au milie
d'une presqu'île, est encore la cause d'un ph
nomène qu'on observe aussi dans la péninsu
du Gange, entre-coupée de montagnes. C'
la différence des saisons des pluies, qui so
régulières dans les pays situés entre les trop
ques; cette régularité des pluies rend ferti
& délicieuses les vallées qui séparent les ch

des montagnes. Aussi les montagnards, Arabie
ant dans un air fixe & pur, sont beaux,
s & courageux. Un autre avantage que les
bes tirent de leur patrie, c'est qu'ils jouis-
t à-la-fois des productions des différens cli-
ts. Dans les plaines, viennent très-bien
sieurs végétaux transplantés des Indes. Les
ntagnes produisent les plantes des pays
pérés. Enfin l'Arabie peut être regardée
nme un assemblage de climats différens,
nt les avantages divers se trouvent réunis
s l'espace renfermé par la mer Rouge &
golfe persique.

La nature des vents est très-différente en
bie, suivant le point d'où ils partent &
espaces qu'ils parcourent. Sur les côtes du
fe persique, le sud-est amène une humi-
é, qui, dans les grandes chaleurs, cause
sueurs accablantes. Le nord-ouest passant
-dessus le grand désert est plus brûlant,
is moins incommode : ce dernier vent chauffe
pendant les métaux à l'ombre, comme s'ils
ient exposés au soleil ; malgré sa qualité
lante, ce nord-ouest sert aux Arabes pour
raîchir leurs boissons au milieu de l'été : à
effet, ils mettent l'eau dans des pots non
nissés, qu'ils suspendent dans un lieu ex-
é au courant de ce vent chaud ; l'eau de-

Arabie.

vient, par ce moyen, de la plus grande fra cheur : phénomène connu dans preſque to les pays chauds.

Un autre vent d'une eſpèce plus dang reuſe encore, eſt le fameux *ſam*, rare Arabie, mais trop commun ſur ſes frontièr Les endroits les plus expoſés à ce vent f neſte, ſont les bords de l'Euphrate & que quefois les environs de la Mecque : on aſſu qu'on s'en apperçoit en Eſpagne dans que ques endroits voiſins des vaſtes landes ſabl neuſes qui déparent ce beau royaume. L'eff du *ſam*, eſt d'étouffer, comme un coup foudre, toute créature vivante, qui ſe trou dans la ſphère de ſon activité, & de corro pre en peu de tems les cadavres des mor Les Arabes reconnaiſſent l'arrivée du *ſam*, une rougeur extraordinaire dans l'air ; l'un que moyen de ſe préſerver des funeſtes eff de ce vent ſingulier, c'eſt de ſe jeter ſur visage par terre, & de laiſſer paſſer ce tou billon d'exhalaiſons mortelles, qui ſe tie toujours à une certaine hauteur de l'atmo phère. L'inſtinct apprend même aux animau à ſe pencher vers la terre en cette occa ſion.

Le reſte des météores de l'Arabie lui ſo communs avec tous les pays chauds. U

l ferein, rarement chargé de nuages, fait Arabie.
e les orages font affez rares dans les
aines ; dans les parties les plus arides, mais
ifines de la mer, les rofées font d'une abon-
nce extraordinaire ; malgré cette humidité,
r eft fi pur, qu'on couche à découvert.

L'Arabie jouit à peu près du fpectacle d'une
rdure continuelle : ce n'eft pas que la plu-
t des arbres n'y perdent toutes les années
rs feuilles, & que les plantes annuelles ne
reproduifent après avoir péri ; mais l'in-
valle entre la chute des feuilles de l'année
ffée, & la renaiffance des feuilles nouvel-
, eft fi petit, qu'on ne s'apperçoit pref-
e point de ce changement.

On jugera d'avance, par la fingularité de
pofition de l'Arabie, de l'inégalité de
nature de fon terroir, qui en effet, eft
rême : d'un côté, on y voit des déferts af-
ux, & de l'autre, des vallés fertiles & dé-
eufes ; la bande fabloneufe qui entoure cette
infule, eft à-peu-près entièrement ftérile,
ne préfente que l'image de la défolation.

L'Arabie peut être regardée comme un pays
éreffant, à beaucoup d'égards ; mais, en
éral, elle n'eft ni riche ni fertile. La vie
e & la mauvaife nourriture des habitans,
une preuve de cette vérité. Si elle a

Arabie.

été appelée heureuſe par les anciens ; [...] n'a pu mériter ce nom que par la valeur [...] la nouveauté, & non par l'abondance de [...] productions.

Quelques-uns des animaux qui peupl[ent] l'Arabie paraiſſent indigènes, parce qu'il[s] conſervent mieux leur inſtinct primitif, [...] qu'ils y parviennent à un degré de beauté [...] de vigueur, rares dans d'autres pays de [...] rien. Tels ſont le cheval, l'âne, le chame[au]. Le chameau eſt l'animal du déſert, [...] ſon aptitude, à ſupporter la diſette d'e[au] par ſon ſabot fait pour franchir les ſa[bles] brûlans, & par ſa bouche cartilagineuſe [...] lui permet de ſe nourrir des plantes dures [...] épineuſes des plaines arides.

L'âne paraît, ſur-tout, avoir l'Arabie p[our] patrie originelle : il y en a une eſpèc[e] belle, ſi vive, ſi courageuſe, que ces [...] peuvent être comparés aux chevaux. Dans [...] hautes montagnes de l'Arabie pétrée, on tro[uve] des bouquetins ; les plaines ſont remplies [...] gazelles ; c'eſt de ce joli animal que les p[oë]tes arabes tirent tant d'alluſions & de ſim[ili]tudes. Le lièvre eſt très-rare, & ne ſe [...] que dans quelques parties montueuſes ; [...] endroi[ts] ſabloneux nourriſſent une multi[...]

farbons ou rats de Pharaon, dont les Ara-s mangent la chair ſans répugnance.

Arabie.

Les forêts de l'Arabie méridionale fourmil-nt de ſinges ſans queue, qui ont le derrière lé & rouge; ces animaux ſont dociles & prennent facilement des tours d'adreſſe. En gypte, les charlatans les donnent en ſpecta- au peuple.

Entre les animaux carnaſſiers, le plus hi-ux & le plus dangereux eſt l'*hyène*, qui aque les bêtes & les hommes également. t animal féroce & ſolitaire habite les ca-rnes des montagnes déſertes de l'Arabie pé-e; il eſt auſſi commun dans les environs du lfe perſique. L'*hyène* ne marche que de it: dans la ſaiſon où les habitans dorment plein air, elle enlève ſouvent les enfans côté de leurs parens.

On trouve en Arabie des ours, des loups, renards; mais l'animal carnivore le plus andu, eſt cette eſpèce de chien ſauvage, i approche plus que le renard du chien do-ſtique, & que les Turcs appèlent *tschakal*; animal eſt commun à tous les pays de ient.

Les Arabes dédaignent ordinairement le gi-r, & ne ſe ſoucient ni du plaiſir, ni du vail de la chaſſe: un peuple naturellement

Arabie.

sobre & frugal, habitant sous un climat o
l'usage des viandes est peu convenable à
santé, ne peut pas aimer beaucoup le gibie
Les préceptes minutieux de la religion mus
mane doivent encore dégoûter un arabe de
poursuite des animaux sauvages, & sur-to
des oiseaux. Pour lui faire perdre sa pei
& pour rendre sa proie impure, il suffit q
le chasseur ait oublié de prononcer une peti
prière en tuant l'animal; il suffit que cet a
mal n'ait pas perdu la quantité de sang re
quise par la loi, & que l'oiseau ait encore
quelque restant de vie en se débattant,
qu'il soit tombé sur un lieu habité o
souillié.

Dans les contrées fertiles de l'Arabie,
volaille domestique est fort commune, & o
y élève toutes les espèces de poules en abo
dance. La pintade n'y est pas domestique; ell
habite les bois en si grande quantité, que l
enfans abattent ces oiseaux à coup de pierr
& les ramassent à peine pour les vendre da
les villes. Le faisan est aussi indigène e
Arabie. Il est fort commun dans les montag
de l'Yemen, de même que les tourterelle
& plusieurs espèces de pigeons. Un pays se
comme l'Arabie, ne peut pas nourrir bea
coup d'oiseaux aquatiques. Ces oiseaux q

fréquente

fréquentent les rivages de la mer & qui vivent de poisson, sont d'autant plus communs aux environs de la mer Rouge, que ce golfe est peu profond & en même tems très-poissonneux. Arabie.

Les déserts de l'Arabie ne manquent pas d'autruches, que les habitans appèlent l'*oiseau-chameau ;* une belle huppe nommée *hudhud* par les Arabes, est aussi très commune sur les bords du golfe persique. Sur une tradition fabuleuse, quelques Arabes se sont imaginé qu'on peut entendre le langage de cet oiseau.

Des aigles, des faucons, des éperviers & le vautour d'Égypte, sont les oiseaux de proie qui se rencontrent en Arabie. Le dernier de ces oiseaux rend de grands services ; il purge la terre de tous les cadavres dont la corruption est si prompte & si dangereuse dans les pays chauds ; il détruit les souris des champs, qui se multiplient à tel point dans quelques provinces, que, sans ce secours, le paysan serait obligé d'abandonner la culture. Ces services essentiels firent regarder ces oiseaux comme sacrés par les anciens Égyptiens ; encore aujourd'hui il n'est pas permis de les tuer dans tous les pays qu'ils fréquentent.

Dans plusieurs contrées de l'Orient, de

Arabie.

même qu'en Arabie, ſe trouve un autre oiſeau non moins utile aux habitans. Il vient en Arabie, aux mois de juillet & d'août, à la ſuite des eſſaims de ſauterelles, dont il détruit une quantité incroyable. On l'appèle *ſamarmar;* les ſervices que cet oiſeau rend aux pays expoſés aux ravages de ces inſectes, occaſionnent en Syrie pluſieurs pratiques ridicules & ſuperſtitieuſes. On le croit attiré par l'eau du *Koraſan* qu'on va chercher fort loin en grande cérémonie, & qu'on garde dans un réſervoir de pierre au haut de la tour d'une moſquée. Si cette eau manque, les habitans de Moſul ſont au déſeſpoir.

Les Arabes nommèrent à M. Forskal encore pluſieurs oiſeaux qu'il ne put jamais voir; tel eſt l'*achjal*, fameux par deux belles plumes dont les montagnards ornent leurs bonnets, & que l'oiſeau paraît ménager en laiſſant une ouverture à ſon nid. Un autre, *thar-el-hind*, rare & remarquable par ſon plumage doré, ſe vend fort cher en Arabie.

La tortue de terre eſt très-commune en Arabie; les payſans en amènent des charretées entières aux marchés de pluſieurs villes de l'Orient; les chrétiens Orientaux les mangent en tems de carême, & en boivent le ſang avec plaiſir. Nous avons remarqué plu

ſieurs eſpèces de lézards. Celui que les Égyptiens appèlent *gecko* eſt le ſeul dangereux; on prétend que ſa ſalive, ſi elle tombe ſur un mets, cauſe la lèpre aux hommes qui en mangent. Il y a pluſieurs eſpèces de ſerpens en Arabie, dont la bleſſure eſt mortelle. Il y en a cependant autant d'innocens que de dangereux. La morſure de quelques-uns ne cauſe qu'une démangeaiſon incommode, que les Arabes guériſſent, en appliquant ſur la plaie les feuilles du caprier : en Arabie, le ſeul ſerpent vraiment redoutable, eſt celui appelé *bætan*, aſſez petit & mince, tacheté de noir & de blanc. Sa morſure tue dans l'inſtant, & fait enfler le cadavre du mordu, d'une manière extraordinaire. Arabie.

La mer Rouge eſt en général très-riche en poiſſons : M. Forskal me dit que dans le petit trajet de Suès à Dsjidda, il avait obſervé plus de cent eſpèces nouvelles, dont il ne pouvait pas placer une partie dans les genres connus juſqu'ici. Dans notre trajet ſur la mer Rouge, nous vîmes des troupes de poiſſons volans, qui s'élevaient de tems en tems au-deſſus de la ſurface de l'eau; mais nous ne découvrîmes dans notre voyage aucun ſerpent volant, quoique les Arabes donnent ce nom à un ſerpent, qu'on devrait nommer plutôt

Arabie.

le voltigeur. Ce ſerpent s'attache par ſa queue à une branche baſſe d'un arbre, ſe donne alors une ſecouſſe par le moyen de ſa queue élaſtique; il s'élance ſucceſſivement de branche en branche juſqu'au ſommet.

Les Arabes, habitans des côtes, ſe nourriſſent preſque de poiſſons, & en nourriſſent même leur bétail: malgré cette abondance, il eſt rare de voir chez eux un poiſſon vivant. La crainte de manquer à quelque précepte de la loi muſulmane, engage les pêcheurs à tuer tout leur poiſſon avant de le porter à terre.

Tous les Arabes, tant ceux qui habitent leur patrie, que ceux qui ſe ſont répandus en Perſe, en Syrie & en Afrique, ont la coutume de manger des ſauterelles. Les Turcs marquent de l'averſion pour cette nourriture: ſi les Européens témoignent la même averſion, les Arabes leur reprochent leur goût pour les huîtres, les crabes & les écreviſſes. Un allemand qui a réſidé long-tems en Barbarie, nous aſſura que le goût de la chair de cet inſecte reſſemblait à celui d'une petite ſardine de la mer Baltique, qu'on sèche dans quelques villes du Holſtein.

Nous vîmes prendre des ſauterelles, les mettre dans des ſacs, ou les enfiler pour les

ſécher, dans pluſieurs endroits de l'Arabie; Arabie.
en Barbarie, on les fait bouillir, & on les ſèche ſur les toits, pour en faire proviſion. Les Bedouins d'Égypte ſe contentent de les griller vivantes, & les dévorent alors avec le plus grand appétit : nous n'avons eu aucune indice que cette nourriture ſoit mal-ſaine. Les juifs, en Arabie, ſont au reſte convaincus que la volaille, dont les Iſraélites doivent avoir mangé ſi abondamment dans leurs promenades du déſert, ne pouvoit être qu'un de ces nuages de ſauterelles; & ils ſe moquent des traducteurs, qui ont cru trouver des cailles dans un endroit où il n'en a jamais exiſté.

Les eſſaims de cet inſecte obſcurciſſent l'air, & paraiſſent de loin comme une épaiſſe fumée. Le bruit qu'ils font en volant eſt effrayant, & étourdit comme celui de la chute d'une grande rivière : quand un eſſaim tombe ſur une campagne, elle eſt dévaſtée & dépouillée de ſa verdure.

La mer Rouge eſt remplie d'inſectes marins. M. Forskal s'eſt convaincu de plus en plus que ces inſectes contribuent, par leur immenſe quantité, à produire la lumière qu'on remarque dans l'eau marine pendant la nuit : ces inſectes paraiſſent être des phoſphores vivans. La maſſe des ouvrages faits par ces inſectes



[redacted]

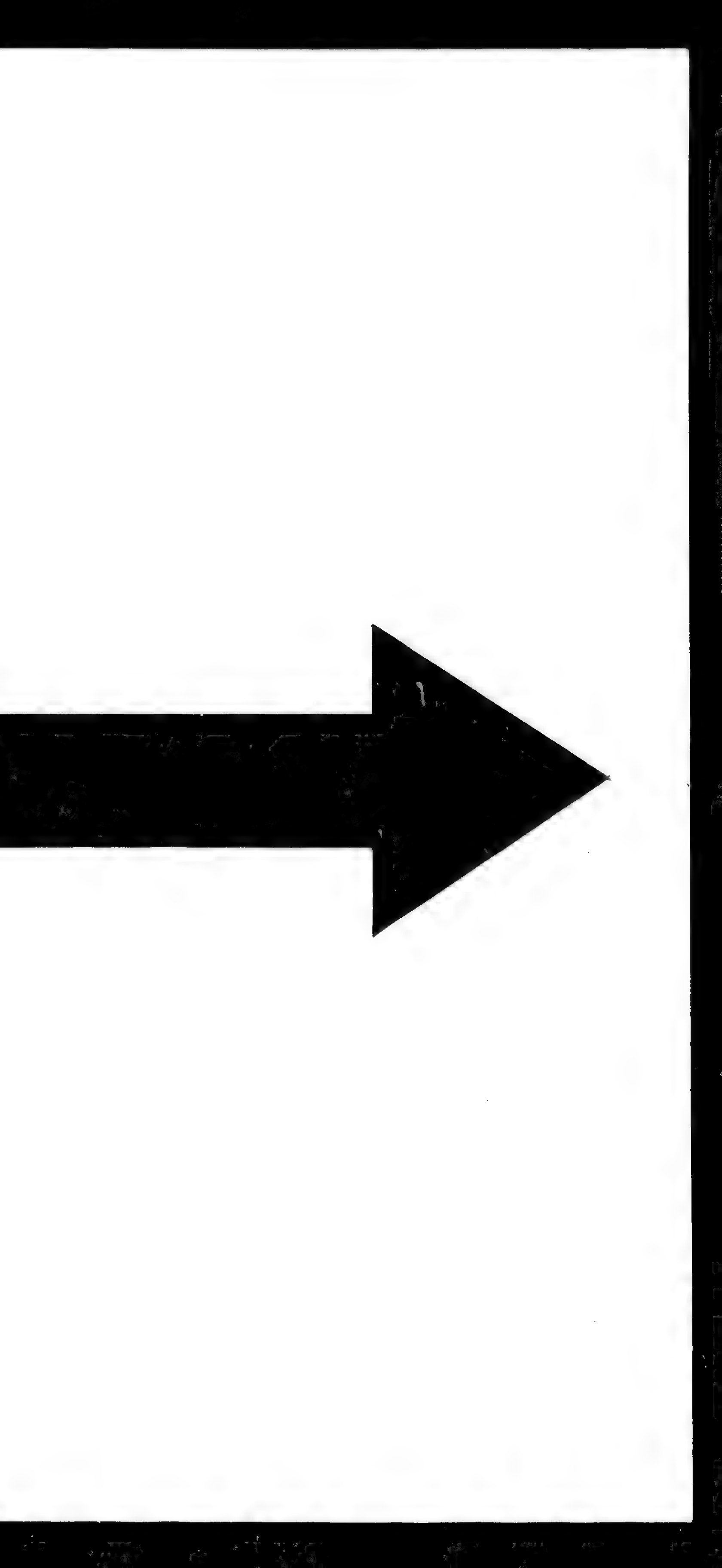
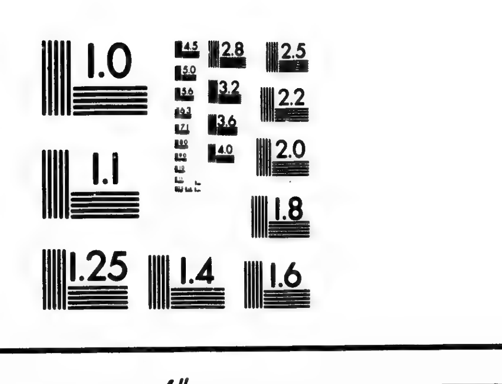
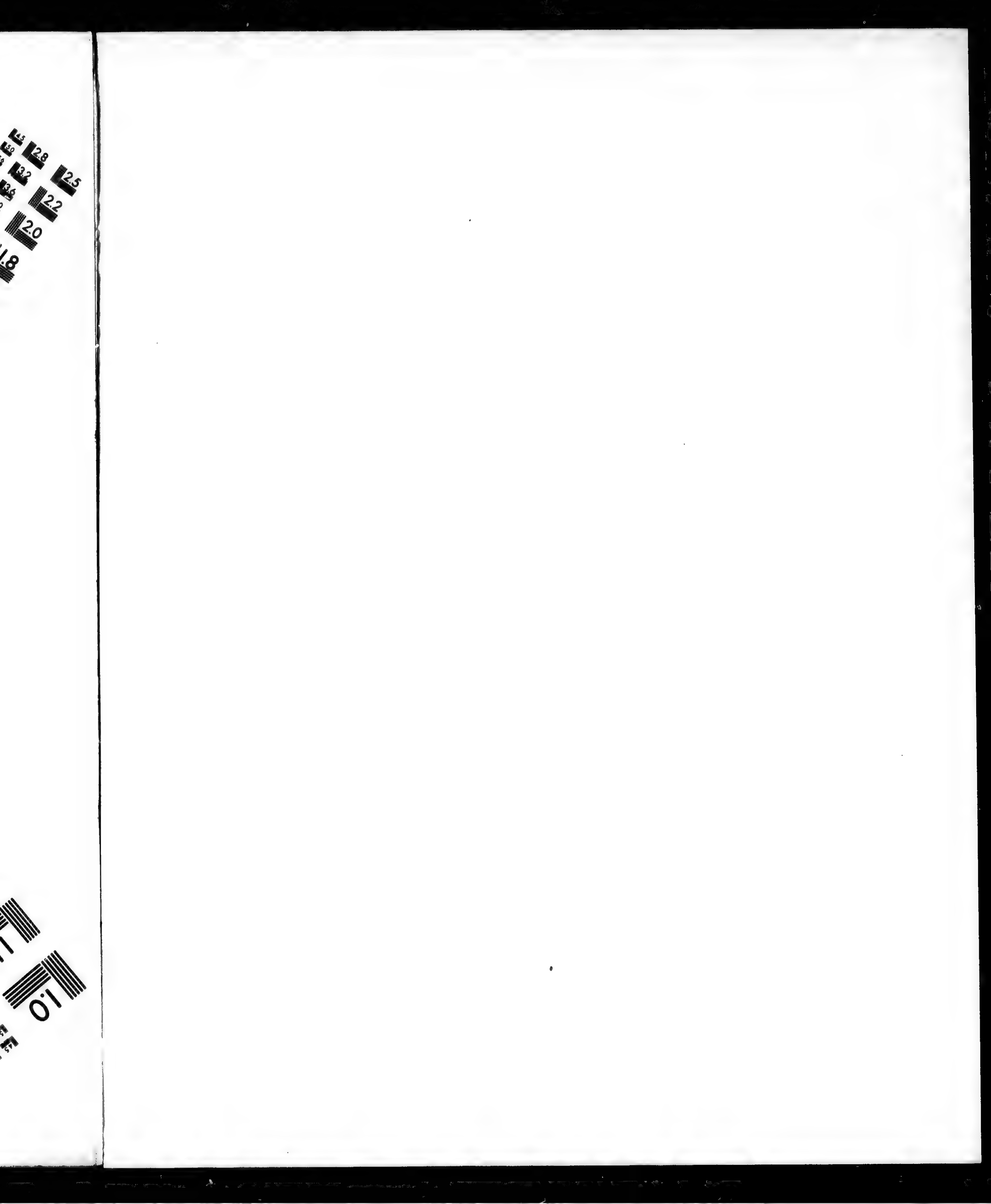


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



Arabie.

marins, eſt étonnante; je veux parler de ces bancs immenſes de corail, qui bordent & qui rempliſſent preſque le golfe arabique. Une grande partie des maiſons du *Theama* ſont conſtruites de ces rocs de corail; de ſorte que M. *Forskal* regardait chaque maiſon arabe comme un cabinet d'hiſtoire naturelle, auſſi riche en coraux qu'aucun autre en Europe. Ces rocs de corail, qui s'élèvent ſouvent à dix toiſes au-deſſus de la ſurface de la mer, ſont d'une pierre molle ſous les eaux, de manière que les habitans pouvant les ſcier ſans beaucoup de peine, les préfèrent à d'autres pierres pour la conſtruction de leurs bâtimens.

Par ſa poſition, l'Arabie paraît participer aux climats des pays orientaux, & à celui des pays chauds: auſſi trouve-t-on, dans les parties élevées de cette contrée, des plantes qui lui ſont communes avec l'Europe & l'Aſie ſeptentrionale; les plaines, au contraire, produiſent des végétaux qui ſe rencontrent aux Indes & en Afrique. Il eſt probable que pluſieurs de ces plantes ont été tranſportées par les *Banians* de leur ancienne patrie en Arabie.

Les plaines ſabloneuſes de l'Arabie ſont preſque dépourvues d'arbres; on ne voit des forêts que dans les provinces montueuſes, dont les montagnes conſervent de la terre, &

ne ſont pas entièrement pelées, comme dans d'autres parties de cette contrée. Ces forêts contiennent des arbres, ou entièrement inconnus, ou différens au moins de ceux de nos bois en Europe.

Arabie.

Les Arabes cultivent pluſieurs de nos arbres fruitiers : ils ont des grenadiers, des amandiers, des abricotiers, des poires & des pommes. Quoique les mahométans ne boivent point de vin, les Arabes plantent néanmoins la vigne, dont ils tirent une grande variété de raiſins. On trouve en Arabie pluſieurs eſpèces de citrons & d'oranges : avec les oranges communes, coupées par le milieu pendant qu'elles ſont jeunes, ſéchées à l'air, & trempées dans l'huile pendant quarante jours, on prépare une eſſence fameuſe parmi les femmes âgées, qui noircit de nouveau les cheveux gris.

Le *tamarin*, qui croît en Arabie comme aux Indes, joint l'utile à l'agréable. Il fournit une pulpe d'un goût vineux, dont on fait une boiſſon ſaine & rafraîchiſſante. Par ſon ombre, il garantit les maiſons de l'ardeur du ſoleil, & il orne, par ſa belle figure, les vues du payſage.

Un arbre de l'Arabie, fameux depuis la plus haute antiquité, & néanmoins peu connu, c'eſt

Arabie.

celui dont on tire le baume de la Mecque. Nous rencontrâmes un de ces arbres en pleine campagne, & nous nous reposâmes sous son ombre : cet arbre a mauvaise mine; &, ce qui est étonnant, ses qualités sont inconnues aux habitans de l'Yemen, où nous l'avons trouvé, & ils n'en tirent d'autre utilité, que de brûler son bois en guise de parfum. Les Arabes de l'intérieur de la province de Hedsjas doivent être mieux instruits, puisqu'ils recueillent le baume & l'apportent à la Mecque, d'où il se distribue dans l'empire des Turcs, qui en font un cas particulier : il est difficile déja à la Mecque d'en trouver qui ne soit pas falsifié.

Nous n'avons pu rien découvrir concernant l'arbre d'où découle l'encens : je sais qu'on en trouve dans une partie du pays d'*Hadramaut* : on le nomme *oli* ; mais les Arabes ne font aucun cas de cet encens, & n'employant que celui qui vient des Indes. Il est probable que l'encens d'Arabie portait ce nom chez les anciens, parce que les Arabes en faisaient le commerce, & le portaient des Indes dans les ports de Syrie & d'Égypte.

Le *sené* est un arbuste, qui paraît habiter préférablement la Haute-Égypte, & la partie de l'Arabie, qui est opposée à ce pays de l'au-

Arabie.

côté du golfe arabique. Celui que nous pelons ſené d'Alexandrie, croît en grande ondance dans le territoire d'*Ahu-Arisch*; Arabes le vendent à la Mecque & à *Dsjid-*, d'où il paſſe par Suès & le Caire à Alendrie. On fait un grand uſage du ſené en abie : mêlé avec un peu de rhubarbe, il le meilleur remède des médecins arabes ur guérir les diarrhées, ſi dangereuſes dans pays chauds.

L'Arabie produit, comme l'Égypte, la céore *Alhenna*, dont les feuilles pulvériſées réduites en pâte donnent un coſmétique fort cherché dans tout l'Orient : les femmes de contrées ſe teignent les mains & les pieds, moins les ongles, avec cette drogue, d'un uge jaûnâtre ou plus foncé, ſuivant la maère de l'appliquer : elles croient rehauſſer rs charmes par cette couleur, qui, en effet, ut, par le contraſte, rendre moins ſenſible mélange du noir & du jaûne, dont la cour de leur teint eſt compoſé.

On connaît la ſenſitive. En Arabie, on troû plusieurs eſpèces de ce genre, toutes ou bres, ou arbuſtes qui contribuent à l'agréent & à l'utilité des habitans : un de ces ares baiſſe ſes branches quand un homme l'apoche, & paraît ſaluer celui qui recherche

Arabie.

ſon ombrage : cette propriété hoſpitalière ren
cet arbre ſi reſpectable aux Arabes, qu'il e
défendu de l'endommager ou de le couper
un autre produit des fleurs ſuperbes, du pl
beau rouge dont les payſans ſe ſervent po
ſe couronner les jours de fête : les feuill
d'un autre conſervent la douceur du lait d
chameau, & l'empêchent de s'aigrir penda
pluſieurs jours.

Quoique l'Arabie paraiſſe produire peu d
végétaux vénéneux, on y trouve cependa
un arbuſte très-dangereux, nommé *Adoni*
Les bourgeons de cet arbuſte, ſéchés & donn
en poudre dans quelque boiſſon, ſont un po
ſon des plus violens, dont l'effet eſt d'enfl
ſubitement le corps d'une manière extraord
naire : une eſpèce de caprier eſt le remède
plus ſûr pour ſauver les empoiſonnés : ce de
nier arbuſte eſt ſi commun en Arabie, q
l'antidote ſe rencontre toujours à côté d
poiſon.

Le cèdre ne vient point en Arabie, & p
raît un arbre particulier au Mont-Liban : l
Arabes ont peu de bois pour bâtir : leurs a
bres ſont pour l'ordinaire d'une contexture l
gère & peu ſolide.

L'Arabie contient quelques pierres précie
ſes; l'*onix* eſt commun dans l'Yemen : dans u

Arabie.

ontagne près de la ville de *Damar*, on trouve pierre *ayeh jemani*, si estimée des Arabes : e est d'un rouge foncé, ou plutôt d'un brun ir, & paraît être une espèce de cornaline : Arabes la font enchâsser en bague ou en acelet, & lui attribuent la vertu d'arrêter le ng, quand on l'applique tout de suite sur la ie.

L'Arabie ne paraît pas riche en métaux ; y a cependant quelques mines de fer acellement exploitées : ce fer est d'un médioe usage, parce qu'il est aigre & cassant : on ncontre familièrement dans la province de *osma*, des pierres d'aimant ; la rareté du bois t d'ailleurs que ce fer est plus cher que ce- qui est apporté des pays étrangers dans *Oman*. Il y a beaucoup de mines de plomb fort riches : comme ce métal est plus fae à fondre, les habitans de cette province xportent en grande quantité ; ce commerce fait dans le port de Maskat.

L'Arabie n'a aucune mine d'or : les ruisseaux en charient point, & le sable n'en montre cun vestige : un savant de *Loheya* voulut bien us persuader que lui seul connaissait queles mines ; mais c'était un hableur qui ne éritait pas la moindre croyance : tout l'or i existe actuellement en Arabie vient de

Arabie.

l'Abyssinie ou de l'Europe, pour payer le caf vu les marchandises des Indes qui passent p *Moka* ou par *Dsjidda* : l'or qui passe d'Euro en Arabie, consiste presque uniquement sequins de Venise. Plusieurs Arabes nous d mandèrent, par cette raison, si les Véniti étaient les seuls Européens qui eussent des m nes d'or; d'autres s'imaginent que ces rép blicains possédaient le secret de la pierre ph losophale.

LIVRE III.

VOYAGES D'ASIE.

yage de M. le chevalier Chardin en Perse, & autres lieux de l'Orient.

CHAPITRE PREMIER.

part de Chardin pour Constantinople. --- Il s'embarque sur la mer Noire. --- Arrivée en Mingrelie, autrefois la Colchide. --- État actuel de ce pays.

partis de Paris, dit Chardin, le 17 août
71 ; je me rendis à Livourne à la fin d'oc- Mingrelie.
re, où je m'embarquai le 10 novembre :
rivai à Smyrne le 7 février 1672, après
s mois de navigation : après avoir demeuré
ze jours à Smyrne, je me remis en mer
r passer à Constantinople, où j'arrivai le
mars : j'y débarquai sans risque, sans peine

Mingrelie.

& ſans frais, beaucoup de choſes préci
ſes & en ſi grande quantité, que deux ch
vaux ne les pouvaient porter. M. de Noin
ambaſſadeur de France, me dit que je f
mettre ſon nom & ſes armes ſur mes caiſſ
& qu'il les enverrait chercher, comme lui
partenant: cela ſe fit avec la plus grande f
lité: les ambaſſadeurs, les réſidens, & les
voyés qui ſont à la Porte, ont le privilége
faire entrer & ſortir ce qu'ils veulent,
que la douane en prenne connaiſſance.

A la fin du mois de juin, l'ambaſſadeur
demander un paſſe-port pour moi, une p
miſſion de faire venir du vin, & une a
d'entrer à Sainte-Sophie. Le caimacan fit
ponſe qu'il ne pouvait accorder rien du to
l'ambaſſadeur, juſqu'à ce qu'il connût les
tentions du viſir; qu'il ſentait beaucoup
répugnance à lui refuſer ces bagatelles; m
qu'au terme où étaient les choſes, entr
grand-viſir & l'ambaſſadeur, il ſe ren
criminel, s'il donnait le paſſe-port & les
miſſions demandés.

Ce refus me donna beaucoup d'inquiétu
parce qu'il ſemblait confirmer des bruits
couraient, que le grand-viſir voulait faire
rêter l'ambaſſadeur & tous les Français.
milieu de ces embarras, il ſe préſenta

casion de me tirer d'affaire : la Porte envoie
us les ans un nouveau commandant, avec Mingrelie.
s gens & de l'argent à une forteresse que le
and-seigneur possède à 20 milles du *Tanaïs*,
-à-vis de l'endroit où ce grand fleuve entre
ns les marais Meotides : cette forteresse s'ap-
le *Azac* ; la *saique*, où s'embarque le com-
ndant, n'est point exposée à la visite des
uaniers : il n'y a que le commandant turc
i ait droit de prendre connaissance de tout
qui est dans le bâtiment : cette saique tou-
e à *Caffa*, ville & port célèbre dans la Tar-
ie *Crimée*, d'où il part tous les ans au mois
septembre & d'octobre des vaisseaux qui
nt en *Mingrelie ou Colchide*, qui n'est éloi-
ée des frontières de la Perse que de sept
huit jours de marche. Cet expédient de
embarquer sur la saique d'*Azac* me parais-
comme un moyen infaillible, pour sortir
Constantinople sans beaucoup de peine.

Un de mes amis, à qui je communiquai
résolution, me fit faire connaissance avec
marchand grec qui allait en Colchide, &
devait s'embarquer sur la saique, prepa-
pour *Azac* : c'était un très-honnête homme ;
marchand grec s'engagea à me rendre tous
services qui dépendraient de lui. Son pre-
r soin fut de louer des chambres pour moi

dans la saique, sans dire pour qui c'était;
Mingrelie. se chargea d'embarquer peu-à-peu ce que j
vais; il me donna les conseils nécessaires po
être considéré sur le vaisseau, & pour ê
bien traité à *Caffa;* il me recommanda su
tout de prendre un passe-port du grand-seigne
mais on sait qu'il m'avait déja été refusé.

Je fis part de ma peine à Mr. de Noint
& le suppliai de trouver bon que je me servi
des lettres de recommandation que j'avais
l'ambassadeur d'Angleterre, qui était à Par
lorsque j'en partis, pour celui de la même
tion à Constantinople, & que j'obtinsse p
son moyen, un passe-port en qualité d'Angl
M. de Nointel fit d'abord quelque difficul
il y consentit à la fin: l'ambassadeur d'Ang
terre s'employa pour moi de la meilleure gr
du monde, mais sans succès; car le caimac
étant sur le point de signer le passe-port, il
un avis secret de prendre garde à ce q
faisait, parce que le passe-port qu'on lui
mandait, était pour des Français qu'on fai
passer pour des Anglais: cet avis gâta to
il mit mal l'ambassadeur d'Angleterre avec
caimacan, qui se plaignit de la surprise,
avec M. Nointel, qu'il accusait de l'avis do
au caimacan.

Le 10 juillet, le marchand grec qui de

me conduire en Mingrelie, me vint dire que notre saique avait été remorquée à l'embouchure de la mer Noire, & qu'elle n'attendait que le vent pour partir : je voulais m'embarquer à l'heure même ; mais mes amis ne trouvèrent pas bon que je le fisse avant que le vaisseau fut mis à la voile, à cause que je pourrais, disaient-ils, être reconnu pour français : je ne m'embarquai que le 17. Notre vaisseau étant déja à la voile, plus de 80 bâtimens se mirent en mer en même tems : il y avait deux cents hommes sur le nôtre ; le commandant d'*Alac* & sa suite au nombre de vingt personnes, cent janissaires, trente matelots, & cinquante passagers ; ce qu'il y a de bien incommode sur les bâtimens turcs, c'est qu'il faut faire provision de toutes les choses nécessaires à la vie. Chacun a la liberté de faire sa cuisine deux ou trois fois le jour ; j'ai vu souvent seize & dix-huit marmites ensemble sur le foyer ; on ne se sert, sur ces bâtimens, ni de pompes pour vuider l'eau, ni de moulinets pour tirer les ancres. La navigation des Turcs n'a ni art ni sûreté : leurs plus habiles pilotes n'ont que l'expérience toute simple ; ils ne se servent point de carte ; ils entendent fort mal l'usage de la boussole : lorsqu'ils veulent mettre à la voile, ils attendent un bon vent & un

Mingrelie.

Mingrelie.

beau tems; quand il eſt venu, ils ne ſe mettent pas auſſitôt en mer; ils attendent huit ou dix heures pour s'aſſurer du tems & du vent; ils ſe tiennent preſque toujours à la vue des terres; ſi le vent eſt contraire, ils ne s'efforcent pas d'y réſiſter; ils virent de bord & retournent plutôt au lieu d'où ils ſont partis : ce qui les perd, c'eſt quand le vent les pouſſe à la côte; car, lorſqu'ils ſont ainſi battus, ils vont échouer bien vîte, ne ſachant ce que c'eſt que de louvoyer & de ſe tenir à la cape. J'ai ouï dire à de vieux capitaines turcs, qu'il y a 1500 bâtimens ſur la mer Noire, & que tous les ans il en périt cent : le lieu où les naufrages ſont plus à craindre ſur cette mer, eſt l'entrée du Boſphore.

Le 3 août, au matin, nous arrivâmes à Caffa après huit jours de navigation, durant leſquels nous eûmes toujours fort beau tems & peu de vent. Nous reconnûmes, le cinquième jour, la pointe de la Cherſonèſe Taurique. Les Grecs appelaient Cherſonèſe, ce que les latins ont nommé péninſule, & que nous appelons preſqu'île; & ils ont nommé cette preſqu'île-ci *Taurique*, parce qu'elle fut premièrement habitée par des Scythes du mont *Taurus*. Elle a environ deux cent cinquante lieues de circuit; l'iſthme qui la joint au continent n'e

Mingrelie.

arge que d'une lieue : les côtes de cette presqu'île sont des rivages hauts & des montagnes élevées couvertes de bois & de villages. Suivant le compte des pilotes, il y a, par la mer Noire, sept cent cinquante milles de Constantinople à Caffa. Notre vaisseau en jetant l'ancre tira deux coups de canon ; le commandant qui était destiné pour Azac fit faire une décharge de mousqueterie. Il alla ensuite à terre avec les officiers qui étaient venus le recevoir de la part du pacha. La ville & le port ont fort libres : on y entre & on en sort sans emander permission.

Caffa est une grande ville bâtie au bas d'une olline sur le rivage de la mer : elle est enourée de fortes murailles ; il y a deux châteaux ux deux bouts ; le château du côté du midi est r une éminence qui commande les environs ; est fort grand & le pacha y demeure ; l'aue est petit, mais il est garni d'artillerie On mpte quatre mille maisons dans Caffa, 00 appartiennent aux Turcs, & 800 aux recs & aux Arméniens : ces maisons sont tites & toutes de terre ; les bazars, les osquées, les bains en sont aussi. On ne voit ns la ville aucun édifice de pierre, si l'on excepte huit anciennes églises un peu ruies, bâties par les Gérois. Cette ville de

Mingrelie. Caffa est très-ancienne; Strabon dit qu'elle a été renommée de toute antiquité. Il en est parlé dans les guerres des Romains contre Mithridate, roi de Pont, de qui elle embrassa les intérêts. Les Génois s'en emparèrent du tems des croisades; ils en jouirent pendant plus de deux siècles; mais ils en furent chassés, sous le règne de Mahomet II, en 1474.

Le terroir de Caffa est sec & sabloneux; les eaux n'y sont pas bonnes; mais l'air y est très-sain. On y voit peu de jardins; mais les vivres y sont très-abondans & à bas prix: presque tous les Turcs & les Tartares qui l'habitent portent des petits bonnets de drap doublés de peau de mouton. Les chrétiens de Caffa en portent aussi; mais ils sont obligés d'attacher à leur bonnet une pièce de drap, pour qu'on puisse les distinguer des mahométans. Il s'y fait un grand commerce; j'y ai vu arriver dans l'espace de quarante jours, plus de quatre cents voiles, sans compter les petits bâtimens qui vont & viennent le long de la côte. Le commerce le plus considérable est celui du poisson salé. La pêche qu'on fait dans le Palus Méotide, est incroyable; la raison que les gens du pays en donnent, c'est que l'eau de ce Palus étant limoneuse, grasse & peu salée, à cause du Tanaïs qui s'y jète, elle attire le

oiſſon de la mer Noire & de l'Archipel, & 'engraiſſe en peu de tems. Mingrelie.

Le 30, mon conducteur grec fit tranſporter nes hardes, mon bagage, & tout ce qui n'appartenait, dans un vaiſſeau qui chargeait our la Colchide. Il alla dire au douanier de Caffa, qu'il y avait deux *papas francs* ſur le aiſſeau d'*Azac*, qui voulaient s'embarquer our aller en Mingrelie; que ces papas avaient es bagatelles avec eux, comme des livres, autres choſes de nulle valeur pour l'uſage 'un couvent, & qu'il était le maître d'envoyer n homme pour les viſiter. Notre grec vouit faire croire que nous allions trouver les niſſionnaires italiens qui ſont en Colchide, & ue nous étions leurs confrères. Le douanier int à l'heure même; j'ouvris deux coffres en préſence: il mit la main dans celui où il y avait que des livres, des papiers & des ſtrumens de mathématiques; & n'ayant nti au fond que des choſes pareilles à celles u'il voyait au-deſſus, il ſe mit à rire, & deanda à mon conducteur, ſi cela valait bien peine d'être porté d'Europe en Mingrelie. e n'en donnerais pas cinq ſols, répondit fiement le grec; j'ai dit au douanier que ces pas n'avaient que des bagatelles, vous voyez ue c'eſt a vérité. Il ſe tourna en même tems

de mon côté, & me dit : *padri*, donnez u
Mingrelie. *aſſani* à cet honnête homme pour ſa pein
d'être venu ici viſiter vos hardes, & préparez
vous à aller ſur le vaiſſeau de Mingrelie. J
tirai avec un peu de façon cette pièce qui vau
quarante ſols, en homme qui n'en a pas beau
coup, & qui en ſerre cinq ou ſix comme u
tréſor. Je la donnai au garde qui s'en alla
l'inſtant même. Mon conducteur l'accompagn
& entendit le rapport qu'il fit au maître de
douane, que nous n'avions que des livres
des papiers, & de certaines choſes de cuiv
& de bois qui ne valaient pas le port.

Au bout de deux heures, mon fidèle gu
revint ; il nous dit que, pour nous mettre tou
à-fait à couvert des douaniers, il fallait donn
à l'écrivain du vaiſſeau, autant que j'av
donné au garde de la douane, parce que l'écri
vain tient une note exacte de ce qu'on déba
que. Il appela en même tems l'écrivain & l
dit : tu vois que le garde de la douane n'a rie
trouvé dans les coffres des papas francs ; ils
ont encore un plein de livres, & cinq ou
caiſſes de tableaux pour leur égliſe : ils ne l
ont pas ouverts, parce que l'air gâte la peintu
& que les tableaux ſont bien empaquetés ;
te ſupplie de prendre cette pièce qu'ils te do
nent, & de ne mettre ſur ton mémoire q

Mingrelie.

les deux coffres qui ont été visités, sans parler du reste. L'écrivain promit de faire ce qu'on lui demandait, & n'y manqua pas. Il nous laissa emporter tout ce que nous avions, & nous dit de nous en aller au nom de dieu. Les gens de la douane & ceux du vaisseau où nous étions venus, crurent de bonne-foi que nous étions *papas*, & que tout ce que nous avions était de fort petite valeur. Il y a certaines adresses qu'on ne saurait marquer, qui sont absolument nécessaires pour traverser la Turquie.

Le 30, notre vaisseau se mit en mer. Nous arrivâmes le 31 près d'une plage couverte de salines; à 50 milles de Caffa, un vent contraire très-fort nous obligea d'y retourner le 2 septembre. Le 7, à minuit, nous mîmes à la voile avec un beau tems. Le 8, au matin, nous découvrîmes les côtes qui bordent le canal du marais Méotide. Ce sont de hautes terres; on compte cent vingt milles de Caffa au canal du Palus-Méotide. Ce pays est soumis aux Turcs & habité par les Tartares. Presque toute cette côte est déserte: du canal du Palus-Méotide en Mingrelie, il y a six cents milles de côtes, hérissées de belles montagnes couvertes de bois, habitées par les Circassiens. Les vaisseaux de Constantinople & de Caffa,

Mingrelie.

qui vont en Mingrelie, jètent l'ancre en paſ-
ſant dans pluſieurs lieux de ces côtes. Dès
qu'ils arrivent, on voit le rivage couvert de
ces barbares demi-nuds & avides, avec un air
de brigands. On négocie avec eux les armes
à la main. Lorsqu'ils veulent entrer dans le
vaiſſeau, on leur donne des otages, & ils en
donnent de même. Il faut toujours être ſur
ſes gardes avec eux; car il leur eſt impoſſi-
ble de trouver l'occaſion de faire un larcin
ſans en profiter.

Ces peuples ſont tout-à-fait ſauvages, ils
n'ont aucune religion; car je compte pour
rien quelques uſages ſuperſtitieux qu'ils ſem-
blent avoir empruntés des chrétiens & des ma-
hométans leurs voiſins. Ils habitent des caba-
nes de bois, & vont preſque nuds; ils ſe font
la guerre & ſe prennent eſclaves les uns les
autres pour les vendre aux Turcs. Ceux qui
ont trafiqué le long de ces côtes, racontent
mille actions barbares de ces peuples.

Le 10 ſeptembre, nous arrivâmes à *Iſgnour*;
c'eſt une rade de Mingrelie, aſſez bonne pen-
dant l'été; les vaiſſeaux qui viennent négo-
cier en Colchide y abordent: Isgnour eſt un
lieu déſert & ſans habitations. On y fait des
huttes de ramée à meſure qu'il y arrive des
marchands.

Le Phafe a fa fource dans le Caucafe, Mingrelie.
îne de montagnes la plus élevée & la plus
arpée de toutes celles de l'Afie. Il eft d'a-
d fi rapide, qu'on a conftruit plus de cent
gt ponts pour en rompre l'impétuofité. Il
devient paifible & navigable qu'à *Sarapana*,
cinq journées du Cyrus, qui vient des
mes montagnes, mais qui fuit une direction
traire, & qui va fe perdre dans la mer
fpienne. La proximité de ces deux rivières
onné lieu à une route pour les marchan-
s précieufes de l'Inde, qu'on fuivait au-
fois, ou du moins dont les anciens nous
laiffé le plan. Les cargaifons defcendaient
xus, traverfaient la mer Cafpienne, re-
ntaient le Cyrus, & le courant du Phafe
portait dans le Pont-Euxin & la Méditer-
e. Comme le Phafe reçoit fucceffivement
eaux de la plaine de Colchos, fa vîteffe
inue. Il a foixante brafes de profondeur
on embouchure, & fa largeur eft d'une
mie-lieue; il divife la Colchide ou la Min-
ie, que les montagnes d'Ibérie & d'Ar-
ie fortifient de trois côtés. Une humidité
ffive y relâche le fol & l'atmofphère;
t huit rivières, outre le Phafe & les ruif-
x qu'il reçoit, fe perdent dans la mer; &
uit fourd qui fe fait entendre, lorfqu'on

Mingrelie.

frappe la terre, semble indiquer des can souterrains entre le Pont-Euxin & la Caspienne.

Dans les lieux où l'on sème du blé ou l'orge, le sol est trop mou pour soutenir l' tion de la charrue ; mais la *gosse*, menu g qui ressemble au millet & à la graine de riandre, est la nourriture ordinaire du peup & il n'y a que le prince & les nobles mangent du pain. Les vignobles y sont en grand nombre que les champs cultivés ; & grosseur des ceps & la qualité du vin y noncent une heureuse terre, qui n'a pas soin du secours du cultivateur. Cette vigu de la végétation a couvert le pays d'épa forêts : le bois des collines & le lin des pla donnent en abondance des munitions nava les quadrupèdes sauvages & domestiques cheval, le bœuf & le cochon y sont très-p lifiques, & le nom du faisan annonce qu'i venu des bords du Phase. Les eaux sont re plies de particules d'or, & on a soin de passer dans des cribles de peaux de mou mais cet expédient qui a peut-être produit fable merveilleuse, présente une faible de la richesse que donnait une terre vi à la puissance & à l'industrie des anciens

n dit que le bruit de leur opulence excita Mingrelie.
cupidité audacieuse des Argonautes.

Mais ce n'est qu'au milieu de l'obscurité s conjectures ou des traditions qu'on voit iller les richesses de la Colchide; & son hisre authentique offre toujours le tableau de grossièreté & de la misère. Aujourd'hui un llage de la Mingrelie, n'est qu'un assemblage huttes environnées d'une haie de bois. Les rteresses se trouvent au sein des montagnes. ville principale, qu'on nomme Coratis, est mposée de deux cents maisons; & le seul lifice en pierre qu'on y voit, passe pour une s magnificences du roi. On n'y apperçoit en qui annonce l'industrie, les lumières & navigation des anciens habitans de la Colhide. Peu de Grecs désiraient ou osaient ivre les pas des Argonautes.

La circoncision n'est en usage que chez les ahométans des côtes de la mer Noire; & les ieveux bouclés & la peau bâsanée des Afriins ne défigurent plus la race la plus parfaite la terre. C'est dans la Géorgie, la Minrelie & la Circassie, que la nature a placé modèle de la beauté dans les contours, la uleur de la peau, l'accord des traits & l'exession du visage. Selon la destination des xes, les hommes y paraissent formés pour

Mingrelie.

le travail, & les femmes pour l'amour: sang des nations méridionales s'est épuré, leur race s'est perfectionnée par cette multitu d'esclaves que les environs du Caucase fournissent depuis si long-tems. La Mingre proprement dite, qui n'est qu'une partie l'ancienne Colchide, a exporté long-tems dou mille femmes par année. Le nombre des p sonniers ne pouvait y suffire; mais la frau & la violence y suppléaient, & les march se trouvaient toujours remplis, par un ab de l'autorité civile & de l'autorité paterne Un pareil trafic, qui fait de l'homme une bê peut encourager le mariage & la populatio puisqu'une nombreuse progéniture y enric de barbares parens: mais cette source impu a dû empoisonner les mœurs nationales, a e facé le sentiment de l'honneur & de la ver & a presque anéanti l'instinct de la natu Aussi les naturels du pays sont-ils les plus d solus des hommes, & leurs enfans en bas â qu'achètent les étrangers, sont-ils déja hab tués aux vols de leurs pères & à la prostit tion de leurs mères: toutefois au milieu la plus grossière ignorance, ils montrent la sagacité & une grande adresse de cor quoique le défaut d'union & de discipline expose à l'invasion de leurs voisins les p

ſſans, les habitans de la Colchide ont tou- rs montré de l'audace & de l'intrépidité. Mingrelie. ſervaient à pied dans l'armée de Xercès; is leurs troupes ſont maintenant preſque tes compoſées de cavalerie. Le dernier des ſans dédaigne de marcher à pied; les no- s ont communément deux cents chevaux, le prince de Mingrelie en poſſède plus de q mille. La Colchide a toujours été un aume héréditaire, & l'autorité du ſouve- n n'eſt contenue que par la turbulence de ſujets. Lorſqu'ils ſont tous ſoumis, il peut ttre en campagne une armée très-nom- uſe.

La Colchide eſt ſituée au bord de la mer ire. Du côté de l'orient, elle eſt enfermée un petit royaume que les gens du pays èlent *Imirette*. Sa longueur eſt de cent dix les, ſa largeur de ſoixante. Elle était au- ois défendue du côté du ſeptentrion par mur de ſoixante milles de long; mais il y ong-tems qu'il eſt détruit. Les paſſages du ucaſe ſont aujourd'hui gardés ſeulement quelques ſoldats de la Mingrelie, qu'on ève tous les mois. Les habitans de ces con- es compoſent cette nation belliqueuſe, ſi ommée ſous le nom de Huns. Les Turcs appèlent Circaſſiens noirs, quoique ce ſoit

le plus beau peuple du monde ; mais c'est
Mingrelie. cause que des brouillards épais & des nuag
couvrent sans cesse leur pays : ils vivent
brigandages, ils vont presque nuds. Ils so
de plus grande taille que les autres peuple
ayant l'air & la voix si féroces, que leur pré
sence inspire nécessairement la crainte.

Les viandes ordinaires du pays sont
bœuf & du cochon ; la volaille y est fort bonn
mais fort rare ; le poisson qu'on y mange
toujours salé ; le sanglier, le cerf, le dai
le lièvre y sont communs ; les pigeons sa
vages y abondent & sont gros comme les pl
gros poulets de grain : on en prend beauco
dans l'automne ; l'hiver ils se retirent sur
mont Caucase. Il n'y a point de pays
monde si abondant que la Mingrelie en
seaux de proie. Les chasseurs prennent l'o
seau de rivière & le faisan avec l'épervie
ils ont un petit tambour à l'arçon de la selle
ils battent dessus pour épouvanter le gibier
& pour le faire sortir de l'eau ; alors on
che l'épervier. Quand on prend des hérons
on leur ôte les plumes qu'ils ont sur la tê
pour en faire des aigrettes, & on les lai
envoler. Les gens du pays assurent qu'il le
en vient d'autres aussi belles que les premi
res. Les Mingreliens ne manquent pas de chie

r chaffer ; mais ils aiment mieux prendre bêtes fauves à la courfe ; l'épaule droite la droite du feigneur, la gauche celui de la ne, le refte fe mange avec les chaffeurs. [redacted] Mingrelie.

Le mont Caucafe eft rempli d'aigles & de icans & d'une infinité de bêtes féroces : que les tigres, les léopards, les lions, loups, les *chacals ;* ce dernier animal eft efpèce de renard ; il dévore les animaux les charognes ; il fait auffi la guerre aux ans, fe jetant fur tout ce qui n'eft pas cable de lui réfifter, comme les enfans : cet mal a un cri qui effraie, & qu'il traîne mme un chat qui miaule : ces animaux vont inairement en troupes ; ils hurlent auffi jours enfemble, s'entre-répondant dans manière d'accord, l'un faifant la haute l'autre la baffe. Il y a beaucoup de chex en Mingrelie, & ils font eftimés.

La Mingrelie n'a ni villes ni bourgs ; tou les maifons font éparfes çà & là : il y a f ou dix châteaux : le principal eft celui le prince fe retire ; ce château a un mur pierre, mais fi mal fait & fi mince, que moindres pièces de campagne le percent : il renferme quelques canons.

Les maifons font toutes de charpente ; les ifons des pauvres gens n'ont point d'étage,

Mingrelie.

celles des nobles en ont un feulement. L
gens de qualité font affis fur des tapis, l
autres fur des bancs; les maifons n'ont ni ch
minées ni fenêtres; on fait le feu au milie
le jour y entre par la porte. Les maifons d
prince & des feigneurs ont de grandes cou
au devant pour donner des audiences & j
ger les différens.

Les hommes font bien faits, les femm
font très-belles; j'en ai vu qui avaient u
taille admirable & l'air le plus majeftueu
elles ont, outre cela, un regard engagea
qui careffe tous ceux qui les regardent,
femble leur demander de l'amour: les mo
belles & les plus âgées fe fardent groffièreme
& fe peignent tout le vifage; les autres fe co
tentent de peindre leurs fourcils; elles fe p
rent avec beaucoup d'élégance & de goû
elles portent un voile qui ne couvre que
deffus & le derrière de la tête; elles montr
de l'efprit; elles ont de la politeffe, & fo
prodigues de complimens & de cérémonie
mais, du refte, elles font les plus méch
tes femmes de la terre, fières, fuperbes, p
fides, fourbes, cruelles, impudiques; il n'y
point de méchanceté qu'elles ne mettent
œuvre pour fe faire des amans, pour les co
ferver & pour les perdre.

Les hommes ont toutes ces mauvaises qualités : ils sont tous élevés au larcin, ils l'étudient, ils en font leur emploi ; ils comptent avec une satisfaction extrême les vols qu'ils ont faits, ils en sont loues, ils en tirent leur plus grande gloire. L'assassinat, le meurtre, le mensonge y passent pour de belles actions. Le concubinage, l'adultère, la bigamie, l'inceste y sont très-communs. Les maris y montrent peu de jalousie ; quand un homme prend sa femme sur le fait avec son amant, il a droit de le contraindre à lui payer un cochon, & ordinairement, il ne prend pas d'autre vengeance ; ils s'assemblent tous les trois pour manger le cochon : ils disent que c'est bien fait d'avoir plusieurs femmes ou plusieurs concubines, parce qu'on engendre des enfans qu'on vend argent comptant ou qu'on échange pour des hardes & pour des vivres ; ils soutiennent que c'est un acte de charité de tuer les enfans nouveau-nés, quand on ne peut pas les nourrir, & les malades, quand on ne peut pas les guérir. Les nobles du pays exercent le pouvoir le plus absolu sur la vie & les biens de leurs vassaux ; ils en disposent à leur gré ; ils comptent leurs richesses par le nombre des paysans qui habitent leur domaine. Chaque paysan est obligé de fournir à son sei-

Mingrelie.

gneur, selon son pouvoir, tant de grain, de
Mingrelie. bétail, de vin & d'autres denrées, outre l'obligation de le défrayer un, deux & même trois jours de l'année; il va de l'un chez l'autre, tant qu'elle dure, & est imité en cela par le prince, avec cette différence, que le gentilhomme ne peut manger que les paysans, & que le prince mange les paysans & la noblesse; les visites qu'il fait ne peuvent être que ruineuses pour ceux à qui il les rend; il mène avec lui toute sa maison, ses femmes, ses enfans, ses domestiques, & jusqu'aux ambassadeurs qui peuvent se trouver à sa cour; il a peu de chevaux à sa suite, parce que son bagage est porté à pied par des hommes & par des femmes : c'est l'usage, & cet usage paraît plus noble aux Mingreliens, que celui d'employer des chevaux.

C'est dans cette tournée annuelle que le prince lève le tribut & juge les différens qui s'élèvent entre ses sujets. Il reçoit les requêtes, chemin faisant, & les donne à son visir qui les lit à haute voix; aussi-tôt que la lecture est finie, le demandeur, le défendeur & ses adhérens jètent de grands cris, frappent la terre de leurs bâtons & gémissent, pour émouvoir le prince, lui prodiguant les noms les plus flatteurs & les plus sacrés; chaque

partie produit ses témoins. Le prince donne sa décision qui est toujours définitive, & tout cela se fait souvent sans qu'il se soit arrêté une minute ; le plus long délai ne s'étend que jusqu'au lieu où il doit passer la nuit, & l'affaire est jugée avant qu'il se couche. Cette méthode expéditive ne vaut-elle pas bien nos éternelles formalités, & ces tas d'inutilités aussi barbares dans leurs dénominations, que pernicieuses dans leurs effets. Mingrelie.

Au surplus, cette manière de juger n'a lieu qu'à l'égard des paysans : les seigneurs décident eux-mêmes leurs différens par la force : celui qui se croit lézé, fond d'abord à main armée sur les terres de son ennemi, pille & brûle ses maisons, arrache ses vignes, enlève ses bestiaux, maltraite ses sujets, & il arrive souvent que l'autre adversaire s'opposant à ces violences, l'un des deux reste sur la place : quelquefois aussi le plus foible a recours au prince qui accommode plutôt qu'il ne juge le différent ; il n'y prendrait même aucune part, si les parties négligeaient de l'en instruire, & si, au moins, l'un des deux n'avait recours à sa médiation.

Les querelles sont si fréquentes parmi les nobles Mingreliens, qu'ils vont toujours armés & accompagnés d'autant de gens qu'ils en peuvent

Mingrelie.

entretenir ; eux & leur ſuite ne montent jamais à cheval, ſans être armés de toutes pièces ; jamais ils ne ſe couchent que l'épée au côté, quand ils s'endorment, ils ſe couchent ſur le ventre en mettant leur épée deſſous.

Les armes du pays ſont la lance, l'arc, la flèche, le ſabre droit, la maſſe d'armes & le bouclier, ils manient la lance, & tirent de l'arc avec une adreſſe ſingulière : ils tuent au vol, avec la flèche, les oiſeaux les plus légers ; ils uſent moins fréquemment & moins habilement des armes à feu : à cela près, ils ont la réputation d'être auſſi braves guerriers, qu'inſignes voleurs.

Leurs guerres avec leurs voiſins ne ſont que des courſes & des pillages : s'ils ſont vainqueurs, ils pourſuivent l'ennemi ſans relâche, pillent & dévaſtent ſon pays, emmènent autant de priſonniers qu'il leur eſt poſſible, & ſe retirent avec la même impétuoſité qu'ils ont commencé l'irruption. Il n'eſt point queſtion parmi eux d'échanger des priſonniers : chaque parti vend ceux qu'il peut faire, & réclament rarement ceux qu'il a perdus ; tout chef & même tout ſoldat qui a fait un priſonnier, a ſur lui pouvoir de vie & de mort ; leur uſage eſt de les vendre plutôt que de les tuer ; c'eſt même ce genre de capture qu'ils enviſagent

le plus dans leurs courses guerrières ; aussi portent-ils toujours à leur ceinture une corde destinée à lier les vaincus ; & lorsqu'ils n'ont pas d'ennemis à faire captifs, cette corde leur sert souvent à garotter leurs voisins & leurs compatriotes qu'ils vendent comme esclaves & comme ennemis.

Mingrelie.

Les forces militaires de la Colchide sont peu considérables : elles ne passent pas quatre mille hommes : ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'il n'y a guère que trois cents piétons dans cette armée, tout le reste est cavalerie ; il n'y faut chercher ni ordre ni discipline ; chaque seigneur, chaque gentilhomme se fait suivre au combat par ses vassaux ; ceux-ci se règlent sur tous ses mouvemens, avancent ou reculent, poursuivent ou fuient avec lui. leur valeur dépend absolument de la sienne. Pour dire encore un mot du prince de Mingrelie, sa cour est assez nombreuse le jour des fêtes solemnelles ; il a plus de trois cents officiers & domestiques & beaucoup de gentilshommes : les jours ordinaires, la maison de la princesse n'est que de cent personnes : elle est plus nombreuse, certains jours de l'année ; on y voit alors un pareil nombre de femmes de distinction, bien faites & bien vêtues, accroître & embélir sa cour : le prince ne fait point

Mingrelie.

battre monnaie, & l'argent a peu de cours dans ses états; tout le commerce s'y fait par échange, & l'échange le plus ordinaire qui s'y pratique, est de troquer des créatures humaines contre certaines denrées. Tel Mingrelien qui a besoin de quelque ustensile de ménage, donne, pour l'obtenir, ou son fils, ou sa fille, ou sa femme, & quelquefois celle de son voisin.

L'habillement des Mingreliens est simple: ils ont peu de barbe; ils se rasent le sommet de la tête en couronne, & laissent croître jusques sur leurs yeux le reste de leurs cheveux; ils se couvrent la tête d'une petite calotte taillée sur les bords en plusieurs croissans; l'hiver, ils portent un bonnet fourré, ils portent de petites chemises qui tombent sur les genoux, & qu'ils enferment dans un pantalon étroit. Les seigneurs ont des ceintures de cuir larges de quatre doigts, couvertes de plaques d'argent, à laquelle ils attachent un couteau & la pierre à aiguiser; un fusil à faire du feu, trois bourses de cuir pleines, l'une de sel, l'autre de poivre, la troisième d'alênes, de fil & d'aiguilles.

Presque tous les Mingreliens, hommes & femmes, n'ont jamais qu'une chemise & un caleçon à-la-fois: ils ne les lavent pas trois fois l'an; c'est ce qui fait que les dames de Mingrelie

Mingrelie.

rebutent, par une mauvaise odeur : j'approchais toujours d'elles, fort épris de leur beauté, mais, dès que j'avais été un moment à leurs côtés, l'odeur désagréable qu'elles répandaient, étouffait l'amour qu'elles m'avaient donné.

Les grands mangent assez sur des tapis à la façon des Orientaux : toute la vaisselle est de bois : tout le monde, sans distinction, soit de l'un, soit de l'autre sexe, mange ensemble. Le roi & toute sa suite, jusqu'à ses palefreniers, la reine, ses femmes, ses filles, & tout ce qui est à son service : lorsqu'on est assis pour manger, quatre hommes, dans les grandes maisons, apportent sur les épaules une grande chaudière de gom ; ordinairement un serviteur, à demi nud, en sert avec une pelle de bois, à chacun un morceau qui pèse bien trois livres; les jours de fête, ou lorsqu'on traite quelqu'un, on tue un cochon ; quand on a commencé à manger, il y a deux hommes qui donnent à boire à la ronde : c'est une incivilité parmi eux de demander du vin : il faut attendre qu'on en présente, & le prendre quand il est présenté : on ne boit que trois coups dans les repas ordinaires.

Un peuple aussi sauvage & aussi vicieux, conserve néanmoins certaines pratiques de re-

Mingrelie.

ligion. Ces Colchéens reçurent, dit-on, le christianisme par l'organe de cette même esclave qui convertit les Géorgiens. Cette révolution arriva sous le règne de Constantin. Cet empereur, qui était charmé que d'autres souverains l'imitassent dans sa conversion, combla de bienfaits & de présens le prince qui s'était fait chrétien. Les rits grecs furent longtems en vigueur parmi ces peuples; mais les révolutions politiques, les guerres, le laps de tems, & sur-tout l'ignorance & le libertinage des prêtres ont laissé éteindre ces lumières primitives. La religion des Colchéens est devenue aussi défectueuse que leur gouvernement, aussi grossière, aussi absurde que leurs autres usages : leur patriarche, qu'ils appèlent *catholicos*, a pour suffragans tous les évêques de Mingrelie; son église métropolitaine est à *Picciota*, vers le pays des *Abcas*, autre nation encore plus féroce que les Mingreliens: cette église porte le nom de Saint-André; &, si on en croit la tradition de ces peuples, ce fut là que cet apôtre subit le martyre; on voit même encore, vis-à-vis le portail, une colonne de marbre de laquelle on assure qu'il jaillit un torrent d'eau bouillante, au moment du supplice qu'on fit éprouver à ce saint. Chaque patriarche ne va cependant qu'une fois

ſa vie dans cette égliſe : il eſt alors accom-
né de tous les évêques ; il y fait les ſaintes Mingrelie.
les, qui ſervent pour les baptêmes & pour
lques autres cérémonies religieuſes.

L'occupation la plus ordinaire du *catholicos*,
de viſiter ſon diocèſe : il ſemble que ces
tes devraient avoir pour objet d'édifier & de
ourir les ames qui lui ſont confiées ; de veil-
ſur le maintien de la diſcipline, de-même
que ſur la conduite des évêques & des
as (c'eſt le nom qu'on donne en Colchide
ſimples prêtres) : qu'on ſe détrompe ; il
d'autre but que de vivre aux dépens de
ouailles, & d'y faire vivre toute ſa ſuite,
npoſée au moins de deux cents perſonnes ;
ſorte qu'au bout de l'année, il ſe trouve
voir pas mangé deux fois chez lui, & avoir
né tous ceux qu'il a honorés de ſes viſites.
on caſuel eſt très-conſidérable : ce patriar-
ne confeſſe que pour une ſomme aſſez
e ; ne dit point la meſſe à moins de cent
s, & en exige cinq cents pour ſacrer un
que. Il eſt vrai que ſon aſſiduité à la prière
très-grande ; qu'il y conſacre une partie de
nuit ; qu'il fait abſtinence en tout tems, ne
point de vin pendant le carême, & jeûne
auſtèrement pendant la ſemaine ſainte :
ſi paſſe-t-il pour être ſaint lui-même ; à cela

Mingrelie. près, son ignorance ne le cède qu'à celle
ses évêques & de ses prêtres subalternes; il s
à peine lire dans son bréviaire & dans s
missel; &, à coup sûr, il n'entend ni l'
ni l'autre.

A l'exemple du *catholicos*, les évêques
disent la messe qu'après s'être bien fait pay
Ils en apprennent ordinairement une par cœu
faute de savoir lire. Leur habit est très-som
tueux; celui des prêtres, on ne peut pas pl
misérable. Les prélats vont souvent à la guerr
& commandent leurs vassaux; ils vont e
core plus souvent à la chasse, montés sur d'e
cellens chevaux, qui, pour l'ordinaire, ne le
ont couté qu'une absolution.

A l'égard des prêtres mingreliens, ils so
en très-grand nombre & très-pauvres; le pe
ple n'a pas pour eux une grande considératio
il ne les respecte que quand ils disent la mess
ou dans un cas de maladie; alors on envo
chercher le *papa*, pour savoir si on guérir
ou non: celui-ci fait semblant de feuilleter
livre, & enfin déclare au malade que telle
telle image est irritée contre lui; que, pour
la rendre propice, il faut lui faire un présen
faute de quoi il pourra bien mourir.

C'est quelque chose d'étonnant que la v
nération & la crainte que ces sortes de fig

Mingrelie.

inſpirent aux Colchéens : ils adorent les , parce qu'elles paſſent pour bienfaiſan- les autres, parce qu'elles paſſent pour lles : c'eſt même à celles-ci qu'ils font le de préſens ; ils n'en approchent qu'en blant, & après un grand nombre de proſ- ations & de ſignes de croix, & après s'être emment frappé la poitrine. La prière la ordinaire qu'un Mingrelien fait à l'image, de veiller ſur ſes jours, & de tuer ſes emis.

es Mingreliens ont auſſi un très-grand nom- reliques, & pluſieurs même qui paſſent très-précieuſes, entr'autres, une chemiſe n dit avoir appartenue à la Sainte-Vierge, ques poils de la barbe du Sauveur, &c. vu cette chemiſe : elle eſt d'une toile ti- ſur le jaûne, & parſemée de fleurs bro- à l'aiguille. De pareils ornemens à une miſe, qu'on dit avoir été celle d'une ge, marquent bien le peu de jugement de peuples. Quoiqu'il en ſoit, les Mingre- préfèrent les images à toutes ces reli- s ; ils n'eſtiment que l'enveloppe de quel- s-unes, c'eſt-à-dire, la châſſe qui les con- t, parce que ces châſſes, pour l'ordinaire, ornées d'or ou d'argent. Outre les évê- s, il y a les papas, qui ſont les curés de

Mingrelie.

toute la Mingrelie, qui diſent la meſſe, q
on les paye bien, & bornent là toutes l
fonctions & leurs devoirs. Le même pays f
nit encore différentes ſortes de religieuſes,
toutes ſont vêtues de noir, portent le
de même couleur, ne font jamais gras,
ont la liberté d'aller par-tout où elles veul
& de quitter, quand il leur plaît la vie
naſtique.

Les prêtres de ce pays jouiſſent eux-mê
de certains priviléges, dont ils uſent très
plement; je parle du mariage : les rits g
leur permettent de ſe marier une fois en leur
ſous condition qu'ils épouſeront un fille vier
mais ces bons papas épouſent indifféremm
fille ou femme, & ſe remarient autant de
qu'ils deviennent veufs, & en ſont qui
pour obtenir de l'évèque des diſpenſes,
leur fait payer le double, à meſure qu'elles
renouvèlent. Rien de plus attaché que ces p
ples à leurs pratiques de dévotion. Ils ſont p
ſuadés que les devoirs eſſentiels du chri
niſme, ſe réduiſent à jeûner certains jours
l'année; à commencer toutes les grandes f
par manger une poule, & à s'enivrer; à f
de fréquens ſignes de croix, de fréque
prières aux images, & ſur-tout à boire du

manger du cochon, devoirs qu'ils obſer- Mingrelie.
très-ſcrupuleuſement.

oici quelques-unes des cérémonies qui ſervent dans les mariages des nobles min- ens : lorſqu'un d'entr'eux eſt tombé d'ac- , avec ſon futur beau-père, du prix que -ci met à ſa fille, le premier vend quel- -uns de ſes vaſſaux pour compléter la me; en attendant, il lui eſt libre d'aller ems en tems voir ſon accordée; & preſ- toujours la conſommation du mariage en nce la cérémonie; elle eſt également de- ée par des feſtins qui durent pluſieurs jours ême pluſieurs nuits; elle ſe fait à la porte égliſe. L'uſage de ce pays interdit l'entrée égliſe aux femmes, excepté à la prin- de Mingrelie; les autres perſonnes de te doivent reſter ſous le porche. Outre le e qui préſide au mariage, il y a encore arrain qui, tandis que le prêtre lit cer- prières, eſt chargé de coudre les époux nble par leurs habits; enſuite, il prend couronnes, faites de fleurs naturelles ou ie, & les place alternativement ſur la les deux époux, les changeant de l'un à e à meſure que le prêtre dit certaines ns : lorſqu'elles ſont finies, le parrain du pain, le coupe en pluſieurs morceaux,

Mingrelie. met le premier dans la bouche de l'épo le fecond dans celle de l'époufe, retourne qu'à trois fois de celui-ci à celle-là, & m le feptième morceau ; après quoi, il leur d à chacun, l'un après l'autre, trois fois du à boire dans une même coupe, & boit même ce qui refte : ainfi fe termine la rémonie.

Lorfqu'une femme perd fon mari, elle chire fes habits ; elle fe dépouille nue ju la ceinture ; elle s'arrache les cheveux ; s'enlève avec les ongles la peau du cor du vifage ; elle fe bat le fein ; elle crie, h grince des dents, écume, fait la furieuf poffédée, avec des mouvemens épouvant Le deuil dure quarante jours ; pendant le premiers, les parens du mari, un grand bre d'hommes & de femmes viennent le rer ; fe rangent autour du cadavre, fe b la poitrine des deux mains, criant *vaib !* Les cris & les coups font mefurés, & fon un fon effroyable ; il arrive tout d'un qu'on n'entend rien ; après un moment lence, le cri général recommence, & pète avec fes premiers emportemens.

La Colchide n'a jamais joué qu'un rôle fubordonné dans les annales de l'Afie. Ses fi elle en a eu primitivement, ont été

ractère, & son peuple sans physionomie; elle
ait peut-être parfaitement inconnue, si elle Mingrelie.
vait pas été la patrie de Médée, & si les
ètes n'avaient placé, dans un de ses temples,
te célèbre toison d'or, dont l'enlèvement
le motif de l'expédition des Argonautes.

CHAPITRE II.

Route d'Isgaour à Anarghie. — Ravages Abcas en Mingrelie. -- Séjour dans la mai des Théatins. --- Visite de la princesse Mingrelie. --- Arrivée à Tifflis.

Mingrelie. AUSSITÔT que notre vaisseau eut abord rade d'*Isgaour*, j'allai à terre avec le march grec qui me conduisait ; mais à peine fu descendu, que j'appris avec le plus g étonnement, que chacun prenait les arme commençait la guerre en pillant les maison ses voisins ; j'avais fait un grand fonds sur missionnaires théatins établis en Mingreli j'envoyai aussitôt au préfet de la mission exprès, avec une lettre, où je lui mandais j'étais venu en Mingrelie, & que j'allais Perse pour des affaires d'importance ; que tais chargé pour lui de lettres de recomman tion de l'ambassadeur de France, du rési de Gênes, du custode des capucins de Gr & du facteur des théatins à Constantinople que je le suppliais instamment de m'envo quelq

quelqu'un qui me donnât les conseils nécessaires pour faire mon voyage.

Mingrélie.

Le bruit de guerre dont j'ai parlé n'empêcha point les marchands de notre vaisseau de débarquer leurs marchandises, & de les transporter chacun dans une cabane : le 18, à midi, mon conducteur vint m'apporter la réponse du préfet des théatins : elle était courte : il me mandait que dans deux ou trois jours, il viendrait lui-même pour me rendre tous les services qui dépendaient de lui.

Le 20, tous les gens de notre vaisseau se rembarquèrent ; ils aimèrent mieux abandonner des laines & quelques marchandises, que d'être pris pas les *Abcas* : ils partirent en effet à dix heures du soir ; le marché fut bientôt en feu.

Le 27, voyant que le préfet des théatins n'était point venu, je lui envoyai un second exprès, qui l'amena avec lui le 4 octobre au matin ; je courus le saluer & l'embrasser : voici la première chose qu'il me dit : « Dieu pardonne, monsieur, aux gens qui vous ont conseillé de venir ici, le mal qu'ils ont attiré sur vous ; vous êtes arrivé dans le plus méchant & le plus barbare pays du monde, & le meilleur parti que vous puissiez prendre est de vous en retourner à Constantino-

Mingrelie.

« ple «. Après l'avoir remercié de la peine qu'il avait pris de venir de si loin, je lui dis que le discours qu'il me tenait me désespérait, & que je le suppliais de me dire s'il ne pourrait pas nous conduire dans sa maison : il me répondit qu'il ferait tout ce que nous désirerions ; mais qu'il était bien aise de nous faire connaître la nature du pays où nous devions passer ; qu'il n'y avait point de pain, qu'en ce moment on n'y trouvait aucuns vivres ; que l'air y était si mal-sain, & le peuple si méchant, que cela n'était pas concevable : si, après tous ces avertissemens, vous voulez me suivre, je ne négligerai aucun soin pour vous mettre à l'abri de tout danger, & pour vous faire passer sûrement en Perse.

Le père Lampy, c'était le nom du préfet, ne rejeta aucune de mes raisons : notre passage ne pouvait que lui faire du bien ainsi qu'à sa mission : il ne parla bientôt plus que de nous amener & de nous tirer de notre vaisseau ; la barque dans laquelle il était arrivé, était longue comme une felouque, mais plus large & plus profonde, on l'avait frétée pour aller & venir ; nous nous y embarquâmes avec tout notre bagage, & fîmes voile à l'heure même ; j'étais sur-tout enchanté de me voir hors du vaisseau dont je ne pouvais plus sup-

porter la puanteur ; ce n'était qu'un cloaque & une priſon d'eſclaves : tous les ſoirs on enchaînait les hommes deux à deux : le matin on ôtait leurs chaînes : le bruit qu'elles faiſaient ne me laiſſaient aucun repos, & la vue de ces infortunés me plongeait de plus en plus dans la triſteſſe. Tous les matins, nous appercevions du feu ſur la terre ; c'était le ſignal des marchands qui venaient vendre des eſclaves ou autres denrées. Mingrelie.

Notre vaiſſeau avait quarante eſclaves, lorſque j'en ſortis ; les capitaines & les marchands turcs & chrétiens les avaient troqués contre des armes & des hardes ; un grec, qui avait une chambre près de la mienne, acheta une femme & ſon enfant à la mamelle douze écus : cette femme pouvait avoir 25 ans ; elle avait les traits du viſage charmans, un teint de lys & de roſe : je n'ai jamais vu de plus beau ſein ; cette belle femme inſpirait en même tems les deſirs & la compaſſion ; je diſois en moi-même, en la regardant triſtement, malheureuſe beauté, vous ne me feriez ni pitié ni envie, ſi j'étais dans une autre poſition, & ſi je ne me trouvais moi-même à la veille de tomber dans les plus grandes miſères : je n'en connais point de plus inſupportable que celle d'être eſclave ; ce qui me

Mingrelie.

furprenait, c'eft que ces malheureufes créatures ne paraiffaient pas abattues, ni fentir la dureté de leur condition; auffitôt qu'on les avait achetées, on leur ôtait les lambeaux dont elles étaient couvertes : on leur donnait du linge & des habits neufs, & on les faifait travailler : on employait les hommes & les garçons au fervice du vaiffeau, les femmes & les filles à coudre : on les voyait tous fatiffaits de l'habillement & de la nourriture qu'on leur donnait : le travail était leur feule peine; on ne pouvait les y contraindre que le bâton à la main ; les femmes n'avaient pas le plus grand plaifir que d'être affifes le jour entier, la tête penchée fur les genoux.

Nous eûmes affez bon vent; notre petite barque allait à voile & à rames : fur le minuit, nous arrivâmes à l'entrée du fleuve *Aftolphe* : c'eft un des grands fleuves de la Mingrelie : nous jetâmes l'ancre, & envoyâmes à *Anarghie* deux de nos mariniers, prendre des informations de l'état du pays. *Anarghie* eft un village à deux lieues de la mer ; c'eft l'endroit le plus confidérable de la Mingrelie; il contient cent maifons ; mais elles font fi éloignées les unes des autres, qu'il y a deux milles de la première à la dernière : il y a toujours dans ce village des Turcs qui achè-

tent des esclaves, & des barques pour les emmener. On dit qu'il est bâti à l'endroit où était autrefois une grande ville nommée *Héraclée*. Mingrelie.

Les deux mariniers nous rapportèrent que les *Abcas* ne s'étaient pas approchés d'Anarghie, & que tout y était tranquille. Le père Lampy fit promptement ramer, afin d'arriver de bonne heure au village, sans être apperçus de personne : tout cela réussit à souhait : nous allâmes loger chez un paysan fort aisé ; nous avions beaucoup de coffres ; le plus grand était plein de livres : le préfet me conseilla de l'ouvrir dès que nous serions au logis, de le vuider même, faisant semblant de chercher quelque chose, afin que les gens chez qui nous allions, publiassent que nous étions religieux, & que nous n'avions que des livres.

Les *Abcas* ou les *Abazes* sont des peuples qui habitent entre la Géorgie & la Circassie ; ils sont divisés comme les Circassiens, en plusieurs tribus, gouvernées par leurs beys particuliers : ils font sans cesse entre eux la petite guerre ; ils ont une religion mêlée de christianisme & de paganisme ; ils se prétendent cependant très-bons chrétiens : la Porte nomme un bey, qu'on appèle le bey des Abazes ; il y jouit d'un vain titre sans aucune autorité, & fait sa résidence à *Sohoum* : le pa-

Mingrelie. cha de cette place a auſſi une ſorte d'inſpection ſur cette province ; mais les habitans n'obéiſſent ni à l'un ni à l'autre, & la force ſeule peut les réduire. Le feraskier, ou gouverneur du *Couban*, fait quelquefois des incurſions ſur eux, & leur enlève des beſtiaux, des chevaux & des eſclaves : il y a dans cette contrée deux principales échelles, qui ſont *Sohoum* & Kodoche.

Sohoum eſt une petite ville ſituée ſur le bord de la mer Noire, dans une rade où les bâtimens de toute portée abordent, mais ne peuvent pas hiverner : il y a deux moſquées, un bain & environ cinquante boutiques ; on y compte environ trois mille habitans : la garniſon eſt compoſée de janiſſaires ; c'eſt un pacha à deux queues qui y commande.

Kodoche eſt une rade découverte & mal ſûre, où les bâtimens ne peuvent pas trouver d'abri : il n'y a ni villes, ni villages, mais ſeulement un très-grand nombre de maiſons iſolées, & parſemées dans le territoire à trois ou quatre lieues à la ronde : c'eſt là où eſt ce fameux arbre appelé *kodoche*, auquel les Arabes rendent un culte ſemblable à celui dont les Circaſſiens honorent l'arbre *panjeſſan*.

Les bâtimens ne peuvent aller chez les Abazes qu'avec un commandement de la Porte,

très-facile à obtenir. Pour éviter les dangers où l'on eſt ſouvent expoſé, il faut prendre beaucoup de précaution : quand on aborde à une échelle, on doit ſe mettre ſous la protection du bey qui y commande, moyennant un petit préſent qu'il ne manque pas d'accepter. Quand on a terminé ſes affaires, & chargé le bâtiment, il faut avoir grand ſoin d'attendre, pour mettre à la voile, un vent frais avec lequel on ſoit aſſuré de pouvoir ſe tirer au moins dix à douze milles au large, parce que les beys du voiſinage ſont aux aguets, & arment des bateaux pour donner l'abordage & piller le bâtiment. Quand on a le malheur d'être pris, on eſt dépouillé & fait eſclave : les Abazes paſſent une outre à la tête de chacun des priſonniers, & les mènent dans les montagnes, afin qu'ils ne puiſſent pas trouver le chemin par lequel ils ſont venus ; ils leur font garder les cochons, qui ſont très-nombreux dans ce pays-là ; mais il eſt très-facile de ſe tirer de cet eſclavage : les Abazes cherchent eux-mêmes à ſe procurer la rançon de leurs captifs, & viennent les offrir aux marchands qui abordent à leurs échelles : on peut ſe racheter facilement, moyennant la valeur d'une centaine de piaſtres en marchandiſes.

Mingrelie.

L'article le plus conſidérable du commerce

Mingrelie.

de sortie des Abazes, est la cire que l'on obtient à très-bas prix ; le commerce des esclaves est aussi très-avantageux ; on les y vend à très-bon compte : ce sont des sujets que les beys prennent les uns sur les autres dans les guerres qu'ils se font entre eux ; le sang n'y est pas si beau qu'en Circassie, & les esclaves Abazes ne valent ordinairement que la moitié du prix des Circassiens.

Le 9, un théatin vint nous voir ; c'était le médecin & le chirurgien de toute la Mingrelie ; l'accès que son art lui donnait chez le prince & chez tous les grands lui inspirait un fol orgueil : il n'avait aucune considération pour le préfet ; ses actions & ses discours ne respiraient que vanité ; je le reçus & le traitai avec beaucoup de respect : il me donna mille assurances de sa protection, & me promit de nous apporter des nouvelles du départ des Abcas, dès qu'il en serait bien assuré : il n'y manqua point ; il vint, le 13, nous apporter cette bonne nouvelle ; il dit ensuite au père Lampy, que nous pouvions tous aller en leur maison à *Sipias*, & que le prince & le *catholicos* lui avaient ordonné de me dire, & à mon camarade, que nous étions les bien-venus, & qu'ils donneraient des hommes & des chevaux, pour nous mener en Géorgie.

l y avait à *Anarghie* une dame de qualité s'y était retirée : elle était veuve ; son ri avait été visir du prince : le père Lampy mena chez elle ; je lui fis quelques petits sens. Pour me marquer sa reconnaissance, m'envoyait tous les jours un pain de demi-e & quelques denrées ; mais ses dons ent toujours accompagnés de quelque de-nde.

Mingrelie.

Le 14, deux heures avant le jour, nous îmes d'*Anarghie.* Après avoir remonté le ve *Astolphe*, pendant deux lieues, nous arquâmes & plaçâmes tout notre bagage six petites charettes : les provisions que le Lampy avait achetées en remplissaient autres ; en moins de deux jours, tout le s fut informé qu'il était arrivé des Euro-ns qui avaient huit charettes pleines de ba-e. Après avoir fait quatre lieues & demie terre, nous arrivâmes à *Sipias* au coucher oleil.

ipias est le nom de deux petites églises, l'une sert de paroisse, & l'autre appar-aux théatins ; chaque religieux a un lo-ent tout auprès, de manière qu'ils sont séparés. Les plus petits logis sont rem-de leurs esclaves ; il y avait quatre théa-à *Sipias*, lorsque j'y arrivai, trois prê-

tres & un laïc; les prêtres exerçaient la m
Mingrelie. decine, le laïc, la médecine & la chirurg
Les théatins avouaient qu'ils n'ont aucun s
cès auprès des Mingreliens qui, bien l
d'embraſſer le rit romain, croyent que
Européens ne ſont pas chrétiens, parce qu
ne les voyent pas obſerver autant de jours
jeûnes qu'eux, & qu'ils ne craignent pas
images.

Le 16, la princeſſe de Mingrelie vint c
les théatins. Le préfet l'alla promptement
cevoir; elle était à cheval; elle avait envi
huit femmes & dix hommes avec elle, a
des gens à pied autour de ſon cheval. C
ſuite était fort mal vêtue & fort mal mont
Elle dit au préfet qu'elle avait appris que
proviſion qu'on leur envoye tous les ans
Conſtantinople était arrivée, & qu'il y a
des Européens dans ſa maiſon, qui avai
apporté un grand bagage; qu'elle s'en réjo
ſait & qu'elle déſirait les voir pour leur d
qu'ils étaient les bien-venus. On m'app
auſſitôt. Le père Lampy me dit qu'il fal
lui faire un préſent; qu'il était d'uſage
donner cette marque de reconnaiſſance d
les occaſions où le prince & la princeſſe
noraient quelqu'un de leurs viſites. Je
pliai la princeſſe de vouloir bien attendre

Mingrelie.

i en portaſſe un dans ſon palais. Elle ac-
a le délai : on lui avait dit que j'étais ca-
in, & que je parlais & que j'agiſſais tou-
s en religieux : il ne me parut pas qu'elle
rût ; car la plupart des queſtions qu'elle
faiſait, roulaient ſur l'amour : elle me de-
dait ſi je n'en ſentais point, ſi je n'en
s jamais ſenti ? comment il pouvait ſe faire
n n'eût point d'amour, & qu'on ſe paſ-
de femme : elle montrait dans cet entre-
beaucoup de plaiſir, ainſi que toute ſa
. J'étais ſur les épines. Je craignais à tout
nent qu'elle ne fît piller la maiſon ; car
me demanda à trois repriſes de voir ce
j'avais apporté, ainſi que la proviſion des
tins, qu'on leur envoie annuellement de
ſtantinople. Ils ſont obligés d'en faire part
rince, à la princeſſe, au viſir & aux prin-
ux gentilshommes du pays. Le père
py lui promit de lui porter le lendemain
réſent accoutumé, & que je porterais le
. Elle ſe retira après cette aſſurance.

e 19 au matin, elle envoya m'inviter
ner ; j'y fus avec le père Lampy & un
théatin. Elle habitait une maiſon à deux
s de la nôtre. Je la trouvai plus parée
le n'était le jour précédent ; elle était
e ; ſes habits étaient de brocard d'or ;

Mingrelie.

des pierreries ornaient sa coëffure, & voile placé d'une manière très-galante. était assise sur des tapis, ayant à ses neuf ou dix femmes. La salle était rem d'hommes à demi-nuds qui composaient cour. On me demanda le présent que j'a apporté pour la princesse, avant de faire entrer. Il consistait en pâtes de G en rubans, en papier, en aiguilles, en de couteaux & de ciseaux. La princesse fut fort contente. Elle me fit entrer aprè voir vu. Il y avait un banc auprès d'elle, lequel un esclave qui parlait turc me di m'asseoir: elle me dit d'abord qu'elle vo me marier à une de ses amies, & qu'elle voulait point que je sortisse de son p qu'elle me donnerait des maisons, des te des esclaves & des sujets. Pendant qu'elle tenait ce discours, on vint l'avertir que dîner était prêt. Elle s'assit sur une es de bois d'environ dix pouces de hauteur, était au devant de sa maison. Cette est était couverte d'un petit dôme; on éte des tapis dessus. Ses femmes se placère quatre pas d'elle, sur d'autres tapis. hommes qui composaient sa cour s'assirent rond sur l'herbe. Il y avait deux bancs che de l'estrade, l'un nous servit de si

re servit de table aux deux théatins & à Mingrelie.
Quand la princesse fut assise, son garde-
étendit devant elle une longue toile
te, & mit sur un bout le bufet qui con-
t en deux grands flacons & deux petits,
re plats & huit tasses de diverses gran-
s, un bassin & une cuillère à pot & une
noire, le tout était d'argent. Quand tout
fut fait, on apporta deux chauderons, un
grand, porté par quatre hommes, & qui était
de *gom* commun, un autre plus petit
é à deux, plein de *gom* blanc. Deux
mes apportèrent sur une civière un co-
bouilli tout entier, & quatre autres
mes, chacun une grande cruche de vin:
ervait de tout cela à la princesse, à ses
mes, à nous & à sa suite: on lui servit de
un bassin de bois où il y avait du pain
s herbes fines propres à exciter l'appétit.
princesse m'envoya du pain & des herbes,
ne fit dire que je restasse à souper, &
lle ferait tuer un bœuf. C'était un pur
pliment. Un peu après, elle m'envoya
morceaux de volaille, & me fit deman-
pourquoi il ne venait pas en Mingrelie
es ouvriers européens, qui travaillaient si
les métaux, la soie & la laine; pour-
il n'y venait que des moines dont on

Mingrelie.

n'avait que faire, & que l'on ne désirait p[...]
Je laisse à penser la confusion dont cette [...]
mande couvrit les pauvres théatins qui é[...]
présens. Je répondis que les artisans de l'[...]
rope ne travaillaient que pour le gain, & q[...]
en trouvaient assez à faire dans leur p[...]
sans en chercher ailleurs; mais que les [...]
gieux avaient en vue la gloire de Dieu [...]
salut des ames, & qu'il n'y avait que [...]
grands intérêts qui pussent porter les E[...]
péens à quitter leur pays pour venir si loi[...]

Le repas dura deux heures; quand il [...]
la moitié, la princesse m'envoya une tass[...]
vin, & me fit dire que c'était le vin [...]
bouche, & la tasse où elle buvait. Elle [...]
fit trois fois ce même honneur. Elle était [...]
surprise de voir que je mettais de l'eau [...]
le vin; elle & ses femmes le buvaient p[...]
en quantité. A la fin du repas, elle m'en[...]
demander si je n'avais point apporté d'é[...]
ries & de porcelaines; elle me fit six ou [...]
semblables questions. Je vis bien que [...]
princesse ne me caressait que par intérêt; [...]
tes mes réponses furent des refus. Elle [...]
cha à la fin, & dit qu'elle voulait envoye[...]
siter mon bagage; je répondis que ce [...]
quand il lui plairait: je fis cette réponse [...]
peur que le refus & la résistance n'allumal[...]

Mingrelie.

ore plus son avidité, & pour cacher la inte que me causait sa menace. Elle me fit onse qu'elle disait cela en riant. Je fis blant de le croire; cependant, dès qu'on hors de table, je suppliai un des théatins m'accompagnait, d'aller en diligence avermon camarade de ce que m'avait dit la cesse, afin qu'il se préparât à tout évéent. Après dîner, elle me parla encore mariage, & me dit qu'elle me ferait voir peu de jours la femme qu'elle voulait donner : je lui répondis, comme aupara- ue les religieux ne se mariaient point. us ensuite congédié. La princesse apperçut malheur, en lui faisant la révérence, que ortais sous ma méchante robe du linge blanc & plus fin que celui qu'on a en grelie. Elle s'approcha de moi, me prit ain, me retroussa la manche jusqu'au e & me tint quelque tems par le bras, retenant tout bas avec une de ses femmes. is en vérité embarassé au dernier point; on de cette dame ne me donnait point ie. Elle avait beau me sourire, la peur e quittait point : ce qui me faisait le plus eine, c'était de ne point entendre ce qu'elle , & de voir néanmoins à son geste qu'elle it de moi avec application. Cependant

Mingrelie.

je n'étais encore que déconcerté ; mais v
ce qui me consterna, la princesse s'appro
du père Lampy, & lui dit : *Vous me trom*
tous deux ; je veux que vous reveniez en
ble dimanche matin, & que ce nouveau venu
dise la messe. Le père voulut répondre ;
la princesse tourna le dos, & on nous di
nous en aller.

Je revins au logis fort pensif & fort tr
le discours que m'avait tenu la princesse,
faisait appréhender que son avidité ne la
tât à quelque extrémité. Le père Lampy
attendait ; &, dès la nuit suivante, nous e
râmes ce que nous avions de plus préci
Le dimanche suivant, quand nous eûmes d
on vint dire au préfet qu'il y avait deux
tilshommes à la porte, qui le demandaie
ils étaient à cheval & armés. Ces deux
tilshommes dirent au préfet qu'ils s'éta
arrêtés pour converser avec lui & avec le
ropéens nouvellement arrivés. Le préfet m
pela. Nous allâmes les trouver, mon cama
& moi ; ils nous firent aussitôt saisir par l
gens, & dirent au préfet & aux autres t
tins de se retirer, & que s'ils remuaient,
les tuerait.

Ces assassins nous déclarèrent qu'ils voul
voir ce que nous avions. Je répondis q

n étaient les maîtres ; que nous étions de pauvres capucins dont tout le bien consistait Mingrelie.
n livres, en papiers, & en méchantes har-
es ; qu'ils ne nous fissent point de violence
x qu'on les leur montrerait. Je n'avais point
'autre parti à prendre que celui-là, étant saisi
x lié. On me délia, & on me dit d'ouvrir
porte de la chambre où je logeais. Je pris
ourage, sachant qu'il n'y avait rien dedans
ui fût considérable. Je fis dire à ces deux
entilshommes de prendre garde à ce qu'ils
isaient ; que j'étais envoyé du roi de Perse,
que le prince de Géorgie tirerait une ven-
eance sanglante de la violence qu'ils exer-
ient envers moi. Je leur montrai en même
ms le passe-port du roi de Perse. Un des
ntilshommes le prit & voulut le déchirer,
ant qu'il ne craignait, ni ne respectait au-
n homme au monde. L'autre l'arrêta & le
int ; l'écriture d'or & le sceau doré lui im-
mèrent du respect. Il me fit dire d'ouvrir
s coffres & qu'on ne me ferait aucun mal ;
is, que si je résistais, on m'ôterait la tête de
ssus les épaules. Je voulus répliquer au lieu
béir, il pensa m'en couter cher ; un des soldats
l'épée & la leva pour me frapper sur la tête ;
rère lui arrêta son bras. J'ouvris les cof-
; tous ces messieurs se mirent à les piller.

Mingrelie.

J'étais appuyé contre une fenêtre pendant ce pillage; j'en détournais les yeux pour ne pas accroître ma douleur. Comme je les tenais sur le jardin, j'apperçus deux soldats qui remuaient les broussailles, aux endroits où il me semblait que j'avais caché mes deux paquets de bijoux; je courus plein de rage à cet endroit. Un père théatin me suivit, & les deux soldats se retirèrent, je ne sais pourquoi, quand ils nous virent entrer. Le trouble où j'étais m'empêcha de bien reconnaître l'endroit où j'avais mis les deux paquets; je ne les trouvai point, & je crus certainement qu'on les avait découverts & emportés. Le désespoir me saisit, je sortis du jardin & courus à la chambre. Comme j'y allais, deux soldats me saisirent, volèrent ce que j'avais dans mes poches, & voulurent me lier les mains; je criai, je résistai, je fis signe qu'ils me menassent à leurs maîtres; ils répondirent qu'ils voulaient nous mener au prince, puisque nous étions ambassadeurs: je répliquai que nous irions sans être liés, & que nous espérions qu'il nous rendrait justice. Il était tard, la nuit approchait, le château du prince était à quinze milles. On nous relâcha. Je retournai au jardin; un de mes valets me suivit, se jeta à mon col, le visage tout couvert

larmes. J'étais ſi tranſporté que je le pris d'abord pour un mingrelien qui voulait m'égorger. Quand je l'eus reconnu, je fus touché de ſa tendreſſe; je lui commandai de ne pas pleurer: mais, monſieur, me dit-il, avez-vous bien cherché? j'ai tant cherché, lui répondis-je, que je ſuis tout-à-fait aſſuré de mon malheur. Il ne ſe contenta pas de cela, & ſe mit lui-même à chercher; & je fus étonné quand un moment après, ce pauvre garçon me ſauta au cou une ſeconde fois en me montrant les deux paquets que je croyais perdus. J'allai à ma chambre, & je fis part à mon camarade de notre heureuſe découverte. Je le trouvai occupé à mettre en ordre ce qu'on ne nous avait pas volé.

Mingrelie.

Le 24 au matin, le préfet des théatins & le frere lai me menèrent au catholicos & au prince pour lui demander juſtice; il voulut que je portaſſe à chacun un préſent. J'eus beau dire qu'il n'était pas naturel qu'un homme pillé, dépouillé, aſſaſſiné, fît des préſens; la coutume l'emporta. Mais ni le catholicos, ni le prince, ne me donnèrent aucune ſatisfaction; ils nommèrent cependant chacun un gentilhomme pour aller de leur part demander ce qu'on m'avait pris. Le fruit de ma plainte fut de découvrir que le *dadian*, ou prince, avait

Mingrelie.

part dans l'action du jour précédent, & qu'il avait touché le tiers du vol. Les deux gentilshommes, nommés pour nous servir, vinrent coucher chez nous. Il fallut leur faire un présent. Ils firent semblant de courir; leurs courses ne produisirent rien, & ils revinrent nous dire qu'ils ne pouvaient plus continuer leurs recherches, parce qu'on était informé que les Turcs étaient entrés en Mingrelie.

Nous nous préparâmes tous à la fuite. Je ne touchai à rien de ce qui était enterré. Nous n'avions qu'une charette qui portait tout le bagage; deux théatins & moi suivions à pied la charette; le frère lai & mon camarade montaient chacun un cheval. Les chemins n'étaient remplis que de gens qui fuyaient. Le lieu où nous nous retirâmes était une forteresse située dans les bois. Le seigneur du lieu s'appelait *Sabatar;* nous arrivâmes chez lui après avoir fait cinq lieues dans les boues. Il nous reçut fort bien; les pères théatins lui dirent que j'étais une personne qu'on ne recevait pas sans avantage. La forteresse était pleine de monde presque tous femmes ou enfans; il nous logea dans une petite cabane où nous n'étions guère plus à couvert que dans la cour; car il pleuvait de tous côtés.

On nous annonçait tous les jours quelque

nouveau déſaſtre. Voyant que les troubles & les ſaccagemens allaient toujours croiſſant, je pris la réſolution de paſſer en Géorgie à quelque prix que ce fût; je courais tant de dangers en Mingrelie, qu'à la fin je devais y ſuccomber. Cette conſidération me porta à tout haſarder; je fis chercher par-tout des guides; je promis, je conjurai, je donnai; rien ne me ſervit, perſonne ne voulait me conduire. Les Mingreliens ont tant de peur de mourir ou de ſe perdre, qu'il n'y a point de récompenſe qui puiſſe les porter à s'expoſer à un danger connu, quelque petit qu'il ſoit. Enfin, je fus réduit à prendre la voie de la mer & de la Turquie; je vins à *Anarghie*, j'y trouvai une felouque, je la frétai pour *Gonié*; je retournai à la maiſon des théatins & au château de *Sabatar*, pour me préparer au voyage.

Mingrelie.

Le 10 novembre, je partis de ce château, après être convenu, avec mon camarade, des moyens que je prendrais pour le tirer de Mingrelie. J'emportai avec moi cent mille livres en pierreries & huit cent piſtoles en or, & quelques hardes qui m'étaient reſtées. Le père Zampy m'accompagna par-tout. Le frère lai voulut me conduire à Anarghie; je ne ſaurais décrire les fatigues que j'eſſuyai, il pleuvait à verſe; j'étais épuiſé, il ne me reſtait plus

Mingrelie.

que le courage & la résolution de tout faire & de tout souffrir, pour sauver le bien qu'on m'avait confié. Le soir, nous arrivâmes à *Anarghie.*

J'en partis le 27; ma felouque était grande; il y avait vingt personnes, la moitié esclaves & le reste turcs. Je demeurai tout le jour sur le bord de la mer; le patron de la chaloupe m'en pria; il attendait encore deux esclaves qui arrivèrent le soir.

Le 18, nous mîmes à la voile de grand matin, le tems était clair & serein. Nous découvrîmes les hautes terres de Trébisonde d'un côté, & celles des *Abcas* de l'autre; l'eau de la mer Noire m'a paru moins claire, moins verte & moins salée que l'eau de l'Océan; ce qui vient, à ce que je crois, des grands fleuves qui s'y déchargent & de ce qu'elle est resserrée en elle-même comme dans un cul-de-sac. Elle n'a point d'îles & est fort orageuse; elle est sous la domination du grand-seigneur.

Le vent nous ayant contrariés tout le jour, nous ne fîmes que 18 milles. Le 29, deux heures avant le jour, nous partîmes à la clarté de la lune; nous arrivâmes à midi au fleuve Phase que nous remontâmes environ un mille, jusques à des maisons où le patron de la felouque voulait débarquer des mar-

chandises. Le *Phase*, qu'on dit être le *Phison*, a sa source dans le mont Caucase; son lit, à l'endroit où il se décharge dans la mer, a un mille & demi de largeur, & plus de soixante brasses de bauteur; il court d'orient en occident. Ce fleuve a à son embouchure plusieurs petites îles qui paraissent agréables, étant toutes couvertes de bois. Sur la plus grande de ces îles, on voit les ruines d'une forteresse que les Turcs ont bâtie. J'ai fait le tour de l'île de Phase pour tâcher de découvrir ces restes du temple de *Rhea*, qu'Arrien dit qu'on y voyait de son tems. Je n'en ai trouvé aucun vestige; je cherchai aussi les restes de cette grande ville nommée *Sebaste*, que les géographes ont placée à l'embouchure du Phase; mais je n'apperçus aucunes ruines: tout ce que je remarquai, c'est qu'il y a beaucoup de faisans à cet endroit de la mer Noire; qu'ils sont plus gros, plus beaux, plus exquis, que par-tout ailleurs. Le Phase sépare la Mingrelie de la principauté de *Guriel*, & du petit royaume d'Imirette.

Mingrelie.

Le soir, nous nous mîmes en mer, & le 30 après-midi, nous arrivâmes à *Gonié*; sa distance du fleuve est de 40 milles. *Gonié* est un grand château carré, bâti en pierre & d'une masse extraordinaire; il est situé au bord de la

Mingrelie.

mer sur un fond sabloneux; il n'a ni fossés, ni fortifications; ce ne sont que quatre murailles avec deux portes : elles renferment une trentaine de maisons, petites, basses & faites avec des planches; presque tous les habitans sont mariniers. Il y a à Gonié une douane qui a la réputation d'être très-rude : on n'y a aucune considération ni pour la qualité des personnes, ni pour les passe-ports du grand-seigneur, ni pour les appuis qu'on peut avoir à la Porte.

Dès que notre felouque eut pris terre, mon valet s'y précipita avec un emportement de joie tout-à-fait extravagante; il levait les yeux au ciel; il baisait la terre; il faisait mille imprécations contre la Mingrelie, & mille vœux pour le pays des Turcs. Un moment après il entra dans le château. J'eus lieu de croire qu'il alla dire ce qu'il croyait que j'étais; car, lorsque le douanier & le lieutenant du gouverneur vinrent pour visiter mon bagage, ils me firent d'abord connaître qu'ils savaient que j'étais européen, & le dessein que j'avais de passer à *Acalzikė*. Le douanier me fit plusieurs questions; il ordonna qu'on visitât mes hardes; on n'y trouva rien. Il y avait entr'autres une selle de cheval avec une niche sous le pomeau : elle était pleine & pesait beaucoup; ce poids la

ait ſuſpecte, d'autant plus que les ſelles à
rque ſont fort légères : les gardes la ma- Mingrelie.
ent & la tâtèrent de tous côtés ſans rien
rcevoir.

es gardes de la douane trouvèrent une
ce; ils demandèrent à qui elle était; je
qu'elle était à moi : le douanier me dit de
rir; je répondis que je le ferais volon-
dans la maiſon, mais non pas ſur le bord
mer devant tant de monde. Le douanier
mena chez lui; le lieutenant du gouver-
y vint auſſi; il prit un pour cent, & le
nier cinq de l'argent renfermé dans la be-
Ils prirent encore 22 piſtoles en or, plu-
s uſtenſiles, entr'autres une paire de piſ-
s qui étaient les ſeules armes que j'avais.
ouanier me dit enſuite de loger chez lui,
en preſſa même beaucoup; mais je le re-
; je craignais que ce ne fût pour viſiter
exactement mes hardes & ſur-tout ma ſelle
laquelle j'avais un gros ſac d'or, & des
s cachées en trois endroits.

était preſque nuit quand je ſortis de chez
uanier pour me rendre dans une méchante
mière percée de tous côtés, où les gens
s avec moi étaient déja logés.

ndant que je mangeais un morceau de
it, un janiſſaire vint dire à mon valet

Mingrelie.

que le lieutenant du commandant le dem
dait. Mon valet y alla, & une heure aprè
même janiſſaire vint me chercher de la m
part. Je trouvai le lieutenant à table avec
valet, tous deux ivres; il me fit boire & ma
par force; enſuite il me dit que tous les ch
tiens, gens d'égliſe, qui paſſaient par Go
étaient obligés de donner à ſon maître d
cents ducats. Je lui dis que j'étais march
que j'avais payé la douane, & qu'il n'a
plus rien à me demander : je voulus ſu
champ me lever & ſortir; deux janiſſaires m
rêtèrent. Le lieutenant m'obligea de m'aſſe
me fit boire à toute force, & me dit pen
deux heures mille impertinences, entr'au
que le bien des chrétiens appartenait de d
aux Turcs; que les Malthais avaient pris
de ſes frères, & que vingt piſtoles dev
ſuffire à un homme de ma ſorte. Je me
à ſuplier, à menacer ouvertement, à rem
trer que perſonne ne viendrait plus à Go
ſi l'on apprenait que l'on y traitât les pa
avec tant de violence & tant d'injuſtice.
lieutenant me dit en riant, que Gonié n'
pas ſon bien; qu'il n'avait plus qu'un an
demeurer; qu'il ſe ſouciait peu qu'après
départ il n'y vînt pas un homme. Enfin
choſe alla ſi loin que le lieutenant, ne pou

Mingrelie.

bliger à lui donner ce qu'il demandait, en-
chercher mon bagage, & fit venir des
res & un carçan; cela m'ébranla un peu.
valet prononça en même tems que j'euffe
yer cent ducats. Je les donnai : le lieu où
s, le bien que j'avais fur moi, & plufieurs
s confidérations, me déterminèrent à ce
fice. Le lieutenant me contraignit, en
nt les cent ducats, de jurer fur l'évangile
je les lui donnais de bon cœur, & que
en parlerais à perfonne. Je ne voulus point
; ce voleur cependant s'obftinait à ne vou-
les cent ducats qu'à cette condition ; il
t que je fiffe le ferment, & que je le
ffe même d'accepter l'argent. Je conjurai
ouanier de me faire accompagner jufqu'à
ziké ; il le fit & me donna des hommes
un paffe-port.

douanier me dit, en mettant ce paffe-
entre les mains du turc qui devait me
uire, qu'il me faifait paffer pour changeur
acha, & que je miffe un turban blanc
que mon valet, afin d'être refpectés. Je
& partis fur les huit heures du matin.
ommençai alors à refpirer & à reprendre
que tranquillité d'efprit; après avoir fait
re lieues au milieu des rochers, je tra-

Mingrelie.

versai en bateau le fleuve qui sépare le de Guriel & le pays turc.

Le 3, je fis cinq lieues à pied. Nous contrions souvent des précipices si affreux j'en étais épouvanté. Le 4, je séjournai un village habité par des Turcs & des c tiens ; la pluie, la neige & le vent ne m'a pas permis d'en sortir. Le 5 & le 6, j onze lieues. Le 7 & le 8, j'en fis seize, pa chemin uni, mais qui serpentait toujo nous étions arrivés sur le mont Caucase. N fîmes les quatre dernières lieues en descen continuellement.

Le Caucase est une montagne la plus h & la plus difficile à passer, que j'aie vue; est pleine de rochers & de précipices affre on a travaillé en beaucoup d'endroits pou ouvrir des sentiers; elle était couverte de ne lorsque je la traversai; il fallait que mes c ducteurs traçassent le chemin avec des pe ils avaient à leurs pieds une espèce de dales faites en forme de raquettes sans m che ; cette chaussure les empêche d'enfo dans la neige, où ils ne laissent que de l res traces en courant fort vîte. Lorsque n arrivâmes au haut du mont, les gens qui conduisaient firent de longues oraisons à l images, afin qu'elles leur fissent la grace d

[redacted]

Mingrelie.

er le vent de souffler : en effet, s'il avait
in peu fort, nous aurions sans doute été
velis dans la neige ; j'allai presque tou-
à pied ; je ne fis pas huit lieues à che-
en traversant ce mont affreux, qui a
e-six lieues de largeur ; je croyais, les
derniers jours, être dans les nues, & je
oyais pas à vingt pas de moi : il est vrai,
les arbres dont tout le haut du mont est
ert, empêchent la vue de s'étendre : ces
s sont des sapins.

mont Caucase est, jusque à son som-
, fertile & abondant en miel, en bled &
om ; il l'est aussi en vin, en fruits & en
l ; les eaux y sont très-bonnes. On y trouve
urs villages ; les paysans habitent dans
cabanes de bois ; chaque famille en a
e ou cinq ; ils font un grand feu au mi-
le la plus vaste & se mettent tous autour ;
mmes moulent le grain à mesure qu'on
oin de pain ; ils le font cuire sur des
s rondes d'un pied de diamètre & un
creuses. Je logeai dans la maison d'un
n, qui me louait des chevaux ou des por-
; le turc, qui m'accompagnait, me fai-
ervir promptement ; on nous donnait des
s, des œufs & des légumes : chaque
on voisine apportait une grande cruche

Mingrelie. de vin, un panier de fruit & une corbeil pain : on ne me demanda point à comp & mon conducteur m'empêchait même de donner gratuitement.

Les habitans des montagnes sont la plu chrétiens du rit géorgien ; ils ont le très-beau, & j'ai vu parmi eux de très-b femmes ; le 5, je fis cinq lieues dans la pl le soir, j'arrivai à *Acalzikê*.

Acalziké est une forteresse bâtie dan mont Caucase ; elle a un double mur & tours ; tout près est un bourg composé d'e ron quatre cents maisons : ce bourg est plé de Turcs, d'Arméniens, de Géorgien Grecs & de juifs ; les chrétiens y ont églises, & les juifs une synagogue ; le f Kur, qui a sa source dans le mont Cau n'en est pas éloigné. Le pacha d'Acalziké dans la forteresse ; les principaux officie la milice habitent les villages voisins.

Le 13, à deux heures après-minuit, je tis d'Acalziké ; après avoir fait dix lieu marché jusqu'à la nuit, nous nous arrêt à un petit village. Le 14, nous ne fîmes quatre lieues ; le chemin était fort rude vers des rochers. Nous nous arrêtâmes da plaine de *Surham* ; cette plaine est très-b couverte de petits bois, de villages, de

, de maisons de plaisance & de petits châ- Mingrelie.
[illegible]x des seigneurs géorgiens.

[L]e 15, je fis dix lieues. Je ne vis de tous [cô]tés que de beaux villages, des terres bien [cult]ivées ; on laisse à main droite, avant [de m]onter la montagne, une grande ville pres[que] toute ruinée ; la nuit me surprit en des[cen]dant la montagne ; &, avant que d'arriver [à Tefl]ory, j'allai droit au couvent des capucins, [itali]ens, missionnaires de la congrégation de [la pr]opagande : je me fis d'abord connaître à [eux]; je leur dis que le roi de Perse m'avait [envo]yé en France pour son service ; que j'a[vais] ses ordres, & un commandement adressé [à t]ous les gouverneurs de son empire, par [leq]uel sa majesté leur ordonnait d'avoir pour [moi] des égards, & de me rendre tous les bons [offic]es dont j'aurais besoin ; je leur racontai [qu'a]yant choisi la route de la mer Noire & [de l]a Mingrelie pour retourner en Perse, j'y [avai]s été surpris par la guerre, & que j'avais [essu]yé mille malheurs ; de sorte que ne voyant [auc]un moyen de transporter sûrement les cho[ses] que j'avais apportées pour le roi, je les [avai]s laissées à la garde de mon compagnon de [voya]ge, & que j'étais venu en Géorgie im[plor]er du secours. Ces bons pères furent tou[chés] de mes tristes aventures ; ils me conseil-

Mingrelie.

lèrent de me rendre à *Tifflis*, la capitale d Géorgie, où était la cour du prince, ainsi leur préfet, sans la participation duquel ne pouvaient pas agir; je résolus d'y aller le-champ. On loua des chevaux, & le su rieur ordonna à un frère lai de m'accom gner.

Ce frère lai était très-bon & très-hon homme, habile médecin & fort estimé dan pays : je ne pouvais avoir un meilleur ca rade de voyage. Nous partîmes de Gor 16 ; nous fîmes sept lieues presque touj en côtoyant le fleuve de *Kur*. Le 17, j un peu plus de six lieues, nous passâm côté de l'église patriarchale de Géorgie chemin traversait des plaines fertiles : on qu'elle renferme une partie de la cour d'épines, une pièce de la tunique, & pièce de la robe du prophète Élie : des pucins m'ont assuré qu'ils avaient vu ce liques. J'arrivai à Tifflis sur le soir, le lai qui m'accompagnait, me mena au vent des capucins; je n'avais point de te perdre : ainsi, dès mon arrivée, je au préfet quel en était le sujet; mes le de recommandation me faisaient connaître n'avais be... que de lui bien faire e de quelle importance il était d'aller chen

e que j'avais laissé en Mingrelie. Il me de- Mingrelie.
nanda du tems pour me dire son avis, & il
ne pria de faire part de tout ce que je lui
vais exposé aux religieux de la maison, par-
e que la plupart ayant été en Mingrelie,
ourraient me donner de bons conseils sur
ette affaire. Le 18, après-midi, il me mena
ans sa chambre avec tous les religieux, &,
près une mûre délibération, nous convîn-
es que je partirais secrètement avec le frère
nge, qui m'avait accompagné. Dès que cela
t été arrêté, je me préparai au voyage;
tirai de ma selle & de mon oreiller les bi-
ux que j'y avais cachés; je les enfermai dans
ne cassette & les mis sous la garde du pré-

Le 20, je partis avec le frère Ange & un
mme de confiance qui avait été en Col-
ide. Nous disions par-tout que nous allions
ercher les théatins en Mingrelie. Je fus de
our à Gory le 21 : *Gory* est une petite
le sur la frontière des *Osces*, nation ido-
re, qui habite vers les montagnes au midi
la Circassie & des *Tosces*; peuples qui se
étendent descendans des Toscans & des Gé-
... ont conservé la douceur des mœurs
opéennes, un grand nombre d'usages, la
nière de s'asseoir, de manger, de se cou-

cher & de traiter dans le commerce de la vie

Mingrelie. civile.

Le 23, nous arrivâmes à une petite ville nommée *Aly ;* elle est à neuf lieues de Gory, située entre les montagnes : deux lieues par de-là, nous passâmes un défilé si étroit, qu'on le ferme avec une grande porte de charpente.

Le 24, nous fîmes sept lieues dans les mon- tagnes ; elles sont partie du mont Caucase & sont couvertes de bois de haute-futaie. Le 25 & le 26, nous ne fîmes que neuf lieues ; nous logeâmes dans un petit village qui e[st] sur le bord d'un grand fleuve ; nous le pass- mes en bateau le 27, &, après avoir fait tro[is] lieues, nous descendîmes de la montagne da[ns] une belle vallée très-fertile & arrosée des pl[us] belles eaux : c'est le plus beau pays de l'Imi- rette ; les montagnes, dont elle est ceinte, sont couvertes de bois & de villages ; l'air y était doux comme au printems. Le 28, nous fîmes cinq lieues, & nous laissâmes sur la droi[te] la forteresse de *Scander*, qu'on dit qu'Alexa- dre-le-Grand a bâtie : on sait que les Orie- taux appèlent ce conquérant *scander.*

Nous fûmes obligés de nous arrêter le 2[9] & le 30, parce que nos voituriers ne vo- laient point marcher : les nouvelles de la guer[re] dont chaque passant les entretenait, leur f[...]

ient perdre courage; ils disaient qu'on les vou- Mingrelie.
it mener à la mort ou à l'esclavage. Nous
mes à ces voituriers, qu'ils n'avaient rien
craindre; que nous étions bien informés; que
ous avions, comme eux, une vie à conser-
r. Un d'eux, parlant pour les trois, me
de leur donner un écrit, par lequel je
l'engagerais de les racheter, si on les rédui-
it en esclavage, ou de donner cent vingt
us à leurs femmes, s'ils mouraient: je leur
cordai volontiers ce qu'ils me demandaient.
s promesses les disposèrent à continuer leur
ute.

Le 31, nous nous mîmes en chemin, &
soir nous arrivâmes à *Cotatis*, il n'y a que
ux cents maisons dans ce bourg; celle des
ands & le palais du roi d'Imirette sont au-
ur. Les nouvelles de la guerre que nous y
prîmes, nous firent tenir conseil sur ce qu'il
lait faire. Nous résolûmes que le frère Ange
rtirait le lendemain matin pour continuer
voyage en Mingrelie, & que j'attendrais
retour.

Nous étions logés dans la maison de l'évê-
e Janatelle, qui était alors à huit lieues de
tatis dans une maison de campagne où était
reine. Le 5, cet évêque & la reine nous
voyèrent dire de venir les voir. Nous y al-

ngrelie.

lâmes & dinâmes avec eux ce jour là:ce n'eſt pa
un grand honneur, puiſqu'il s'étend juſqu'au
moindres ſujets. La reine était une très-bell
perſonne ; mais ſon air d'effronterie & ſe
diſcours gâtaient tout ; la débauche n'eſt ni u
vice ni un ſujet de ſcandale en ſon pays,
parce que la diſſolution y eſt un mal com
mun.

Le 12, je fus voir le roi d'Imirette ; i
était revenu de l'armée à cauſe d'une indiſp
ſition ; il nous fit beaucoup d'honneur & d
careſſes ; nous fit aſſeoir auprès de lui & no
entretint avec un grande familiarité : il dit a
père Juſtin, qu'il fallait qu'il ſe mariât da
ſon pays. Le père lui répondit, qu'il ne le po
vait, & qu'il avait fait les mêmes vœux que
évêques & les moines d'Imirette. Nos év
ques & nos moines, interrompit ce princ
avec un grand éclat de rire, en ont chac
neuf, outre celles de leurs voiſins.

Le 16, à la pointe du jour, étant enco
au lit, je fus agréablement réveillé par m
camarade ; il me conta que le frère Ange ét
arrivé le 9 à *Sippias ;* qu'il avait ſur-le-cham
pris la moitié des choſes précieuſes que no
avions cachées pour venir me joindre à C
utis.

Je ne parlerai point ici de la joie que

etour me donna ; mon camarade prit alors e parti de retourner en Mingrelie, prendre e qui y était resté, & moi, je me préparai pour aller à *Tifflis* avec tout ce qu'il avait pporté. J'y arrivai le 26 au matin avec un ère capucin, que le supérieur de *Gori* m'avait donné, ne voulant pas me laisser voyager eul. Mingrelie.

Le 6 février au soir, mon camarade arriva à *ifflis*, avec les valets que j'avais laissés dans Colchide, un père théatin & le frère Ange. Dès que je les eus embrassés, nos entretiens oulèrent sur l'heureuse issue de nos travaux de tous nos malheurs ; les jours suivans ous fîmes le compte de ce que nous avions erdu dans nos funestes aventures ; il se trouva ue notre perte ne se monta qu'à environ un our cent, & sans qu'il y eût rien de rompu i de gâté.

CHAPITRE III.

Description ancienne & nouvelle de la Géorg— Son gouvernement. — Agréable situa de Tifflis. — Facilité d'établir un compt dans cette ville, & d'y faire un commer étendu. — Départ pour Irivan.

Géorgie.

LA Géorgie fut autrefois plus vaste qu'el ne l'est de nos jours ; elle s'étendait dep *Tauris* & *Erzerom* jusqu'au Tanaïs, & s'a pelait Albanie. Elle est partagée entre la d mination du grand-seigneur & celle du roi Perse. La Géorgie turque est bornée au no par les Abazes, les Alains, et le mont Cauca à l'est, par la Géorgie persane ; au sud, p l'Arménie turque & la province de Treb sonde ; & à l'ouest, par la mer Noire. sultan a dans la Géorgie plusieurs forteres où il tient garnison. Celles qui se trouvent le bord de la mer Noire sont : *Anakl Rouch*, *Souhinzir*, *Fache*, *Baroum*, *Gheun* dans les terres sont : *Akalziké*, *Bagdadjk*, *C tatis*, *Souskhet*, *Choraban*. Les Turcs ont

ruit toutes les places de la domination des Géorgiens ; ils n'ont plus ni villes, ni bourgs ; outes les maisons sont isolées & séparées les unes des autres, comme des fermes. Géorgie.

Gheunie est la plus forte place de toute la Géorgie ; elle est située à l'embouchure de a rivière *Dzrok* : le territoire en est marécageux, & l'air si mal-sain, qu'on n'y voit que des malades. Il y a en hiver sept à huit mille habitans ; mais, en été, la fièvre oblige tout le monde de sortir de la ville, & de se refugier à la campagne. Le territoire de *Gheunie* produit une grande quantité de riz, qui se consomme dans la Géorgie, & ne passe point dans l'étranger.

Entre *Gheunie* & *Bizé*, il y a un lieu appelé *Kopa*, où l'on voit un rocher fort élevé, & taillé en précipice, où les gens du pays prétendent que les poissons viennent en pélerinage. Vers le mois d'avril, il se ramasse dans cet endroit-là une quantité si prodigieuse de poissons de toute espèce & de toutes grandeurs, que la mer en paraît couverte à perte de vue : ils ne se font aucun mal entr'eux, & passent tous devant le rocher en s'y frottant. Tous les habitans des places voisines viennent jouir de ce spectacle ; &, pendant tout le mois d'avril, on voit toujours cette roche couverte d'un

Géorgie.

nombre infini de perſonnes qui s'y raſſemblent de tous côtés. On ne prend point ces poiſſons, & les gens du pays ſe feraient un très-grand ſcrupule d'y toucher.

Les principaux articles du commerce de ſortie de la Géorgie turque ſont : la ſoie, qui y eſt en aſſez grande quantité, mais inférieure à celle de Perſe. La quantité de miel y eſt immenſe, mais inférieur à celui de Crimée & de Valaquie. Les pelleteries du pays ſont aſſez eſtimées ; les deux principales ſont les *Vackak* & les *Zerdavas*. Les gens du pays vendent ces peaux non préparées, & telles qu'ils les ont tirées de l'animal. Le commerce des eſclaves, mâles & femelles, eſt très-conſidérable. Ils ſont moins eſtimés que les Circaſſiens, qui ſont reconnus pour le plus beau ſang de tout l'orient. Le prix des eſclaves eſt indéterminé, & dépend des qualités qui les font valoir, & de la fantaiſie de l'acheteur.

La Géorgie perſane eſt gouvernée depuis un tems immémorial par des princes chrétiens, qui dépendaient autrefois des rois de Perſe, & qui ſont devenus indépendans depuis que le trône des Sophis a été renverſé. Elle eſt bornée au nord par une partie de la Circaſſie ; au levant, par le Dagueſtan, les Komouks, & le Schirvan ; au midi, par l'Arménie perſane ; &

couchant, par le royaume d'Imirette. Il a proprement dans la Géorgie persane que x villes, qui sont Tifflis & Gori. Géorgie.

Tifflis est la capitale, la métropole, la prin-ale, & même la seule place de commerce tout le pays; le prince y fait sa résidence: est située au bas d'une montagne & sur bord du fleuve *Kur*, qui traverse toute la orgie. Elle n'a guère que trois milles de uit, & ne contient que quarante mille ha-ns, géorgiens, arméniens, catholiques, ns & mahométans. Les Géorgiens y ont s églises, les Arméniens six, & les Latins seule, qui est desservie par les capucins iens, avec toute la liberté d'exercice dont peut jouir dans la chrétienté. Les maho-ans n'y ont point de mosquées publiques, y sont en très-petit nombre. Cette ville erme de très-beaux édifices publics & par-liers; je dirai même plusieurs palais. Le s considérable de tous est, sans contredit, i du prince. La façade du palais donne une place carrée, où il peut tenir environ e chevaux: elle est entourée de boutiques, ient à un bazar placé vis-à-vis la porte du is. Une autre sorte d'édifice également bien , ce sont les caravanserails; ils servent, me en Turquie, de demeure aux étran-

Géorgie.

gers, & sont entretenus aux dépens du sou rain. Il y a aussi quelques bains dans la vi mais en petit nombre. On leur préfère les b d'eau chaude qui sont dans la forteresse, si au milieu de la ville, & la plus forte qu' ait dans toute la Géorgie.

On trouve à se pourvoir à Tifflis de to sortes de marchandises de Perse. Le co merce de la Géorgie persane serait très-a tageux par lui-même, & facile à faire, établissant à Baroum, sur la mer Noire, comptoir, & faisant prendre aux marchan la route d'Akaziké, qui est la plus be la plus courte, & la plus sûre pour all Tifflis.

Les Français, établis à Constantinopl Smyrne & à Alep, font indirectement le c merce de Perse par le moyen des carava qui apportent dans ces diverses échelles marchandises de Perse, & enlèvent c d'Europe. Nos négocians, ne faisant ce que de la seconde main, ne sauraient ja profiter des premiers prix pour l'achat marchandises du pays, ni pour la vent leurs. On a cherché inutilement jusqu'au d'hui tous les expédiens imaginables, & to les routes possibles pour parvenir à comm directement avec les Persans; & l'on n'a p

e jamais pensé à celle qui serait la plus aticable. En examinant l'état de la Géorgie rsane, le caractère de ses peuples, & la uation de la ville de Tifflis, nous trouvens que c'est le lieu le plus propre à établir comptoir pour faire le commerce de la rsé par la mer Noire.

Géorgie.

La Géorgie est un pays chrétien, gouverné r un prince chrétien, & habité par un peue le plus doux, le plus poli, & le plus ami s étrangers qu'il y ait dans toute la Perse. s Européens y sont vus de très-bon œil, & ouissent d'une pleine & entière liberté. Dans cours des guerres intestines qui ont ravagé Perse depuis tant d'années, la Géorgie s'est ujours soutenue à peu-près dans le même t, & s'est moins ressentie qu'aucune autre ovince de cet empire, de la calamité des ns: elle est en effet moins exposée que toute re aux incursions des ennemis.

Tifflis est une ville bien policée où l'air est cellent, qualité qui en rend le séjour préable à beaucoup d'autres: on peut y transrter de la mer Noire, par la route d'*Akalé*, les marchandises d'Europe, & les rendre de-là dans toute la Perse avec une exme facilité. L'on est également à même de pourvoir des marchandises de Perse, des

Géorgie.

Indes, & de leur donner cours par la
Noire, en suivant la même route. Sa posi
la met à portée de toutes les villes de Per
où le commerce s'est encore soutenu, mal
le malheur des tems

Guendjé n'est éloigné que de six journ
Le territoire de cette ville produit une
grande quantité de soie; &, en tems de p
le débouché des marchandises d'Europe y
assez considérable.

Chalmaké n'est qu'à huit journées: la
de cette ville y est de meilleure qualité &
plus grande abondance que celle de *Guen*
& l'on trouve à y débiter une plus gr
quantité de marchandises d'entrée.

Érivan, qui se trouve à la même distan
offre en tems de paix des ressources imme
pour le commerce. En dix-huit journées,
se rend à Tauris, une des plus importa
villes de la Perse, où l'on trouve à ach
abondamment toutes sortes de marchand
de Perse & des Indes, & à débiter une q
tité prodigieuse de celles d'Europe, de to
espèce.

La route d'Erzerom enfin n'est que de d
journées: chacun sait que cette place est l
trepôt de toutes les marchandises que les
ravanes portent de Perse à Constantinople

Géorgie.

yrne & à Alep & de celles qu'elles en rap-
tent. On jugera aisément par ce que je
is de dire, que Tifflis est en effet le lieu
lus propre que l'on puisse choisir pour
lir le commerce de la Perse. Les Géor-
s, aujourd'hui t-ès-dépourvus d'argent,
aient avec un plaisir extrême l'établisse-
t d'un commerce, qui en ferait circuler
le pays une très-grande quantité. Le prince
Géorgie est aidé dans le gouvernement par
nze à seize sénateurs, choisis entre les plus
les, les plus riches, & les plus savans per-
ages du pays, & dont on pourrait aisé-
t captiver les bonnes graces.

e ne dois pas oublier de dire que, pour
débuter dans ce pays-là, & commencer
créditer notre nation, il faudrait que les
ocians, que l'on mettrait à la tête de ce
merce, fussent des gens d'une probité re-
ue, aisés & coulans dans les affaires,
bonnes mœurs, & remplissant tout au
ns, avec la plus scrupuleuse exactitude,
devoirs extérieurs de la religion. Ce der-
article sur-tout est indispensable pour
ssir chez un peuple religieux, extrême-
t attaché à la religion chrétienne, mépri-
souverainement tous ceux qui paraissent
négliger tant soit peu les observances.

Géorgie.

Rien de plus charmant que les femmes d Géorgie : je n'ai pu les voir ſans admiratio & je tiens pour impoſſible de les regarder ſa les aimer ; il eſt auſſi rare d'y appercevoir u laide femme, que d'en trouver une parfai ment belle ailleurs. On ne ſaurait imaginer d traits plus réguliers, une taille plus éléganı plus de graces dans le maintien, que n'en o frent la plupart des Géorgiennes ; on dit m me que la merveilleuſe beauté des femmes ce pays empêcha Mahomet d'y pénétrer. N'e ce pas faire trop d'honneur à la retenue de prophète ? on ſait du moins que, sur cet a ticle, il a mis ſes ſectateurs à leur aiſe.

L'habit des Géorgiennes eſt le même q celui des Perſannes ; mais elles ſemblent av emprunté de nous la mauvaiſe habitude de farder à l'excès, méthode qui, comme par nous auſſi, gâtent les plus belles. On aff que leur caractère ne répond pas toujour la beauté de leurs traits ; cela ſe voit éga ment ailleurs ; mais je doute que, dans auc pays, les femmes aient un penchant plus cidé pour les hommes : il ſemble que ces b les Géorgiennes ne ſe croyent faites que p donner de l'amour & pour en prendre.

La nobleſſe exerce ſur ſes vaſſaux un pou plus que tyrannique : les biens, la liberté,

même de ces malheureux appartiennent aux Géorgie.
neurs; ils ont droit de les faire travailler qu'ils veulent, sans leur donner ni paie, ni rriture. Ils prennent leurs enfans, les ven , ou les gardent esclaves; mais sur-tout nt soin de vendre les femmes; l'extrême té du sexe rend pour eux ce commerce facile que lucratif.

règne en Géorgie une grande liberté de gion; chacun est le maître d'adopter & de iquer celle qui lui paraît la meilleure ou lus commode : aussi les habitans de cette rée sont-ils un mélange de quantité d'autres peuples : on y voit des Arméniens, des s, des Turcs, des Persans, des Indiens, Tartares, des Moscovites, & même des opéens; mais les Arméniens y forment le grand nombre. Il règne, entr'eux & les rgiens, une haine que nourrit la différence de leurs mœurs & de leur caractère. Les niers sont plus intrigans, plus souples; emplissent tous les bas emplois, & n'en vent aucun de vil, dès qu'il est lucratif. Géorgiens, au contraire, ont beaucoup gueil, de faste & de hauteur; ils regardent Arméniens comme nous regardons les juifs, e s'allient pas plus avec eux.

s Géorgiens ont un patriarche, qu'ils

Géorgie.

nomment *catholicos.* Ils ont auſſi un arc vêque & pluſieurs évêques, tous ſubordon au patriarche. Leurs égliſes ſont aſſez prop dans les villes, & fort ſales à la campag La plupart de ces demeures ſont bâties le haut des montagnes ; on peut les app cevoir de trois ou quatre lieues; on les ſa de cette diſtance, on en approche rarem & on n'y pénètre preſque jamais.

Les prêtres de ce pays ſont mariés : le grec qu'ils ſuivent, ne les oblige point au libat ; en revanche le ſacerdoce ne les aff chit pas de l'eſclavage ; les nobles ſont en p ſeſſion de les tyranniſer comme les au vaſſaux.

Preſque tous ces nobles ſont mahomét depuis que le vice-roi de Géorgie eſt c traint de profeſſer cette religion ; ce qui n' pêche pas ce prince de nommer à toutes prélatures, & d'y placer ſes parens. Il ar ſouvent même que ce patriarche eſt ſon fr Il pourrait arriver auſſi qu'en cas de mor premier, ce patriarche ſe fît mahométan p devenir vice-roi.

La nobleſſe qui traite ſes vaſſaux en e ves, le devient elle-même du prince, p en obtenir des penſions & des emplois. ſage de vider les procès par la voie des ar

ſt très-commun parmi les nobles ; on appèle cela aller au *tribunal de Dieu*. Lorſque les uges n'ont pu éclairer ni même ajuſter une querelle entre deux gentilshommes, on leur permet de ſe battre en champ-clos. Les deux champions ſe confeſſent, communient ; après quoi, ils en viennent aux mains, & le vaincu ſt réputé avoir tort. On lit quelque choſe de emblable dans notre hiſtoire : effectivement te manière d'éclaircir une difficulté, avait eu chez nos ayeux, parce que nos ayeux aient barbares, comme le ſont encore auurd'hui les Géorgiens ; peut-être même pourit-on trouver quelque point de reſſemblance ntre ceux-ci & les Français de nos jours.

Géorgie.

De Tefflis, nous fîmes quelques excurſions *Suram*, à *Gory* & à *Aly*, qui, après la caitale, ſont les ſeules villes de la Géorgie ; j'avoue que nous fûmes aſſez mal dédomagés de nos courſes. *Suram* n'eſt, à propreent parler, qu'un bourg ; ce qui la fait conître & valoir, c'eſt la fortereſſe qui en proche : elle eſt grande, bien conſtruite, n'a toutefois que cent hommes de garſon.

A peu de diſtance de Suram, eſt une trèslle plaine, très-bien cultivée & couverte de ſquets, de villages, de collines, de maiſons

Géorgie.

de plaiſance & de petits châteaux des ſeigneurs géorgiens. On nomme cette contrée *Semache*, nom géorgien, qui ſignifie trois châteaux. Les Géorgiens prétendent que Noé, au ſortir de l'arche, vint habiter ce canton, & que ſes fils y bâtirent chacun un château. N'eſt-ce pas un peu abuſer du terme ? Quoiqu'il en ſoit, on aſſure que telle eſt l'étymologie de cette plaine. On apperçoit encore dans cette contrée des reſtes d'un état plus floriſſant. Si, dans la Géorgie, quelques miſérables villages ont conſervé le nom de ville, c'eſt qu'ils en eurent autrefois l'étendue & la forme.

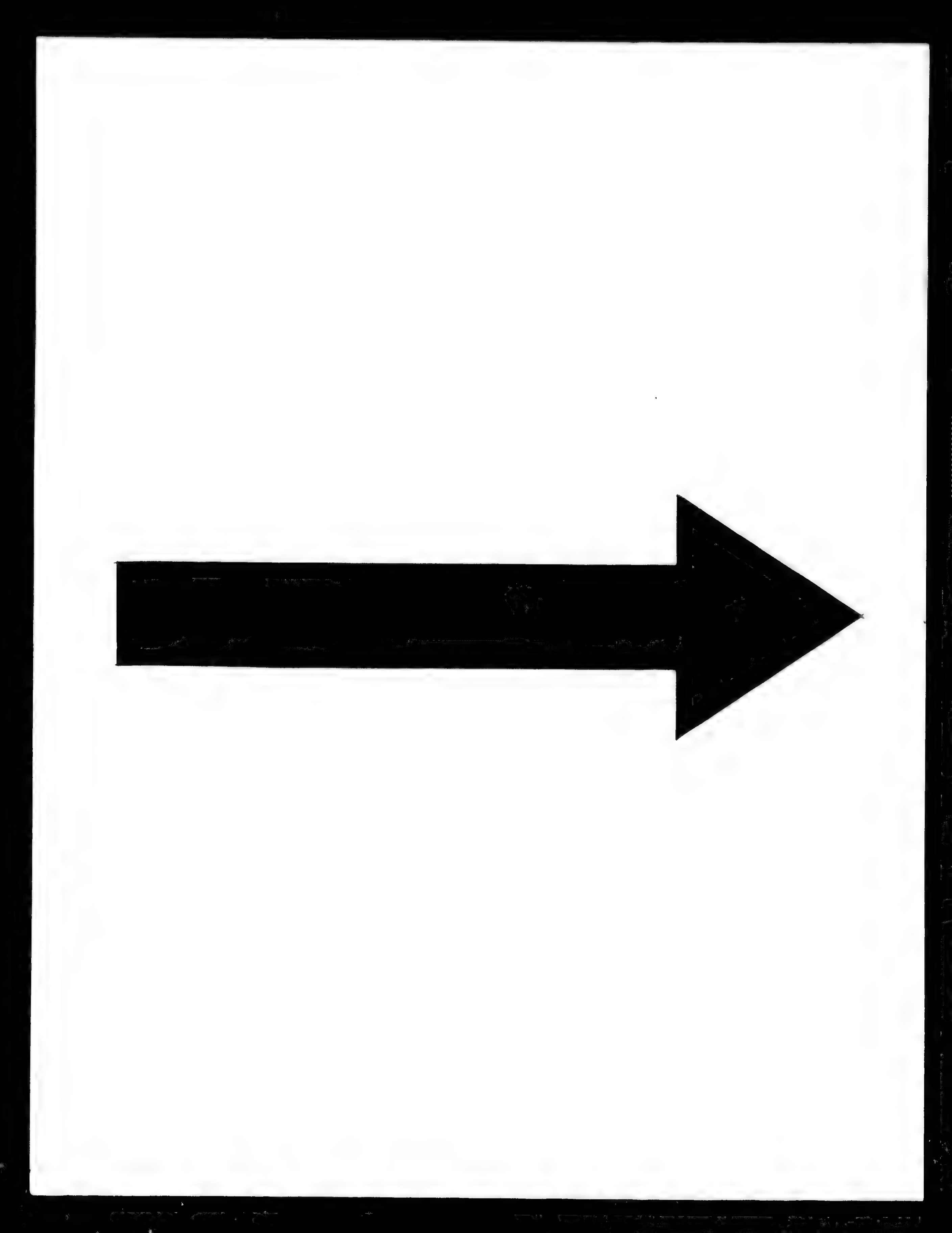
Le royaume de Caket eſt voiſin de la Géorgie ; il s'étend fort loin dans le mont Caucaſe ; il n'a plus qu'une ſeule ville, qui eſt ſa capitale ; elle donne ſon nom à tout le royaume, où les ruines anciennes ne ſont pas moins fréquentes, ou moins remarquables qu'en Imirette & en Géorgie.

Le 10, le préfet des capucins fit part de mon arrivée au vice-roi. J'étais bien aiſe de le voir & de lui préſenter les paſſe-ports du roi de Perſe. Il ordonna au préfet de me dire de ſa part que j'étais le bien-venu, & que je lui ferais plaiſir de l'aller voir le plutôt que je pourrais. Le 12 au matin, il m'envoya dire par un gentilhomme, qu'entrant dans une

semaine de réjouissances, pendant laquelle il y avait tous les jours festin à la cour, il désirait que je m'y rendisse. Géorgie.

Il était près de midi, quand nous allâmes au palais. Le père Raphaël & le préfet nous accompagnèrent. Le prince était dans une salle de cent dix pieds de long, & de quarante de large, bâtie au bord du fleuve, & ouverte de ce côté-là; le plat-fond travaillé à la mosaïque, était posé sur quantité de piliers peints & dorés, de trente-cinq à quarante pieds de hauteur; toute la salle était couverte de beaux tapis. Ce vice-roi se fait saluer, la première fois qu'on l'approche, comme fait le roi de Perse. On se met à genoux, à deux ou trois pas de la personne, & on baisse la tête jusqu'à terre trois fois de suite. Les Européens ont toujours fait difficulté de saluer de cette manière les princes orientaux; on les dispense quelquefois de ce salut, en disant qu'ils sont d'un autre monde, & qu'ils ignorent les usages du pays. Je saluai le prince, en m'inclinant trois fois, mais sans me mettre à genoux; deux gentilshommes servans me conduisirent ensuite à ma place.

Pendant que je faisais la révérence, un gentilhomme qui avait pris à la porte de la salle les lettres-patentes du roi de Perse, que je te-



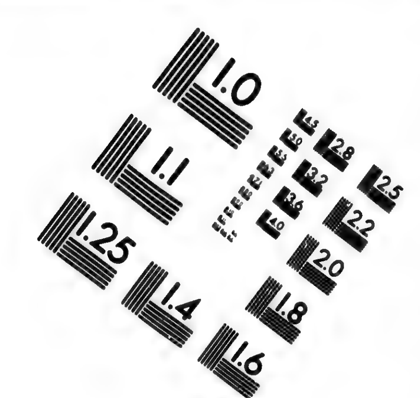
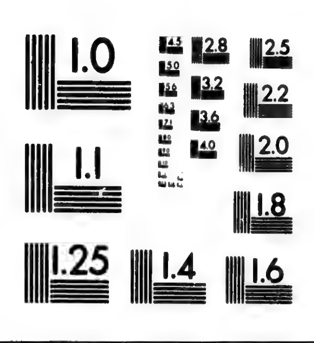
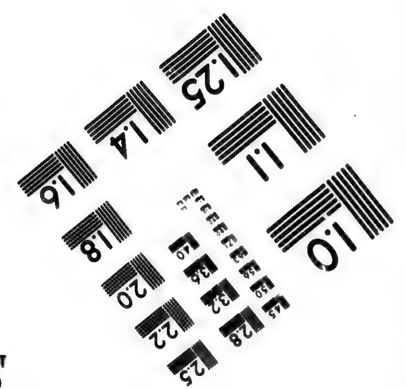
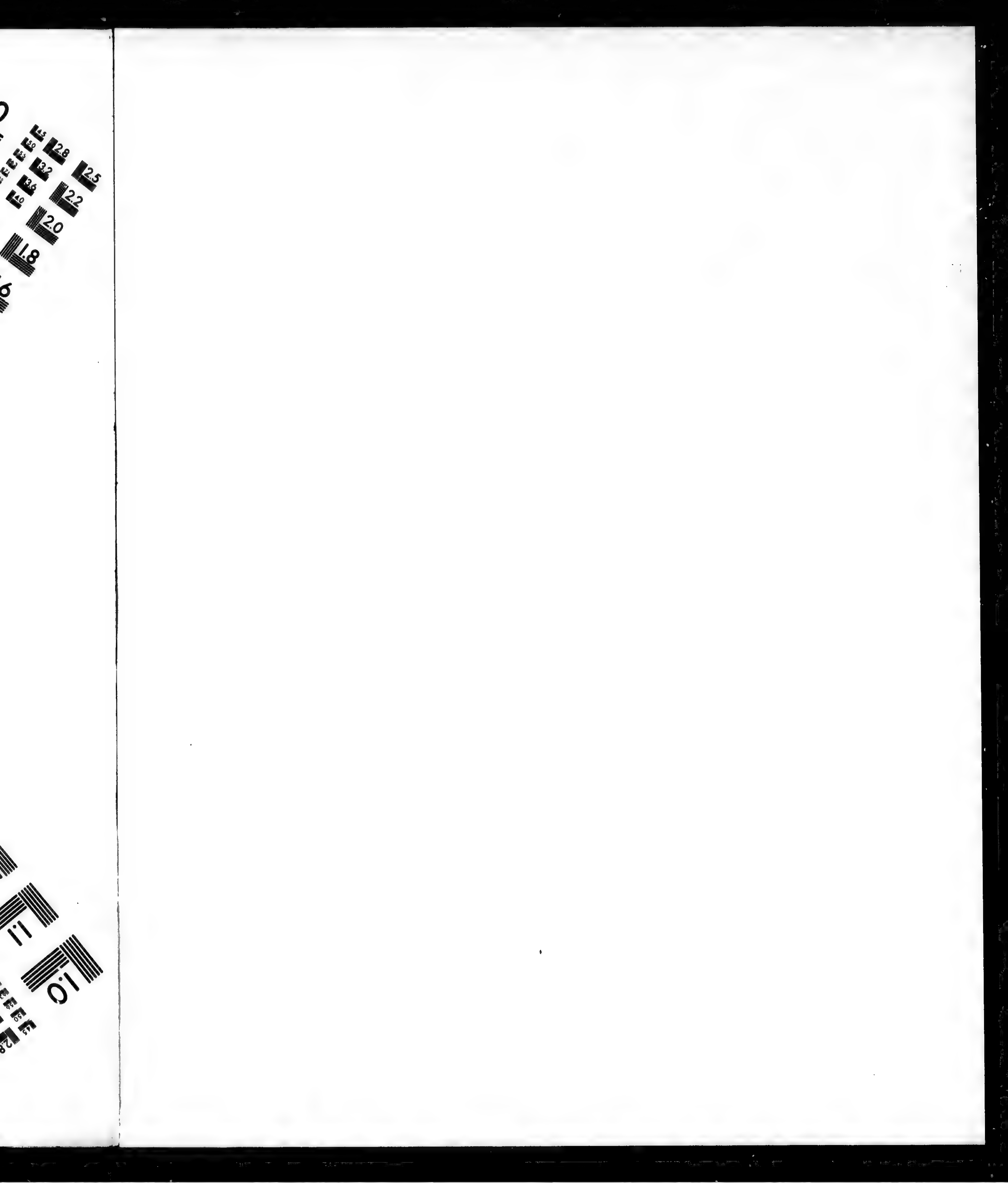


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6″





Géorgie.

nais à la main, & le préſent que j'avais apporté, & les avait arrangés dans un grand baſſin d'argent, mit ce baſſin aux pieds du prince, qui prit la patente, l'ouvrit, la porta à la bouche & au front, en ſe levant de ſon ſiége; il la donna enſuite à ſon premier miniſtre, qui lui en fit la lecture. J'ai ſu depuis que le prince & ſes fils avaient dit qu'ils n'en avaient pas vu de plus expreſſe ni de plus honorable; tous les grands en admirèrent le caractère doré & les moreſques dont les marges, qui étaient fort grandes, étaient embélies.

Je ne dis rien au vice-roi en le ſaluant; il ne me dit mot non plus, & ne fit pas le moindre ſigne. Un moment après qu'on eut ſervi, il m'envoya, ſur une aſſiète d'or, la moitié d'un grand pain qui était devant lui, & me fit dire par l'écuyer tranchant qui me l'apporta, que *j'étais le bien-venu;* un peu après, il m'envoya demander en quel état était la guerre des Turcs avec les Polonais. Au ſecond ſervice, il nous fit verſer du vin de ſa bouche, dans la taſſe où il buvait; au troiſième ſervice, le prince nous fit encore plus de careſſes; il nous envoya une partie du rôti qu'on avait ſervi devant ſa perſonne, ſavoir, un faiſan, deux perdrix & un quartier de biche; il nous fit dire que *le vin faiſait trou-*

ver le gibier bon ; toutefois il avait recommandé qu'on ne nous presſât pas de boire. Je recevais tous ces honneurs avec de profondes inclinations, & ſans rien répondre. Nous nous levâmes de table, après y avoir demeuré trois heures; nous fîmes une grande révérence au prince, en nous retirant ; il m'envoya dire encore une ſeconde fois, que j'étais le bien-venu. Géorgie.

Le 16, le prince me fit inviter à la noce de ſa nièce. J'allai au palais avec le préfet & le père Raphaël. La cérémonie du mariage était preſqu'achevée quand nous arrivâmes : j'avais grande envie de la voir ; mais la ſalle était ſi remplie de dames, qu'on n'y laiſſa entrer que le prince, ſes proches parens, le *catholicos* & les évêques.

Le feſtin de la noce ſe fit ſur une terraſſe du palais, entourée d'eſtrades élevées de deux pieds ; la terraſſe était couverte d'un grand pavillon : le prince ſe plaça au fond, ſur une eſtrade plus élevée que les autres, & couverte d'un dais fait en dôme ; ſon fils & ſes frères étaient à ſa droite, les évêques à sa gauche ; le mari était au milieu d'eux. Le prince me fit aſſeoir avec les capucins, immédiatement après les évêques : les joueurs d'inſtrumens étaient au bas de la ſalle. Un peu après

Géorgie.

que nous fûmes placés, le mari entra, conduit par le *catholicos :* auſſitôt qu'il eût pris ſa place, les parens du prince vinrent lui faire un compliment & un préſent, chacun ſelon ſon rang.

On ſervit bientôt le ſouper : ce que j'y trouvai de plus admirable, était le buffet : il était compoſé d'environ cent vingt vaſes à boire, taſſes, coupes & cornes, ſoixante flacons & douze brocs ; les brocs étaient preſque tous d'argent ; les flacons étaient d'or liſſe ou émaillé ; les taſſes & les coupes étaient, les unes d'or liſſe, d'autres d'or émaillé, d'autres couvertes de pierreries, & pluſieurs étaient d'argent ; les cornes étaient garnies comme les plus riches taſſes : ces cornes ſont de diverſes grandeurs ; les plus ordinaires ſont hautes d'environ huit pouces, fort noires & fort polies ; il y en a même qui ſont de rhinoceros & de bêtes fauves ; les communes ne ſont que de bœufs & de moutons : l'uſage de s'en ſervir pour boire, & de les enrichir, eſt ancien chez les Orientaux.

Le repas dura long-tems. On ne but pas d'abord ; ce ne fut qu'au troiſième ſervice qu'on s'échauffa, & on le fit d'une manière étonnante : on buvait les ſantés, ainſi que je vais le raconter : on donnait aux huit perſonnes

es plus proches du prince, quatre à droite Géorgie.
& quatre à gauche, huit tasses de la même grandeur, pleines de vin. Ils se levaient & se enaient de bout, jusqu'à ce qu'ils eussent bu; ls prenaient leurs places, & l'on portait les mêmes huit tasses aux plus proches, & ainsi de suite jusqu'à ce qu'on eût fait le tour : on e recommençait avec huit tasses plus grandes. La coutume est de boire la santé des grands près celles des autres, avec de plus grandes oupes; on but de cette façon pendant les deux dernières heures que dura le festin. Les capucins & moi, nous étions exempts de boire : e ferais mort sur la place, si j'eusse autant bu que mes voisins; mais le prince eut l'attention 'ordonner qu'on ne nous portât point de antés.

Lorsqu'[illegible] commença à porter les santés, les orps con[illegible]ncèrent à sonner; ils étaient entremêlés de voix; le concert enchantait l'assemblée; quant à moi, je n'y trouvais rien 'agréable. Le prince, qui s'en divertissait fort, en qui la gaîté opérait, fit dire au préfet e faire apporter son épinette. La fantaisie du rince causa une grande peine au père capuin: ma présence était la principale cause de on déplaisir; il craignait que je ne racontasse ar-tout comment un préfet des missions s'é-

Géorgie.

tait proftitué jufqu'à faire le métier d'un joueur de violon devant un prince mahométan, dans une affemblée d'infidèles & d'hérétiques, qu'on pouvait appeler, dans l'état où le vin les avait mis une troupe d'ivrognes. Quand l'épinette eut été apportée, on la plaça fur un carreau, au milieu de la falle. Le préfet fut obligé d'en jouer; & le prince lui ayant fait dire de chanter & de jouer tout enfemble, il fe mit à chanter le *Magnificat*, le *Te Deum*, le *Tantum ergo*, enfuite des chanfons, des airs de cour en italien & en efpagnol, parce que l'air des hymnes ne réjouiffait pas beaucoup le prince. L'épinette était mal accordée; le préfet en jouait par dépit: on peut juger que fon concert était un fort mauvais divertiffement; il fit pourtant celui du prince pendant deux heures. Pendant ce tems, un évêque géorgien fe mit à difcourir avec le père Raphaël, & lui témoigna combien il était fcandalifé de voir le préfet divertir l'affemblée dans un feftin, de la même forte dont il prétendait louer Dieu à l'églife.

Nous nous retirâmes à minuit, après avoir pris congé du prince avec une grande révérence. Il me demanda, avant de me laiffer aller, comment fe portait le roi d'Efpagne, fon parent, & but à fa fanté, dans une taffe

nie de pierreries ; il voulut que les capu-
& moi, buſſions la même ſanté dans cette Géorgie.
e coupe.

e 20, je ſuppliai le préfet & le père Ra-
ël de rendre grace au prince, des honneurs
l m'avait faits, & de le prier de me don-
un officier pour me conduire juſqu'à *Irivan*,
capitale de l'Arménie majeure : le prince
a le remercîment & la demande. Le 25,
rince m'envoya un préſent de vin, & me
dire qu'il avait nommé un perſan de ſa
ſon pour me conduire. Le ſoir le ſecrétaire
chancelier du prince m'amena cet offi-
; il lui remit, en ma préſence, la lettre
dre pour cette commiſſion : en voici la
uction.

DIEU.

On charge, ſous de rigoureuſes peines,
noble ſeigneur, ÉMIR AGA, de faire
xécuter exactement la teneur de la patente
ue le feu roi (lequel a été ici-bas maître
e la fortune, & qui eſt préſentement
ciel), a donné à meſſieurs Chardin &
aiſin, Européens, Français ; en vertu de
quelle les juges des places, les prévôts
grands chemins, les receveurs des péa-

Géorgie.

» ges & toutes sortes d'officiers de l'empi
» sont obligés de leur faire honneur, &
» doivent bien garder d'exiger d'eux nul d
» que ce soit.

» Ledit ÉMIR AGA s'appliquera à les c
» duire à la bénite ville d'Érivan, sans q
» reçoivent en chemin aucun dommage
» déplaisir, afin que rien ne les empê
» d'aller contens au palais de l'APPUI
» GENRE HUMAIN. Les gens à qui l'on m
» trera ce commandement, prendront ga
» de n'y contrevenir aucunement. Fait
» mois de Zalcadé le sacré, l'an de l'Hegi
» 1083 ».

Je donnai une pistole au secrétaire du ch
celier, pour le droit qu'il a sur les expéditi
de cette nature, & je partis de Tifflis, le
sur les onze heures du matin. Je fis ce jou
deux lieues, & je couchai dans un gros
lage bâti sur le fleuve *Kur*. Le 1er. mars
fis huit lieues dans une belle plaine ; j'arriv
sur les trois heures, à un village de cent c
quante maisons, nommé le village du Po
parce qu'il y en a un fort beau sur un fle
qu'on nomme *Tabadi* : ce pont est situé e
deux montagnes, qui ne sont séparées
par le fleuve ; il est soutenu par quatre
ches, inégales en hauteur & en largeur;

faites d'une forme irrégulière, à cauſe de grandes maſſes de roche, qui ſe ſont Géorgie.
vées dans le fleuve, ſur leſquelles on a
é autant d'arches : celles des deux bouts
creuſes, ouvertes d'un & d'autre côté, &
nt à loger les paſſans ; on y a pratiqué
petites chambres & des portiques, qui ont
un une cheminée. L'arche qui eſt au mi-
du fleuve, eſt percée de part en part, &
x chambres aux bouts avec deux grands
ns ouverts, où l'on prend le frais avec
r dans l'été ; on y deſcend par deux de-
qu'on a ménagés dans l'épaiſſeur de l'ar-
Tout près de ce beau pont, on trouve
ravanſerail, qui commençait à tomber &
ruiner ; la ſtructure en eſt magnifique : il
pluſieurs chambres ſur l'eau, dont cha-
a un balcon. Je n'ai point vu de plus
pont, ni de plus beau caravanſerail, dans
la Géorgie.

caravanſerails ſont de grands bâtimens
mettre à couvert les voyageurs : on n'en
guère ſur les grands chemins dans la
ie, parce qu'on n'y voyage qu'en gran-
roupes, où chacun porte ſa tente, com-
l'armée ; mais il y en a par-tout dans
re de Perſe : il n'y en a point dans le
l ; c'eſt que l'air y étant chaud en tout

Géorgie.

tems, on aime mieux ſe loger à l'air, ſ
l'ombre des arbres, ſoit ſous des portiq
que dans des chambres. En Perſe, les car
ſerails des villes & ceux de la campagne
faits preſque de même ſorte : ce ſont de g
édifices de vingt pieds de haut, ave
chambres tout du long ſur une ligne,
me les dortoirs des moines, n'ayant guère
huit pieds en carré, toutes ſans fenêtres
façon que le jour n'y entre que par la p
Chaque chambre a un veſtibule de m
largeur, ouvert ſur le devant, avec une
cheminée à côté, dont la couverture
dôme : un corridor règne tout le long des c
bres, derrière les chambres, ſont les écu
bâties autour de l'édifice comme des a
on y trouve, des deux côtés, des port
élevés & profonds avec de petites chem
au fond, pratiquées dans la muraille;
où logent les valets, dans le mauvais
& où ils font la cuiſine. Au milieu de la
il y a ordinairement un grand baſſin d'eau
Ces caravanſerails ſont couverts en ter
les entrées ſont des portiques avec des
ques des deux côtés où l'on vend les al
les plus communs.

On ne trouve rien en entrant dans ces
d'hôtelleries que les quatre murailles. C

Géorgie.

et dans la première chambre qu'il trouve
. Il y demeure tant qu'il lui plaît, &
n va ſans qu'on lui demande rien; les
riches donnent au valet du concierge
que choſe en ſortant. Le concierge vend
munément ce qu'il faut pour les che-
, & les choſes les plus néceſſaires de la

s caravanſerails des villes ſont de deux
; les uns, pour les voyageurs & les pé-
; les autres, pour les marchands. Ceux-
partiennent, les uns au domaine, les au-
des particuliers. Il faut obſerver que dans
les villes, chaque caravanſerail eſt par-
èrement deſtiné, ou aux gens de cer-
pays, ou aux marchands de certaines
andiſes. Ainſi, lorſqu'on veut ſavoir des
lles de quelqu'un qui eſt de *Médie* ou
ldée, on n'a qu'à s'adreſſer aux caravan-
où les caravanes de ces lieux viennent

Perſans diſent que les palais & les hô-
es s'appèlent du même nom, pour faire
ir les hommes qu'ils ſont voyageurs ſur
. Suivant un auteur perſan, un *derviche*
yageait en Tartarie, étant arrivé dans
e de *Balk*, s'en alla loger dans le palais
le prenant pour un caravanſerail. Il y

Géorgie.

entre, & ayant regardé de tous côtés, il v placer sous une belle galerie, met à terre petit sac & son petit tapis qu'il étend, & s dessus. Les gardes l'ayant apperçu lui crié de se lever, en lui demandant en colè *qu'est-ce qu'il prétendait faire.* Il répondit *prétendait passer la nuit dans ce caravans* Les gardes se mirent à crier plus fort, *s'en allât, & que ce n'était pas ici un cara serail, mais le palais du roi.* Le roi, q nommait Ibrahim, étant venu à passer, se fort à rire de la bévue du derviche ; & l'a fait appeler, il lui demanda, *comment il si peu de discernement que de ne pas disti un palais d'avec un caravanserail. Sire,* se à dire le derviche, *que votre majesté d souffrir que je lui fasse une question : qui a premièrement dans cet édifice, après qu'il fini ? Ce sont mes ancêtres,* répondit le *Après eux, Sire, qui est-ce qui y a logé,* rep le bon homme ? *C'est mon père,* répond roi. *Et après lui, qui en a été le maître ?* répliqua le roi. *Et de grace, Sire, qui en le maître après vous ? Ce sera mon fils,* ré dit le prince. *Ah Sire,* reprit le bon viche, *un édifice qui change si souvent d tant est une hôtellerie & non pas un palai*

Le 2 & le 3, nous fîmes dix-sept l

des montagnes fort rudes & difficiles à Géorgie.
erser. Le 4, notre trajet fut de trois lieues
ment. On ne trouve sur toutes ces mon-
es, qui font partie du mont Taurus, ni
anserail, ni lieux publics. On loge chez
aysans, où je ne manquais de rien, car
conducteur prenait les devans à la moitié
hemin, & quand j'arrivais au village, j'y
ais mon logis préparé, grand feu allumé,
souper prêt. La nuit, ma chambre était
e par des gens du village qui faisaient
elle, tant pour exécuter ce qu'on leur
andait, que pour veiller à ma sûreté,
u'il n'y eût rien à craindre.

5, nous fîmes cinq lieues pour traverser
ffreuse montagne; je pensai mourir de
e cette journée; deux hommes me sou-
nt, un troisième menait mon cheval.
la montagne était couverte de neige;
appercevait ni arbres, ni plante; elle
la Géorgie de l'Arménie. Nous nous
es à un gros bourg situé au bas de la
gne que nous venions de passer, & sur
d du fleuve *Zangui;* ce fleuve arrose
rtie de l'Arménie majeure. Le 6, je
ai le voyage à demi-mort de froid; &
geâmes dans un beau monastère d'Ar-
s. Les moines me reçurent avec beau-

Géorgie.

coup de cordialité; mais il n'y eut ja moyen d'obtenir d'eux une volaille pour faire du bouillon, parce qu'on était en carê Mon conducteur eut besoin de toute son torité & fut même obligé de lever le b pour me faire donner des œufs. Le 7, je p à la pointe du jour; je fis neuf lieues des plaines couvertes de neige; les rayons soleil qui les éclairent causent aux yeu au visage une douleur cuisante qui affaibl vue : les gens du pays mettent un mouc clair de soie verte ou noire devant les y ce qui ne fait que diminuer le mal. A trée de la nuit nous arrivâmes à *Irivan.*

CHAPITRE

Arménie.

CHAPITRE IV.

scription de l'Arménie majeure. — Sa célébrité. — Situation de la ville d'Irivan sa capitale. — Détail sur le clergé arménien. — Religion des Arméniens. — Le fleuve Araxe, montagne d'Ararat. — Ville de Tauris & le Casbin. — Arrivée de Chardin à Ispahan.

i l'on en croyait les modernes Arméniens, pays aurait formé le premier empire du be. La raison qu'ils en donnent est que le it Ararat est en Arménie, & que c'est sur mont Ararat que se reposa l'arche de Noé. ains auteurs prétendent que le paradis estre y était situé. On a tant de fois placé éplacé ce jardin merveilleux, qu'on ne rien statuer de solide à cet égard. Mais ut d'autres titres qu'une antique popula-, pour mériter une place distinguée dans oire ; il est évident, par la lecture réflé- des écrivains de l'antiquité, que l'Armé- n'a presque jamais été à lui-même : trop

Arménie.

timide pour se créer une patrie, trop peu éclai
pour se choisir des protecteurs parmi les grand
puissances qui se partageaient le sceptre d
l'Asie ; il fut toujours l'esclave paisible du pr
mier conquérant qui voulut le soumettre.

L'Arménie fait aujourd'hui partie de l'em
pire des Persans & des Turcs. Ces deux pui
sances combattirent long-tems pour la posse
sion entière de ce pays, & finirent par le pa
tager entr'elles. Il résulte de ce partage q
la Haute-Arménie, ou l'Arménie majeure, e
une province de Perse, & l'Arménie mineu
une province de Turquie.

J'allai descendre à Irivan à la maison d'
arménien de mes amis, nommé *Azarie* ; je
trouvai indisposé & au lit ; il se leva néa
moins pour aller donner des nouvelles de m
arrivée : il alla au palais, mais il ne put v
le gouverneur qui était retiré dans l'appartem
de la princesse sa femme : un eunuque fit
message.

Irivan est une ville grande, mais sale,
moins peuplée que son étendue ne l'annon
Ses jardins occupent la plus grande partie
son enceinte ; ses principaux bâtimens s
l'évêché & l'église ; la mosquée de *Deuf-S*
tan, nom de son fondateur ; quelques ca
vanserails ; encore tous ces édifices sont-ils d

ût assez médiocre
ux fleuves, l'un n
n nom arménien
ines ; on dit qu'il
rces, mais son
incipale place d'Iri
s-vaste & entouré
ercices & aux div
te *nation*, tels que
, la lutte, le mane
ée de la ville, & en
autre ; on y con
isons toutes habitée
; les Arméniens n'y
ore n'y peuvent-ils
eresse est défendue
ailles de briques &
épouvantable préci
e le fleuve Zengu
osé. C'est dans cette
e précipice, que
verneur ; situation
officier les périls,
out dans ceux de
les grandes places.
fleuve Zengui, d
rse une partie de
e d'un lac à trois pet

ût assez médiocre. La ville est située entre Arménie.
ux fleuves, l'un nommé le Zengui, l'autre
un nom arménien qui signifie *quarante fon-*
ines; on dit qu'il a un pareil nombre de
urces, mais son cours est peu étendu. La
incipale place d'Irivan est de forme carrée,
s-vaste & entourée d'arbres : elle sert aux
ercices & aux divertissemens usités parmi
te nation, tels que les carousels, les cour-
, la lutte, le manége. La forteresse est sé-
ée de la ville, & en forme, pour ainsi dire,
autre; on y compte jusqu'à huit cents
isons toutes habitées par des persans natu-
; les Arméniens n'y ont que des boutiques,
ore n'y peuvent-ils pas rester la nuit. Cette
eresse est défendue, d'un côté, par trois
ailles de briques & garnies de créneaux;
épouvantable précipice, au fond duquel
e le fleuve Zengui, la défend du côté
osé. C'est dans cette citadelle & sur le bord
e précipice, que se trouve le palais du
verneur; situation qui semble rappeler à
fficier les périls, qui dans cet empire &
out dans ceux de l'Asie, avoisinent tou-
les grandes places.

e fleuve Zengui, dont je viens de parler,
rse une partie de l'Arménie, & tire sa
e d'un lac à trois petites journées d'Irivan;

Arménie.

ce lac eſt très-profond & a vingt-cinq lieues d
circonférence; au centre de ce lac eſt une p
tite île, & au milieu de cette île un monaſtè
le prieur a le titre d'archevêque, & pre
celui de patriarche, dignité que celui d'A
ménie lui conteſte.

Nous ne vîmes dans cette ville aucune ma
que réelle d'antiquité; je la crois moins a
cienne qu'une partie des couvens épars da
ce canton de l'Arménie; ils ſont au nomb
de vingt-huit, parmi leſquels on en comp
cinq de femmes; il n'y en a que deux
conſidérables; le nom du premier dérive
ce que ſon égliſe eſt bâtie ſur un puits,
ſaint Grégoire fut, dit-on, jeté, comme a
trefois Daniel dans la foſſe aux lions, & no
miraculeuſement comme ce prophète. Le
cond monaſtère, également habité par
hommes, eſt extrêmement révéré des Ar
niens, parce que, diſent-ils, Jéſus-Chriſ
apparut, de la manière la plus diſtinguée
ſaint Grégoire, qui fut le premier fonda
de cette égliſe & le premier patriarche de l'
ménie. Ils ajoutent que le fils de Dieu t
lui-même, avec un rayon de lumière, le
ſin de cette égliſe, qui n'offre cepen
rien de merveilleux, ni dans ſon plan,
dans ſa ſtructure : c'eſt un bâtiment des

ssifs & des moins éclair s; l'intérieur de l'édifice ne renferme aucun ornement; ce qu'on nomme le trésor de l'église, pourrait servir cependant au trésor de saint Denis en France. On y voit des croix & des calices d'or, & des chandeliers d'argent d'une grandeur prodigieuse, des châsses de même métal; on y révère sur-tout un grand nombre extraordinaire de reliques, entre autres une côte de saint Jacques, un doigt de saint Pierre, deux doigts de saint Jean Baptiste & un bras de saint Grégoire, le même qui a fait bâtir cette église, le même qui passe pour avoir converti toute l'Arménie, & que, par cette raison, les Arméniens ont appelé l'*illuminateur*. A l'égard du monastère en question, c'est la demeure ordinaire du patriarche d'Arménie; il ne lui est permis de s'en absenter, que pour des causes entièrement relatives à son ministère; mais il n'observe pas toujours cette loi à la rigueur. Plus d'un exemple prouve que la résidence n'est pas plus agréable à ces prélats d'Asie, qu'à certains prélats d'Europe. Arménie.

La vénération superstitieuse que les Arméniens montrent pour le monastère d'*Elmiazin*, est nourrie par des légendes remplies de miracles. Les plus dévots se font un point de religion de faire une fois en leur vie le pé-

lerinage d'*Elmiazin*, comme les Grecs fo
Arménie. celui de Jérusalem & les Turcs celui de
Mecque, & ils vont recevoir là des bén
dictions, en échange des offrandes qui so
ni ssenaux dépenses de l'autel & à l'entret
de ses ministres.

La discipline monastique de ce couvent
extrêmement sévère; les moines ne boiv
point de vin; ils sont souvent en prières,
interruption, depuis minuit jusqu'à trois heu
de l'après-midi, lisant pendant tout cet esp
de tems le pseautier tout entier, sans comp
d'autres prières & autres exercices spiritu
mais l'abstinence & la mortification de ces
ligieux, sont surpassées par celles des *giul*
horés, ou hermites qui consacrent leur
entière à la contemplation, & qui habi
les cimes des rochers. Au commencemen
ce siècle, les prédications des missionnaire
suites furent si efficaces & convertirent à
glise romaine tant d'Arméniens, dont q
ques-uns étaient des personnages import
que les évêques s'adressèrent à la Porte
demander le renvoi des convertisseurs, o
moins pour arrêter les effets de leur zèle
conte que, comme un de ces prélats, ap
Ephaim, se plaignait au grand-visir de ces
grès des catholiques, le visir lui répo

Eh ! qu'importe, les catholiques font des infidèles; mais que le cochon foit blanc, rouge ou noir, il eſt toujours un cochon, & nous ne voulons pas nous mêler de leurs querelles ». Arménie.

Une des principales fonctions du clergé arénien eſt de réciter des prières fur les tombes, ces prières font quelquefois continuées, & r conféquent payées pour des années enres. On voit beaucoup de ces pauvres prêss ainfi occupés à Conſtantinople, particuement dans le cimetière des Arméniens, lieu appelé le *champ des morts*.

Ils ont quelques cérémonies funèbres fort gulières; une veuve va une fois par an, t qu'elle reſte veuve, viſiter le tombeau de mari, accompagnée par plufieurs de fes ens: après quelques plaintes, quelques dendes, quelques révérences faites au mort, douleur devient extravagante, fes lamenons fe font entendre au loin, jufqu'à ce que amis compatiſſans lui adreſſent des parode confolation, & la cérémonie eſt ternée par un bon repas où l'on boit d'excel vin.

Depuis long-tems les Arméniens n'exiſtent en corps de nation, après avoir été cées par la richeſſe & le faſte de leurs mo-

Arménie.

narques. Cependant alternativement conqu
par les Turcs & par les Perfans, ils ont co
fervé leur langue quoiqu'elle ne foit pas
ufage à Conftantinople, ainfi que le fouver
de leur ancien royaume. Difperfés dans tou
l'Afie, ils exercent leur génie naturel pour
commerce, principalement dans les fpécul
tions qu'ils font en matière de change &
banque; & ceux d'entr'eux qui font de gra
des fortunes, aiment mieux vivre à Conft
tinople que de retourner dans leur pays.

Sha-Abbas, roi de Perfe, après avoir for
une colonie d'Arméniens de fe tranfporter
Ifpahan pour y mettre leur induftrie à prof
leur accorda des priviléges qui leur firent o
blier *Julfa*, leur première demeure. Ils f
naturellement propres au commerce, adro
& fins avec ceux qu'ils connaiffent, réferv
avec les étrangers, tempérans par économ
& par avarice, humbles & accommodans po
leurs intérêts, caractère d'après lequel ils d
vent faire rarement banqueroute.

Leurs mœurs domeftiques font févères,
leur efprit, prefque fans exception, lent
fournois. Les femmes, quand elles font je
nes, ne le cèdent guère en beauté aux C
caffiennes & aux Grecques; elles n'ont pref
point de communication avec les hommes,

te févérité qui n
les plaifirs don
tres nations, les
L'Arménie ne co
n ancienne fplend
les chez eux, ou
nt pas même l'o
effe. Comme les
e domination étra
r leurs demeure
nbeaux de leurs
yrannie qui les op
cles.

Le patriarche d'A
e vingtaine d'évêq
ntre les moines.
e les grands docteu
veut pas dire bea
dignités eccléfiafti
ez les Arméniens. L
ce du patriarche,
n des Mahométans
Les prêtres féculi
iiés, ou du moins p
laïcs; il leur eft
e la meffe durant le
r mariage, & de v
e fept jours après

Arménie.

te ſévérité qui ne leur permet pas de goû-
les plaiſirs dont jouiſſent les femmes des
tres nations, les préſerve du libertinage.
L'Arménie ne conſerve rien aujourd'hui de
ancienne ſplendeur, & ſes habitans miſé-
bles chez eux, ou exilés de leur pays, n'of-
nt pas même l'ombre de leur ancienne ri-
eſſe. Comme les Juifs, ils gémiſſent ſous
e domination étrangère, & ſont obligés de
r leurs demeures & la terre où ſont les
nbeaux de leurs pères, pour ſe dérober à
yrannie qui les opprime depuis plus de trois
cles.

Le patriarche d'Arménie a pour ſuffragans
e vingtaine d'évêques, pour la plupart tirés
ntre les moines. Ces évêques paſſent pour
e les grands docteurs des Arméniens, ce qui
veut pas dire beaucoup. Au ſurplus toutes
dignités eccléſiaſtiques ſont miſes à l'encan
ez les Arméniens. Les évêques achètent leur
ice du patriarche, que lui-même achète le
n des Mahométans.

Les prêtres ſéculiers de ce pays ſont tous
iés, ou du moins peuvent ſe marier comme
laïcs; il leur eſt ſeulement défendu de
e la meſſe durant les ſept premiers jours de
r mariage, & de voir leurs femmes plutôt
e ſept jours après l'avoir dite; mais cette

Arménie.

contrainte n'a lieu que pour une fois. Il libre enſuite à ces prêtres d'en uſer comm bon leur ſemble. Pour ce qui eſt des moine ils gardent le célibat; auſſi-tôt qu'un de ces ligieux a pris l'habit monacal, on le ſéqueſt pour quarante jours, dans un lieu où il parle à perſonne, où même la clarté du sol lui eſt interdite; une abſtinence de deux a ſuccède à cette quarantaine, après quoi il pe manger de la viande & vivre en tout comm ſes confrères.

Au ſurplus, la religion de ces peuples conſiſte guère qu'en pratiques habituelles de routine; on leur apprend, dès leur enfanc à faire le ſigne de la croix, à dire *Chriſtous* à jeûner, c'eſt-là tout, & ils ſe figurent q c'eſt aſſez; leurs jeûnes ſont très-longs & trè fréquens; ils ſont d'ailleurs ſi rudes, qu'o n'imagine pas comment ces peuples peuve y ſuffire. Il eſt rare de voir un arménien a jurer ſa religion : eſclave des Mahométans vexé par ces maîtres impérieux, cette natio n'a jamais varié dans ſon culte : il eſt encore même qu'il fut il y a douze cents ans.

Les revenus du clergé arménien ſont trè conſidérables; & ce qui contribue à les rend tels, le croirait-on ? c'eſt la vente des ſaint huiles; on ne peut compter toutes les vert

irituelles que leur attribuent les chrétiens de canton : aucune maladie de l'ame, selon ix, n'y peut résister : d'après cette idée, que clergé a soin d'entretenir, le débit de cette archandise secrète est immense ; le patriar- ie la vend aux évêques & aux prêtres, & s derniers au peuple. Il est également libre à us les chrétiens de ce pays d'exercer publi- iement leur religion : les Musulmans, occu- és de leurs fréquentes ablutions, & de leurs ombreuses prières, laissent paisiblement les rméniens se consumer par leurs macérations leurs jeûnes continuels. — Arménie.

Un des principaux pélerinages de cette na- on, est un couvent qu'elle nomme dans sa ngue le *monastère des apôtres*, il est situé au ied de la montagne, où l'on prétend que rche de Noé s'arrêta : les Arméniens croient ue ce patriarche fit, au lieu même où est ué ce couvent, sa première demeure & s premiers sacrifices : après le déluge, la évotion de ces peuples pour ce séjour est xtrême, c'est leur terre sainte ; la source de ette vénération est la croyance où sont les rméniens, que cet antique & célèbre vaif- au qui portait le second père du genre hu- ain, & toute sa famille, est encore sur la ointe de cette montagne : ils ajoutent que

Arménie.

Dieu en a interdit l'entrée aux hommes; &, e
effet, il ferait difficile qu'aucun homme pa
vînt jufques-là. Il fuffirait des feuls obftacl
naturels, pour l'en empêcher, & vraifembl
blement il n'en exifte pas d'autres: ce mo
eft perpétuellement couvert de neiges, qui
fondent point, & dont une partie eft peu
être auffi ancienne que l'année qui fuivit cel
du déluge même. L'écriture dit fimplemen
que l'arche s'arrêta fur la montagne d'*Arara*
& il paraît qu'on s'accorde affez généraleme
à dire qu'*Ararat* n'eft autre chofe que l'A
ménie.

Si on en croit quelques auteurs, entr'autre
l'hiftorien Jofeph, on montrait de leur tem
les reftes de l'arche, & on prenait comm
préfervatif falutaire la poudre dont elle éta
enduite; ce fait contredit l'opinion des A
méniens: ils difent qu'un moine d'*Onmaoin*
nomme Jacques, & qui fut depuis évêque d
Niotibe, réfolut de parvenir jufqu'au fomm
de la montagne dont il s'agit, ou de périr da
ce hardi deffein: il arriva, non fans pein
jufqu'au milieu du mont: il crut même po
voir paffer outre; mais, chaque matin, il
retrouvait au même endroit, d'où il était pa
la veille: enfin, Dieu touché de fa perfév
rance, lui envoya, par un ange, une pièc

l'arche, en lui ordonnant de renoncer à une [redacted]
treprise qui était contraire à sa volonté, &, Arménie.
conséquent, au-dessus des forces humai-
: pour moi, je suis persuadé qu'un ange
fort peu nécessaire pour empêcher les hom-
s trop curieux d'arriver au sommet de cette
euse montagne, & que, pour qu'ils y ar-
assent, il faudrait que lui-même les y transf-
tât.

Le 8, au matin, le gouverneur m'envoya
nplimenter, & me fit dire que j'étais le
n-venu : le 10, il me fit prier avec tant
mpressement, d'aller le voir, & de lui por-
une partie de mes bijoux, que je ne pus
férer : je le trouvai dans un grand cabinet
propre & très-éclairé ; il me fit beaucoup
caresses : il passa une heure à me deman-
des nouvelles d'Europe ; me fit beaucoup
questions sur les dernières guerres & sur
dispositions actuelles des états chrétiens :
ne parla aussi des sciences & des nouvelles
ouvertes ; il passa une autre heure à con-
érer les pierreries que je lui fis voir : il en
onnait en homme qui s'y connaissait bien :
met à part tout ce qui lui convint, & me
nt à dîner : le dîner fini, je pris congé de
: il commanda en ma présence à un offi-
, d'aller au caravanserail, dire au concierge

Arménie.

qu'on eût grand soin de moi : il eut enco
la bonté de dire à cet officier, qu'il le fais
mon *méhemander* : on dit qu'un *méheman*
est comme un gentilhomme servant, & qu'
en donne à tous les étrangers de condition po
veiller sur leurs besoins.

Ce gouverneur est *Beiler beg*, c'est-à-dir
seigneur des seigneurs : on appèle ainsi
gouverneurs des grands gouvernemens : le
ce seigneur m'envoya inviter à la noce
frère de son intendant, où il était; je le tro
vai fort gai & fort content ; je demeurai tr
heures dans la salle du festin, où il n'y av
que neuf personnes, outre le marié & s
parrain, magnifiquement vêtus, & portant
turban garni de pierreries : au-devant de
salle du festin était une cour couverte de te
tes, où je trouvai, en entrant, des lute
& des gladiateurs qui divertissaient la com
gnie : les luteurs sont nuds, à un petit cal
çon près, fait de cuir & très-serré : ils ont
caleçon & tout le corps oint d'une huile m
lée de poudre de *Hanna*, ce qui les fait para
tre peints en orange.

Le divertissement de la lutte ayant duré u
heure, on fit retirer les acteurs. La cour f
sur-le-champ couverte de très-beaux tapis;
introduisit la grande bande des musiciens

Arménie.

le des danſeuſes : on ne fait point de fête Perſe & dans les Indes ſans les y appeler : pièces qu'elles repréſentent roulent toujours des ſujets amoureux.

Les plus nouvelles actrices ouvrent la ſcène commence par la peinture de l'amour t elles décrivent les charmes : elles y entremêlent des épiſodes, où l'on trace des porits des plus beaux hommes & des plus belfemmes, & c'eſt là le premier acte. On , au ſecond, la troupe ſéparée en deux urs, repréſenter, l'un les pourſuites d'un nt paſſionné, l'autre les dédains d'une fière treſſe ; le troiſième dépeint l'union & l'acd des amans, & c'eſt dans ce moment que ctrices déploient tout leur talent, & qu'elles ſent toutes les reſſources de leur art ; les nteurs & les joueurs d'inſtrumens ſe tiendebout, s'approchent des actrices, & chent, par leurs ſons, à les animer & à tranſporter comme hors d'elles-mêmes ; en qui il reſte quelque pudeur, ſont gés de ſe détourner, parce qu'ils ne peuſoutenir ni l'effronterie ni la licence de derniers actes. Comme parmi ces actrices s muſiciens, il y en a qui connaiſſent le monde ; elles aſſaiſonnent leurs pièces cdotes ou de deſcriptions au goût de ceux

Arménie.

qui les font venir, ou qui doivent les paye une chose commune entre elles, c'est de s'a peler d'un nom qui marque le prix qu'el ont mis à leurs faveurs : la *dit tomans*, la ci *tomans*, la *deux tomans ;* un toman vaut quin écus de notre monnaie : il n'y en a pas u qui se donne à moins d'un *toman*, & qua elles ne le valent plus, on les fait sortir de troupe, & on en met une autre à leur place

Les femmes publiques en Perse sont tr reconnaissables ; leur voile est plus court moins clos que celui des autres ; leur con nance & leur port les font connaître au p mier regard ; leur nombre n'est pas fort gr dans les provinces ; mais à *Ispahan*, la v capitale, il est excessif ; elles payent tribut font un corps qui a son chef & ses mag trats, on les enregistre : c'est la coutume d'e voyer l'argent à ces sortes de femmes, en envoyant chercher ; lorsque c'est seulem pour les faire danser, on s'adresse à la su rieure, à qui on remet deux pistoles pour ch cune : on leur fait un présent, quand elles bien dansé : quand c'est par débauche, qu en fait venir quelqu'une, il faut lui envoy son prix réglé : elle vient à cheval avec u ou deux servantes & un laquais : il lui a

ussi permis d'emp
ieu où elle entre.
Le gouverneur
14 & le 15 ; il
esses, dans le de
noi : il n'est pas c
esses font ces gran
uelque intérêt à c
squels ils n'ont p
Le 21 du mois,
rtillerie & la gar
ois décharges, po
er la fête du nou
urs au moment q
gne du bélier, soit
, après-midi, je
onne année au go
nt d'un poignard
oire : c'est en Perf
e une loi de n'ap
ur-là, sans lui fai
ite apporter tout
rmi mes bijoux :
ontres & lui en fis
n était de me le
ya aussitôt chez so
nt : pendant qu'on
nt à la main un g

ussi permis d'emporter tout ce qu'elle peut du
eu où elle entre.

Arménie.

Le gouverneur me pria encore à dîner,
14 & le 15; il me faisait beaucoup de ca-
esses, dans le dessein d'avoir bon marché de
noi : il n'est pas concevable combien de bas-
esses font ces grands seigneurs, quand ils ont
uelque intérêt à démêler avec des gens sur
squels ils n'ont point d'autorité.

Le 21 du mois, qui était celui de mars,
rtillerie & la garnison de la forteresse firent
ois décharges, pour annoncer & pour célé-
er la fête du nouvel an : on l'annonce tou-
urs au moment que le soleil entre dans le
gne du bélier, soit de jour, soit de nuit : le
, après-midi, je fus au palais souhaiter la
nne année au gouverneur : je lui fis pré-
nt d'un poignard à manche & à gaîne d'i-
oire : c'est en Perse une coutume, & pres-
e une loi de n'approcher aucun grand, ce
ur-là, sans lui faire un présent : il fit en-
ite apporter tout ce qu'il avait mis à part
rmi mes bijoux : je lui vendis quarante
ontres & lui en fis bon marché; mon inten-
n était de me le rendre favorable. Il m'en-
ya aussitôt chez son trésorier, recevoir l'ar-
nt : pendant qu'on le comptait, il vint, te-
nt à la main un grand miroir de crystal de

Arménie.

roche monté en or, qu'il avait choisi parmi ceux que je lui avais fait voir. Il me dit que l'heure était bonne, & qu'il fallait encore faire marché de cette pièce : je la lui laissai pour cinq cents écus, qu'il me fit compter sur-le-champ. Les Persans sont fort infatués de l'astrologie judiciaire, & ils rapportent à l'influence des astres tous les bons & tous les mauvais succès, quand deux astres, appelés benins, sont en conjonction : c'est ce qu'ils appèlent la bonne heure : tous les jours de l'année sont, à leur dire, heureux ou malheureux : où, pour parler comme eux, *noirs* ou *blancs* ; ils ont la même opinion sur les heures : c'est ce préjugé qui leur inspire tant de crainte de l'enchantement & du charme, tant de croyance aux talismans, & tant de confiance aux amulettes ; ils les composent avec des passages de l'alcoran, des prières mêlées de termes cabalistiques ; le tout écrit sur un papier de choix, ainsi que le tems & le lieu : ils les portent au cou, à la ceinture, mais plus communément au bras entre le coude & l'épaule ; il y en a qui portent ces sortes de papiers dans des petits étuis d'or ou d'argent pour les mieux conserver, & afin de n'être jamais obligés de les ôter ni jour ni nuit, pas même en se mettant dans le bain : j'ai vu des gens por

r ainsi tout l'alcoran ; enfin, il y a des gens Arménie
ui les attachent au cou des bêtes & aux ca-
es des oiseaux, même aux boutiques, dans
pensée, que cette précaution attirera les cha-
ns.

Le 3, j'allai voir le gouverneur, & le sup-
iai de me donner la permission de partir,
ant pressé de me rendre à la cour : je lui
emandai en même tems de vouloir bien per-
ettre au sieur Alaric de m'accompagner jus-
'à Tauris : je le veux bien, répondit ce
igneur ; je lui recommanderai d'être votre
ellemander, ou conducteur. Le 5, le gouver-
ur alla au camp qu'il avait fait dresser à une
ue de la ville dans une vaste & belle prai-
toujours couverte de fleurs pendant la belle
ison. Les deux fleuves qui baignent les en-
rons d'*Irivan* y serpentent agréablement, &
forment plusieurs petites îles : les tentes
gouverneur étaient magnifiques : le quar-
r de la princesse sa femme, ceux des plus
nsidérables personnes qui les accompagnaient
ient séparés, & chacun dans une île ; ils
mmuniquaient les uns aux autres par des
nts volans : les grands du royaume sont dans l'u-
e d'aller ainsi passer le printems à la campa-
e : l'après-midi je fus au camp prendre congé du
uverneur ; il me fit mille honnêtetés, & me

Arménie.

donna, en me quittant, deux lettres de recom mandation pour ses deux fils, qui étaient alors les uniques favoris du roi.

Le 8, une heure avant le jour, je partis d'Irivan; je fis quatre lieues à travers des côteaux & des vallées. Le 9 & le 10, nous continuâmes cette route, & le 11, nous passâmes un fleuve nommé *Horpasoui*, qui arrose toutes les terres voisines : il sépare le gouvernement de cette partie de l'Arménie dont *Irivan* est la capitale, d'avec celui de cette autre partie dont *Nacchivan* est aussi la capitale.

Cette seconde ville n'est que l'ombre de c qu'elle fut autrefois : certains auteurs assuren qu'on y comptait jusqu'à quarante mille ma sons; à peine en trouve-t-on deux mille a jourd'hui : le milieu de la ville est ce qu'il a de mieux bâti; il offre plusieurs bazars, grands caravanserails, des bains & d'autres édi fices publics, mais la plupart sont plus util que magnifiques. Si on en croit quelques a teurs arméniens, Noé fut le fondateur *Nacchivan*, & y établit sa demeure après déluge; ce ne peut être là qu'une conje ture : celle qui porte à croire que *Nacchiva* est l'ancienne Astarate, est fondée sur la vr semblance & sur une histoire qui se conser dans le plus célèbre monastère de l'Armén

Ce fut Abas-le-G
Nacchivan, après
Il en usa ainsi, p
voir la garder.
Le 13, nous par
ue nous traversâ
ouchâmes sur le
e passe à *Julfa la*
ille considérable
u'un amas de tre
abanes. Rien de
n'offre pas un
orte de verdure.
Le 14, nous fîm
arsemé de colline
aste campagne qu
illes sanglantes qu
erniers siècles ent
e 15, nous arrivâ
t composée d'envi
aisons, & presque
rdins; ce qui fait
ue : cette ville est
remarquable, si
tion arménienne,
lieu de la sépultur
Marant est située
ut avoir cinq lieues

Ce fût Abas-le-Grand, qui ruina & dépeupla Nacchivan, après l'avoir conquise sur les Turcs: il en usa ainsi, parce qu'il n'espérait pas pouvoir la garder. Arménie.

Le 13, nous partîmes de *Nacchivan;* le pays que nous traversâmes est sec & stérile, & nous couchâmes sur le bord du fleuve *Axare;* on le passe à *Julfa la Vieille:* c'était autrefois une ville considérable; ce n'est plus aujourd'hui qu'un amas de trente à quarante maisons ou cabanes. Rien de plus hideux que ce canton; il n'offre pas un seul arbre ni aucune autre sorte de verdure.

Le 14, nous fîmes cinq lieues dans un pays parsemé de collines, laissant à gauche cette vaste campagne qui a été le théâtre des batailles sanglantes qui se sont données dans ces derniers siècles entre les Persans & les Turcs. Le 15, nous arrivâmes à *Marant:* cette ville est composée d'environ deux mille cinq cents maisons, & presque d'un pareil nombre de jardins; ce qui fait plus que doubler son étendue: cette ville est assez belle, sans rien offrir de remarquable, si vous en exceptez une tradition arménienne, qui porte que *Marant* fut le lieu de la sépulture de Noé.

Marant est située au bout d'une plaine qui peut avoir cinq lieues de long sur une de large,

Arménie.

& traversée par un petit fleuve dont on a tiré plusieurs ruisseaux pour arroser des terres & des jardins ; les fruits de ces jardins sont les meilleurs, & cette plaine, la plus riante & la plus fertile de toute la Médie ; on y trouve jusqu'à de la cochenille, production rare & précieuse.

L'Araxe sépare l'Arménie de la Médie ; ce fleuve célèbre prend sa source dans la montagne d'*Ararat*, la même où l'on dit que s'arrêta l'arche de Noë ; delà il se rend dans la mer Caspienne : ce fleuve est si rapide & si furieux, sur-tout dans certains tems de l'année, qu'aucune digue n'y peut résister.

La Médie reçoit dans un petit espace le froid & le chaud ; le premier sur les montagnes, le second dans les plaines ; le produit des terres varie comme la température, fertiles dans un endroit jusqu'à l'abondance, stériles, dans d'autres, jusqu'à la disette : les endroits stériles, comme il arrive d'ordinaire, sur-tout les montagnes, nourrissent d'excellent gibier en quantité ; l'air y est très-sain, mais moins salutaire dans les plaines, sur-tout vers la mer Caspienne ; les environs y sont souvent inondés par le débordement des fleuves qui s'y jètent, & infestés par une multitude d'insectes très-incommodes.

La mer Caspienne est un grand lac, dont

l'étendue & les bords ont été très-mal connus par les anciens, & ne sont décrits avec peu de justesse, que très-récemment par les modernes. A voir le nombre & la grandeur des fleuves qui s'y jètent, on serait tenté de croire qu'elle ne peut absorber toutes ces eaux sans s'en décharger par une communication souterraine avec l'Océan. Les anciens ont imaginé des gouffres, que des modernes ont renouvelés: mais d'habiles physiciens ont calculé que l'évaporation suffit pour entretenir cette mer dans sa mesure ordinaire; elle est très-peu salée sur les côtes, perpétuellement baignée par les eaux douces des fleuves, & abonde en poissons de beaucoup d'espèces, dont quelques-uns lui sont particuliers.

Arménie.

Les montagnes de la Médie, hautes & rudes, sont la plupart comme des bornes posées entre les provinces, & ne laissent que des passages étroits semblables à des portes. Celles qu'on appèle *portes Caspiennes*, sont un sujet de discussion entre les géographes. Ptolomée les place entre la Médie & l'Arménie; l'Islamisme a un respect particulier pour les portes Caspiennes; ce respect est fondé sur l'opinion que l'ange Gabriel y traça de sa main un mur fameux qu'on montre dans le pays, & dont l'origine remonte à la plus haute

Arménie.

antiquité. Une tradition assez commune prétend que le prophète ne parlait jamais de cette contrée que dans les termes les plus respectueux, & que peu avant sa mort, il en avait recommandé la conquête à ses généraux & à ses disciples; quelques-unes de ses sectes hétérodoxes, parmi les musulmans, regardent ces régions comme bénies du ciel d'une manière spéciale; elles en ordonnent le pèlerinage, &, ce qui est plus étonnant encore, elles vont jusqu'à mettre leur sainteté au-dessus de celle des deux cités de l'Arabie.

Dans quelques contrées où le bled manque, les habitans font du pain avec des amandes sèches; mais les parties méridionales produisent du grain & tout ce qui est nécessaire à la vie, avec la plus grande abondance, sur-tout d'excellent vin; ce canton, où est actuellement la ville de Tauris, est appelé le jardin de la Perse : dans ce beau pays était bâtie la fameuse *Ecbatane*, dont on ne connaît plus la place; elle était construite sur une montagne en rond, entourée de sept murailles concentriques; leurs sommets s'élevant au-dessus l'une de l'autre, étaient peints de diverses couleurs, qui, de loin lui donnaient un aspect singulier & agréable.

Le 16, nous fîmes quatre lieues, toujours

Arménie.

nant entre des montagnes qui s'approchent en quelques endroits, mais qui ne se joi- t nulle part; le soir, le sieur Azaric, cet ête homme arménien, prit les devans mes passe-ports, & la lettre de recom- dation que j'avais; je le chargeai de les rer au douanier de Tauris, & de le prier a part, de donner ordre qu'on me laissât r avec mes gens; je trouvai le lende- qu'il s'était bien acquitté de la commis- ce jour-là, 17, nous arrivâmes à Tauris gnée d'Érivan d'environ 53 lieues.

auris fait partie de l'ancien royaume des es; on assure même qu'elle en fut dès- la capitale. Tauris n'est, dit-on, autre que la fameuse Ecbatane, bâtie par De- . On se rappèle sans doute l'histoire de ce e, qui, du rang de simple particulier, va sur le trône; cet exemple n'est point mais, ce qui l'est davantage, c'est que océs ne devint roi, que parce qu'il s'était is la réputation d'homme juste, choix bien rquable chez un peuple aussi féroce & indiscipliné que l'étaient les Mèdes: les eurs attachés à la monarchie, leur firent aître les besoins qu'ils avaient d'un chef, lui qu'ils avaient choisi remplit leur at- ; il leur donna des lois, & qui plus est,

Arménie.

des mœurs : l'histoire nous a transmis une tie des révolutions qu'éprouva depuis royaume ; il est enfin redevenu province celui de Perse, comme il l'était sous les miers successeurs de Cyrus.

La ville de Tauris est située au bas montagne qu'on croit être le mont Or fort souvent cité chez les auteurs ancien petit fleuve, nommé *Spingicha*, passe au vers de cette ville ; un autre plus considé que n'est la Seine à Paris, la cotoie au tentrion ; l'eau en est salée durant six mo l'année. C'est alors qu'il est grossi par de rens qui, avant de s'y jeter, passent su terres couvertes de sel. Tauris renferme q mille maisons, & un pareil nombre de tiques ; ce qui forme deux genres de bâti séparés : les boutiques sont placées au c de la ville, dans des rues voûtées, très gues & très-larges, & de quarante à cinq pieds de hauteur. Ces lieux, qu'on no *bazars* ou marchés, sont éclairés par des d & remplis d'une infinité de marchandises forme intérieure, jointe au peuple nomb qui les fréquente, offre un coup-d'œil plus frappans. A l'égard des maisons, ell cupent le contour & l'intérieur de cette

Arménie.

la seconde de la Perse, en richesse, en ...deur, & en nombre d'habitans : on y ...pte jusqu'à trois cents caravanserails, & ...un d'eux peut contenir trois cents per...es : ces caravanserails qui devaient servir ...tellerie aux étrangers, ne leur servent ... d'asyle ; car ceux-ci sont obligés de four... eux-mêmes à leurs autres besoins ; en re...he, il y a trois hôpitaux, dans lesquels ...onne à manger *gratis* deux fois le jour ...us ceux qui se présentent. Je n'ai vu ...uris que peu de maisons ou de palais ...ifiques ; j'y ai vu, au contraire, beau... de belles mosquées, une, entr'autres, ... tout le dedans & une partie de l'extérieur ... dorés : la mosquée, qu'on nomme celle des ... tours, n'est remarquable que par ces ... mêmes ; elles sont d'une architecture ...lière, en ce que la tour supérieure a beau... plus d'étendue & de diamètre que celle ...i sert de bâse : le nombre total des mos...s de Tauris est de deux cent cinquante ; ...oit, au bout & à l'occident de la ville, ...ès-joli hermitage que les Persans nom... les *yeux d'Ali*. Cet Ali, gendre de ...omet, était, disent ses sectateurs, le plus ...omme qu'il y ait jamais eu ; c'est par ... raison que, lorsqu'ils veulent désigner

Arménie.

une belle chose, ils l'appèlent les y d'Ali.

Les ruines sont très-fréquentes dans une qui a essuyé tant de siéges & tant de rév tions ; il y a peu de rochers & de pointe montagnes voisines de Tauris, où l'on ne marque des restes de forts ou d'autres fices. Le palais des derniers rois de Perse situé au midi de la ville ; celui où logea célèbre Cosroès était placé à l'orient.

Une chose qui m'a le plus frappé, est tendue de la place d'armes de Tauris ; pourrait contenir plus de trente mille pe nes rangées en bataille. Elle est aussi des fréquentées, sur-tout les soirs : c'est le où le menu peuple vient y jouir de diffé spectacles, tels que les tours d'adresse bouffonneries des saltinbanques, les com de taureaux & de béliers, les danses loups. Ce dernier passe-tems est un des agréables pour les spectateurs dont nous lons. Ils ont aussi des luteurs, & qui est, des acteurs qui récitent certains morc de poésie. Tels furent les premiers essais matiques chez les Grecs & même chez Mais je doute que Tauris produise jama Sophocle ou un Corneille.

On peut évaluer le nombre des hab

Arménie.

auris à trois ou quatre cents mille, par-
lesquels il se trouve beaucoup d'étran-
: c'est une ville des plus commerçantes
Asie, & une de celles où l'industrie est
us florissante ; elle est remplie de métiers
oton, en soie & en or : on y emploie par
e jusqu'à six mille balles de soie, & on
brique les plus beaux turbans de toute
erse. Un autre avantage non moins réel,
l'abondance des choses nécessaires à la
& même au luxe. Le pain, la viande,
bier, le poisson, la volaille s'y vendent
s-bas prix. Il croît jusqu'à soixante sortes
isins aux environs de cette ville.

es mêmes environs offrent encore de vastes
ères de marbre blanc, une mine de sel
e mine d'or. On y trouve aussi une quan-
d'eaux minérales. L'air qu'on respire à
is est extraordinairement sec, mais fort
; le froid y est plus vif & y dure plus
tems qu'en beaucoup d'autres endroits de
édie : c'est que la ville est exposée au
, & dominée par des montagnes, qui,
t neuf mois de l'année, sont couvertes
eige ; mais il y pleut rarement pendant

llai loger à Tauris à l'hospice des capu-
qui étaient venus au-devant de moi. Je

Arménie.

tins mon arrivée secrète une quinzaine jours, afin de me donner le tems qui tait nécessaire pour mettre mes affaires ordre; ce que je n'avais pu faire depuis déroute en Mingrelie. Après avoir fait q ques affaires avec les seigneurs du pays me mis en route le 28 avec un officier du il avait quatorze chevaux & dix valets. Le nous fîmes cinq lieues à travers une pl charmante & remplie de villages. Le 1er. j nous arrivâmes sur le bord du fleuve Mi nous fûmes long-tems à trouver le guai à faire passer nos bagages après quelques res de marche. Nous passâmes le 2, sur beau pont, un grand fleuve nommé le *fl doré*; il sert de bornes à la Médie & au des Parthes. Ce pays est la plus grande première province de la monarchie pers elle a deux cents lieues de longueur & cinquante de largeur; elle contient plus montagnes que de plaines; elle n'est fe que dans les campagnes où il y a de l'eau

Nous fîmes dix-sept lieues les trois j suivans, & nous arrivâmes à Zérigan: une petite ville; mais les ruines & les m res qui l'environnent, annoncent qu'elle a beaucoup plus considérable: Tamerlan la d fit entièrement; ce n'est que depuis cent

s'est occupé de la rebâtir. Le 6, un Arménie.
in uni & agréable, percé à travers une
riante, nous conduisit à Sultanie. Cette
est située au bas d'une montagne; elle
de loin fort jolie, & bien construite; mais
détrompe, quand on y est entré: il y a
ues édifices publics considérables, & elle
me trois mille maisons. Il y a peu de
au monde où l'on voie de plus vastes
.

7, nous fîmes six lieues dans un pays
e plus beau; & le 8, la lassitude de nos
ux nous empêcha de passer *Ebber*: c'est
etite ville, à ne compter que les mai-
mais elle a tant de jardins, & ces jardins
grands, qu'un homme à cheval est une
heure à la traverser. Un petit fleuve
rte le nom de la ville, passe au milieu;
ation en est riante & agréable; les vi-
abondent & sont à bon marché.

Ebber, on commence à n'entendre plus
que persan dans les villes & dans les
gnes. Le 9, nous fîmes neuf lieues dans ce
fertile, & où le chemin est aussi beau
i uni qu'une allée de jardin. Nous lais-
Casbin à gauche à cinq lieues de nous;
un séjour de quatre mois avec la
n 1674: en voici la description.

Arménie.

Casbin eſt une grande ville ſituée dans très-belle plaine ; elle a été autrefois tourée de murs, on en voit les ruines ; a douze mille maiſons & cent mille habi La plus belle place qu'on y voit, c'eſt l'*podrome* ou carrière pour la courſe des vaux ; elle a ſept cents pas de long & cent cinquante de large : le palais royal a portes ; il y a au-deſſus de ſa principale inſcription en lettre d'or, dont voici le *que cette triomphante porte ſoit toujours ou à la haute fortune, par la vertu de la conf que nous faiſons, qu'il n'y a point d'autre que Dieu.* Il n'y a qu'une moſquée conſi ble à Casbin : on y voit pluſieurs beaux vanſerails ; mais, ce qui fait le plus gran nement, c'eſt le grand nombre de palais les grands de Perſe y ont conſtruits, & habitent pendant les longs ſéjours que la de Perſe fait de tems en tems dans cette Il ne faut pas oublier de dire qu'il eſt ſo Casbin pluſieurs auteurs célèbres, entr'au *Lokman*, fameux par les fables qu'il a co ſées, & qui reſſemblent ſi fort à celles d'E que des ſavans ont prétendu qu'elles ne ſaient qu'un ſeul & même ouvrage.

Nous partîmes le 10, continuant droit au midi ; nous partions toujours l

e heure ou deux avant le coucher du soleil. Perse.
n voyage généralement ainsi dans tout l'O-
nt durant le beau tems pour être à couvert
l'ardeur du soleil, qui serait accablante
ndant le jour. La nuit, on marche plus vîte
on est plus alerte; en arrivant on se met
lit, & on regagne sur le jour pour dormir,
que l'on avait perdu la nuit.

Le 11, notre course fut de huit lieues;
us traversâmes une belle plaine couverte de
lages & très-bien cultivée: on dit que c'est
le où se donna une bataille entre Lucullus
Mithridate, & que la défaite de Crassus a
du si célèbre dans l'histoire romaine. Le 12,
ès avoir marché pendant huit heures, nous
ivâmes à *Sava*, ville grande & à demi rui-
: vis-à-vis *Sava*, du côté de l'occident,
un pélerinage fameux par la dévotion des
sans; ils l'appèlent *Samuel*, & ils croyent
ce prophète y a été enterré: on a bâti
son tombeau un superbe mausolée au mi-
d'une mosquée magnifique. Au levant &
uf lieues de la ville, on trouve les ves-
s de la ville de *Rey*, si célèbre dans tout
ient pour son antiquité & pour sa gran-
r. Cette ville passait, dans le neuvième
e du christianisme, pour la plus riche &
lus peuplée de l'Asie; & si l'on en croit

Perse.

les géographes des Perſans & des Arabes, el
était diviſée en quatre-vingt-ſeize quartiers
dont chacun avait quarante-ſix rues, chaq
rue quatre cents maiſons & dix moſquées
il y avait de plus dans la ville ſix mille qu
tre cents colléges, ſeize mille ſix cents bains
quinze mille tours de moſquées, douze m
moulins, dix-ſept cents canaux, treize mil
caravanſerails. Cette deſcription n'a pas la moi
dre vraiſemblance; cependant tous les auteu
orientaux s'accordent ſur ce point, & leu
hiſtoires ſont remplies de titres faſtueux, d
pouſe du monde, de *reine de l'univers*, qu'
donnait à cette ville ſuperbe. Les guerres
s'allumèrent dans ſon ſein, vers la fin du ſix
me ſiècle du mahométiſme, lui firent p
dre ſon ancien éclat, & les Tartares la
truiſirent entièrement. *Rey*, dont le nom
la gloire étonnaient l'univers, eſt preſque ign
rée aujourd'hui, & un voyageur qui con
dère ſes reſtes épars, a peine à croire qu'e
ait exiſté.

Le 13 & le 14, nous fîmes onze lieues
nous menèrent à *Com*; en approchant de ce
ville, nous fûmes ſurpris de voir dans la ca
pagne quantité de petites moſquées & de p
tits mauſolées: ce ſont autant de chapel
où ſont inhumés & révérés les deſcend

Ali. Com eſt une grande ville bâtie ſur le Perse.
ord d'un fleuve ; elle eſt entourée d'un foſſé
d'un mur flanqué de tours à demi-ruinées ;
aſſure qu'elle contient quinze mille mai-
ns : ſon principal commerce conſiſte en ſa-
n, en lames d'épée & en poterie blanche :
ne des propriétés de cette poterie, c'eſt
u'elle rafraîchit l'eau & les liqueurs qu'on
verſe.

Un monument fort curieux qui fait le plus
l ornement de la ville de *Com*, c'eſt une moſ-
uée ſuperbe, célèbre dans tout l'Orient, &
ſont enterrés deux rois de Perſe, *Abas* &
fi : on entre dans cette moſquée par qua-
e cours ; la première eſt plantée d'arbres &
née de fleurs ; c'eſt un carré long : l'allée
milieu eſt pavée & ſéparée des parterres
r une baluſtrade ; il y a deux terraſſes aux
ux côtés, elles ſont de la longueur de la
ur, & hautes de trois pieds ; ſur chacune,
y a vingt chambres voûtées de neuf pieds
carré, une cheminée & un portique ; dix
ſtiques en lettres d'or ſur le haut du por-
l annoncent la deſtination de ce monument.

La ſeconde cour n'eſt pas ſi belle que la
emière, mais la troiſième ne l'eſt pas moins ;
e eſt entourée d'appartemens, chacun à deux
ges, d'une terraſſe, d'un portique & d'un ca-

Perse.

nal ; au milieu eſt un grand baſſin, quatre gros
bres en marquent les coins & le couvrent
leurs feuillages ; on entre de cette troiſième co
dans la quatrième par un eſcalier de marb
de douze marches ; le portail en eſt mag
fique ; il eſt revêtu en bas de marbre bla
tranſparent, ſemblable à du porphyre &
de l'agathe ; le haut fait en demi-dôme
peint de moreſques d'or & d'azur ; cette qu
trième cour a des chambres en bas & a
côtés avec des terraſſes & des portiques ;
ſont les logemens des gens d'égliſe, des
gens & des étudians, qui vivent des reven
de ce lieu ſacré.

En face eſt le corps de l'édifice ; il co
ſiſte en trois grandes chapelles ſur une lign
celle du milieu a une entrée de dix-huit pie
de profondeur : c'eſt un portail de marbre blan
le haut, qui eſt auſſi en demi-dôme, eſt i
cruſté en dehors de grands carreaux de fayen
peints de moreſques ; le dedans n'eſt qu
& azur. La porte, qui a douze pieds de h
teur & ſix de largeur, eſt de marbre tra
parent ; les batans ſont revêtus d'argent
zelé, avec des plaques de vermeil ; la chape
eſt octogone ſurmontée d'un beau dôme ;
bas de la chapelle, à la hauteur de ſix pie
eſt revêtu de grandes tables de porphyre o

ec des fleurs en or
couvert de moreſ
quelles ſont inſcrit
iations ſur l'amo
ne s'élève une gr
n croiſſant ; cette
les de diverſes gro
tre, & paraît d'en
s de haut avec le
fin ; les Perſans
: voici quelques-
t j'ai parlé.

out ce qui n'eſt pas
ieu & c'eſt aſſez.

oute louange, non
; et tout le bien
qu'une ombre de b

dévot ne doit pas
compenſe. L'amant
de ſon objet, & v
l'union & la jouiſ
nt amant, puiſqu'i
laiſir de ce qu'il a
comble du plaiſir e
aime.

ne travaille pour m
er à corps perdu da

ec des fleurs en or & en couleurs ; le haut couvert de moresques d'or & d'azur, sur quelles sont inscrites des sentences & des irations sur l'amour divin : au-dessus du me s'élève une grande aiguille, surmontée n croissant ; cette aiguille est composée de les de diverses grosseurs, posées l'une sur tre, & paraît d'en bas avoir plus de vingt ds de haut avec le croissant : le tout est fin ; les Persans disent que tout est mas- : voici quelques-unes de ces inscriptions t j'ai parlé. Perse.

Tout ce qui n'est pas Dieu n'est rien.

Dieu & c'est assez.

Toute louange, non rapportée à Dieu, est e ; et tout le bien qui ne vient pas de lui qu'une ombre de bien.

e dévot ne doit pas aimer Dieu en vue de écompense. L'amant qui se plaint d'être sé- de son objet, & voudrait toujours vivre l'union & la jouissance, n'est pas vérita- ent amant, puisqu'il ne se résigne pas au plaisir de ce qu'il aime.

comble du plaisir est d'être uni à l'objet aime.

ne travaille pour moi à autre chose qu'à ter à corps perdu dans cet abîme.

Perse.

Au milieu de cette chapelle eſt le tombe de *Fathmé*, fille de *Mouſa-Cazem*, un de c douze califes que les Perſans croyent avoir é les légitimes ſucceſſeurs de Mahomet. Ce to beau eſt long de huit pieds, large de cin & haut de ſix; revêtu de carreaux de fayen peints de moreſques, & couvert d'un d d'or: il eſt fermé par une grille d'argent, ha de dix pieds & maſſive, & couronnée aux q tre coins de quatre groſſes pommes d'or f des rideaux de velours vert tendus ſur la gr en dedans, en interdiſent la vue au peuple, ce n'eſt que par faveur ou pour de l'arge qu'on le voit. Au-deſſus du tombeau, à pieds de hauteur, pendent pluſieurs vaſes d gent; c'eſt une eſpèce de lampe: il y e du poids de ſoixante marcs.

Il y a des inſcriptions ſuſpendues à la gr elles ſont en lettres d'or, ſur des velours é de la grandeur d'une feuille de grand pa Ces inſcriptions contiennent les éloges d ſainte & de ſa famille. Celle qui eſt en en entrant, eſt la prière qu'ont accoutum faire tous ceux qui viennent en pélerinag ce ſépulcre. Le pélerin, en entrant, b trois fois le ſeuil & la grille; il ſe tient de b le viſage tourné vers le tombeau. Un d mollack, qui ſont là jour & nuit de ſerv

fait dire mot à mot cette prière ; dès qu'elle finie, le pélerin baise une seconde fois la ille & le seuil de la porte, & donne au prê- quelque monnaie. S'il dem ande acte de pélerinage, on lui en délivre le procès-rbal qu'on paie aussi. Perse.

Dans les chapelles des côtés, sont les tom-ux de deux rois de Perse. On ne voit rien plus beau que ces mausolées; tout y est rbre, or ou azur. Le dôme est percé en d'un double rang de vingt-quatre fenêtres; vitrage est de glaces de crystal, peint d'or d'azur, enchâssées dans l'argent massif. De les sentences en prose & en vers, écrites en actères d'or, forment un linteau au-dessus cintre ; trois lampes d'or massif sont sus-dues au-dessus du tombeau d'*Abas*. La nde pèse vingt-quatre marcs ; elles tiennent s verges d'argent qui tombent du fond du ne; le tombeau est couvert de ce riche card de Perse, qui coute huit à neuf cents es l'aune, & d'une housse d'écarlate où dent des crépines d'or. La galerie du tom-u d'*Abas* a une frise qui règne tout autour, agée en cartouches d'azur, où est écrit en ctères d'or l'éloge fameux d'Ali, le grand t, la grande idole des Persans, fait par le e *Husan-Cazy* ; c'est une pièce d'éloquence

Perse.

où l'on peut voir non-seulement le genre d[e] la poésie persane, mais aussi le transport d[e] la dévotion mahométane.

Le tombeau de *Sefi* offre la même magni[ficence] ficence que celui d'Abas. Toute la vaisselle a[p]partenant à ces chapelles est d'or ou d'argen[t]; huit prêtres sont salariés & entretenus pour lire l'alcoran jour & nuit; ce qu'ils font sa[ns] détourner les yeux d'aucun côté : ils observen[t], pour être moins distraits, de branler la tête tantôt devant & derrière, tantôt à droite [&] à gauche avec un mouvement réglé, préte[n]dant que cette agitation les rend plus atte[n]tifs. Derrière les chapelles il y a un grand c[i]metière rempli de mausolées. On apporte d[es] corps de tous les endroits de la Perse, da[ns] ce cimetière qui est respecté comme une te[rre] sainte.

Nous séjournâmes à *Com*, le 15, & no[us] en partîmes le 16 à six heures du soir. No[us] fîmes quatre lieues à travers une plaine fe[r]tile & remplie de villages. Le 17, notre tr[a]jet fut de cinq lieues, & le 18, après en av[oir] fait sept, nous arrivâmes à *Cachan*, au[...] ville de la Parthide, qu'on croit avoir été l'a[n]cienne Cresiphonte. Elle est connue pour [ses] scorpions, qui sont fort dangereux. La chale[ur] y est excessive pendant l'été; mais elle a

ompenſe quantité de citernes & de ſources : Perse.
commerce eſt fort étendu ; car, outre ſes
lons d'eau, dont elle fournit la capitale &
environs, pendant une grande partie de
ée, elle tire encore de grandes richeſſes
ſes manufactures de velours & de ſoie :
t le lieu de la Perſe où ſe font les plus
ux ſatins, & les plus riches brocards d'or
d'argent.

Le 19, la laſſitude de nos chevaux nous
igea de demeurer à *Cachan* ; nous en par-
es le 22. Au bout de deux heures de che-
, nous gravîmes ſur une haute montagne,
s facile à paſſer. Nous trouvâmes ſur le
met un grand & beau caravanſerail & un
nd lac dont les eaux arroſent la plaine de
han. Après avoir deſcendu la montagne,
entre dans une vallée fort étroite, qui a
lieue de longueur ; tout cet eſpace eſt
pli de vignobles, de jardins & d'habita-
s. Le 21 & le 22, nous fîmes treize lieues
rien appercevoir de remarquable.

Le 23, nous partîmes plus tard que nous
ions fait les jours précédens, afin de ne
arriver à Iſpahan avant le jour ; à meſure
nous approchions de cette ville, nous
vions les campagnes mieux cultivées, le
ſan plus riche, les bourgs & les villages

Perse.

en plus grand nombre. Les maiſons de p
ſance, les palais paraiſſaient ſe multiplier
la route, & nous annonçaient d'avance l'
pulence & la grandeur de la capitale. No
rencontrâmes tant de caravanſerails & de v
lages, en faiſant les neuf lieues dont nous
étions encore éloignés, que nous crûmes é
dans ſes fauxbourgs deux heures avant q
d'y arriver.

CHAPITRE V.

ographie de la Perse. — Son État physique. — Son Histoire naturelle.

Perse.

OUS entrâmes dans Ispahan, à cinq heures matin, le 24 juin. Nous allâmes loger, mon ocié & moi, au couvent des capucins qui presque au centre de la ville & peu éloi-é du palais royal. J'y trouvai un sac de tres, qui m'étaient adressées de presque ites les parties du monde. J'employai le emier jour de mon arrivée, à *Ispahan*, & jour suivant à recevoir les visites de tous Européens du lieu, de plusieurs Persans Arméniens, avec qui je m'étais lié d'ami- dans mon premier voyage. La cour était ns une grande confusion; presque tous les ands du tems du feu roi étaient morts ou sgraciés. La faveur résidait sur la tête de rtains jeunes seigneurs sans talens & sans érite; cette considération me détermina à struire inceſſamment le roi de mon retour.

Le 26, le supérieur des capucins prit la

Perse.

peine d'aller voir de ma part le contrôleur général de la maison du roi, que je connaissais depuis long-tems. Je le chargeai de lui dire qu'une indisposition m'empêchait de l'aller saluer; mais que les bontés qu'il avait eues pour moi, il y avait six ans, me faisaient prendre la liberté de m'adresser à lui pour me présenter au nazir ou surintendant; que je le suppliais de rappeler à ce ministre l'ordre que j'avais reçu du feu roi de retourner en Europe acheter des riches ouvrages en pierreries, & de les lui apporter moi-même. J'ajoutai à cela des engagemens de marquer ma reconnaissance par des présens, comme je savais qu'il fallait faire.

La réponse que je reçus de ce seigneur fut que j'étais le bien-venu, que je pouvais compter sur lui, & qu'il remplirait de son mieux l'attente que j'avais mise dans ses bons offices; qu'il ferait savoir mon arrivée au nazir, & qu'au reste j'espérasse en la clémence de Dieu. Les Persans finissent toujours leurs réponses par ces mots. J'appris en même tems une nouvelle qui me donna des craintes; c'est que le jour précédent, le roi s'étant enivré, comme il avait coutume de faire presque tous les jours, il se mit en fureur contre un joueur de luth, qui, à son gré, en avait mal joué.

ommanda à *Nesi-Ali-Bec*, son favori, fils gouverneur d'Irivan, de lui couper les Perse.
ns. Le prince, en prononçant cette sentence, eta sur une pile de carreaux pour dormir. favori qui n'était pas si ivre, ne reconsant aucun crime dans le condamné, crut le roi ne lui en trouverait pas non plus d la fougue de l'ivresse serait passée. Il contenta de réprimander sévèrement le ur de luth de ce qu'il ne s'étudiait pas ux à plaire à son maître. Le roi s'éveilla bout d'une heure, & voyant ce musici touchait du luth comme auparavant, int de l'ordre qu'il avait donné à son fa-, & s'étant emporté contre ce seigneur, mmanda au grand-maître de leur couper s deux les mains & les pieds : le grandre se jeta aux pieds du roi pour avoir la e du favori; le roi extrêmement indigné urieux, cria aux eunuques & aux gardes écuter sa sentence sur tous les trois. *-Ali-Can*, ce grand visir, qui était hors de ge, se trouva présent, pour le bonheur es malheureux; il se jeta aux pieds du en les embrassant, & le supplia de leur grace. Le roi s'arrêtant un peu, lui dit: *s bien téméraire d'espérer que je t'accorde e tu me demandes, moi, qui ne saurais*

Perse.

obtenir de toi, que tu reprennes la charg *premier ministr. Sire,* répondit le supplia *je suis votre esclave, je ferai toujours ce* *votre majesté me commandera.* Ces paroles paisèrent le roi, qui fit grace aux trois c damnés; & le lendemain matin, il envo *Cheri-Ali-Can* un *calaat*. On appèle ains vêtement que le roi envoie par honneur lui envoya aussi un cheval, avec la selle le harnois d'or, chargé de pierreries, une & un poignard de même, avec l'écrito les patentes & les autres marques de pre ministre.

Le 27, ce ministre, revêtu de l'habit le roi lui avait envoyé, alla lui baise pieds, & reçut ensuite les complimens de la cour, sur son rétablissement dans la prem charge de l'empire.

Le 30, il donna un festin au roi, qui vingt-quatre heures. Le prince y alla à heures du matin. Tout le chemin, ent palais royal & celui du ministre, était co de brocard d'or & d'argent, & bordé p officiers & ses domestiques, rangés en tenant chacun une pièce du magnifique sent qu'il faisait à sa majesté; il consista étoffes de soie & d'or, en vaisselle d'or argent monnoyé. Quand le roi fut à fi

a porte du palais
attendait, fit jete
ntité d'or, d'arge
n'use de ce faste
plus que de celui
s. Il faut remarq
n côté; l'autre e
& parsemé de fl
qu'on jète appa
du roi. La salle
erte de riches ta
où était une magn
nt sa personne &
eurs qui étaient ve
& riches cassolette
. Les musiciens c
louange & à celle
dîner il entra dans
Les seuls eunuq
pagnèrent; &, bien
aison en conçût de
eur: tant le préj
ouvoir sur l'esprit
nt que leurs rois
, d'une autre esp
nes, & qu'ils porte
bénédiction.
tendue de la Perse a

Perse.

a porte du palais, le premier ministre qui attendait, fit jeter à ses pieds une grande ntité d'or, d'argent & de cuivre monnoyé. n'use de ce faste que pour le souverain, plus que de celui de couvrir les rues d'é-s. Il faut remarquer qu'on n'en couvre n côté; l'autre est bien balayé, bien ar- & parsemé de fleurs: les étoffes & l'ar- qu'on jète appartiennent aux valets-de- du roi. La salle où il fut introduit était erte de riches tapis. Il s'assit à une ta- où était une magnifique collation; on mit nt sa personne & devant les principaux eurs qui étaient venus avec lui, de gran- & riches cassolettes où brûlaient des par-. Les musiciens chantèrent des paroles louange & à celle du premier ministre; dîner il entra dans l'appartement des fem- Les seuls eunuques de la maison l'ac-pagnèrent; &, bien loin que le maître de aison en conçût de la jalousie, il s'en fit eur: tant le préjugé & la coutume ont ouvoir sur l'esprit de ces gens-là, qui nt que leurs rois sont des personnes sa-, d'une autre espèce que le reste des mes, & qu'ils portent par-tout le bonheur bénédiction.

tendue de la Perse a singulièrement varié,

Perse.

depuis l'origine de ſa population juſqu'à
jours; ce qui vient de cette foule de conq
rans dont elle a ſubi ſucceſſivement le jo
La Perſe primitive était très-bornée; elle
cauſait aucun ombrage aux monarques de
nive & de Babylone. Cyrus la tira de ſon o
curité, & fit de la capitale de ſon empire
métropole de l'Aſie. Cette grandeur ne d
que deux ſiècles. Alexandre parut & l'hérit
de Cyrus devint une province de la Ma
doine. Les Parthes, les Arabes, les Tart
ont dans la ſuite changé encore la face
cette contrée, & même depuis que les ſo
en ſont les maîtres, ſes frontières ont été
conſcrites ou reculées ſuivant qu'elle a eu p
ſouverains des eſclaves couronnés ou
hommes à grand caractère, de *Scah-Huſſein*
des *Kouli-Kan*.

La Perſe, proprement dite, peut avoir
viron 600 lieues d'occident en orient, &
du midi juſqu'aux confins de la Géorgi
aux rivages de la mer Caſpienne; on la
bornée, à l'orient, par l'empire du Mogol
à l'occident, par les poſſeſſions des ſultans
Conſtantinople en Aſie. Ses limites, au m
ſont le golfe auquel elle a donné ſon n
& qui la ſépare de la grande péninſule o
pée de tout tems par les Arabes.

La température n'eſt pas la même dans toute tendue de la Perſe, à cauſe de ſa vaſte éten-e; dans les provinces du midi il n'y a point iver, au contraire, il eſt très-long vers les ontagnes de la Médie. C'eſt au centre de empire qu'on retrouve la nature dans toute énergie & toute ſa magnificence : tout y once un ciel bienfaiſant & une terre fer-. Le ſoleil achève ſon cours comme il l'a mencé, ſans nuages qui interceptent ſa ière : il ne s'élève du ſol que ſes feux vi-ent, aucune de ces exhalaiſons ſulphureu- qui allument le tonnerre : toutes ſortes de tes, de fleurs & d'aromates, inconnues s nos climats, ſe reproduiſent pluſieurs fois née dans cette contrée heureuſe, & trom- l'attente du conquérant qui la dévaſte. Perse.

'air, en particulier, eſt ſi pur au milieu de erſe, qu'aucun fluide expoſé à ſes impul- ne s'y altère; les vaſes où on renferme n à Iſpahan, ne ſe bouchent qu'avec une ou un œillet. Mettez, le ſoir, une feuille apier à l'air, vous la trouverez le lende- ſèche comme vous l'avez miſe. C'eſt à reté de cet air que les hommes qui ha-t ce beau climat doivent cette fraîcheur int, cette ſanté conſtante, & ſur-tout ces es heureuſes qu'on ne retrouve plus chez

Perse.

nos Européens que dans les ſtatues des Ant
noüs & des Apollon du Belvéder.

La ſécherеſſe de l'air, au centre de la Perſ
fait que le pays n'eſt point ſujet à la plup
de nos météores : on n'y voit point, en p
ticulier, les ſept couleurs primitives ſe nua
cer & ſe fondre dans un arc-en-ciel. M
comme le fluide électrique, répandu dans tou
les parties de l'atmoſphère, n'en a que p
de force, l'obſcurité profonde des nuits d'é
eſt ſouvent éclairée par les feux variés des a
rores boréales.

L'air s'altère par degrés, à meſure qu
approche de la mer Caſpienne ou du go
Perſique : à ces deux extrémités de l'empi
des exhalaiſons fétides s'élèvent de la fange
marécages, & les vents qui s'en chargent p
tent par-tout l'épidémie & la mort. Parmi
vents peſtilentiels, il y en a un qu'on redo
beaucoup le long du golfe ; on l'appèle *ſami*
c'eſt lorſque l'air eſt embrâſé par les feux
ſoleil qu'il prend naiſſance ; il ne ſe lève p
par degrés, mais tout-à-coup il prend la
lence d'un ouragan ; il parcourt la plaine
ſifflant avec grand bruit, & étouffe en un i
tant tous les êtres animés qu'il peut atteind
L'infortuné que le *ſamiel* empoiſonne, to
en diſſolution ſans rien perdre, ni de la

Perse.

ure, ni de sa couleur. Le voyageur qui le ncontre, le croit endormi; mais s'il le touhe, il voit ses membres tomber en poussière. orsqu'on sent approcher ce vent mortel, il ut promptement s'envelopper la tête, se jer à terre sur le ventre, & s'y tenir la face ressée contre la poussière jusqu'à ce que le urbillon soit passé. Il ne dure ordinairement 'un quart-d'heure.

Ces frontières de la Perse ne sont, à cause un pareil abandon de la nature, que des déts inhabités; l'intérieur même du pays, par défaut de pluies, admet peu de culture. Les ines que des rivières fécondent, sont prese les seules où la végétation s'anime, encore nt-elles en très-petit nombre. On n'y voit e l'Araxe de navigable; on sait que ce uve prend sa source au pied du mont Ara-, en Arménie, & qu'après un cours plein sinuosités, il va se jeter dans la mer Casnne.

Les anciens Perses, plus actifs, plus laboux que les esclaves énervés des sophis, dans contrées même les plus arides, savaient, d'utiles travaux, forcer une nature marâ- à la fécondité; ils creusaient au pied des ntagnes, & quand ils rencontraient des sour- abondantes, ils en conduisaient les eaux dans

Perſe.

leurs champs, par des canaux ſouterrains d neuf pieds de profondeur. On a compté un infinité de ces canaux dans la ſeule provinc du *Khoraſan*.

A ces travaux particuliers, les ſouverain joignaient des monumens publics, propres encourager l'agriculture ; tels étaient des c naux qui portaient au loin les eaux ſurabon dantes des rivières. On perçait à grands fra des montagnes, & on élevait des aqueduc ſur les terreins bas, afin de conſerver le ni veau. Tous ces grands ouvrages, qui prou vent juſqu'à quel point de perfection on avai porté autrefois l'architecture hydraulique e Perſe, ſont aujourd'hui en ruines, & diverſ cauſes ont contribué à cette décadence.

D'abord, la population n'eſt plus la même dans cette partie de l'Aſie, qu'elle l'était ſo les ſucceſſeurs de Cyrus ; & il faut l'attribuer non-ſeulement aux guerres perpétuelles do cet empire eſt le théâtre, mais encore à l' nertie qu'inſpirent la religion & le gouvern ment.

Les Parſis, qui, au travers d'un ſi gran nombre de ſiècles, nous ont tranſmis, preſq dans toute ſon intégrité, le culte de Zoroaſtre avaient à cet égard un dogme bien favorab à l'économie politique : ils diſaient que def

ser un champ & engendrer un homme, Perse.
étaient les actions les plus méritoires aux yeux de l'ordonnateur des mondes. Il s'en faut bien que la philosophie mahométane soit aussi sociale. Le musulman, avec son opinion du fatalisme, ne travaille que pour jouir du moment : la vie pour lui est un grand chemin, où il ne faut s'occuper que du soin de trouver une bonne hôtellerie.

Quoique les Persans modernes ne soient pas cultivateurs, on trouve encore, dans les régions de cet empire, dont le sol n'est pas tout-à-fait embrâsé, une foule de végétaux qui prouvent la fertilité naturelle du terroir. Le froment, le riz, & la plupart des légumes de l'Europe y parviennent d'eux-mêmes à toute leur maturité ; le melon, si dangereux dans nos climats, est un des alimens les plus sains de cette partie de l'Asie.

Le raisin vient à merveille dans la Perse : on en compte environ quatorze espèces, toutes très-estimées : les plus renommés sont ceux dont la peau est rouge ou noire, ou avec une teinte de violet ; ceux-là ont des grains de la grosseur de nos noix. Les Parsis cultivent le raisin avec soin, parce que le vin n'est pas défendu dans la religion de Zoroastre.

La datte de Perse est excellente, & pro-

Perse.

duit un ſyrop ſupérieur au miel-vierge : el croît en forme de grappes, au haut du pa mier, parce que toutes les provinces de c empire ont des fruits particuliers, qu'elles cu tivent de préférence. On diſtingue les dat de Caramanie, les grenades de Schiras, l oranges de l'Hyrcanie, les pêches & les p taches de la Bactriane : l'abondance des alime de ce genre eſt telle, qu'on en voit quelqu fois de cinquante ſortes différentes ſur la t ble des Apicius.

Toutes les fleurs de nos climats ſembl indigènes à la Perſe : le *Mazandran* n'eſt qu' vaſte parterre, de ſeptembre en avril. On v dans l'Hyrcanie des forêts entières d'orange Il y a autour d'Iſpahan des touffes innomb bles de roſiers, qui donnent des roſes jaûne blanches & rouges à-la-fois. La plus be fleur de ce climat fortuné eſt inconnue à l'E rope : c'eſt le *gulmikek* ; chaque tige en po une trentaine, & de la forme d'un clou gérofle ; ſa couleur eſt d'un ponceau très- rien n'égale le parfum qu'elle répand auto d'elle. Les commentateurs de l'alcoran p mettent aux muſulmans fidèles, qu'ils cu veront le *gulmikek* avec les houris, dans les tervalles de leurs jouiſſances.

Parmi les plantes dont s'honore la Per

cite le tabac, le coton, & un petit arbrif-
au qui fournit un duvet de ſoie; le pavot Perſe.
tout eſt une de ſes plus riches productions;
monte juſqu'à la hauteur de quarante pieds:
eſt en faiſant une inciſion à la tête de la fleur,
l'on retire le ſuc épaiſſi dont on forme l'*opium*.
n s'occupe de ce travail, avant le lever du
leil; & telle eſt la force de la vapeur que
pavot exhale, que l'ouvrier qui ſe condamne
ce métier dangereux, le viſage livide, le
rps décharné & les mains tremblantes, reſ-
mble moins à un homme qu'à un cadavre.
Les arbres réuſſiſſent en Perſe; les ſaules,
ſapins & les platanes y acquièrent une
uteur & un volume, dont nos campagnes
plus fertiles ne nous offrent point d'idée,
plantane ſur-tout, à qui les phyſiciens de
Orient attribuent une vertu anti-peſtilentielle:
en a planté des allées dans la plupart des
es d'Iſpahan; &, depuis ce tems-là, dit-on,
n'y a point vu d'épidémies.
La minéralogie devoit occuper beaucoup
duſtrie de la Perſe; car c'eſt une des con-
es de l'Aſie, qui renferme le plus de mon-
nes; & l'on ſait que c'eſt dans leur ſein que
forment ces lentes productions de la nature,
l'on déſigne ſous le nom de métaux & de
éraux. Une ſeule chaîne du Caucaſe, le

Perse.

Taurus, traverse la Perse dans sa plus grand longueur, du nord au midi. Le pic le plu élevé de cette chaîne est le mont *Damvan* espèce de volcan qui brûle la nuit comme l Vésuve: on prétend que ceux qui ont la ha dieſſe de monter sur le cratère, d'où ses feu s'exhalent, découvrent, de cette éminence la mer Caspienne, qui est éloignée de quarant lieues.

Il ne paraît point que les anciens se soien beaucoup occupés à exploiter les mines cachée dans les entraves des montagnes de la Perse; o n'a même commencé à exploiter cette grand branche de commerce, que depuis le règne d sophi *Schah-Abas*; aujourd'hui le gouverne ment tire un grand parti des mines de f de l'Hyrcanie & de la Bactriane; de cell de plomb, qu'on a d couvertes auprès de Ki man, & de celles de cuivre, qui se trouve dans les montagnes du *Mazandran*.

Les mines les plus fécondes sont celles d'a cier: ce métal semble être d'une autre natu que le fer; le souffre dont il est imprégné fait, qu'en jetant sa limaille sur le feu, o l'y voit pétiller comme de la poudre à canon si on l'expose au foyer de verrerie, il se d compose, & devient comme du charbon: cet sorte d'acier est de la plus grande finesse:

Perse.

dureté du diamant & la fragilité du verre ; is, comme les Perſans ne ſavent pas lui ner la trempe qui lui convient, les ouges de leurs artiſtes n'ont jamais la délicae de ceux qui ſortent des manufactures de nce & d'Angleterre.

On n'a point rencontré de mines d'or dans montagnes de Perſe : il y en a quelquess d'argent dans le *Mazandran ;* mais la die de bois a toujours empêché de les exter.

La production des minéraux accompagne orairement celle des métaux. On tire le ſalre d'une montagne qui ſépare l'Hyrcanie la Parthiene. Le ſouffre & l'alun ſemblent ſi gènes à la Perſe, qu'on y trouve des plaines pluſieurs lieues, qui en ſont couvertes. re le ſel, qu'on ſe procure par l'évapon ſur les côtes du golfe Perſique & de la des Indes, il y en a des mines abondantes la Médie, qu'on tranſporte par blocs, me des pierres de taille : ce ſel foſſile eſt ne ſi compacte & ſi dur dans les déſerts de Caramanie, qu'on s'en eſt ſervi quelquefois bâtir de grands édifices. Le naphte de erſe ne vaut pas celui de Chaldée ; mais, evanche, elle poſſède une autre eſpèce

Perse.

de substance lapidifique, infiniment plus p cieuse.

S'il faut ajouter quelque foi à la médec de l'Orient, il s'agit ici de son *moum*, co nu en Europe sous le nom de baume de m *mie :* ce suc admirable, appliqué sur le co humain, guérit radicalement les plaies les p dangereuses, & même les fractures; les ches qui distillent ce baume, appartienn au gouvernement, & tout le *moum* qu'on cueille est déposé au trésor royal, où il ti une place plus utile que de vains métau sur-tout si on le laisse circuler dans le pu pour les besoins de la multitude.

On rencontre, dans toutes les montagn des carrières de marbre : le plus beau est lui de Tauris; il est blanc, nuancé de ve & transparent comme du crystal de roche y a aussi des pierres précieuses en Perse plus célèbre est le *phirouze* de l'Orient, nous connoissons sous le nom vulgaire de quoise; on la trouve en particulier dans le d'une montagne, qui sépare la Parthie de l'Hyrcanie, & qui en a pris le nom *Phirouz-Cou*. Le roi seul fait exploiter c mine : ainsi les plus belles turquoises de l'O restent ensevelies dans son trésor.

Les sophis tirent un peu plus de parti

ameuse pêche de
le golfe Persique
ans, près de qu
de *Baharem* qu'
s tant de siècles q
les fournit, n'est
s sont d'une eau
ylan & du Japon
les unes en gros
ularité.

Le règne animal,
trées, mérite auss
liste. Les chevau
ux de tout l'Orien
jambes fines, sont
gue, vifs & légers
meilleurs, ni les
rabie sont les plus
rabie, qui sont d'
é singulières s'est
les chameaux, qu
ent, & qu'on appè
s, des navires de
rande charge qu'ils
ement de douze à
ds chameaux, &
ts. Tout le poil d
tems : le poil de ch

fameuse pêche des perles, qu'ils font faire le golfe Persique, & qui leur vaut, tous ans, près de quatre millions. C'est dans de *Baharem* qu'on pêche les perles; de- tant de siècles qu'on s'en occupe, le banc les fournit, n'est pas sensiblement diminué : sont d'une eau moins belle que celles de ylan & du Japon; mais elles l'emportent les unes en grosseur, & sur les autres en ularité. Perse.

Le règne animal, dans toutes ces riches trées, mérite aussi toute l'attention du na- liste. Les chevaux de Perse sont les plus ux de tout l'Orient. Ils ont la tête petite, jambes fines, sont fort doux, propres à la gue, vifs & légers; ils ne sont pas pour cela meilleurs, ni les plus recherchés : ceux rabie sont les plus estimés. Une race d'ânes rabie, qui sont d'une légèreté & d'une do- é singulières s'est propagée en Perse, ainsi les chameaux, qui servent de monture en ent, & qu'on appèle, dans la langue du s, des navires de terre-ferme, à cause de rande charge qu'ils portent : elle est ordi- ement de douze à treize cents pour les nds chameaux, & de sept cents pour les its. Tout le poil de cet animal tombe au tems; le poil de chameau est la meilleure

Perse.

toiſon de tous les animaux domeſtiques; en fait des étoffes fort fines ; on ob.erv tems qu'il eſt en chaleur, afin de le char plus qu'à l'ordinaire, parce qu'autrement il rait indomptable ; il ſaute alors, & fait bonds dan la campagne, comme le chev plus léger.

La Perſe eſt un pays découvert. On ne t ve d'animaux ſauvages, que dans les provin qui ont conſervé leurs forêts ; on y voit ab der les cerfs, les chevreuils, les gazelles.

Les bois de l'Hyrcanie ont été autrefois nommés pour être la retraite des bêtes fé ces ; la race ne s'en eſt pas éteinte : lorſque étais, on nous empêchait de nous écarter la ville, & d'aller ſeuls à cinquante pas plus dans la crainte d'être dévorés par un de ces a maux. Ces vieilles forêts ſont encore peup de tigres, de lions & de léopards. Le quadru de de cette eſpèce le plus terrible, eſt le *chac* qu'on croit l'hyène des anciens : il marche troupe nombreuſe, pouſſant des hurlemens gus, s'elançant ſur tous les êtres animés q rencontre & deterrant les cadavres pour faire ſa pâture. Les inſectes ne ſont pas co muns dans ce pays ; il y a quelques prov ces ſeulement, où les ſauterelles ſont en ſi gr de quantité, qu'elles forment des nuages é

obſcurciſſent l'air ; & il y a dans quelques Perse.
ies du royaume, des ſcorpions gros &
s, ſi vénimeux, que ceux qui en ſont pi-
meurent peu d'heures après.

n trouve par-tout des pigeons, tant do-
iques que ſauvages. Comme la fiente des
ons eſt le meilleur fumier pour les melons,
n élève un grand nombre & avec ſoin
tout le royaume ; c'eſt le pays du monde
l'on bâtit les plus beaux colombiers ; on en
pte plus de trois mille autour d'Iſpahan.

es perdrix de Perſe ſont plus groſſes &
goût plus excellent que les nôtres. Parmi
iſeaux ſauvages les plus curieux, eſt cet
u à long bec, qu'on appèle en France
an. Son plumage eſt doux & blanc com-
elui d'un oiſon : c'eſt un monſtre par la
car elle eſt très-petite en proportion de
orps. Son bec a ſeize ou dix-huit pou-
e long, il eſt gros comme le bras ; ſous
ec, pend une peau, qu'il replie & qu'il
comme un éventail ; elle tient un ſceau
. Il porte ordinairement ſon bec étendu
n dos, où il le laiſſe repoſer. Cet oiſeau
e pêche : il a un art merveilleux pour
re le poiſſon, l'attendant dans les courans,
prenant dans ſon bec, comme dans un
quand il ouvre ce bec, un agneau y paſ-

ſerait. On remarque qu'il fait ſon nid loin
Perſe. eaux, afin d'y être plus en ſûreté, les p
où il s'en trouve étant les plus habités. On
ſure que, pour donner à boire à ſes peti
il leur va chercher de l'eau quelquefois à de
journées de chemin, qu'il leur apporte dan
poche de ce bec. Les mahométans croy
que Dieu ſe ſert de cet oiſeau en faveur
pélerins qui vont à la Mecque, lorſqu'ils
trouvent point d'eau dans le déſert; c'eſt pe
être cette raiſon qui nous a fait donner à
oiſeau, qui prend tant de peine pour ſes
tits, le nom de pélican: les naturaliſtes ne n
parlent-ils pas d'un oiſeau fabuleux, qui s'
vre la poitrine pour nourrir ſes petits de
ſang.

On prend en Perſe beaucoup d'oiſeaux
proie vers l'Ibérie & au nord de la Médie.
en a toujours huit cents entretenus à la vén
du roi, chacun avec ſon officier; tous les gra
ſeigneurs en entretiennent auſſi un cer
nombre, pour le plaiſir de la chaſſe. On
en tout tems, dans la ville & à la campag
les fauconniers aller & venir, l'oiſeau ſu
poing, en louant continuellement ſa beau
ſon adreſſe; ils lui mettent un chaperon
pierreries & des grelots d'or.

Ils dreſſent ces oiſeaux, en les lâchant

grues ou sur d'autres oiseaux, auxquels Perse.
bouchent les yeux, afin qu'ils ne sachent aller, ni comment voler : on en a vu qui ent élevés à arrêter les hommes. Comme les gens d'épée sont chasseurs, ils por-, à l'arçon de la selle, une petite timbale huit ou neuf pouces de diamètre ; c'est pour eler l'oiseau, en frappant dessus.

Dans les grandes chasses, on se sert de bêtes ces dressées à la chasse ; elles ne font point mal aux hommes. Un cavalier en porte une croupe, les yeux bandés avec un bourlet ché par une chaîne ; quand le cavalier apçoit une bête qu'on relance, il débande les x de l'animal qui, en appercevant la bête, un cri, s'élance, &, à grands sauts, se dessus, & la terrasse ; s'il la manque, après lques sauts, il se rebute & s'arrête : on e prendre ; &, pour le consoler, on le sse, & on lui dit que ce n'est pas sa faute, qu'on ne lui a pas bien montré la bête. dit qu'il entend cette excuse, & qu'il en atisfait.

es oiseaux, soit ceux qui nous plaisent par goût, soit ceux qui nous enchantent par ramage, sont en très-grand nombre dans rse : cependant leur race devrait peu-à-peu s'anéantir, à cause de la destruction jour-

Perse.

nalière qu'on en fait; car la chaſſe eſt auſſi bre, dans cet empire, que l'air qu'on y reſpi Il n'y a point de Perſan qui ne dreſſe des feaux de proie à la chaſſe du vol; & le me peuple y dreſſe juſqu'à des corbeaux. Le p ſon eſt moins commun en Perſe, à cauſe petit nombre de rivières: on ne cite que cancres du Zenderou, qui rampent ſur le vage, & grimpent ſur les arbres, où ils vent de leur feuillage.

CHAPITRE V

CHAPITRE VI.

[De]scription de la ville d'Ispahan, capitale de la Perse.

Perse.

[L]A ville d'Ispahan, capitale de toute la Perse, [en] y comprenant les fauxbourgs, est une des [pl]us grandes villes du monde, j'ajoute même [la] plus riche & la plus belle de tout l'Orient; [ell]e n'a pas moins de douze lieues de tour. [Pl]usieurs mémoires font monter le nombre de [ses] habitans à onze cent mille; d'autres assu[ren]t qu'il n'y en a que six cents mille; tous [s'a]ccordent sur le nombre des édifices, qu'ils [fon]t monter à trente-huit mille deux ou trois [cen]ts, savoir: vingt-neuf mille quatre cents [soi]xante-neuf dans l'enceinte de la ville, & huit [mil]le sept cent quatre-vingt au dehors, & en [y] comprenant les palais, les mosquées, les [bai]ns, les bazars, les caravanserails & les bou[tiq]ues, qui sont toutes au centre de la ville, [sép]arées des maisons où l'on demeure: elle [est] bâtie le long du fleuve de *Zenderoud*, sur [leq]uel il y a trois beaux ponts: ce fleuve

Perse.

prend ſa ſource à trois journées de la ville & c'eſt un petit fleuve de ſoi-même ; ma *Abas-le-Grand* y a fait entrer un fleuve beau coup plus gros, en perçant, avec une dépen incroyable, des montagnes qui ſont à tren lieues d'Iſpahan, de manière que le fleu *Zenderoud* eſt auſſi gros à Iſpahan durant printems, que la Seine l'eſt à Paris dura l'hiver : ce fleuve ſe jète ſous terre entre pahan & la ville de *Kirman*, où il repar & d'où il va ſe jeter dans la mer des Ind

Cette grande ville eſt avantageuſement tuée ſur les confins de la Parthide & de la Per elle eſt environnée de murailles fort baſſes peu ſolides, comme preſque tous les édi ces publics & particuliers ; ſa figure eſt longée d'orient en occident, & fort irrég lière. Nous étions munis de lettres de reco mandation pour l'envoyé de la compagnie fr çaiſe & pour quelques négocians hollandais. lendemain même de notre arrivée, j'appris le roi devait donner audience le jour ſuiv à un ambaſſadeur indien : nous n'eûmes ga de laiſſer échapper cette occaſion de voi faſte & le luxe des princes orientaux. La gra place, qui eſt en face du palais royal, é magnifiquement ornée ; douze beaux c vaux couverts de houſſes & des harnois e

chis d'or & de pierreries, bordaient les deux côtés du palais : des lions, des tigres, des taureaux & des léopards destinés à combattre les uns contre les autres, étaient étendus de distance en distance sur des tapis de pourpre. Les gladiateurs, les escrimeurs, les luteurs occupaient le quartier opposé. L'ambassadeur indien, suivi d'un brillant cortège, fut conduit par un officier de la couronne, jusqu'à la salle d'audience : dès qu'il eut baisé les pieds du roi, & que ses présens, qui étaient fort riches, eurent défilé sous les fenêtres du palais, on donna le signal pour commencer les jeux. Au même instant, les trompettes & tous les instrumens de musique se firent entendre. Les danseuses, qui sont en Perse, les femmes publiques, firent éclater leur joie par mille sauts & par mille extravagances. Ici, les taureaux furieux s'élancent, en rugissant, contre les animaux qu'on leur oppose ; là, des troupes de luteurs se frappent, se saisissent & se renversent : par-tout on voit voler les flèches & les javelots : tout retentit des acclamations du peuple & du bruit des combattans. Les jeux ne finirent qu'avec le jour, & firent place à des plaisirs plus doux & moins tumultueux.

Perse.

La place royale est un grand carré, long de plus de cent quatre-vingt toises, sur soixan-

Perse.

te-ſix de large ; elle eſt entourée de maiſons bien bâties, couvertes en terraſſe, & toutes de niveau, au nombre de deux cents ; au bas des maiſons, à une diſtance de cinquante pieds, eſt un canal bordé de platanes, qui fourniſſent un ombrage délicieux : ce canal fait le tour de la place, & a de largeur environ ſix pieds ; en dehors de la place, règnent de longues galeries, appelées le grand bazard, où les marchands étalent leurs denrées : rien n'eſt plus commode dans les villes d'Orient que ces bazards, pour ſe mettre à l'abri de la chaleur & du mauvais tems. A Iſpahan, par exemple, ils ſont en ſi grand nombre, que dans les jours pluvieux, on peut traverſer la ville d'un bout à l'autre à pied ſec.

Le palais du roi ſitué ſur cette place, eſt peut-être un des plus grands & des plus beaux du monde. Les richeſſes y ſont entaſſées, pour ainſi dire, les unes ſur les autres ; mais c'eſt toujours ſans goût, ſans délicateſſe & ſans art. Les Orientaux ne connaiſſent pas ces rapports combinés, ces proportions fines qui règnent dans nos appartemens d'Europe, & qui plaiſent bien plus par leur ordre & leur ſymétrie, que par l'or & par les marbres qui les couvrent : tout ce qui frappe les ſens, tout ce qui éblouit les yeux

ur paraît seul grand & magnifique ; ce qui *n'*est pas or ou matière précieuse n'est d'aucun *p*rix à leurs yeux. Perse.

Le palais royal a plus d'une lieue de circonfé*r*ence ; on y entre par un portail très-élevé & tout *e*ntier de porphyre ; le seuil est aussi de porphyre *de* couleur verte ; les Persans le révèrent com*m*e sacré, & quiconque marcherait dessus serait *sé*vèrement puni ; il faut enjamber par-dessus. *L*es gens qui ont reçu quelque grace du roi *v*ont baiser la porte en pompe & en cérémo*n*ie ; ils se tiennent debout contre & prient *D*ieu à haute voix pour la prospérité du prince. *L*e roi ne la passe jamais à cheval : ce portail est *u*n asyle inviolable où peuvent se réfugier les *cr*iminels ; il n'y a que le souverain en person*n*e qui puisse les en tirer. Les *Sofis* sont les gar*d*es-du-corps du roi, lorsqu'il sort du palais, à *m*oins qu'il ne sorte avec ses femmes ; car, *al*ors, ce sont les eunuques seulement qui le *ga*rdent.

Quand on suit l'allée où conduit le portail, *on* parvient à un grand perron, au bout du*qu*el on voit des vastes corps-de-logis occu*pé*s par des gens de tous les métiers, qui tra*va*illent pour le roi & pour sa maison ; ces ou*vr*iers sont gagés & nourris toute l'année, soit *qu*'ils travaillent, soit qu'ils ne travaillent point.

Perse.

Je visitai les magasins d'étoffe, de porcelaine & les autres; chacun a l'air d'un superbe palais. Les salles de ces magasins ont chacun un grand bassin dont les bords sont de porphyre; les murailles sont enrichies de jaspe de bois précieux & de peintures. Le pavillon appelé les quarante piliers, est encore plus magnifique : on y remarque sur-tout deux belles chambres lambrissées de mosaïque dont les murs sont revêtus de marbre doré; dans l'une des deux est le trône du roi; les perles les saphirs, les émeraudes brillent de toute part sur les brocards d'or qui le composent & qui l'environnent.

Le magasin, qui est à droite, renferme la bibliothèque & les relieurs des livres. La salle est bien petite pour un tel usage; car elle n'a que vingt-deux pas de long sur douze de large; les murs de bas en haut sont percés de niches de quinze à seize pouces de profondeur; les livres y sont couchés à plat, les uns sur les autres en pile, sans aucune distinction des matières qu'ils traitent; les noms des auteurs sont écrits, pour la plupart, sur la tranche des livres; ceux de cette bibliothèque sont persans, arabes, turcs & cophtes.

Je priai le bibliothécaire de me faire voir les livres en langue occidentale; il m'en mon

deux coffres pleins, contenant chacun inquante à soixante volumes : c'étaient des uels romains, des livres d'histoire & de athématiques. Perse.

Le reste du palais contient deux grands appartemens destinés pour le roi, chacun dans n jardin séparé, & le quartier des femmes : ut le sérail est entouré de murs très-élevés. y a trois avenues ; il y en a une des trois, r laquelle il n'y a que le roi qui puisse sser : on trouve trois salles en entrant ; les ficiers de l'état & ceux qui ont affaire au ince, peuvent entrer dans les deux premiè- ; les seuls eunuques entrent dans la troime : tous les eunuques ne sont pas admis différemment dans l'intérieur du sérail ; les unes y vont rarement, & s'ils sont blancs, n'y vont pas du tout : il n'y a que les nuques vieux & noirs qui fréquentent les mmes, & qui fassent leurs messages. On mpte cent cinquante à cent quatre-vingt partemens dans le sérail où habitent huit neuf cents personnes. Les jardins du sérail nt des lieux enchantés, où tout respire la lupté.

Outre le palais royal, on voit encore sur même place plusieurs beaux édifices qui mblent se le disputer en grandeur & en mag-

Perse.

nificence : tels font, entr'autres, la mofqu royale, la mofquée du grand pontife & marché impérial. La mofquée royale eft fitu au midi, au devant eft un parvis de forme p lygone, avec un baffin auffi en polygone; face de l'édifice eft pentagone ; vous y voy des deux côtés un baluftre de pierre poli les deux premières faces font couvertes en a cade, & font fermées par une chaîne, po empêcher les chevaux d'y paffer. La face térieure, qui forme le portail, eft en dem lune très-élevée & revêtue de jafpe, à c pieds de haut. Des niches de mille figures l'or & l'azur font prodigués, en font tout l'orn ment. Une frife règne autour ; elle porte po infcription des paffages de l'alcoran. Les b tans de la porte font couverts de lames d'a gent fort épaiffes & d'une mofaïque très-br lante. Un molla qui remarqua l'attention av laquelle j'examinais cet ouvrage de rappor me dit, que cette mofaïque frappait les étra gers par la beauté de la matière ; mais q pour lui, il ne trouvait aucun art à affemb ainfi des morceaux de jafpe, de porcelaine d'azur : là-deffus, il nous fit obferver mi défauts de jufteffe & de proportion qui no perfuadèrent de plus en plus de fon b goût.

Après avoir paſſé le portique, nous apper-nes un beau baſſin de jaſpe, ſoutenu ſur piédeſtal de même matière : c'eſt pour don-r à boire aux paſſans ; car, dans les pays l'on eſt ſouvent altéré, & où l'on ne boit e de l'eau, un des actes de charité le plus dinaire, & qu'on croit le plus méritoire, eſt donner à boire aux paſſans : c'eſt pour te raiſon, que dans toutes les villes on trouve x coins des rues de grandes urnes de terre ines d'eau. Il y a même des hommes ga-qui parcourent les rues, ſur-tout en été ; e outre pleine d'eau ſur le dos & la taſſe a main, ils préſentent à boire aux paſſans. Perse.

En face du baſſin, s'élèvent cinq grands tiques couverts de dômes & ſoutenus par pilaſtres de marbre : celui du milieu eſt ne hauteur ſurprenante & domine ſur toute ville. Au fond de ce portique, qui fait la ncipale pièce de la moſquée, eſt une eſ-ce de jubé ou de balcon ; ce jubé & toutes les railles ſont incruſtrés de jaſpe, de porphyre de bois de ſenteur où ſont gravés des paſ-es de l'alcoran. Ce jubé ſert aux mahomé-s à marquer de quel côté il faut tourner viſage & les regards, pour être juſtement s le cercle vertical de la Mecque, vers la-lle, ſelon la doctrine des mahométans, il

Perse.

faut être tourné en faisant sa prière, sans qu
la prière est vaine & n'a nul effet, à mo
qu'il ne soit impossible de se tourner ou
remuer. Il y a de ces sortes de jubés da
toutes les principales mosquées. Les gens d
vots portent toujours avec eux un cadran
des tables pour leur faire connaître plus p
cisément en tous lieux le méridien de la M
que. Mahomet laissait au commencement
disciples se tourner vers Jérusalem, en fais
leurs prières. Mais, dans la suite, voulant
séparer de plus en plus d'avec les juifs, q
se tournaient de ce côté-là, & d'avec
chrétiens qui se tournaient à l'orient, il le
dit ces paroles, qui sont un verset de l'al
ran : *tourne ta face vers le saint temple*,
faisant tes prières. C'est le côté du midi : c
ce qu'on appèle communément le *keblal*
c'est-à-dire, *l'aspect* ou *l'objet local du cu*

Une chaire de porphyre est adossée au pil
tre gauche du portique ; elle est faite en m
nière de trône, élevée de quatorze marche
la quatorzième marche est plus large que
treizième, par ce qu'elle sert de siége au p
dicateur : au-dessus du jubé, il y a une armo
pratiquée dans le mur, de trois pieds de h
& de deux de large, de bois d'aloës, orn
de lames d'or & garnie d'or massif jusqu'à

ures, fermée d'un cadenas d'or. On y garde
x reliques fort précieuses au peuple : l'al- Perse.
u écrit de la main d'*Iman-Reza*, il y a plus
onze cents ans, & la chemise d'*Iman-Has-*
, teinte du sang des blessures dont il mou-
On ne montre jamais cette relique, & on
doit la tirer dehors qu'en cas d'invasion,
e que le royaume soit en danger ; car alors
Persans assurent que, mettant cette che-
e au bout d'une pique, & la faisant voir
nnemi, cette seule vue les met sûrement
déroute.

bas-le-Grand fit construire cette superbe
quée, à la fin du seizième siècle ; ce qui
a fait donner le nom de mosquée royale.
terrein sur lequel elle est bâtie, était au-
avant une melonière ; elle appartenait à une
lle femme, qui ne voulut jamais la vendre
prince, qu'après que les mollas, à qui le
avait fait part de son dessein, lui eurent
un grand scrupule de son refus. On ra-
e aussi qu'*Abas*, n'ayant pas assez-tôt à
gré le marbre nécessaire pour le bâtiment,
lait enlever celui de la mosquée principale
la ville ; ce qui aurait détruit ce temple,
est encore très-beau, malgré son antiquité ;
s les mollas se jetèrent à ses pieds, & l'en
pêchèrent, en lui disant : *Votre Majesté a*

Perse.

dessein, sans doute, de faire durer sa nou mosquée plusieurs siècles? Et quel exempl rait-ce pour ses successeurs, si, afin de re son bâtiment plus magnifique, elle détruisai édifices de ses ancêtres, qui peuvent durer en des centaines d'années?

La mosquée du grand pontife, ainsi ap lée, parce que ce prélat y officie, ressem assez à la mosquée royale, pour la const tion de laquelle elle a servi de modèle: n'est pas tout-à-fait aussi grande; mais ell aussi belle & aussi riche; les murailles en de même garnies de tables de jaspe, & pei de figures d'or & d'azur; les cours sont r plies de beaux bassins pour les purifications plusieurs belles colonnes d'émail vert souti nent le jubé, qui est tout entier de jaspe

Le pavillon de l'horloge est un bâtiment je pour ainsi dire, hors d'œuvre, qui fut fait p la récréation d'Abas II à son avènement à la c ronne; c'est un vrai jeu d'enfant, ou d'homme n'a rien vu, comme sont les rois de Perse, qu ils montent sur le trône. Dans ce pavillon, un mouvement d'horloge qui fait mouvoir be coup de grandes marionettes, des têtes, bras & des mains, qui sont attachées à figures peintes sur le mur, & qui tiennent instrumens de musique; on y voit des oise

d'autres bêtes de b
sonne à chaque he
rdent cette pièce
, que nous ne
bourg ou d'Anver
vre de forces mou
marché impérial
beau bazar d'Ispah
r la place, est d'u
tueuse; il est tou
e, & les parapets
us de jaspe & de p
ortail dans le bazar
es galleries, rempl
arées de toutes esp
rme une belle plac
dôme fort élevé: ce
Ispahan; &, dans le
peuple y vient couc
des marchands d'é
es plus brillans; le
es ouvriers de tous
diers, des droguiste
ion de ces derniers
, des placets, de
. Outre ce grand p
deux portes princip
l'hôtel des monnaie

'autres bêtes de bois peint : cette horloge Perse.
sonne à chaque heure du jour. Les Persans
rdent cette pièce avec bien plus d'admi-
n, que nous ne regardons l'horloge de
bourg ou d'Anvers, & comme un chef-
vre de forces mouvantes
marché impérial eft le plus grand & le
beau bazar d'Ifpahan. Le portail qui don-
r la place, eft d'une architecture riche &
ftueufe; il eft tout entier de porcelaine
e, & les parapets qui l'environnent, font
us de jafpe & de porphyre. On entre par
ortail dans le bazar, compofé de vaftes &
es galleries, remplies de marchandifes &
nrées de toutes efpèces ; le milieu du ba-
rme une belle place voûtée & furmontée
dôme fort élevé : ce lieu eft le plus fréquen-
fpahan; &, dans les grandes chaleurs, le
peuple y vient coucher la nuit. Les quar-
des marchands d'étoffes & des orfévres
es plus brillans ; les autres font occupés
s ouvriers de tous les métiers, par des
diers, des droguiftes & des écrivains : l'oc-
ion de ces derniers eft de compofer des
, des placets, des mémoires pour le
. Outre ce grand portail, ce bazar a en-
deux portes principales, dont l'une con-
l'hôtel des monnaies, l'autre au caravan-

Perse.

ſerail royal : ces bâtimens ont chacun un perbe portail, ſemblable à celui du grand b

Il y a un grand nombre de caravanſ dans toutes les villes de Perſe & ſur les gr routes : les uns ſont fondés gratuitement ; ils ſont ſi mal ſervis, qu'à moins que de p on manque des choſes les plus néceſſa les autres ſont affermés à des particuliers en rendent un revenu fixe tous les ans : beaucoup mieux dans ceux-ci, parce n'y loge que des perſonnes riches & a Dans les villes conſidérables, comme Iſpa chaque province, chaque nation a ſon vanſerail : ainſi, un étranger, ou un ho de la campagne, qui arrive dans une s'informe, au premier endroit, où il p trouver un logement ; on lui demande de pays il eſt, & on le fait conduire dans ravanſerail de ſa nation : il eſt toutefois le tre de loger où bon lui ſemble, & da caravanſerail plutôt que dans tel autre, juge à-propos.

Le cours d'Iſpahan fait la plus belle de la ville du côté de *Julfa*, bourg, o tôt faubourg conſidérable, où logent to étrangers & les chrétiens. Qu'on ſe figur avenue longue de plus de treize cents & large d'environ cinquante ; au milieu

canal, dont les bords, larges de ſix pieds, vent de parapets aux paſſans; de vaſtes & erbes jardins, avec chacun deux pavillons, dent, des deux côtés, cette charmante al- : elle aboutit à une maiſon de plaiſance du , la plus riante & la mieux ornée qu'on ſſe voir : tout ce que l'art & la nature pro- ſent de plus beau dans ces contrées, eſt réuni s ce palais; les eaux, les caſcades, les ver- s, les fleurs préſentent une eſquiſſe des plai- que Mahomet promet dans ſon paradis aux les muſulmans; un magnifique pont, bâti la rivière de Zenderoud, joint l'avenue aux bourgs d'Iſpahan.

Perse.

Cette ville eſt en général mal bâtie, & rem- d'édifices qui tombent en ruines; la plu- des rues ſont étroites, & il n'y en a pas qui ſoit pavée; ce qui les rend fort dé- éables : les maiſons ſont faites de briques, ont pour l'ordinaire qu'un rez-de-chauſſée; lques-unes ont un étage, mais jamais plu- rs. Les murs ſont enduits d'un mortier mêlé haux & de talc, qui jète un éclat mer- leux; un dôme plus ou moins élevé couvre les bâtimens. Ce que j'ai trouvé de plus arquable dans l'intérieur des maiſons, ce ces grands baſſins dont j'ai déja parlé, & iches peintures qui ornent les appartemens :

Perse.

les couleurs font plus belles & plus éclatan en Perfe que par-tout ailleurs, & l'air fec pays leur conferve toujours la même vivac

Le terroir des environs de cette capitale affez fertile & bien cultivé. Le platane fai plus bel ornement des promenades, des dins & des villes; il jète beaucoup d'omb & les Orientaux prétendent que l'odeur q répand purifie l'air & empêche la contag

Parmi les jardins qui font à côté de la b allée d'Ifpahan, on diftingue fur-tout c qu'on appèle le jardin du roffignol: dan jardin eft un fallon qui a près de foixante p de diamètre, de figure irrégulière, conft à fept angles ou faces; le milieu eft un me écrafé, élevé de feize à dix-huit toi le plafond eft un fort bel ouvrage en faïque; les pilaftres qui le foutiennent, percés tout à l'entour; on a ménagé, dans galeries qui l'environnent, cent petits réd délicieux, qui n'ont tous qu'un faux jo mais c'eft autant qu'il eft néceffaire pour plaifirs auxquels ces cabinets font deftinés n'y en a pas un qui reffemble à l'autre, ni l'architecture, ni par les ornemens; c'eft vrai labyrinthe que ce fallon enchanté; s'y perd, car les degrés font fi cachés, qu a peine à les retrouver. Les murs d'en bas

rev

evêtus de jaspe, jusqu'à dix-huit pieds de hau-ur. Les baluſtres ſont de bois doré; les chaſ-s des croiſées ſont d'argent, & les carreaux cryſtal ou de verre fin de toutes les cou-urs; on ne voit qu'or & azur. Les peintures cet édifice, parmi leſquelles on voit beau-up de jouiſſances & de nudités, ſont tou-s d'une beauté & d'une gaîté ſurprenantes. y a de ces petits cabinets entièrement in-uſtés de glaces; les meubles en ſont frais & luptueux; il y a des réduits qui ſont un lit tier. Les regards tombent à chaque inſtant r des inſcriptions qui expriment des penſées ndres & amoureuſes, ou des ſentences de orale; voici celles dont je chargeai mes ta-ettes, au-deſſus d'un pot de fleurs:

Perse.

La tulipe eſt mon embléme; j'ai le viſage en , & le cœur en charbon.

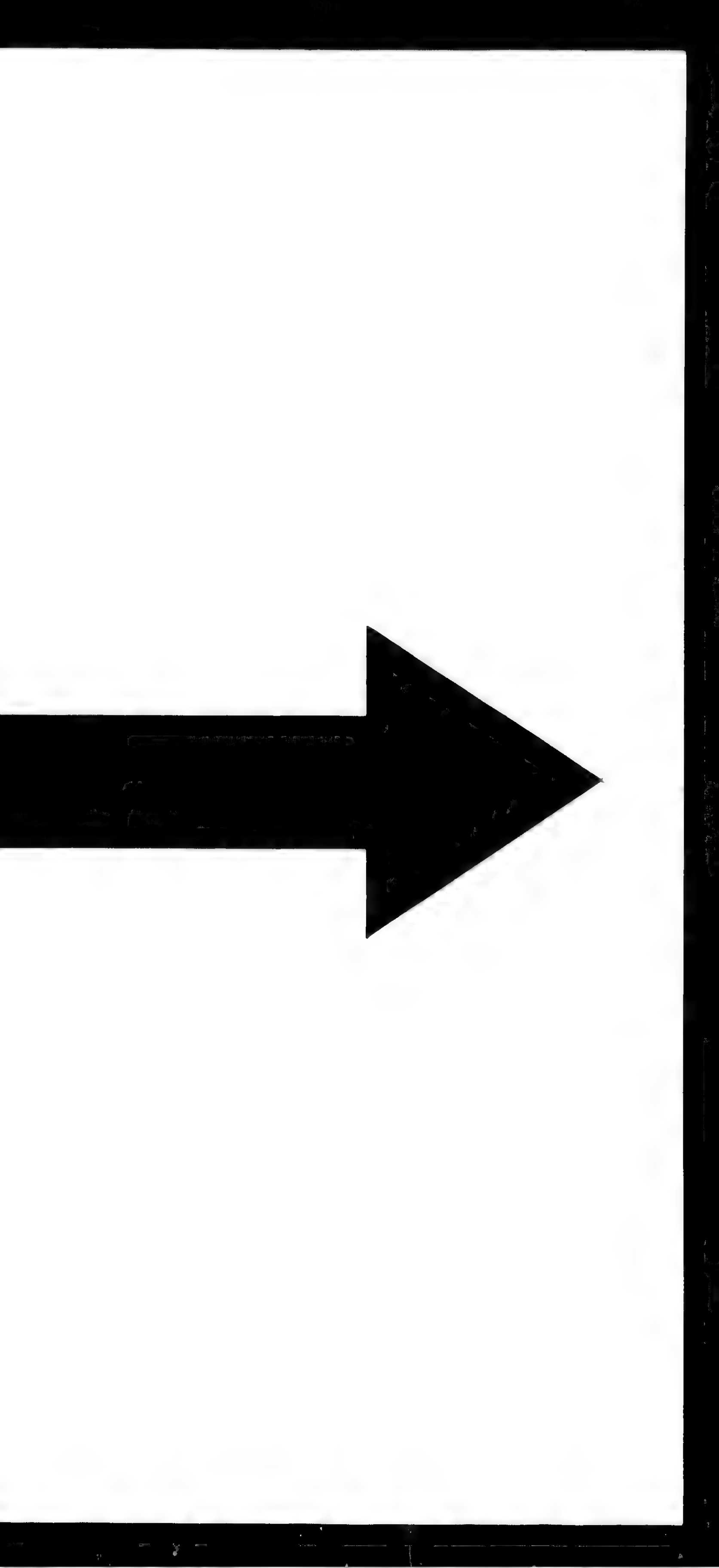
Le ſens eſt que, comme la tulipe a les illes rouges & le fonds tout noir, l'amant de même le cœur brûlé & le viſage en-mé.

Quelque haut qu'une beauté porte la tête, touche toujours des pieds à terre.

Si tu demandes quel mal tu fais à la fourmi marchant ſur elle?

Je réponds en te demandant quel mal te fait éphant en marchant ſur toi.





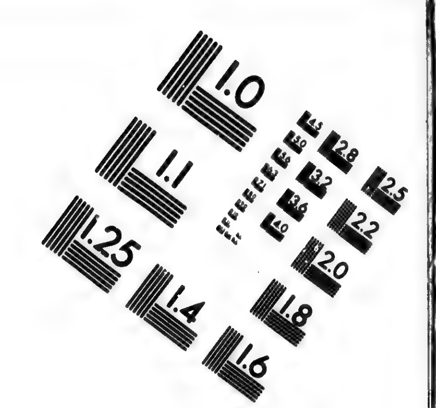
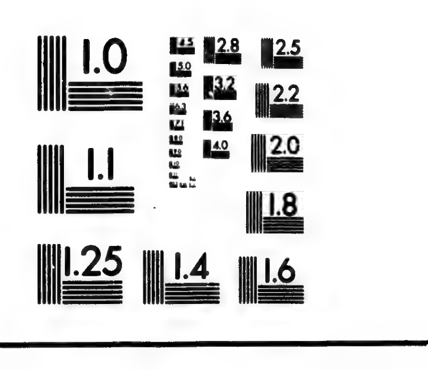
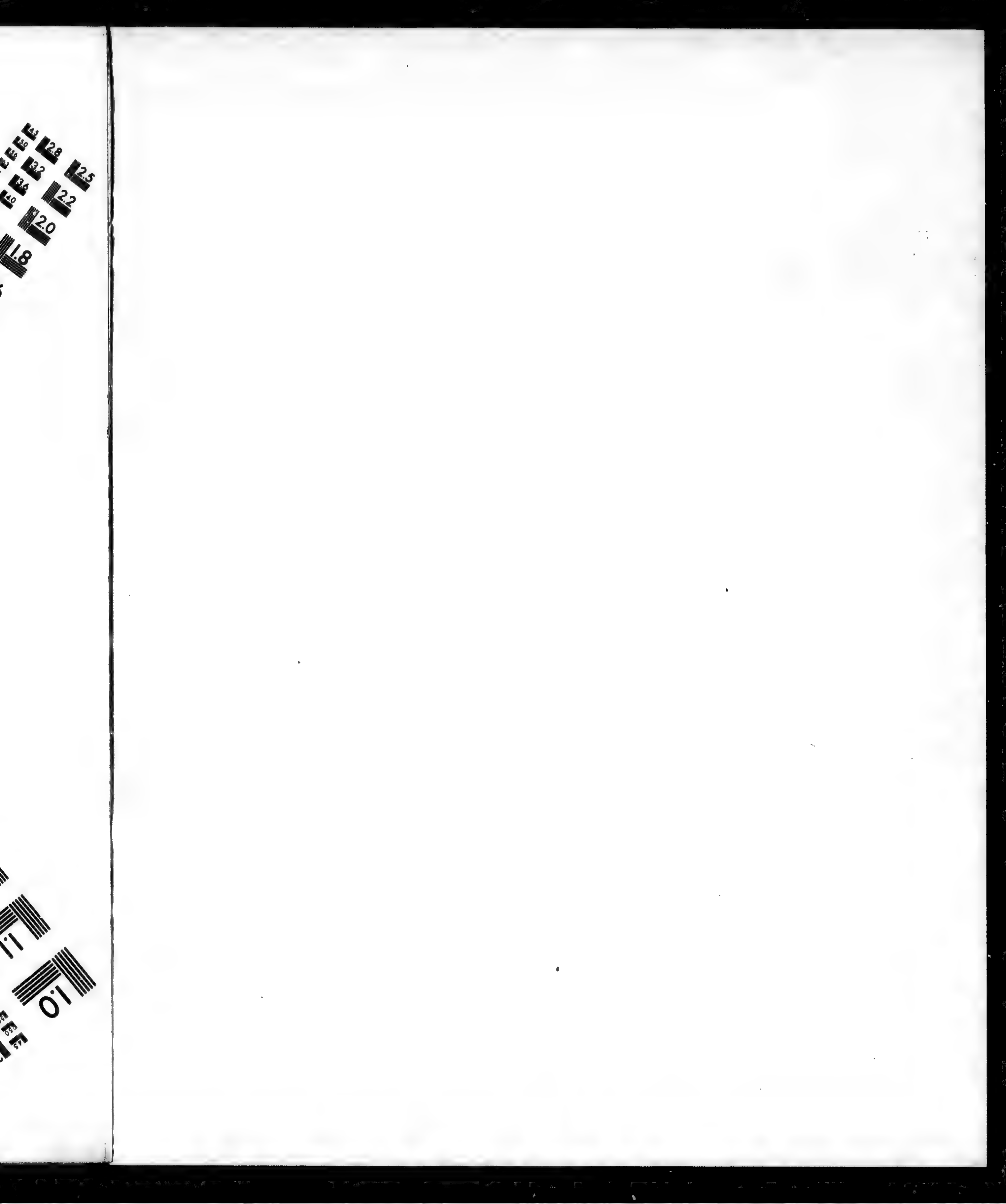


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



Perſe.

Je ne puis m'empêcher de dire que qua
on parcourt ces cabinets faits pour les déli
de l'amour, on ne peut ſe défendre d'un ce
tain attendriſſement qui fait qu'on en ſ
toujours malgré ſoi.

Les deux plus grands faubourgs d'Iſpah
ſont aux côtés de la grande allée. Le fa
bourg de *Codjoue* commence à la porte d'*H*
ſein-Abad: on y trouve d'abord les ruines
palais de ce roi, parmi leſquelles il n'y a r
d'entier; un collége, qui porte ſon nom, &
l'on voit ſon tombeau; une moſquée, un ba
& un hôpital de derviches.

Au-delà de ces bâtimens, on trouve la r
la plus longue & la plus large qui ſoit à
pahan: ſa largeur eſt de trente pas, & ſa lo
gueur d'un quart de lieue. On obſerve par
culièrement dans cette grande rue pluſie
grands hôtels, un *bazar*, un bain, & un ca
vanſerail fort ſpacieux, ainſi que deux gra
cimetières, dans leſquels il y a quatre peti
maiſons deſtinées à dépoſer les cercueils
morts qui ont déſiré être enterrrés vers
bylone, ou dans la Bactriane, dans les ſép
cres des imans.

Le faubourg d'*Abas-Abad*, ou la colo
d'*Abas*, commence à la porte impériale
l'appèle auſſi le quartier des gens de Tau

parce qu'il a été p
prince amena de T
C'eſt le plus gran
auſſi le plus bel e
cipales rues de c
des canaux larges
rang d'arbres, l'u
ſur le bord du ca
plupart des gens ri
La première ru
rant dans ce fau
riale, eſt longue d'
droite ligne : les p
trouve, ſont le
du roi, & celui
miniſtre eunuque,
a mémoire. Ce pa
place du faubourg
c'eſt une place r
dôme, qui tient au
liſſent; il n'y a poi
plus grand morceau
côtés de cette plac
carré, au ſommet
mens au coucher
comme dans la plac
vilége des grandes
donna à ce faub

parce qu'il a été peuplé d'une colonie que ce prince amena de Tauris, capitale de la Médie. C'est le plus grand faubourg d'Ispahan, c'est aussi le plus bel endroit de la ville. Les principales rues de ce fauxbourg ont au milieu des canaux larges & profonds, & un double rang d'arbres, l'un près des maisons, l'autre sur le bord du canal : c'est là où habitent la plupart des gens riches & de qualité.

Perse.

La première rue qu'on rencontre, en entrant dans ce faubourg par la porte impériale, est longue d'environ douze cents pas en droite ligne : les plus grandes maisons qu'on y trouve, sont le palais d'un des astrologues du roi, & celui de *Saroutaki*, ce premier ministre eunuque, dont les Persans révèrent la mémoire. Ce palais est près de la grande place du faubourg où se tient le marché : c'est une place ronde, couverte d'un seul dôme, qui tient aux quatre rues qui y aboutissent; il n'y a point dans le monde entier un plus grand morceau d'architecture. A l'un des côtés de cette place, est un pavillon haut & carré, au sommet duquel on joue des instrumens au coucher du soleil, & à minuit, comme dans la place royale; ce qui est le privilége des grandes villes seulement. *Abas* I[er]. donna à ce faubourg, pour y attirer des

Perse.

habitans. Ce grand & beau faubourg ren ferme plus de deux mille maisons, sans compte les édifices publics, qui consistent en douz mosquées, dix-neuf bains, vingt-quatre cara vanserails, & cinq colléges.

Le faubourg de *Cheic-Sabana* commence pour ainsi dire, au cœur de la ville. Aba le-Grand y plaça les chrétiens qu'il transpor de la Haute-Arménie & de la Médie. Ils habitèrent soixante ans. Abas II les envoy loger tous au bourg de *Juffa*, au-delà de rivière d'Ispahan, avec les autres chrétiens parce que les mahométans allaient nuit & jo s'enivrer chez eux.

Il y a plusieurs bâtimens considérables a dehors d'Ispahan, de ce côté-là; entr'autre la belle maison qu'*Abas II* fit bâtir, qu'o appèle *le petit mille arpens*. Il y a auprès tombeau d'un favori d'Abas II, où est fondation destinée à donner à dîner tou jours à cent pauvres persans. On lit sur le fro tispice cette sentence:

Une chemise sous une robe, de l'eau à boi & du pain à manger,

C'est assez donner à un passant; c'est bea coup pour qui doit mourir.

Parmi les petits faubourgs d'Ispahan, distingue celui de *Deredechte*: il est termi

ar un grand cimetière, qui porte le nom Perse.
l'un saint des mahométans, enterré sous un grand mausolée, qui a deux tours faites comme des clochers. Les Persans enseignent que les saints sont investis de deux prérogatives incommunicables; savoir, d'être prophètes dans ce monde, & intercesseurs dans l'autre. Tel est le sens de la sentence inscrite sur le mausolée:

Logez-vous dans le voisinage des gens de bien, soyez leur voisin, s'il se peut, dans le tombeau.

Non loin delà, est un autre sépulcre, au milieu d'un grand jardin, entouré de hautes murailles: on y descend dans une cave souterraine, quon appèle la fosse des prières, où les dames de qualité mahométanes vont pleurer & gémir en particulier, sans être vues des Persans.

On montre particulièrement dans ce faubourg la maison de *Kel-Anaget*, comme celle d'un personnage fameux; c'était le bouffon d'Abas-le-Grand. On raconte des choses merveilleuses de la posture, de l'air plaisant & burlesque de ce personnage qui avait le talent de faire rire quand il voulait, par le seul maintien de son corps, & dont l'esprit était

Perse.

tout-à-fait vif & sensé. Voici une de ses ré-parties.

Abas-le-Grand, informé du funeste effe que produisait la décoction de pavot, fit fermer les cabarets où on la débitait. Cette décoction, qui n'est que le suc du pavot cuit réjouit fort sur-le-champ, rend gai & de bonn humeur; mais quand elle a fini d'opérer, o est plus morne & plus inquiet qu'auparavant de sorte qu'à la longue, on devient plus lâche, plus triste, plus pesant, & qu'enfin o en meurt. Mais cette boisson a ceci de plu nuisible encore, c'est qu'on ne saurait plu s'en passer quand on s'y est accoutumé; &, l'on essaie de la quitter, il y va de la vie Cette défense fit périr bien des gens, beaucoup d'autres tombaient dans la langueur, tout le monde murmurait. Mais le roi s'éta déclaré : on aurait couru les plus grands dangers si on avait voulu lui représenter les suite funestes de son édit; & personne n'osait l en parler. *Kel-Anaget* se chargea de cet commission, & promit que la première fo que le roi sortirait, il le lui dirait ouvertement. Deux jours après, le roi allant à chasse, *Kel-Anaget* fit aussitôt dresser une boutique près de la porte du sérail, par où le r devait rentrer. Il remplit sa boutique de pièc

cette grosse toile avec laquelle on fait les ires des morts : il prit avec lui deux ou is de ses gens, & ordonna à quatre ou cinq tres de venir à l'heure du retour du roi dender de la toile, & de faire les empressés. ssitôt qu'il vit le roi s'approcher, il se mit mesurer & à couper de la toile, aidé de ses ns, criant à l'un : *portez tant d'aunes chez tel seigneur ;* à l'autre, *portez tant d'aunes ns telle maison.* Quand le roi fut vis-à-vis, se mit à crier encore plus fort, & comme était trop pressé : *attendez, attendez, par nom de Dieu*, vous aurez tous de la toile, t qu'elle durera. Le roi, frappé de tout ce uit, & fort étonné de voir une boutique à porte du sérail, demanda, tout indigné, & s'arrêtant, quel était l'insolent qui avait é venir planter là sa boutique. *Kel-Anaget* montre, l'aune à la main, avec sa mine uffone. Le roi ne put s'empêcher de rire, lui disant : *Eh quoi ! es-tu devenu vendeur de le ? est-ce pour cela que je ne t'ai vu de la naine ?* Sire, repartit sérieusement le bouf- n, *je ne suis plus homme de cour, je suis rchand de toile.* Comment, répondit le roi, *ce quelque chose de plus lucratif que mon vice ?* Ah ! Sire, répliqua l'autre, *par le m de Dieu, vous ne savez guère les nouvelles.*

Perse.

Perse.

Depuis que vous avez défendu cette décoction de pavot, ces pauvres gens, qui en faisaient leurs délices, meurent par centaines. La toile à ensévelir est renchérie de moitié. Je viens d'envoyer tant d'aunes chez un tel seigneur, tant chez un autre, qui sont tous morts. Tant qu'on ne boira plus de cette décoction, je ne ferai point d'autre métier. La plaisanterie eut son effet. Le roi comprit qu'il était impossible de déshabituer ses sujets de ce breuvage, & il révoqua sa défense.

CHAPITRE VII.

la magnificence de la cour du roi de Perse. — Titres qu'il prend. — Du palais des mmes du roi. — Du couroue ou de la dé-nse d'approcher des femmes, des eunuques.

A pompe de la cour du roi de Perse & de at de sa maison se manifeste particulière-t en trois occasions, dans ses fêtes, soit à ille, soit à la campagne, dans ses voyages, ans la réception des ambassadeurs. Perse.

es fêtes du roi se donnent ordinairement de grandes salles ouvertes à divers étages. entre dans les jardins par une allée de ds arbres sous lesquels sont rangés douze x chevaux, attachés à une grosse corde soie & d'or tendue à terre, avec de gros s d'un pied de long & gros à proportion, d'or, fichés en terre jusqu'à la tête, dans elle passe un gros anneau. On attache les vaux à cette corde par un licou de soie & à deux têtes, de manière que le cheval enu des deux côtés. On met devant eux

Perse.

des sceaux si lourds & si grands, qu'un hom
n'en saurait porter un quand il est plein
y étale aussi toutes les ustensiles d'une écu
marteaux, clous, étrilles, fers, caparaço
avec des chaînes; tous ces objets sont de
or massif. Les harnois des chevaux sont c
verts de pierreries. Le premier l'est de
mans, le second de perles, le troisième
rubis, les quatre suivans le sont d'émeraud
le huitième l'est de saphirs; les deux suiv
le sont de toutes ces pierres mêlées ense
ble; & les deux derniers sont garnis de
quoises. Les selles sont, devant & derriè
d'or massif couvert de pierreries. Les étr
sont de même.

Le trône du roi est au fond de la premi
salle, couvert d'une étoffe blanche, bro
de perles à l'entour: le dossier, ainsi que
deux petits coussins de côté, sont aussi couv
de pierreries. Le roi en porte sur ses ha
pour des sommes immenses. Ce sont la p
part des pierres de couleur; car ce sont ce
qu'on estime le plus en Perse. Derrière
sont rangés neuf ou dix petits eunuques,
dix à quatorze ans; ils sont très beaux &
chement vêtus. Ils font un demi-cercle
rière le roi, & semblent être des vraies
tues de marbre, tant ils sont immobiles,

les mains ſur l'eſtomac, la tête droite & les yeux arrêtés. Il y a derrière eux des eunuques plus âgés, ayant des mouſquets ſur l'épaule, garnis d'or & de pierreries. A la droite du roi, eſt le premier eunuque, ayant à ſa ceinture un petit coffre d'or, plein de mouchoirs & de parfums, pour en préſenter au roi quand il en demande. Aux deux côtés de la ſalle ſont aſſis les premiers officiers du royaume, les gouverneurs & les intendans des provinces; à l'autre côté ſont les cèdres ou grands pontifes, qui, comme on voit, ſont à la main gauche, & n'ont que la ſeconde place dans la ſalle de deſſous. On voit une foule de courtiſans richement habillés, & qui ſe tiennent debout dans la contenance la plus reſpectueuſe.

Perſe.

Lorſque le roi eſt entré, & après le ſignal donné, la muſique commence, & les danſeuſes ſuivent. On ſert enſuite une colation à chacun ſur des napes de brocard d'or: elle conſiſte en un ſervice de quinze ou ſeize baſſins d'or & de porcelaines, pleines de fruits verts ou ſecs, &c. Quand on ſert le vin, le roi en boit le premier; alors les cèdres ou grands pontifes ſe retirent, parce que le vin étant défendu, ils croiraient commettre un péché s'ils demeuraient dans un lieu où l'on

en boit. L'un de ces jeunes seigneurs qui présens, ou l'un de ces beaux eunuques, d'échanson. Il ne donne à boire qu'à que le roi désigne. Quand l'heure que l a marquée pour le repas est venue, il signe de servir. Alors on dessert les fruits lève les napes, & on en étend d'autres, lesquelles on sert une infinité de plats service, qui dure quelquefois trois ou q heures, est suivi d'un troisième, où l'on principalement le pilo. Lorsqu'on ne point de vin à la fête, elle dure beau moins. Quand la fête se fait de nuit, les & les dehors sont éclairés d'une infinit lampes & de grands flambeaux à deux b ches, qui pèsent chacun cinquante marcs; lampes en pèsent soixante : tout ce se est d'or fin, & pèse deux mille quatre c marcs.

Perse.

Tant de faste rend ces fêtes très-brillan il y a trois cents personnes très-richemen tues. La majesté & la gravité de l'assem inspirent le respect; le silence y règne de manière qu'on n'y entend pas respirer. service s'y fait avec une promptitude veilleuse. Il me semblait que c'était là pièce de théâtre, où tout est parfaitem concerté. Ceux qui servent, sont déchau

archent ſur des tapis. Le roi eſt ſervi par aux petits eunuques, qui ſont à genoux Perse. nt lui : ils reçoivent les plats du cham-n, & les ſervent. On fait monter à trente-millions la vaiſſelle du roi de Perſe; it ſa valeur en 1666. La cour était alors Hyrcanie ; j'y étais auſſi, & j'y trouvai euſement un gentilhomme du roi de ce, & un député de la compagnie fran-. Nous vécûmes toujours enſemble : com-on les ſervait de la cuiſine du roi, & que and-maître, par l'ordre du prince, me t le même honneur, j'eus occaſion de chaque pièce de vaiſſelle : les grands avec leurs couvercles peſaient quatre-deux marcs chacun; c'eſt l'or le plus fin y ait. J'ai eu une fois de la ſœur du roi orceau d'un plat en paiement; ce mor-valait douze mille francs; les changeurs ndes, où je le portai, le prirent au plus itre. Il y a encore beaucoup de vaiſ-& de meubles d'or dans le ſérail, comme unuques me l'ont aſſuré; mais on ſerait à ſe méprendre en rapportant ce qu'ils . Cependant je crois qu'on peut aſſurer le roi de Perſe eſt le prince du monde le plus riche ſervice de vaiſſelle, & le de pierreries.

Perſe.

Quand le roi va à la campagne, ſon eſt magnifique & ſi nombreux que ſo il fait *courouc*, comme on parle, c'eſt-à- défenſe de le ſuivre à moins d'être m C'eſt ordinairement dans l'Hyrcanie que de Perſe va paſſer le printems ; durant ſaiſon l'Hyrcanie eſt un véritable paradis reſtre, ainſi que la Bactriane ; c'eſt un lent pays de chaſſe.

La marche du roi ſe fait avec la plus g pompe ; il eſt accompagné de toute ſa ſon ; le camp où il s'arrête chaque jou diſpoſé en manière de ville, tout s'y comme dans ſon palais : il ne fait ordi ment que deux lieues par jour, &, quo ait les plus belles tentes qu'on puiſſe vo trouve ſur ſa route des petites maiſons de ſance avec des jardins qu'on enferme da quartier.

C'eſt ſur-tout à la réception des am deurs que la Perſe étale une de ſes plus gr magnificences : du moment qu'un ambaſſ met le pied ſur les terres de l'état, il pelé l'hôte du roi & traité en conſéqu Le gouverneur & l'intendant de la pro s'empreſſent de le ſervir ; on lui don ſeigneur pour l'accompagner, & qui d pondre de lui ſur ſa tête. Il eſt défray

; tous les gran
t des préſens ; o
cour, où il eſt to
le reconduit de mê
pratique de l'Ori
eſt vrai qu'il s'y
on n'y connaît
ſi univerſelle en
ioſité, ou par un
faut pas douter
oir les ambaſſadeu
tation, ſe perdrai
enait inquiets &
. L'uſage ordina
g-tems les mbaſſa
audience, malgré
ils n'oſent ſortir d
oir eue. Les Perſa
ter un ambaſſadeu
g-tems ; ils diſent
ment, un ambaſſad
on eſt las de lui, &
de l'expédier qu
d'en être débarraſ
e vis à la cour de
j'y arrivai, un a
ol ; il avait un train
quatre mille cheva

...; tous les grands viennent le voir & lui ... des présens; on le conduit ainsi jusqu'à ... cour, où il est toujours logé & défrayé, & ... le reconduit de même hors du royaume. C'est ... pratique de l'Orient de tems immémorial. ... est vrai qu'il s'y fait peu d'ambassades, & ... on n'y connaît point cette habitude, qui ... si universelle en Europe, de voyager par ... iosité, ou par une espèce de fainéantise. Il ... faut pas douter que cette manière de re... oir les ambassadeurs & les étrangers de con... ation, se perdrait dans l'Orient, si l'on y ... enait inquiets & légers comme nous som... . L'usage ordinaire est de faire attendre ...-tems les ambassadeurs avant de leur don... audience, malgré leurs sollicitations, parce ... ils n'osent sortir de leurs maisons avant de ... oir eue. Les Persans croyent que c'est bien ... er un ambassadeur que de le retenir fort ...-tems; ils disent que, si l'on en usait au... ment, un ambassadeur aurait sujet de croire ... on est las de lui, & qu'on ne se met en de... de l'expédier que parce qu'on est bien ... d'en être débarrassé. Perse.

... vis à la cour de Perse, la première fois ... j'y arrivai, un ambassadeur du grand-... ol; il avait un train de huit mille hommes, ... quatre mille chevaux & de huit mille bêtes

Prese.

de charge, presque tous chameaux; i
six mois en chemin, depuis les frontières
qu'à la cour, & neuf autres mois avant d'a
audience; c'était un vieillard grave &
Le sujet de son ambassade était de redema
la ville & la forteresse de *Candabard*,
dans ces derniers siècles, a été l'occasion d
guerre perpétuelle entre les Persans & le
diens, comme *Bagdad* l'est entre les Pe
& les Turcs. Il semblait que dans cette
bassade les deux rois avaient pris à tâch
disputer à qui l'emporterait en fierté &
magnificence. L'ambassadeur avait apporté
quatre millions de présens destinés au roi
ses ministres, moitié en arg[illegible]t, moiti
étoffes & en pierreries, & deux millions
sa dépense. Le roi de Perse, par un esp
grandeur, ordonna que l'ambassadeur fût
duit lentement dans sa marche, & pour
trer encore que sa dépense ne lui était
charge, il n'accepta pas la moitié des
sens du grand-mogol, refusant tout l'a
comptant; & le jour d'après l'audience de c
de l'ambassadeur, il lui envoya un prése
cinq cents mille écus, les deux tiers en ar
que l'ambassadeur refusa aussi: le reste
sistait en pierreries, en brocard, en tapis
une grande quantité de choses précieuses

te de Perse aux Indes, & particulièrement quarante chevaux de grand prix. Perse.

Le titre ordinaire du roi de Perse est *cha padcha*, terme qui dans la langue du pays nifie : *faire les partages ou distribuer ;* c'est plus grand titre qu'on puisse donner en e; il répond au titre d'empereur en Eu-e. Les peuples de l'Orient disent qu'il n'y ue quatre grands potentats dans le monde : *Kan*, qui est le grand-tartare; le *Facfour*, est l'empereur de la Chine; le *Cha*, qui le roi de Perse, & le Kaiser, qui est le nd-seigneur. Voici les qualités que le roi Perse prend dans ses lettres-patentes :

Soliman, roi victorieux, seigneur du monde, ce très-vaillant, descendu de chère Sephy, Moussa de Hassen. Mais les qualités que ses ts lui donnent sont bien différentes; les ci :

Le plus relevé des hommes vivans, source de majesté, source de la grandeur, de la puisse & de la gloire; égal au soleil, chef des nds rois, dont le trône est l'estrade du ciel, nt du ciel dans le monde, centre du globe la terre, objet des vœux de tous les hommes uels, dispensateur des bons & des grands s, maître de la destinée, chef de la plus llente secte de l'univers, assis sur le siége

Perse.

impérial du premier être temporel, le plus gr
& le plus resplendissant prince des fidèles,
& sorti du trône qui est l'unique trône de
terre, roi du premier ordre, monarque des
tans & des commandans de l'univers, om
du dieu très-grand répandue sur la face des ch
sensibles, premier noble de la plus ancienne
blesse, roi, fils de roi, descendant des plus
bles rois, souverain, fils de souverain, en
des plus anciens souverains, empereur de
les tems & de tous les êtres corporels, seign
des révolutions & des mondes, père des
toires, très-heureux sultan SOLIMAN PAD
descendu de Sephy, de Moussa, de Hass
prince de la souveraine puissance, distributeu
couronnes & de trônes.

Ces titres ne sont pas, comme l'on v
pris des divers états & royaumes qu'il
sède, ainsi que c'est l'usage parmi nous:
ce sont des noms de vertus & de dignité
faut observer qu'en Perse chacun prend co
il veut les plus grands titres, pourvu qu'i
mette après son nom; il n'y a que le roi
puisse les mettre devant le sien; & c'est la
tinction qu'il y a entre le prince & le suje

Les Persans appèlent *harem* ou lieu
les appartemens des femmes : on dit ordi
rement que le roi entre, quand il lui p

ns le sérail de ses sujets sans exception. Je fais ce qui en est, car, il y en a très-peu d'exemples. J'ai vu dans les fêtes que les grands seigneurs lui donnaient, qu'il y entrait : on m'a assuré que c'était après qu'on en avait prié, & qu'on avait disposé les choses pour cela. On raconte que le roi Abas-le-Grand, dînant un jour chez le fameux *iman Kouli-Kan*, gouverneur de la province de Perside, généralissime des armées, un des plus puissans sujets dont on ait jamais entendu parler, voulut, après avoir bien bu, entrer dans le sérail sans en avertir le maître. Le capitaine de la porte se mit au devant du roi, & lui dit : *Qu'il n'ouvrirait la porte qu'à son maître, & qu'il ne laisserait entrer dans le sérail d'autre moustache que la sienne.* Le roi lui répondit : *Comment ! ne savez-vous pas qui je suis?* Oui, dit-il, *je sais que vous êtes le roi des hommes, mais vous n'êtes pas celui des femmes.* Abas-le-Grand trouva cette réponse fort bonne, & dans la suite récompensa le capitaine, en lui donnant un de ces petits gouvernemens qu'on appèle *sultanie*.

Perse.

Les femmes sont plus étroitement gardées en Perse, qu'en aucun autre endroit de la terre. La passion de l'amour y est extrêmement violente, & par conséquent la jalousie

Perse.

y eſt auſſi plus forte que dans la plupart d
pays voiſins. Je trouve toujours la cauſe
l'origine des mœurs & des habitudes des Orie
taux dans la qualité de leur climat, ayant o
ſervé dans mes voyages, que comme les mœu
ſuivent les tempéramens du corps, le temp
rament du corps ſuit la qualité du climat;
ſorte que les coutumes ou les habitudes d
Perſans ne ſont point l'effet d'un pur capric
mais de quelques cauſes naturelles, qu'on
découvre qu'après une exacte recherche. L
Perſans fondent leur jalouſie ſur d'autres r
ſons : ils rapportent que leur légiſlateur, à l'
gonie, leur dit pour derniers mots : *Gardez v*
tre religion & vos femmes : paroles que ſes ſe
tateurs, animés d'une jalouſie exceſſive, o
citées depuis comme un commandement;
comme les mœurs des peuples tirent leur o
gine en partie des dogmes de leur foi, on e
ſeigne aux hommes, en Perſe, qu'il y va de
gloire de dieu & de leur ſalut, de ne
ſouffrir qu'on jète ſeulement les yeux ſur
appartemens où leurs femmes ſont enfermé
& de ne pas regarder eux-mêmes ceux où log
les femmes de leur prochain. Je me ſuis ſouv
trouvé, en voyageant, logé avec des femm
dans le même camp ou dans le même carav
ſerail, & j'ai toujours remarqué qu'on ſe déto

ait pour ne pas passer devant l'appartement où elles logeaient, & si par mégarde on en approchait de trop près, on criait aussitôt pour faire détourner; ce qu'on ne manquait pas de faire bien vîte, pour n'être pas exposé à être assailli par les gens qui se jetaient sur vous. Il faut aussi se détourner, quand on rencontre des femmes sur les chemins, quoiqu'elles aillent dans des berceaux couverts & fermés de toutes parts. Leur jalousie va encore plus loin; car, quand ils enterrent les femmes, ils tiennent un pavillon autour de la fosse, afin que les assistans ne puissent voir le corps qu'on y ensévelit. Perse.

Quant aux femmes, on leur apprend de bonne heure à faire consister leur honneur & leur vertu, non-seulement à ne pas désirer le commerce des hommes, mais même à n'en avoir jamais vu, & n'en avoir jamais été vues.

Il est très-difficile de savoir rien de certain de ce qui se passe dans les *harems* ou appartemens des femmes, que l'on peut appeler un monde inconnu, particulièrement ceux du palais du roi. Malgré toutes les informations que j'ai recueillies exactement pendant les douze ans que j'ai passés en Perse, je n'ai presque rien appris de tout ce qui concerne le gouvernement ou la police du sérail; les eunuques en disent bien quelque chose aux officiers du palais, suivant que l'oc-

Perse.

casion s'en présente; mais ces seigneurs garde fi secrètement ce qui leur est confié, qu'on les en entend jamais parler que dans quelq circonstance pressante.

L'appartement des femmes est ordinaireme le lieu le plus magnifique & le plus voluptue des palais de Perse, parce que c'est là où maître est le plus souvent, & où il passe la p grande partie de sa vie. Il y a dans le *harem*, mêmes offices qu'à la cour, c'est-à-dire, q y a des filles revêtues des mêmes titres q les officiers de la maison du roi : on assure mê qu'il y a des offices de guerre, comme un ca taine des gardes, un général des armées, &c. y a des filles chargées de faire la prière pub que, & d'enseigner les devoirs de la religion

Le harem du roi est séparé en divers corps- logis qui n'ont aucune communication l'un a l'autre. Quand le roi meurt, les femmes qui ont appartenu, sont mises dans un quartie part & enfermées pour le reste de leurs jou c'est ce qui fait que la nouvelle de la mort roi jète le sérail dans le plus affreux désesp Quand le roi a un fils, ou un frère en âge d livrer aux femmes, il lui donne une maîtr à son choix, ou même plusieurs, selon la c plaisance qu'il a pour lui ; il lui donne un lo ment à part dans un quartier du *harem*. Sa m

retire ordinairement avec lui, & ils n'ont Perse.
s de communication avec le reſte du *harem*,
e par la permiſſion ſpéciale du roi : ce pauvre
ince captif eſt obſervé avec la plus grande
ctitude. Il n'y a point d'homme ſur la terre
i ſoit plus contraint ; il n'oſe pas ſeulement
garder les filles dont on ne lui a pas permis la
iſſance ; la moindre intrigue ſerait fatale à
ute ſa maiſon, particulièrement à l'amante.
i oui dire qu'il en coute ſouvent la vie dans
s circonſtances, & qu'on enterre des filles
utes en vie, pour s'être laiſſées regarder ſans
avertir.

Chaque quartier du *harem* a ſon gouverneur
rticulier, & le ſérail entier eſt ſous le gouver-
nent d'un eunuque : cet eunuque eſt toujours
elque vieux eſclave, difforme & fantaſque,
s la conduite duquel vous pouvez penſer à
el point des jeunes beautés vivent dans le
rtyre : on dit que l'ordre, le ſilence & l'obéiſ-
ce du *harem* ſont incompréhenſibles. L'eu-
que qui était de mon tems gouverneur du
ais, ſe nommait *Aga-Chapour* ; j'ai eu plu-
urs fois affaire à lui ; il était ſavant, & depuis
'il avait reconnu que j'avais quelque littéra-
e, il me faiſait un accueil plus favorable
'à la plupart de ceux qui l'approchaient. Sa
arge le faiſait reſpecter & craindre dans la

ville, & une recommandation de sa part va[illegible] bien un ordre du premier ministre.

Perse.

On envoie continuellement dans le har[illegible] les plus belles personnes du royaume ; il [illegible] entre que des vierges : quand on apprend q[illegible] y a une belle femme en quelque endroit que [illegible] soit, on la demande pour le harem, & on ne [illegible] refuse jamais. On se croit trop heureux d'av[illegible] quelque chose qui soit agréable au roi, & s[illegible] tout quand c'est une fille de qualité, parce q[illegible] la famille est bien aise d'avoir une parente [illegible] puisse appuyer ses intérêts auprès du souvera[illegible] Le plus grand nombre des filles qui sont d[illegible] le sérail sont nées en Géorgie, en Circass[illegible] où il semble que la beauté répande ses charm[illegible] avec plus de libéralité qu'en aucun autre [illegible] droit du monde.

Entre toutes les femmes qui deviennent gr[illegible] ses, il n'y a que celle qui donne le jour [illegible] premier mâle, qui ait sujet de bénir son so[illegible] parce qu'elle peut espérer d'avoir un jour [illegible] rang, l'autorité & le bonheur de mère de so[illegible] verain ; les autres sont reléguées dans un c[illegible] du sérail, chacune avec son enfant, où el[illegible] vivent toujours dans la crainte de les voir p[illegible] vés de la vie, ou de la vue par l'ordre du so[illegible] verain : de-là vient que toutes ces favo[illegible] tes appréhendent d'avoir des enfans, [illegible]

Perse.

le roi a un fils ; le bonheur où elles aspi-
toutes, est d'être mariées ; c'est à quoi elles
viennent quelquefois. La mère du roi a tou-
s des intrigues avec la plupart des ministres
ffic[illegible] de l'état, plus ou moins importan-
selon son génie & son crédit ; ils ne man-
nt presque jamais de lui demander une fille
harem pour eux, ou pour un de leurs fils.
lquefois on donne une de ces belles captives
grands seigneurs, sans qu'ils y pensent,
me une grace insigne qu'on veut leur faire.
première fois que je fus à la cour de Perse,
oi envoya une fille du *harem* au surinten-
t de sa maison ; c'était la nuit : ce favori n'y
sait pas, & ne s'en souciait guère, selon
es les apparences, car il était âgé & acca-
des soins de son ministère ; cependant, soit
tique ou complaisance, il fut trois jours
sortir du *harem* pour aller voir le roi ; il
a tout ce tems auprès de sa nouvelle maî-
se. On marie souvent de ces filles du sérail
r en décharger le palais, lorsqu'elles sont
rop grand nombre, & alors on les donne
officiers des armées ; on en marie aussi quel-
s-unes pour les punir & à dessein de les ren-
malheureuses ; on les donne pour cela
es gens de basse condition : c'est de ces
mes-là qu'on apprend des nouvelles du

[redacted] sérail beaucoup plus aisément que des eu-

Perse. ques.

On sait encore des nouvelles de ce lieu réservé, par les matrones qu'on y fait ve quand les accouchemens sont difficiles; ce n'arrive pas souvent, car il n'y a point de ges-femmes dans un pays où l'on accouch aisément : enfin, on sait les nouvelles de lieu par les nourrices ; car, les enfans du roi sont jamais alaités par leurs mères.

La garde du sérail est composée de trois co différens. Celui des eunuques blancs est le mier, ils gardent le dehors sans approcher femmes, ni aller assez avant dans le *ha* pour en être vus ; on est jaloux d'eux mal leur impuissance, & cette jalousie est fon sur la raison, que les dames du sérail pourrai juger par le teint de ces européens, qu'il y a hommes plus beaux que celui à qui elles partiennent. Le second corps est celui des nuques noirs ; ils ont leur logement autour la seconde enceinte, où ils se tiennent, & ils sont mandés, suivant le besoin qu'on on prend les vieux & les décrépits pour cher des femmes, & pour faire leurs me ges ; les autres sont employés au dehors, c -dire, à aller & venir, à porter & à travail

e troisième corps des gardes est celui des
s. Les favorites du roi & ses maîtresses sont
ce corps des gardes : il y en a toujours six
tion nuit & jour ; elles servent à tour
rôle une fois la semaine, avec une vieille
qui leur tient lieu de mere pour les gou-
ner. Les filles sont logées séparément, ou
au plus deux dans une chambre, une jeu-
& une vieille, sans qu'il soit permis de
isiter d'une chambre à l'autre ; elles ont
cune leur pension payée en argent & en
fes, un certain nombre de domestiques &
x eunuques, dont l'un a moins de dix ans,
l'autre plus de cinquante. On observe tou-
ces filles de fort près, de peur qu'elles
se livrent à des intrigues ou à des complots
tre leurs rivales, ou qu'elles ne deviennent
oureuses les unes des autres. Les femmes
ont vécu dans le sérail, rapportent des cho-
surprenantes de la passion avec laquelle les
es se livrent entr'elles à la débauche; de
jalousie que les favorites ont l'une contre
tre; de leurs trahisons, de leurs haines,
elles portent jusqu'à la fureur. Ces jalousies
nt les plus cruels effets du monde;
le roi, qui ne trouve, parmi toutes ces
mes perfides, ni amour, ni attachement
ère, dégrade les unes, rend esclaves ses

Perse.

Perſe.

favorites, en leur faiſant remplir les plus emplois, & dans les quartiers reculés du rail; il en fait châtier d'autres à coups de ges; il en fait mettre à mort; il en fait me brûler les unes, & enterrer d'autres to vivantes.

Les femmes du ſérail ſe ſervent de b coup de ſortiléges, au moyen deſquels prétendent faire haïr leurs rivales, où les dre ſtériles, ou ſe faire aimer, captiver l'e de leur maître, & en avoir des enfans. femmes des juifs vont dans les harems, prétexte de vendre des étoffes ou des parfu & donnent des recettes pour des breuvag & des avis à toutes les jeunes filles amoureu auprès deſquelles elles peuvent s'inſinuer; les eunuques, qui ſe moquent de ces philt les veillent de près; mais les femmes ſo adroites & ſi diſſimulées, qu'elles les tr pent toujours, malgré toutes leurs préc tions.

Les Perſans diſent que les femmes ne vont que pour le plaiſir & la génération ne font aucun cas de leur adreſſe, de leur prit, ni de leur application au travail; elles ne ſe mêlent preſque de rien, pas mê du ménage; elles paſſent leur vie dans la n chalance, l'oiſiveté & la molleſſe, étendues

its : elles paſſen
er par de petits
grandes voluptés
le tabac du pays
eut prendre du r
, ni s'en reſſent
liquent à des ouv
ent très - bien. On
e toute apprêtée,
tout faits, comm
femmes du harem
iſite; & en géné
de Perſe ſont cell
orſque les femme
m & vont dans l
e que de nuit,
he cent pas devan
pas derrière, cria
turc, qui ſignifie
dans cet uſage v
tire, & que perſ
fait peur en Perſe
deux fois : chacun
déchaîné. Des eu
ngs bâtons à la m
liers & les femmes
font pas retirés;
oins de fureur,

Perse.

lits : elles paſſent tout le jour à ſe faire
er par de petits eſclaves ; ce qui eſt une
grandes voluptés des Aſiatiques ; ou à fu-
le tabac du pays, qui eſt ſi doux, qu'on
eut prendre du matin au ſoir, ſans s'en-
, ni s'en reſſentir. Les moins vicieuſes
liquent à des ouvrages à l'aiguille, qu'el-
ont très-bien. On leur donne leur nour-
e toute apprêtée, & quelquefois leurs ha-
tout faits, comme on ferait à des enfans.
femmes du harem du roi ne vont jamais
iſite ; & en général les plus grandes da-
de Perſe ſont celles qui ſortent le moins.
orſque les femmes de qualité ſortent du
m & vont dans la ville, ce qui n'arrive
e que de nuit, un nombre de cavaliers
he cent pas devant, & un autre nombre
pas derrière, criant, *courouc, courouc ;*
turc, qui ſignifie *défenſe, abſtinence*, &
dans cet uſage veut dire, que le monde
tire, & que perſonne n'approche. Cette
fait peur en Perſe, & l'on ne ſe le fait pas
deux fois : chacun fuit, comme ſi un lion
déchaîné. Des eunuques à cheval, avec
ngs bâtons à la main, marchent entre les
liers & les femmes, pour frapper ceux qui
ſont pas retirés ; ce qu'ils font avec plus
oins de fureur, ſuivant la qualité de la

Perse.

dame qu'ils conduisent. Le *courouc*, q fait pour les femmes du férail du roi, eft à-fait terrible; car il y va de la vie pour homme qui se trouve sur leur chemin, ou l'espace interdit, qui eft toute l'étendue laquelle on pourrait appercevoir les cham qui portent ces belles femmes; si c'eft da ville qu'elles passent, on défend de se t ver dans la rue par où se fait la marche dans les rues voisines, qu'on environne de tes droites, comme si c'était des murailles; si elles vont à la campagne, on chasse tou hommes des villages, une lieue à la ro il y a un régiment destiné particulièrem cette fonction; ils vont le jour précédent b les campagnes, pour avertir les hommes telle heure ils aient à s'enfuir, parce les femmes du roi doivent passer; on ferai à mort, à la moindre résistance. Deux h avant que le férail ne sorte, ces soldats re nent aux mêmes lieux, & font continuelle des décharges d'artillerie, pour avertir retirer sur-le-champ; ils en usent ain toute la route; à ce signal du mousquet, ceux qui sont dans les montagnes ou da défilés, se retirent & se cachent; une h après, les eunuques se mettent en campa &, s'ils rencontre quelques hommes dans

défendu, ils le mettent à mort. Ces voya- Perse.
me firent coucher deux fois hors du lo-
& m'en firent sortir à minuit; car, quand
vie en prend aux dames, on fait sortir tout
monde de son lit & de son logis, pour s'en-
où bon semble, pourvu que ce soit hors de
ceinte de la route marquée pour le sérail:
il neige, qu'il pleuve, ou qu'il gèle à pierre
dre; qu'il faille passer des bourbiers jusqu'à
jambes, c'est à quoi on n'a point d'égard;
faut que tous les hommes fuyent, depuis
e de sept ans, malades ou non; on laisse
maison à la garde des femmes, s'il y en a.
On a aussi défendu aux femmes de se trou-
à la rencontre du sérail, dans la crainte
il ne s'en trouvât quelqu'une qui donnât de
mour au roi. Les chrétiennes arméniennes ont
cause de cette défense: quand le roi traver-
le bourg de *Julfa* avec son sérail, elles
présentaient toutes à lui, vêtues des plus
es atours; les unes, avec des requêtes en
eur de leur maris; les autres, sous prétexte
voir, mais en effet cherchant à être vues
à plaire. J'ai entendu raconter qu'un jour,
nt cette défense, les femmes de *Julfa* se
cèrent sur le chemin du roi, parées avec
e la recherche dont elles étaient capables;
des dames du sérail leur cria tout haut:

Perse.

Coquettes, effrontées, n'êtes-vous pas conte[...] d'avoir chacune votre homme, sans que v[...] veniez vous mêler parmi nous, qui som[...] quatre cents pour un seul, avec l'intention [...] nous l'enlever.

Il y a un grand nombre d'eunuques dans [...] le royaume de Perse, & l'on peut dire en q[...] que manière qu'ils le gouvernent, & qu'ils [...] sont les maîtres, parce que, dans toutes [...] grandes maisons & particulièrement dans c[...] du roi, ils ont la confiance du maître, la g[...] de de son trésor & le maniement de ses [...] faires. Les femmes sont principalement [...] leur inspection, & comme sous leur tute[...] ils les accompagnent par-tout; ils n'ont cep[...] dant pas la liberté d'entrer dans leur cha[...] bre, quand elles y sont seules. Le *harem* [...] s'ouvre ou ne se ferme, que d'après leurs [...] dres. Les eunuques, dans les grandes maiso[...] sont les précepteurs & les gouverneurs [...] enfans; ils leur apprennent d'abord à lire [...] écrire, les principes de leur religion, & [...] élémens des sciences. Les fils du roi, qui [...] sortent jamais du palais des femmes que p[...] monter sur le trône, n'ont point d'autres [...] gens ni d'autres maîtres.

J'ai vu des eunuques fort savans; & il y [...] a dans le harem du roi, qui sont habiles [...]

arts méchaniques. Le feu roi savait des- Perse.
er & peindre, ainsi que je m'en convain-
is, en voyant les modèles des grands bijoux
il me donna peu avant sa mort, & qu'il
ait faits de sa main, comme il me le fit dire ;
savait aussi tourner en bois & en pierre, cho-
qu'il ne pouvait avoir appris que des eu-
ques : ils coutent beaucoup ; leur prix varie
on l'âge, l'esprit, la taille & l'éducation :
and on les achète, ils ne sont guère âgés
de huit à seize ans ; on ne les réduit
cet état déplorable qu'entre sept & dix ans.
Les eunuques viennent tous des Indes, la
part de la côte de Malabar, où le teint des
itans est très-basané ; il en vient aussi du
fe du Bengale, où le teint est olivâtre ; les
rs viennent d'Afrique ou d'Éthiopie, & les
ncs, de Géorgie & de Circassie ; mais il y
a peu de ces deux dernières espèces : le roi
ul le droit d'en avoir de blancs. Le nom-
des eunuques dans les maisons des grands
gneurs, est ordinairement de six à huit ; il
de trois à quatre dans les maisons des moins
es ; on en compte jusqu'à trois mille au
ice du roi. C'est la jalousie des hommes,
a produit en Orient cette invention cruelle
énaturée de faire des eunuques ; mais quoi-
, dans l'origine, ils ne fussent destinés qu'à

Perse.

garder les femmes, on les a trouvés propre
d'autres services, & capables des plus gra
des affaires ; en effet, les eunuques devenan
par l'état où on les met, beaucoup moins su
ceptibles de l'amour ou de l'ambition, les de
grandes sources des désordres de la vie civi
ils doivent être moins passionnés que les
tres hommes; ils n'ont, ni femmes, ni
fans, ni parens même, puisque la plupart
savent point de quel pays ils sont; on p
ajouter qu'ils n'ont pas même les relations
l'amitié; la manière dont ils vivent, leur
l'occasion & le tems de faire des amis. Il
évident qu'ils s'attachent plus fortement
les autres hommes aux fonctions qu'ils on
remplir, & aux maîtres de qui dépend l
destinée : ce que je dis des eunuques, est
tout vrai de ceux de Perse : aussi, trouve-t
dans le pays, qu'ils sont plus rusés, plus secre
plus retenus, plus fidèles, & même plus p
dens que les autres hommes; mais, en éch
ge, ils sont cruels, vindicatifs, impitoyabl
dissimulés, lâches. Il y a des eunuques
ressentent la passion de l'amour, & qui rech
chent le commerce des femmes : on en d
ne pour preuve que, lorsqu'ils parviennent
gouvernement de l'état, ils ont tous un sér
ce qu'il y a encore de certain, c'est que gé

lement en Orient, les femmes haïssent les nuques à la mort, comme des argus qui illent sur toutes leurs actions, & qui s'opsent à tous leurs plaisirs. J'observerai, en ssant, que l'opération par laquelle on fait un fant eunuque, cause la plus vive douleur; e est très-dangereuse, quand on la fait après ge de quinze ans; elle est assez sûre avant âge.

Perse.

CHAPITRE VIII.

De la nature du gouvernement en Perse, & l'économie politique. — Des charges. — la justice civile & criminelle.

Perse. LE gouvernement de Perse est despotiqu un seul homme y est le maître absolu de vie & des biens de ses sujets; car on exécu ponctuellement ce qu'il ordonne, quoiqu' voie la plupart du tems clair comme le jo qu'il n'y a nulle justice dans ses ordres, souvent pas même le sens commun. Rien met à couvert des extravagances de son c price; ni probité, ni zèle, ni mérite, ni se vices rendus : un mouvement de sa fantaisi marqué par un mot de la bouche, ou par signe des yeux, renverse à l'instant les ge les mieux établis, & les plus dignes de l'êtr les prive des biens & de la vie sans aucu forme de procès. Ces actes inouis d'une aut rité arbitraire ne s'étendent guère cependa que sur les grands de la cour, & plus partic lièrement sur les favoris du roi. Je me so

Perse.

ens qu'un jour un ſeigneur, nommé *Ruſtan-n*, m'était venu voir en ſortant de chez le i; il entra d'un air gai, prit un miroir, ſe it à ajuſter ſon turban en ſouriant; il me dit ſuite: *Toutes les fois que je ſors de chez le i, je tâte ſi j'ai encore la tête ſur les épaules, j'y regarde même dans le miroir, auſſi-tôt je ſuis revenu au logis.*

En effet, quand le roi eſt en colère ou dans vin, perſonne autour de lui n'eſt ſûr de ſes ens ni de ſa vie. Il diſgracie miniſtres & fa-ris d'un moment à l'autre; il fait couper mains & les pieds, le nez & les oreilles; fait mourir au moindre caprice, ſans ſa-ir même ce qu'il fait; & tel eſt la victime ſa fureur, à la fin de ſa débauche, qui commencement en était le plus cher com-gnon.

A quelque danger que ſe treuvent expoſés courtiſans, ils ne courent pas moins après faveur du prince. Comme ils ſont nés ſous te miſérable ſervitude, ils la ſupportent mme on fait les autres miſères humaines, & s la ſentir davantage. Ce n'eſt pas qu'ils ne ent capables de connaître le prix de la li-té: au contraire, quand les ſeigneurs per-s entendent parler de ces heureux pays de urope, où l'autorité des lois garantit la

Perse.

bien & la vie de chacun contre toute sorte violence, ils admirent & envient la félicité ces contrées. Mais il en est d'eux comme la plupart des gens à qui l'on parle de l'au vie, qu'on ne saurait pourtant détacher celle-ci.

Au reste, il ne faut pas s'étonner que gouvernement de Perse soit despotique & bitraire, puisqu'il est proprement militaire. Perse est depuis plus de mille ans un pays conquête, c'est-à-dire, depuis la ruine de monarchie persane par les mahométans. chacun sait que les gouvernemens milita sont par-tout arbitraires & absolus.

Le peuple, que sa bassesse met à l'abri orages, croit qu'il faut obéir au roi en tou choses, hormis en celles qui attaquent la ligion. Dans ces derniers tems, le premier nistre du royaume, après avoir été plus trente ans général d'armée, & gouverneur plus importantes provinces, s'est vu, dans premières années de son ministère, expos la persécution du roi, qui voulait l'oblige boire du vin, lui disant : *Pourquoi voulez-v seul à la cour refuser de boire avec moi?* effet, il était le seul qui résistât aux désirs roi. Tous les autres courtisans s'y étaient r dus, à la réserve des gens d'église, qui avai

é exceptés. Il répondit : *je ſuis agy, c'eſt-dire, j'ai fait le pélerinage de la Mecque, & ne puis boire de vin, ſans violer la loi de ieu.* Le roi répliquait : *Mille gens qui ont fait pélerinage de la Mecque, comme vous, en oivent ; faites-le par le ſouverain commande-ent de votre roi ;* mais ce ſage miniſtre perſiſta nſtamment dans les ſentimens de ſa reli-ion. J'ai vu quelquefois le roi le faire de-eurer à table ſix à ſept heures de ſuite : il lui iſait mille outrages ; il lui faiſait jeter du in ſur la tête, ſur le viſage, dans le cou de chemiſe ; il en faiſait mettre par force dans bouche ; tout cela ſe faiſait comme en riant, dans l'emportement de la débauche. Mais miniſtre, ſans s'étonner, repouſſait douce-ent ces excès, & refuſait toujours de boire. arriva deux ou trois fois que le roi le me-aça de la mort. Alors chacun ſe jetant à ſes ieds lui diſait : *Seigneur, ne vaut-il pas mieux oire une taſſe de vin que de ſe faire tuer ?* Pour i, il répondait : *Le roi a droit ſur ma vie, ais il n'en a pas ſur ma religion ; c'eſt pour-uoi j'aime mieux qu'il me faſſe mourir que de e faire boire.* Ce ſage miniſtre fut diſgracié ſuſpendu de ſa charge pluſieurs fois ; mais nfin, ſon zèle pour ſa religion l'emporta ſur fureur de ſon maître. Il fut rétabli glo-

Perse.

Perse.

rieusement, avec l'estime tant du public qu du souverain même, qui ne le sollicita plus d boire du vin.

La politique n'a point de marche assuré dans ce gouvernement. Tout y est réglé selo les circonstances, & chaque grande affaire s décide par une raison propre & particulièr Le roi agit ordinairement selon la direction d premier ministre & des principaux officiers d l'état. Mais, quand il s'agit de déclarer guerre ou de la soutenir, le roi assemble le principaux officiers de tous les ordres, & l'o consulte d'abord le livre nommé *karajamea* c'est-à-dire, le recueil des révélations futures livre, qui est pour les Persans, ce qu'étaien autrefois, pour le peuple romain, les livre sibyllins. Ce livre contient neuf mille vers & chaque vers une ligne de cinquante lettre On croit fortement, en Perse, que ce livr contient une partie des principales révolution de l'Asie, jusqu'à la fin du monde. Il est gard dans le trésor royal avec très-grand soin comme un original dont il n'y a ni copie, n double. Car on ne permet pas que le peupl en ait connaissance.

Ce qui embarrasse le plus les ministres, c sont les intrigues du sérail, où il se tient un manière de conseil privé, & qui donne la lo

...ut. Il se tient entre la mère du roi, les ...ds eunuques & les maîtresses les plus ha... & le plus en faveur. Si les ministres ne ...t pas accorder leurs conseils avec les pas... & les intérêts de ces personnes chéries ; ...ourent risque de voir leurs projets rejetés ...uvent tourner à leur préjudice. Perse.

...e royaume des Persans est héréditaire, & ...euls enfans mâles ont droit à la couronne. ...né des fils succède ordinairement à son père ; ...s ordinairement, car le roi peut nommer ...r son héritier, celui de ses enfans qu'il ai... davantage. A peine est-il monté sur le ...e qu'il envoie arracher les yeux à ses frè..., à ses oncles & à tous leurs enfans mâles. ...bandeau que ces princes aveugles portent ...nt les yeux, est un mouchoir de soie plié ...doubles, de deux pouces de largeur, ou ...ement un tafetas vert ; le nouveau roi ne ...t sa puissance affermie, qu'après que ses ...ens ont perdu la vue. Ce qu'il y a de très-...ulier, dans le droit persan, c'est que la loi ...l'état porte qu'il ne faut point élever sur ...trône d'homme aveugle.

...es enfans du sang royal sont tenus dans ... perpétuelle captivité, sur-tout les mâles, ...ne voient jamais d'autres hommes que leurs ...ens enfermés avec eux, & les eunuques

Perſe.

qui les gardent. Les enfans ſont élevés ſ
les yeux de leurs mères, & inſtruits par
eunuques jusqu'à l'âge de ſeize ou dix-ſept a
Alors, on leur donne un appartement ſépa
une belle fille à leur choix, & des dome
ques qui ne ſont autres que des filles &
eunuques. C'eſt tout ce que j'en ai appris,
je ſuis ſûr qu'on n'en peut ſavoir davanta
pluſieurs grands ſeigneurs avec qui je con
ſais familièrement tous les jours, m'ont
qu'ils n'en ſavaient rien eux-mêmes que
conjectures. On ne dit point au fils du roi q
eſt l'héritier préſomptif de la couronne, m
ſeulement qu'il eſt du ſang royal ; de mani
qu'il ne ſait jamais à quel ſort le ciel l'a d
tiné, que lorſqu'il lui met le ſceptre à la m
Qu'on se demande maintenant quelle capa
& quelle expérience ces rois de Perſe peuv
apporter au gouvernement de leur empi
n'ayant jamais eu occaſion de former leur
gement, ni de connaître les hommes &
affaires; élevés comme ils ſont dans la ſen
lité, ſans inſtruction, & parmi une douza
d'eunuques & de femmes.

Quand les princeſſes du ſang royal ſont
ſez bien dans les bonnes graces du roi, p
qu'il ſe porte à leur donner un époux; on
marie à un eccléſiaſtique bien fait & de bo

mille, mais jamais à un homme d'épée ni un homme d'état, de peur que cette grande fiance ne lui fît former des desseins contrai- au gouvernement. Aussi-tôt qu'une prin- sse est accouchée, on va en porter la nou- lle au roi, en lui demandant ce qu'il veut l'on fasse de l'enfant; & le roi en ordonne lon la considération qu'il a pour ses parens, selon l'humeur où il se trouve. Perse.

Comme c'est dans cette partie du monde, r-tout, que les rois se livrent aux plaisirs & la mollesse, ils se déchargent du poids des aires sur un grand-visir ou premier minis- . Il a inspection sur tous les gens en place, toutes les affaires civiles & criminelles, fi- nce, commerce, militaire, tout passe par s mains. Les autres ministres d'état, au nom- e de cinq, sont le *divan-begui*, surintendant la justice, le *courtchi-bachi*, chef des trou- s des frontières & général des courtches, *coular-agasi*, chef des troupes d'esclaves, *telfantchi-agasi*, général de l'infanterie, & *topchi-bachi*, grand maître de l'artillerie. n peut mettre de ce nombre le nazir ou sur- tendant de la maison du roi: ces ministres rment une espèce de conseil dont le grand- sir est le chef; mais leurs décisions ne sont rtaines qu'autant que le sérail ou le conseil

des femmes & des eunuques n'en ordonne
Perse.
autrement.

Les provinces ont à leur tête, les uns, intendans, les autres des gouverneurs ou ka ceux-là sont comme les fermiers du roi, ils sont obligés d'envoyer au trésor royal tributs qu'ils lèvent sur le peuple. Les gouv neurs sont autant de petits souverains qui chacun dans leur capitale, une cour souv magnifique & nombreuse. Ils n'envoyent roi que quelque présent des choses les p rares de la province; mais ils sont obligés tenir toujours sur pied & d'entretenir un tain nombre de troupes pour les besoins de tat. Dans les premiers siècles de la monarch on appelait ces gouverneurs des satrapes; ils n'étaient pas moins puissans alors qu'ils sont aujourd'hui.

Outre ces premiers officiers, le roi met core dans chaque ville un gouverneur pa culier qu'on appèle *sulton* ou *daroga*, qu la principale jurisdiction. Les justices inférieu sont celles des cazis ou juges: les uns établis sur les marchands, les autres sur troupes, & d'autres sont chargés de la poli ces tribunaux ne sont rigoureux que pour pauvres. L'argent a le même pouvoir en Pe qu'en Europe. A la vue de ce métal, les l

taisent, la justice s'endort, l'autorité se dé- Perse.
uille de ses droits. Ainsi le criminel opulent
rche le front levé ; le coupable indigent
le seul qui expie dans les supplices son crime
sa pauvreté.

Les peines les plus usitées, en Perse, sont
bastonade & le carcan. La bastonade est pour
menu peuple ; elle se donne sur la plante
pieds ; elle est fort douloureuse. On ne met
re au carcan que les personnes de consi-
ation, qui ne sont pas encore jugées. Ce
can est d'une structure singulière : il est long
près de trois pieds, & est composé de trois
es de bois, dont une plus courte que les
es, forme un triangle allongé. Le patient
cou pris vers le sommet du triangle, &
oing attaché à l'extrémité ; il marche ainsi
son carcan, & un des seigneurs de la
est chargé de le garder. Quand le crimi-
est condamné à mort, ce qui arrive fort
ment, on lui ouvre le ventre, ou bien,
s lui avoir percé le corps d'une infinité
rous, on y enfonce des mèches allumées,
n le promène ainsi par la ville. Si c'est un
rtrier, les juges le livrent aux parens du
t, qui lui font souffrir les tourmens que
engeance leur inspire.

oute disgrace, en Perse, emporte infail-

Perse.

liblement la confiſcation des biens, & c'eſt revers prodigieux & épouvantable que ce ch gement de fortune ; car un homme ſe trou en un inſtant, ſi entièrement dénué, qu'il rien à lui. On lui ôte juſqu'à ſa femme & ſes enfans ; il eſt enfermé ſeul, ſans autres temens que ceux qu'il a ſur le corps. Tout nature, pour ainſi dire, ſe ſoulève contre l on lui refuſe tout, quelquefois même un ve d'eau, ſous prétexte qu'on ne ſait pas enc ſi le roi veut qu'il vive.

Une choſe fort remarquable, dans la p tique de Perſe, c'eſt qu'elle ne montre auc défiance des ſujets à qui elle confie les grandes charges ; elle donne le gouvernem d'un état conquis, à celui qui en était au ravant le maître & en poſſeſſion. On emp de nouveau les grands que l'on a ruinés, cablés & traités avec la plus outrageante dignité, ſans rien craindre de leur reſſe ment. On y donne même de l'emploi aux p ces étrangers qui viennent ſe réfugier dan royaume, quoiqu'originaires des pays voi & ennemis. La politique perſanne n'en doute aucun inconvénient, pour deux raiſo l'une, c'eſt que l'on place ces princes en pays ſi éloignés de ceux où ils ont leurs bitudes, qu'ils ne peuvent pas y lier ni en

Perse.

ir de correſpondance quand même ils vou-
ient ; l'autre, c'eſt que, quand ils projéte-
nt une trahiſon, les gens dont on les en-
one l'auraient bientôt découverte.
Les courtiſans de Perſe font leur cour avec
nt & plus d'aſſiduité qu'on la fait en au-
lieu du monde ; ils vont à la cour ſoir &
in, quoiqu'ils n'eſpèrent pas, la plupart
tems, voir le roi, parce qu'il eſt quelque-
pluſieurs jours de ſuite ſans ſortir du ſé-
Les grands tiennent jour & nuit un valet-
pied à la porte du palais, afin d'être aver-
promptement des moindres choſes qui ar-
nt, & ſur-tout, quand le roi ſort de l'ap-
ement des femmes ; ce qu'il fait quelque-
inopinément, tant la nuit que le jour.
a ſituation de la Perſe fait ſa principale force ;
de tous côtés ſes frontières ſont défendues
par des mers & des déſerts, ou par de hautes
tagnes qui en rendent l'entrée très-diffi-
. Il n'y a que les Turcs que la Perſe ait
t de craindre. Les Indiens ſont des enne-
qu'elle mépriſe ; elle les a toujours battus.
Tartares ſont diviſés en pluſieurs princi-
tés ſéparées, & ne font la guerre que par
incurſions, ſans ſe mettre jamais en état
livrer bataille. Les Perſans ſont preſqu'aſ-
s de n'avoir rien à démêler avec les Turcs,

Perse.

tant qu'ils leur laisseront la ville de Bag elle est fort difficile à conquérir pour les sans; car elle est éloignée de trente lieues toute habitation, du côté de la Perse; & faut traverser ce désert pour y arriver, au que les Turcs peuvent y aller & y porter cilement toutes choses par le fleuve du Ty sur lequel cette ville fameuse est bâtie.

Les Persans sont naturellement brave belliqueux; mais le despotisme & le gou nement sanguinaire de ses rois, ont fort tardi ce courage & presque anéanti cette p sance. Le luxe, la sensualité & l'oisiveté, d' part, l'étude & les lettres de l'autre, on les principaux moyens pour efféminer les sans, si j'ose ainsi parler. Mais, rien n'y a contribué que cet esprit de jalousie, qui tro toujours des prétextes pour verser le sang grands du royaume, les plus distingués, par leur valeur, soit par leur sagesse. Ce dant, quoique l'esprit de la guerre se soit que tout-à-fait perdu, la Perse ne laisse d'entretenir de grandes forces; elles sont posées de trois corps de troupes, de mili de courtches & d'esclaves : ces derniers ment un corps de vingt-deux mille hom d'infanterie & de cavalerie, entretenu aux pens du roi. Ils sont presque tous géorg

étrangers. Les courtches sont les descendans anciens Tartares qui soumirent la Perse Perse. s le grand Tamerlan : ils sont au nombre trente mille, tous pâtres & endurcis aux travx de la campagne. Le corps des milices le plus considérable, au moins par le nom-. Ce sont les troupes que les gouverneurs provinces entretiennent pour la garde & la eté des frontières. Les courtches & les mis sont tous à cheval ; mais, ce qui fait la cipale force des armées & des états, j'ends la discipline & l'exercice militaire, n'est plus connu des Persans que des autres ples de l'Orient : aussi n'est-il pas surpre que la Perse & toute l'Asie aient été tant fois la proie des conquérans. Tantôt une poie de Grecs bien disciplinés mettait en fuite nations entières, tantôt un déluge de Bars inondait ces vastes contrées & procurait tre de héros aux Alexandres & aux Talans.

orsque les Persans sont à la veille de quel grande invasion, leur méthode est d'en tout le peuple qui habite la frontière acée, & de faire le dégât eux-mêmes d'une ière si étrange, que l'ennemi n'y trouve un brin d'herbe. Le dégât est si entier, non-seulement on brûle tout, mais qu'on

Perse.

déracine même les arbres, & qu'on détourn les ruisseaux & les fleuves. L'armée aya ainsi ruiné un pays à huit journées d'espace elle campe en deçà, divisée en divers peti corps placés sur le passage de l'ennemi qu' cherchent à défaire en tombant sur ses par de nuit & à l'improviste. S'il arrive que l'e nemi avance malgré tous ces obstacles, l'a mée se retire toujours dans l'intérieur, chassant le peuple devant elle, & faisant même dégât. C'est ainsi que les Persans détruit les plus grandes armées des Turcs. L Persans fondent cette étrange politique sur dilemme : ou l'ennemi vient en grand no bre, ou il vient en petit nombre ; s'il vi en grand nombre, il faut qu'il périsse fa de vivres & de fourage, car on n'en sau porter pour long-tems pour une grande arm s'il vient en petit nombre, nous le battro & il sera obligé de se retirer.

La seconde fois que je retournai en Pe je trouvai qu'on faisait une revue géné dans tout le royaume. Un des inspecteurs, était fort de mes amis, homme savant & rieux, me disait : *Nous avons une belle a pour la revue ; mais nous n'avons qu'une chante armée pour la guerre.* Il ajoutait la destruction de l'armée persane venait,

d'autres causes, de la sotte superstition de la cour pour l'astrologie judiciaire. Les astrologues, me disait-il, sont des gens que leur profession rend lâches & sans courage. Ils savent qu'à la guerre il faut consulter l'occasion, & non pas leurs almanachs, sans quoi la fortune ne manque pas de démentir leurs pronostics les plus heureux. D'ailleurs, ils ne se soucient que d'amasser de grands biens; ainsi ils s'opposent à la guerre tant qu'ils peuvent. Leurs prédictions annoncent toujours que la guerre aura un mauvais succès. Les femmes & les eunuques les secondent de tout leur pouvoir. Ces derniers détestent par-dessus tout les entreprises militaires, dans la crainte que quelqu'un des hasards de la guerre ne leur enlève le prince, dont la perte les priverait de leur autorité, de leurs richesses, & de leurs plaisirs. Perse.

La situation avantageuse de la Perse entre le golfe persique & la mer Caspienne devrait, il semble, rendre sa marine une des plus florissantes; mais cette partie y est entièrement négligée; & l'exemple des Européens, qui commercent dans toutes les parties du monde, n'a pu encore engager les Persans à bâtir des ports & à construire des navires. Il faut observer que les Persans ne se soucient point du

Perse.

commerce de mer, disant que le commerc par terre avec les Indes leur suffit.

Le *cèdre*, ou le grand pontife, est ici l plu grand personnage après le grand-visir il juge de toutes les affaires ecclésiastiques & dispose de tous les revenus des mosquées; prétend même que les affaires civiles sont d son ressort : mais le *divan begui*, dont la ju risdiction est soutenue de l'autorité royale, n laisse au *cèdre* que les procès qui ont quelqu rapport avec le spirituel. Ce pontife va tou jours prendre séance aux assemblées royales la gauche du roi; mais ordinairement il n' demeure guères; car, comme la religion ma hométane défend sévèrement le vin, ainsi qu la symphonie, il se retire dès qu'il voit qu le roi demande du vin, ou que les instrume de musique vont commencer. Le roi se priv quelquefois de ce plaisir à leur considération ou bien il le diffère de quelques momens po retenir plus long-tems ces pontifes & le faire plus d'honneurs. Le *cheick-el-islam* & *cazi*, sont les premiers magistrats ecclésiast ques après le *cèdre*. Leurs pouvoirs sont trè étendus. A l'égard du mouphti, dont le c ractère est si grand & la puissance si révér dans les états du grand-seigneur, il n'est qu respecté en Perse, sans y avoir aucune aut

Perse.

ité. On le consulte sur les difficultés qui naissent sur les interprétations de l'alcoran; mais ses décisions ne passent plus comme autrefois pour des oracles.

Les biens de l'église persane sont immenses; un nombre infini de gens vivent des revenus des mosquées; mais il y en a peu qui soient assez riches pour vivre splendidement. Les Persans croyent que c'est un péché mortel d'avoir du bien d'église, quand on peut gagner sa vie par quelque moyen honnête; & leurs livres de dévotion prescrivent à ceux qui en jouissent d'en user avec tant d'économie, *qu'il n'y ait que ce qu'il faut pour ne pas mourir de faim;* ce sont leurs termes. Les dévots ont toujours à la bouche cette sentence de Mahomet: *La plus saine nourriture est celle qui s'acquiert par le travail.* La glose des imans sur ce passage porte: les prophètes & les hommes religieux ont toujours vécu de leur travail; *Adam* était laboureur, *Seth* tisserand, *Enoch* tailleur, *Noé* charpentier, les patriarches bergers de même que *Moyse, Jethro* & *Mahomet; David* était cuirassier, *Élie* muletier, *Lokman* couturier, *Job* écrivain, ou pelletier, *Jésus* médecin.

La jurisprudence ne diffère guère chez les Persans de la théologie. Mahomet a suivi l'exem-

Perse.

ple des grands législateurs anciens, qui, pou obliger plus fortement les hommes à observe leurs réglemens politiques & civils, en fon daient les principes sur les dogmes de la re ligion qu'ils professaient. C'est la conséquenc de ce grand principe des mahométans, que l même homme doit être roi & pontife tou ensemble; porter le glaive d'une main & ap puyer l'autre sur l'autel, faire la guerre & ad ministrer la justice, expliquer les dogmes d la foi & régler la discipline; c'est pour cett raison que les rois de Perse prennent si fastueu sement le titre de calife qui veut dire : *su cesseur du prophète & son lieutenant.*

Le serment est en usage parmi les Persans ils jurent sur l'alcoran; le juge envoie che cher le livre par un de ses clercs, qui l'ap porte enveloppé dans une toilette; chacun lève par respect; le juge prend avec vénératio le livre des deux mains, le porte à sa bouch & à son front, l'ouvre & le présente à l'ac cusé qui le baise, met la main dessus & de pose. Les gens qui sont d'une autre religion qu'on oblige au serment, sont renvoyés, ac compagnés d'un homme du juge, chacun de vant les ministres de sa secte. Les gentils les guèbres, ne jurent pas sur des livres s crés, comme les autres peuples; les premie

rent sur la vache, les seconds sur le feu, qui leur sont plus sacrés que des livres. Il n'y a point de lieu affecté à l'administration de la justice; chaque magistrat l'exerce dans sa maison, dans une grande salle ouverte sur une cour où sur un jardin. Le juge est assis à un bout avec un air grave & majestueux à la manière orientale, ayant un écrivain à côté de lui. Les droits de la justice sont peu considérables, parce qu'il n'y a point d'écriture dans les procès, & que la sentence est prononcée à la première ou à la seconde comparution. Perse.

La justice criminelle s'exerce indépendamment du droit canon; elle est toute entière entre les mains du magistrat *de la force*, qui juge selon le droit naturel & selon le droit des gens. Ce magistrat *de la force* est composé du président du divan, du gouverneur de la ville & du nazir du roi; ils se règlent par des maximes fondées sur des usages anciens; c'est-à-dire, qu'à tel ou tel crime il faut infliger tel ou tel supplice.

Quand j'arrivai en Perse, je pris d'abord les Persans pour des barbares, en apprenant qu'ils ne procédaient pas méthodiquement, comme nous faisons en Europe, à la punition des crimes. J'étais surpris qu'ils n'eussent ni prisons publiques, ni assemblées, pour examiner les

Perse.

criminels juridiquement, ni exécuteur publi ni place pour les supplices, ni ordre, ni m thode dans les exécutions; mais après avo passé quinze ans en Orient, j'ai raisonné d'u autre manière, & j'ai trouvé qu'il en était cela comme des autres accidens rares de la vi où l'on ne se fait pas des règles certaines, par qu'ils ne surviennent pas fréquemment; au li que dans nos contrées où les crimes énorm & dignes de mort, sont toujours nombreu on est dans la nécessité de supplicier les scél rats par règle & par compas, pour ainsi dir ainsi j'attribue la police, que l'on suit en E rope dans les exécutions, à la grande quanti de malfaiteurs qui s'y trouvent, & le peu régularité qu'on observe en Orient dans le j gement & l'exécution des criminels, aux mœu de ces pays-là qu'on peut appeler douces humaines, si on les compare aux nôtres. O n'entend presque jamais parler en Perse de v fait avec effraction, ni d'assassinats; & penda tout le tems que j'ai séjourné en Perse, soit Ispahan, soit dans d'autres villes, je n'ai v exécuter qu'un seul homme; d'où il est ai de conclure que ces peuples ne sont pas au méchans que nous le sommes en Europe. Da les cas extraordinaires le roi fait justice lu même, comme lorsqu'il s'agit de quelqu

ds de l'état. Alors il s'habille de rouge, Perse.
t habit eſt le ſigne certain que quelque
eur ſera exécuté à mort. Cette pratique
fort ancienne; on dit qu'elle vient d'un
de Perſe qui régnait avant Mahomet : ce
e intègre & naturellement porté à rendre
ſtice, étant devenu ſourd dans ſa vieilleſſe,
nna que ceux qui auraient quelque grande
nte à faire, paruſſent devant lui habillés
rouge, afin qu'il les diſcernât & qu'il les
venir les premiers. On dit que c'eſt pour
conſerver la mémoire que ſes ſucceſſeurs
billent de rouge, lorſqu'ils veulent rendre
uſtice.

a peine la plus ordinaire, c'eſt la baſtonade
la plante des pieds : on jète le patient à
, on lui attache les pieds l'un contre l'autre
une corde, qu'on guinde au haut d'un
e ou à un crochet; deux hommes armés
longs bâtons le frappent ſur la plante des
s à longs intervalles & par meſures, mais
ſoit. La règle eſt de ne donner pas moins
rente coups, ni plus de trois cents. Le pa-
t jète les hauts cris; les pieds lui enflent
oirciſſent, & quelquefois les ongles tom-
. Le remède dont on ſe ſert pour ceux
ont été battus, c'eſt de les mettre dans le
ier juſqu'à la moitié du corps, & de les y

Perse.

laiſſer pendant huit jours. La peine de aux parjures & aux faux témoins, mais d quelle on ſe ſert fort rarement, c'eſt de verſer du plomb fondu dans la bouche. filoux ſont marqués d'un fer chaud, voleurs qui enfoncent les maiſons ont le coupé. Les Perſans ſont fort rarement m les femmes, diſant que le ſang des fe attire le malheur ſur un pays, & qu'il qu'à les bien garder ſans en venir à cett trémité. Mais, lorſqu'il y a occaſion d'e nir quelqu'une de mort, on obſerve tou envers ſon ſexe la pudeur que la loi pre qui eſt, *de ne point dévoiler la femme d'au* on la fait monter au haut d'une tour d'o la précipite en bas, enfermée dans ſon v comme elle le porte ordinairement. Il y ſupplices particuliers deſtinés à ceux qui chent contre la police en cauſant la ch en vendant à faux poids ou au-deſſus du ou de quelqu'autre manière que ce ſoit rôtiſſeurs ſont embrochés & rôtis à petit les boulangers ſont jetés dans un four ar j'en ai vu d'allumés pour ce ſujet da place royale d'Iſpahan, au tems de la c qui arriva l'an 1668 ; c'était pour effraye boulangers & pour les empêcher de ſe p loir de la calamité publique.

Perse.

es Persans se servent rarement de la tor- dans les procès criminels; la plus com- e est la bastonade sur la plante des pieds 'à ce que les ongles tombent; on donne estion aux femmes en enfermant des jeu- chats dans leurs caleçons; on les excite dehors avec des houssines, comme les fai- de thériaque font les vipères; si l'on ne esse rien, on est renvoyé absous.

y a une police incomparable en Perse la sûreté des grands chemins. Si l'on est , soit de nuit, soit de jour, [illegible] à la cam- e, soit dans une hôteller[illegible] gouver- de la province doit retrouver le vol ou ire payer la valeur. On observe cette loi que en toutes rencontres, particulièrement d on a des amis; car quand on n'en a , ou que l'on ne se donne pas assez de vement, l'effet de cette loi est souvent é par les délais & par d'autres formalités. aut que les habitans du pays trouvent le ur ou payent le vol; c'est ce qui contribue lus à la sûreté des chemins & des villes, un se trouvant intéressé à donner la chasse voleurs avec la plus grande surveillance.

Perse.

CHAPITRE IX.

Du naturel des Perſans. --- De leurs mœ de leurs coutumes.

Le ſang de Perſe eſt naturellement gro on s'en apperçoit en obſervant les *Guèbres* ſont les reſtes des anciens Perſans; ils laids, mal faits, lourds, ont la peau rude teint olivâtre; on fait la même remarque les provinces les plus voiſines de l'Inde; dans le reſte du royaume, le ſang Perſ préſentement devenu fort beau par le mé du ſang géorgien & circaſſien; il n'y a que aucun homme de qualité en Perſe q ſoit né d'une mère géorgienne ou circaſſie ſans en excepter le roi.

L'imagination des Perſans eſt prom vive & fertile; ils en ont beaucoup pou armes; ils aiment la gloire & la vanité en eſt la fauſſe image; leur naturel eſt & ſouple, leur eſprit facile & intrigant penchant pour la volupté, le luxe, la dép la prodigalité, n'a preſque point de born

font fort philosophes sur les biens & les de la vie, sur l'espérance & la crainte venir, peu livrés à l'avarice; ils aiment du présent; n'ayant nulle inquiétude ur destinée, ils s'en reposent sur la pro-ce, ils croient fermement que leur sort rain & inévitable; aussi, quand il leur ar-quelque disgrace, ils n'en sont point ac-, comme la plupart des autres hommes; ient tranquillement : *cela est écrit.* Perses.

qu'il y a de plus louable dans les mœurs Persans, c'est leur humanité envers les gers; l'accueil qu'ils leur font, & la pro-n qu'ils leur accordent, leur tolérance les religions qu'ils croient fausses & mê-dangereuses, est digne d'admiration; il en excepter les ecclésiastiques du pays, ont, comme par-tout ailleurs, & peut-encore plus qu'ailleurs, pleins de haine fureur contre les gens qui ne professent eur doctrine.

Persans étant aussi amis du plaisir, on a pas de peine à croire qu'ils sont fort pa-ux, ces choses vont ensemble; ils ne se nt jamais; leur courroux s'évapore en es. Au milieu de leurs emportemens, le de Dieu est toujours sacré pour eux; ils euvent pas comprendre comment les Eu-

Perse.

ropéens osent le prononcer quand ils so
colère ; leurs sermens ordinaires sont, p
nom de Dieu, par les esprits des proph
les gens d'épée & les gens de cour jurent
munément par la tête sacrée du roi ; soit
les voie chez eux ou qu'on les rencontre
les rues, on les entend sans cesse pousser
que aspiration ; comme, *ô Dieu très-gran
père nourricier des hommes, ô dieu, para
moi, aide-moi ;* ils commencent tout ce
font, en disant, *au nom de Dieu*, & jam
ne parlent de rien faire qu'ils n'ajouten
plaît à Dieu ; mais en même tems ces m
bouches sons aussi des sources d'où il sor
souvent des paroles sales, exprimant tou
parties du corps, que la pudeur ne p
pas de nommer ; le commun du peup
sur-tout infecté de ce vice ; on le ret
même chez les femmes.

Les Persans sont les peuples les plus ci
de tout l'Orient ; ils sont même grands
plimenteurs ; deux choses leur paraissen
extravagantes dans nos manières ; la prem
de disputer aussi long-tems que nous le fa
à qui passera devant ; la seconde, de
couvrir la tête pour faire honneur à quelq
ce qui est parmi eux un grand manqu
respect ; ils se visitent soigneusement dans

ccafions de joie & de triftefſe, & aux fê-
olemnelles. Perse.
uand la perfonne qu'on va voir eft dans fa
, & que c'eft une perfonne élevée en
ité, voici le cérémonial : l'on entre dou-
ent, & l'on va occuper la première place
e où l'on fe tient debout, les pieds ferrés
contre l'autre, les mains l'une fur l'autre,
te un peu penchée devant foi, & les yeux
és dans une contenance grave & recueillie,
ttendant que le maître du logis faffe figne
'affeoir ; ce qu'il ne manque pas de faire
mptement avec un figne de la main ou de
te. Lorfqu'on reçoit une vifite de fon fu-
ieur, on fe lève dès qu'on le voit entrer,
n fait femblant d'aller au-devant; fi l'on
it la vifite de fon égal, on fe lève à demi,
c'eft de quelque inférieur, on fe meut feu-
ent, comme fi on voulait fe lever : il y a
re lieu à la cérémonie dans la manière de
eoir; devant les gens à qui l'on doit du
eft, on s'affied fur les talons, ayant les
oux & les pieds ferrés l'un contre l'autre;
ant fes égaux, on fe met plus commodé-
t, car on fe met fur fon *féant*, & les jam-
croifées en dedans, & le corps droit; mais
oins que de paffer une demi-journée affis,
ne change point de pofture. Les Orientaux

Perse.

ſont beaucoup moins remuans que nous ne font jamais de geſte ou très-rarem & ſeulement pour ſe délaſſer, mais ils font jamais pour l'action & pour accompa le diſcours ; nos habitudes ſur cet articl ſurprennent fort, & ils ne croient pas q homme qui a l'eſprit raſſis puiſſe geſtic C'eſt auſſi une impoliteſſe parmi eux, de voir le bout des pieds quand on eſt aſſi faut les cacher ſous l'habit.

Les ſaluts ſe marquent par une inclina de tête, & c'eſt la civilité ordinaire, ou en appuyant la main droite à la bouche : en on ſe donne auſſi un baiſer au retour d'un voyage & dans les occaſions ordinaires.

Les Perſans n'aiment ni la promena les voyages ; ils trouvent ſur-tout l'uſage d promenade fort abſurde ; ils regardent *tours d'allée*, comme des actions de gens du bon ſens ; ils demandent ſérieuſemen qu'on a été faire au bout de l'allée, & p quoi on ne s'y eſt pas arrêté, ſi on avai ſoin d'y aller ; ils ne regardent jamais l'e cice comme un moyen de ſanté : les fem & les eunuques ſont toujours aſſis ou couc les hommes vont à cheval, mais ils ne chent jamais ; les voyages de ſimple curi ſont encore plus inconcevables pour les

s, que les promenades; ils ne connaissent
nt le plaisir que nous ressentons en voyant Perse.
s manières & des mœurs différentes des nô-
s, & à entendre parler une langue qu'on
ntend point; ce peuple pense qu'on ne
roit mieux acquérir la vertu ou goûter le
heur que dans le repos & en demeurant
z soi; aussi croient-ils que tout étranger est
pion, s'il n'est pas marchand ou artisan, &
gens de qualité croient commettre un crime
tat que de le recevoir chez eux ou de le
ter. C'est à cet esprit qu'il faut attribuer
norance grossière des Persans sur l'état pré-
t des autres nations du monde; les minis-
s d'état, généralement parlant, ne savent
n de ce qui se passe en Europe; la plupart
me n'en ont qu'une idée confuse, ils la
nnent pour une petite île dans les mers
nord, où il ne se trouve rien de bon ni de
u; c'est la raison, disent-ils, qui porte les
opéens à courir le monde pour y chercher
belles choses, même les nécessaires qui
nquent chez eux.

Ce n'est que vers l'âge de dix-huit à vingt
, que les jeunes gens se livrent aux exer-
s; le premier consiste à bien bander l'arc,
bien tenir, à laisser partir la corde à son
, sans que la main gauche, qui tient l'arc,

Perse.

ni la main droite qui manie la corde, remue le moins du monde ; pour mieux faire c exercice, ils portent un anneau au pouce, s lequel la corde porte ; quand ils savent bi manier l'arc, leur premier exercice est de tir la flèche en l'air, jusqu'à l'élévation de qu rante cinq degrés, qui est la dernière port de l'arc ; on apprend, dans ces exercices, tirer de loin, à tirer juste, & à tirer av force, afin que la flèche entre & perce ; en rant le dernier coup, on doit dire, *puisse dernier coup de flèche entrer au cœur d'Oma* & cela dans l'intention d'entretenir l'aversi & l'horreur pour la secte des Turcs dont Om est le second pontife après Mahomet.

Le second exercice consiste à manier le bre ; & comme l'art de s'en servir consiste avoir le poignet robuste & bien dénoué, met aux mains des jeunes gens deux poid en les tournant haut & bas devant & derriè vîte & fort.

Le troisième est l'exercice à cheval ; il co siste à bien monter, à se bien tenir, à cou à toute bride sans remuer, à arrêter tout co le cheval dans sa course, sans s'ébranler être si léger & si agile, qu'on puisse, en co rant, compter vingt jetons à terre l'un ap

l'autre, & les relever de même au retour, Perse.
ſans ralentir ſa courſe.

La lutte eſt l'exercice des gens de moindre condition ; chaque ville a ſa troupe de luteurs pour le ſpectacle ; leurs danſeurs de corde danſent à pieds nuds, ils tendent une corde du haut d'une tour de trente à quarante toiſes, ils y montent, ils en deſcendent, non pas en ſe traînant ſur le ventre comme on fait ailleurs, mais en marchant à reculons, ſe tenant par l'orteil qu'ils paſſent dans la corde ; il eſt difficile de regarder cela ſans frayeur, ſur-tout lorſque le danſeur de corde, pour témoigner ſa force & ſon agilité, porte un enfant ſur les épaules.

Outre ces danſeurs, il y a des voltigeurs qui ſautent avec une merveilleuſe agilité ; ils ſautent en traverſant un cercle garni de pointes de poignard, qui ne ſont pas à un pied de diſtance, mais qui ſont poſées de manière que le corps les fait plier en paſſant ; les voltigeurs font leurs tours avec des flambeaux à la main, allumés par les deux bouts ; les joueurs de gobelets y ſont auſſi très-communs & très-habiles, ils paſſent de bien loin les nôtres en induſtrie & en adreſſe.

La religion défend aux Perſans les jeux de haſard ; quelques gens de qualité, en fort pe-

Perse.

tit nombre, jouent aux échecs ; ce jeu a fourni plusieurs savantes dissertations sur son origine ; les Persans soutiennent que c'est une invention de leurs ancêtres ; effectivement, les termes du jeu sont tirés de l'ancien persan : les Persans estiment fort ce jeu, en disant que celui qui sait bien jouer aux échecs, est capable de gouverner le monde ; ils disent aussi que, pour bien jouer, il faut faire durer une partie trois jours.

Je finirai ce chapitre par la description d'un divertissement fort solemnel en Perse, qu'on appèle la fête du *chatir*, ou valet de pied du roi : celui qui veut être reçu en cette qualité, doit auparavant subir une épreuve. Il faut qu'il aille de la porte du palais du roi, à une colonne hors de la ville, éloignée du palais d'une lieue & demie, chercher douze flèches, entre deux soleils, l'une après l'autre. On n'est reçu qu'après cet essai : j'étais présent lorsque cette fête fut solemnisée le 26 mai 1667, jour désigné par les astrologues qui jugèrent que c'était le jour le plus heureux pour ce divertissement : la place royale d'Ispahan était préparée comme une salle de bal ; au-devant du grand portail, on avait dressé une tente de quatre-vingt pieds de long sur trente de large, portée sur des piliers dorés ; on avait suspendu

à ces piliers les panaches & les aigrettes que les valets de pied du roi portent à la tête, & les ceintures de grelots qu'ils s'attachent aussi, pour se tenir toujours en action; dans un coin de la tente, il y avait un bufet chargé de vases d'or, & garnies de pierreries; sur un autre bufet, étaient vingt bassins d'or remplis de toutes sortes de confitures & de massepains, douze valets de pieds du roi richement habillés, faisaient les honneurs de la fête, comme étant les maîtres de la tente; vis-à-vis le grand portail, on avait placé neuf éléphans couverts de riches housses, & parés de chaînes & d'autres ornemens d'argent massif; chaque éléphant avait son gouverneur, vêtu à l'indienne, & richement paré; le plus grand éléphant était prêt à recevoir le prince; il portait sur son dos un trône couvert & assez grand pour s'y coucher tout du long; des boucliers & des flèches étaient suspendus à un des deux bâtons qui soutenaient le dessus du trône. A une des extrémités de la place, on voyait les bêtes féroces dressées pour la chasse, & des charriots attelés de bœufs tout blancs; chacun de ces animaux avait un collier garni de petits sachets remplis d'amulettes ou de papiers écrits pour servir de préservatif; à l'autre bout de la place, étaient les danseurs de corde, les ban-

Perse.

des des danſeuſes, des bateliers, des eſcri-
Prese. meurs, des joueurs de gobelets, & des trou-
pes de muſiciens placés de diſtance en diſ-
tance.

Les rues par où le coureur devait paſſer étaient auſſi parées, on les arroſait chaque fois que le coureur allait paſſer, & on les parſemait de fleurs. Un corps d'Indiens, au nombre de deux ou trois mille, ainſi que celui des arméniens, étaient rangés en haie; vous trouviez des tables couvertes de caſſolettes d'eaux de ſenteurs, & des baſſins de confitures aux portes des maiſons des grands ſeigneurs qui étaient ſur la route; tout le monde était paré, & les troupes des muſiciens placés ſur le chemin faiſaient entendre leurs inſtrumens dès qu'ils appercevaient le coureur.

Il était en chemiſe, il portait un linge en pluſieurs doubles plié ſur l'eſtomach; ſes bras ſes cuiſſes & ſes jambes étaient frottés d'un onguent couleur d'aurore brun, fait d'un mélange d'huile de roſe, & d'huile de muſcade & de canelle; ſa tête était couverte d'un bonnet qui lui venait juſqu'au bas des oreilles, orné de trois ou quatre petites plumes légères comme le vent; on voyait des amulettes ſur ſon bonnet, à ſon cou, à ſes bras & ſur ſon eſtomac il fit ſes courſes, accompagné de beaucoup de

monde; seize à vingt valets de pied des grands seigneurs couraient devant lui; ils étaient précédés par vingt-cinq à trente cavaliers, parmi lesquels il y avait les plus grands seigneurs. Un courrier exprès, nommé par le roi, le suivait à chaque course pour en être témoin, & faire un rapport; à tout moment, on lui rafraîchissait le visage avec des eaux de senteur, qu'on lui jetait aussi sur tout le corps; on l'éventait continuellement derrière lui & à ses côtés, & tout cela se faisait avec tant d'adresse & de légèreté, qu'il ne se trouvait jamais personne devant lui; tout retentissait de ses louanges; on faisait mille vœux pour lui, en invoquant le nom de Dieu, & en réclamant les saints avec des cris qui fendaient les airs & se faisaient entendre de loin; les grands seigneurs qui le voyaient passer, l'encourageaient en lui promettant des honneurs & des récompenses; on avait dressé un pavillon très-brillant sur la colonne qui marquait le terme de sa course, & où les flèches qu'il allait chercher étaient passées dans une écharpe.

Perse.

Lorsque ce coureu rpartit pour la première fois, il se mit à sauter & à faire des bonds; il fit sa première course sans s'arrêter; mais aux autres courses, il s'arrêtait un instant pour prendre haleine: lorsqu'il entrait dans la tente

Perse.

où étaient les flèches, deux valets de pied d plus robuftes le prenaient à force de bras, & l'affeyaient fur un tapis; on lui donnait u forbet, ou quelque cordial, & on lui tena des parfums fous le nez; en même tems un au tre valet de pied prenait une flèche des main d'un officier du roi, & la lui paffait dans le dos le valet de pied fit les fix premières courfe en fix heures; il mit un peu plus de tem pour faire les autres; les plus grands feigneu l'accompagnèrent tous l'un après l'autre, & e fe relayant: le gouverneur de la plus impor tante province de Perfe, & alors en faveur fit cinq courfes avec lui, quoiqu'âgé de foixant huit ans, changeant cinq fois de cheval; l premier miniftre, vieillard prefque auffi âgé fit trois courfes; le *nazir*, ou grand-maître feigneur de pareil âge, ne fit que deux cour fes, parce que le fervice du roi l'appela ail leurs; mais pour mieux faire fa cour au mo narque, il fit faire les douze courfes entières fon fils unique, jeune feigneur de vingt-deu ans, beau & bienfait.

Je fuivis le coureur à la feptième courfe il commençait alors à fe rallentir un peu, à caufe de l'ardeur du foleil, cependant, il m fallut toujours galoper; lorfqu'il arrivait fu la place, il fe faifait un fi grand éclat de voix

clamations, d'instrumens, & sur-tout de cer-
es timbales portées sur des charettes, plus
ges que des tonneaux, qu'on entendait le
it à trois lieues delà. A la sixième course,
oi vint à la porte de la tente, pour voir
iver le coureur & l'encourager; à trois
ures après midi, le roi parut aux fenêtres
n des pavillons qui donnent sur la place,
à l'instant tous les divertissemens qui avaient
préparés commencèrent, on fit combattre
bêtes; les danseurs & les danseuses se mi-
t à danser, les danseurs de corde à voltiger,
joueurs de gobelets à faire leurs tours,
luteurs à s'escrimer; c'était le plus bizarre
tacle du monde, que cette confusion d'exer-
s & de jeux; on ne savait où arrêter ses
x; à cinq heures, le roi monta à cheval,
allant au-devant du coureur, il le rencon-
à la porte du faubourg; quand il apprit
le roi venait, il prit un petit enfant qu'il
uva sur une boutique, & le mit sur ses
ules pour faire voir qu'il n'était pas épuisé:
te action fit redoubler les cris de joie & les
lamations. Le roi lui cria, en passant, qu'il
donnait le *calaat* ou l'habit royal, des pieds
qu'à la tête, cinq cents tomans, & le faisait
f des chatirs; ce qui est une charge fort
rative: tous les grands lui envoyèrent des

Perse.

Perse.

présens; cependant, on disait, après tout, q
n'avait pas bien couru, puisqu'il n'avait
apporté les douze flèches en douze heu
mais qu'il en avait employé près de quato
on dit qu'un seul valet de pied le fit autref
c'est une course bien étonnante que celle
trente-six lieues en douze heures.

CHAPITRE X.

habits & des meubles des Perſans. — Leur xe. — Leurs repas. — Les cafés. — Uſage l'opium. — Leur manière de faire le com- erce.

s habits des Orientaux ne ſont point aſſujé- la mode, ils ſont toujours faits de la même n & des mêmes étoffes teintes des mêmes eurs. J'ai vu des habits de tamerlan ; ils taillés tout comme ceux qu'on fait aujour- i, ſans aucune différence. Perſe.

'habillement des Perſans eſt des plus agréa- & des plus galans : pour les hommes, c'eſt aleçon qui deſcend juſqu'à la cheville du , une longue chemiſe, une robe ouverte la poitrine & ſerrée ſur les reins par plu- s ceintures ; ils paſſent ſur cette robe une courte ſans manches. Leur chauſſure eſt urd'hui la même qu'en Europe. Une pièce offe précieuſe fait pluſieurs tours ſur leur , & forme leur turban ; il y en a de ſi , qu'ils pèſent entre douze à quinze li-

Perse.

vres ; les plus légers pèſent la moitié : j bien de la peine à porter ce turban, qua m'habillai à la perſane ; je pliais ſous le je l'ôtais par-tout où j'oſais prendre cett berté ; car, c'en eſt une en Perſe comm Europe, d'ôter ſa perruque ; mais avec le je m'accoutumai fort bien à le porter : il croire que le climat de Perſe demande q ait la tête ſi bien couverte. Les coutumes c tantes & perpétuelles ne ſont point l'eff la bizarrerie & du caprice ; le climat en e cauſe première, & peut-être même celle leurs manières & de leurs mœurs, comm ne me laſſe pas de l'obſerver.

On ne porte point de noir en Orient, tout en Perſe, c'eſt une couleur funeſte, q ne ſaurait regarder ; les Perſans l'appèle couleur du diable ; toutes les couleurs leur ſent ; ils les emploient indifféremment leurs habits. C'eſt un ſpectacle fort récréatif de voir aux promenades ou dans les places bliques, un peuple nombreux tout bigar couvert d'étoffes éclatantes par l'or, pa luſtre & la vivacité des couleurs.

Les Perſans laiſſent croître la barbe, ils la portent ſi courte, qu'elle ne fait qu cher la peau. Les eccléſiaſtiques & le la portent plus longue ; ils ont pou

ndre le menton avec la main & de cou-t ce qui excède au-dessous ; les gens & les vieux cavaliers n'ont que deux les & grosses moustaches qu'ils laissent croî-jusqu'à ce qu'elles puissent se retrousser sur lle & s'y tenir comme à un crochet. Perse.

habillement des femmes diffère peu de des hommes, leur chemise est plus ou-par le haut, leurs vestes plus longues & ceintures moins épaisses : ces ceintures un effet merveilleux sur une jolie taille ; mmes ont de plus des brodequins ; elles tête bien couverte, & par dessus un voile ur couvre les épaules & qui couvre leur quand elles sortent, elles mettent par-un grand voile blanc, qui les couvre de aux pieds, ne laissant appercevoir que nelle des yeux simplement. Le voile des es est une des plus anciennes coutumes les historiens parlent ; mais il est difficile oir, si c'est par pudeur, par vaine gloire r fierté que les femmes le prirent, ou effet de la jalousie de leurs maris. On ce que c'est que se ganter en Perse.

coëfure des femmes est simple ; leurs ux sont tous tressés derrière la tête. La de cette coëfure consiste en ce que lles soient épaisses & tombent sur les ta-

Perse.

lons ; pour y suppléer, on attache au veux des tresses de soie pour les allong garnit le bout des tresses de perles, ou nemens d'or ou d'argent ; les filles ne tent point de voile dans le logis, mais font pendre deux tresses de leurs cheveu les joues. On ne renferme les filles, en P qu'à l'âge de six à sept ans ; & avant ce là, elles sortent quelquefois du sérail ave père.

Le poil noir est le plus recommandable les Persans : celles d'entre les femme n'ont pas les cheveux & les sourcils de couleur, les teignent & les frottent de pour les agrandir ; elles se font aussi, a du front, un peu au-dessus des sourcils mouche noire, & dans la fossette du m une autre marque violette, qui ne s'effa mais, parce qu'elle est faite avec une poi lancette. Les femmes, en diverses prov passent un anneau à la narine gauche pend comme une boucle d'oreille. Les mes esclaves, ou nées d'esclaves portent que toutes ces anneaux. Les femmes pe aiment beaucoup les pierreries, & leurs sont ordinairement couverts de bagues.

Les meubles des maisons ne sont pas si tueux que les nôtres ; les planchers sont

d'un tapis ; par d
re le mur, tout
matelas de la la
couvertures faites
s de soie blanche
s d'or ; le long de
carreaux pour s'app
d'autres meubles d
persanes ; point d
nous en avons ; poi
t de tableaux. Le
tapis plus à l'aise
siéges.

es lits à coucher s
es meubles ; ils c
n étend le soir sur
drap qu'on étend p
& deux oreillers
le tout. Je ne me
heur qu'ont ces pe
at peu exigeant,
; car les besoins ét
nous endurons, & l'
ions qui nous travai
cité de vivre dans
sont ni multipliés
e luxe des Persans
t dans le nombre de

d'un tapis ; par deſſus ces tapis, on étend le mur, tout au tour de la ſalle, de matelas de la largeur de trois pieds avec couvertures faites de toiles de coton, piés de ſoie blanche ou de couleur, ou piés d'or ; le long de la muraille ſont rangés carreaux pour s'appuyer contre ; on ne met d'autres meubles dans les ſalles & les cham- perſanes ; point de lits ni de chaiſes, com- nous en avons ; point de miroirs, de tables, de tableaux. Les Perſans s'aſſayent ſur tapis plus à l'aiſe que nous ne faiſons ſur ſiéges. Perse.

Les lits à coucher ſont ſimples, comme les es meubles ; ils conſiſtent en un matelas on étend le ſoir ſur le tapis de la chambre, drap qu'on étend par deſſus, une couver- & deux oreillers de duvet : le matin, on le tout. Je ne me laſſe point de peindre le heur qu'ont ces peuples de vivre dans un at peu exigeant, en comparaiſon des nô- ; car les beſoins étant la ſource des peines nous endurons, & l'occaſion des vices & des ions qui nous travaillent, c'eſt une grande cité de vivre dans un pays où ces beſoins ſont ni multipliés ni ſi preſſans.

Le luxe des Perſans ſe manifeſte particuliè- t dans le nombre des domeſtiques, dans les

Perſe.

habits, les pierreries & les harnois des c
vaux. Les hommes portent des bagues p
qu'autant que leurs femmes; ils en ont quelq
fois juſqu'à quinze ou ſeize aux trois doigts
milieu; ils les quittent ordinairement quand
veulent faire leurs prières : les gens riches
portent des paquets de ſept, huit & plus d
leur ſein, pendus à un cordon paſſé au
où leurs cachets ſont attachés; ils l'en tire
lorſqu'ils veulent mettre le ſceau à quel
écrit. Leur poignard & leur épée ſont auſſi c
verts de pierreries; perſonne n'en peut me
au turban que le roi ſeul, à la réſerve
nouveaux mariés, qui ont la permiſſion d
porter durant leur noce.

Mais le plus grand luxe des Perſans eſt é
dans leur ſérail. Le nombre des femmes q
y entretiennent & la profuſion que la volu
leur fait faire, exige une dépenſe immen
les riches habits s'y renouvellent continue
ment, les parfums s'y conſument avec ab
dance, & les femmes élevées dans la moll
emploient tous leurs artifices pour ſe proc
les choſes qui les flatent, ſans s'embarraſſe
de ce qu'elles coûtent

Quand un homme de qualité va faire
viſite, il ſe fait ſuivre par un ou deux c
vaux de main menés en leſſe, trois ou quatre
lets de p

de pied couren
homme derrièr
bac; un autre q
roderie, dans laq
nner. S'il va à l
cheval porte deux
et de quoi faire u
pis par deſſus. Lo
in ſur le bord de l'e
oit, on étend un
ſe met à fumer.

Les Perſans ne
ur : le premier q
midi, eſt compo
confitures. Leur
it aux fruits ou a
ur ou à la broche
pilo, qui eſt leur
On ſert tout à-la
la table du roi mê
ſe & de quelque
, le repas ne d
ſt aux gens ſages
urriture & cette
frugale doit céde
l'Europe, où il y
ofuſion. Les Perſa
ngeurs; leur pays

..s de pied courent devant lui ; il a de plus Perse.
..homme derrière lui qui porte sa bouteille
..bac ; un autre qui lui porte une toilette de
..oderie, dans laquelle il y a un habit & un
..nnet. S'il va à la promenade, un homme à
..eval porte deux petits coffres carrés, où l'on
..et de quoi faire une légère collation, avec un
..pis par dessus. Lorsqu'il s'arrête dans un jar-
..n sur le bord de l'eau ou dans quelqu'autre en-
..oit, on étend un tapis sur lequel il s'assied,
..se met à fumer.

Les Persans ne font que deux repas par
..ur : le premier qu'ils font, entre dix heures
..midi, est composé de fruits, de laitage,
..confitures. Leur souper consiste en potage
..t aux fruits ou aux herbes, en rôti cuit au
..ur ou à la broche, en œufs, en légumes &
..pilo, qui est leur aliment le plus délicieux.
On sert tout à-la-fois : ce qui se pratique
..la table du roi même. Quelque régal qu'on
..sse & de quelque pays que soient les con-
..s, le repas ne dure qu'une demi-heure :
..st aux gens sages & sensés à juger si cette
..urriture & cette manière de vivre simple
..frugale doit céder ou être préférée à celle
..l'Europe, où il y a tant de variétés & de
..ofusion. Les Persans ne sont pas de grands
..ngeurs ; leur pays n'abonde pas en alimens

Perse.

comme le nôtre, parce qu'il n'en faut pas tan au peuple ; comme leurs jours ne sont pas inégaux que les nôtres, ils gardent plus aisément leur règle de vie. Durant toute l'année ils se couchent entre neuf & dix heures d soir & se lèvent au point du jour. Le matin à leur lever, ils prennent du café, & quelques-uns le prennent avec une croûte de pain on prépare seulement ce qu'il faut pour u repas, & s'il reste quelque chose, on le donn aux pauvres ; ils préfèrent la viande de mouton à toutes les autres : ils disent que cet animal n'a aucune mauvaise habitude, & qu'o ne peut, par conséquent, en contracter mauvaise en s'en nourrissant ; car, leurs médecins soutiennent unanimement que l'homm devient tel que les animaux dont il se nourri ils se louent fort de leur manière de vivr ils vous disent qu'on n'a qu'à regarder le teint pour reconnaître combien elle est pl excellente que celle des chrétiens qui mangent du bœuf & du cochon, & qui boivent vin. En effet le teint des Persans est uni ; ont la peau belle, fine & polie, au lieu q le teint des Arméniens, sur-tout celui des femmes, est rude & couperosé, & leurs corps lges & pesans excessivement.

Le pain des Persans est mince généraleme

ressemble à nos galettes. Le pilo, dont j'ai
rlé, est proprement du riz cuit au bouillon Perse.
au beurre ; le menu-peuple ne fait point de
isine chez soi ; mais, dès que les artisans
t fermé leurs boutiques, ils vont aux cuisi-
s publiques acheter du pilo & quelques au-
es mets qui servent à leur souper. Il y a dans
ute la ville un nombre infini de ces cuisi-
s, dont chacune ne vend qu'une sorte de
ets. On voit sur le derrière de la boutique
ne ou deux petites estrades élevées de trois
eds, couvertes de tapis où l'on s'assied pour
nger.

Ce qu'on ne peut s'empêcher d'admirer dans
manière de vivre des Persans, c'est leur hos-
talité. Quand on sert à manger, bien loin de
mer la porte, on donne à manger à tous
ux qui se trouvent dans la maison & à tous
ux qui surviennent : quelque nombreux que
ient les convives à l'heure du dîner ou du
uper, cela ne fait point de peine ; comme
mange peu, il y en a toujours assez. Les
rsans disent, à la louange de l'hospitalité,
'Abraham ne mangeait jamais sans hôte, &
e la rencontre des trois anges ne lui arriva
e parce qu'à l'heure du dîner, n'ayant encore
u personne, il sortit de son pavillon pour voir

Perse.

s'il ne pafferait pas quelqu'un de fa connaiffance ou qui fût digne d'être invité.

Les cafés font très-fréquentés en Perfe ; ils font le rendez-vous & les lieux des divertiffemens des habitans ; ils font communément placés dans les plus beaux quartiers de la ville ce font de grands falons fpacieux & élevés à l'entour règnent des eftrades de trois pied de haut fur lefquelles on s'affeoit à la manièr orientale ; on les ouvre à la pointe du jour c'eft alors & vers le foir, que la compagni eft plus nombreufe ; on y eft proprement fervi fort vîte & avec une efpèce de refpect : c'e là où l'on débite les nouvelles & où les poli tiques critiquent le gouvernement en liber & fans crainte d'être inquiétés ; on y joue au jeux permis. Les mollas, les derviches, l poètes viennent y réciter leurs vers ou le profe. Les difcours des mollas ou des dervi ches font des leçons de morale ; mais, on fe formalife point quand on n'y eft pas atte tif ; on n'oblige perfonne de quitter fon j ou fa converfation pour écouter. Un molla tient debout au milieu ou à un bout, & com mence à prêcher à haute voix ; ou bien derviche entre tout d'un coup, & apoftrop l'affemblée fur la vanité du monde, de biens & de fes honneurs. Il arrive fouve

que deux ou trois perſonnes parlent en même tems, & quelquefois l'un ſera prédicateur, & l'autre un faiſeur de contes. L'homme ſérieux n'oſerait rien dire au plaiſant ; chacun fait ſa harangue, & écoute qui veut. Les diſcours finiſſent d'ordinaire en diſant : *C'eſt aſſez prêcher, allez au nom de Dieu faire vos affaires.* Ceux qui ont fait ces diſcours demandent l'aumône aux aſſiſtans fort modeſtement & ſans importunité. Perse.

Le vin & les liqueurs énivrantes ſont défendus aux mahométans ; cependant il n'y a preſque perſonne qui ne boive de quelque liqueur forte : les gens de cour, les cavaliers, les débauchés boivent du vin ; il leur faut le plus fort & le plus violent ; &, s'ils ne ſe ſentent pas en belle humeur, ils diſent : *Quel vin eſt celui-ci ! il ne cauſe pas de joie.* On fait du vin par toute la Perſe, hormis dans les lieux où il n'y a perſonne à qui il ſoit permis d'en boire, comme dans les pays où il n'y a ni chrétien, ni juif, ni guèbre ; la tolérance qu'on a là-deſſus, dépend de l'humeur du ſouverain, & du caprice ou de l'avarice des gouverneurs.

Les gens graves, qui s'abſtiennent du vin, comme défendu par la loi, s'échauffent & ſe mettent en belle humeur avec le *pavot* : il enivre plus vîte & d'une manière plus funeſte

Perse.

que le vin. Ils prennent en pillules le suc m
me du pavot ; on commence par en pren
dre gros comme la tête d'une épingle, pu
successivement & par degrés, jusqu'à la gro
seur d'un pois ; on s'en tient-là, parce que
serait se donner la mort que d'en prendre d
vantage. Les Persans trouvent que cette dr
gue produit dans le cerveau des visions agré
bles, & une manière d'enchantement : ce
qui en ont pris, commencent à en sentir l'eff
au bout d'une heure ; ils deviennent gaîs, ensu
te ils pâment de rire ; ils font & disent mille e
travagances, comme des bouffons, & cela arri
particulièrement à ceux qui ont l'esprit tour
à la plaisanterie.

Le gouvernement a essayé plusieurs fois d'e
pêcher l'usage de cette drogue, à cause de
funestes effets ; mais on n'en a jamais pu ve
à bout ; c'est une inclination si générale, q
peine sur dix personnes en trouve-t-on une
soit exempte de cette mauvaise habitude.
y a des cabarets dans toutes les villes, où l'
vend une boisson faite avec la coque &
graine de pavot : c'est un divertissement de
trouver parmi ceux qui en boivent dans
cabarets, & de les bien observer avant qu
aient pris la dose, avant qu'elle opère, & lo
qu'elle opère. Quand ils entrent, ils sont m

nes, défaits & languiſſans ; peu après qu'ils ont pris deux ou trois taſſes de ce breuvage, ils deviennent hargneux & inquiets, tout leur déplaît, ils rebutent tout, & s'entre-querellent; mais, dans la ſuite de l'opération, ils font la paix ; & chacun s'abandonnant à ſa paſſion dominante, l'homme porté à l'amour, conte des douceurs à ſon idole; un autre à moitié endormi, rit ſous cape; un autre fait le rodomont; un autre récite des contes ridicules ; en un mot, on croirait être alors dans un hôpital de foux. Une eſpèce d'aſſoupiſſement & de ſtupidité ſuit cette gaîté inégale & déſordonnée; mais les Perſans, bien loin de la traiter comme elle le mérite l'appèlent une extaſe, & ſoutiennent qu'il y a quelque choſe de ſurnaturel & de divin dans cet état-là.

Perse.

Quelque mous, quelque pareſſeux que ſoient les Perſans, c'eſt peut-être le peuple de tout l'Orient, qui s'applique le plus aux arts méchaniques & aux métiers; mais ils ne travaillent que pour ſe procurer les objets utiles. Tous ces beaux ouvrages de peinture, de ſculpture, ou faits au tour, & tant d'autres, dont la beauté conſiſte dans l'imitation de la belle nature, n'ont point de prix chez ces peuples Aſiatiques. Ils penſent que ces objets ne méritent point d'être recherchés, parce qu'ils ne

Perse.

font d'aucun ufage pour les befoins de la vi
Ils ne comptent pour rien la façon des ou
vrages, ils n'en confidèrent que la matière; auf
ne font-ils point avides d'inventions nouvelle
& de découvertes; ils s'imaginent poffèder tou
ce qui leur eft néceffaire.

C'eft affurément une chofe incroyable, qu
la facilité avec laquelle les artifans s'établif
fent & travaillent ; il leur faut peu d'outils
la plupart n'ont, ni boutique, ni attelier; i
vont travailler par-tout où on les mande. I
fe mettent dans le coin d'une chambre, à terr
où fur un méchant tapis; &, en un momen
vous voyez l'etabli dreffé, & l'ouvrier au tra
vail, affis à terre, tenant fon ouvrage avec le
pieds, & travaillant des mains. Les *étameurs*
par exemple, à qui il faut tant de chofes e
Europe pour travailler, vont en Perfe travai
ler dans les maifons, fans qu'il en coute u
fou de plus. Le maître avec fon petit appren
tif, apporte toute fa boutique, qui confifte e
un fac de charbon, un fouflet, un peu d
foude, du fel ammoniac dans une corne d
bœuf, & quelques pièces d'étain dans fa po
che. Quand il eft arrivé, il dreffe fa boutiqu
par-tout où vous voulez, dans un coin de l
cour, du jardin, ou de la cuifine, fans avoi
befoin de cheminée : il fait fon feu auprès d'u

afin d'y appuyer
ffer, il met fon f
non avec un peu
ée en voûte, &
était dans la plu
e boutique. Les
er par-tout où o
ble que les outils
moins faciles à tr
elle on fait travai
parce qu'on ne f
portée de voir s
on l'entend.
es arts les plus e
rie, la tannerie
. A juger de l'a
auté des édifice
mble qu'on ne pu
idée; cependant
lle des Européens.
les couleurs fon
n aucun pays d
auffi que leur tein
ante. J'aimais à
ffes, ces nuances
ité préfente le c
; je n'oubliais poin
ffures de porcelain

,afin d'y appuyer sa vaisselle; quand il la fait ...sser, il met son soufflet à terre, en couvre ...non avec un peu de terre détrempée & fa...ée en voûte, & puis il travaille, comme ...était dans la plus grande & la plus com...le boutique. Les orfévres vont aussi tra...ler par-tout où on les mande, quoiqu'il ...ble que les outils qui leur sont nécessaires, ...moins faciles à transporter. La raison pour ...elle on fait travailler les ouvriers chez soi, ...parce qu'on ne se fie pas à eux, & qu'on ...à portée de voir s'ils font les choses com...on l'entend.

Perse.

...es arts les plus estimés en Perse sont l'or...rie, la tannerie, l'architecture & la po...e. A juger de l'architecture persanne par ...eauté des édifices dont j'ai fait mention, ...mble qu'on ne puisse s'en former une plus ...e idée; cependant elle n'est pas comparable ...lle des Européens. J'ai déja fait remarquer ...les couleurs sont plus vives en Perse ...n aucun pays du monde; c'est ce qui ...aussi que leur teinture est plus belle & plus ...ante. J'aimais à voir, dans les magasins ...offes, ces nuances & ce lustre, dont la di...ité présente le coup-d'œil le plus agréa...; je n'oubliais point de visiter les belles ma...ctures de porcelaine, qui sont en très-grand

Perse.

nombre à Ifpahan : cette fayence eft toute mail en dedans & en dehors ; on en fabr dans prefque toutes les villes de Perfe; la eftimée vient de Chirac & de la Carama mais, de tous les arts, le plus perfection le plus univerfel, eft celui de faire des fes : comme la foie & le coton font fort c muns en Perfe, il n'y a pas de village où ne les travaille; auffi le débit en eft-il pr gieux. On fe fert de moulins, de tours fufeaux à devider la foie, comme en Eur mais ce qui fait le prix des étoffes, c'e broderie, dans laquelle les Perfans font habiles, & nous furpaffent. Ils favent en imprimer fort bien en or & en argent; & eu fouvent peine à diftinguer les brocards dont les fleurs & les figures étaient broc d'avec ceux qui étaient gravés. Je n'infif point fur les autres arts méchaniques, le d en ferait trop long ; il fuffit de dire, qu'exc l'horlogerie, l'imprimerie, la fculpture font, à peu de chofe près, les mêmes q Europe.

Le commerce eft une profeffion très-h rable en Orient, comme étant la meilleur toutes celles qui ont quelque ftabilité, & le fort n'eft pas fi expofé au changement: faut pas s'en étonner ; les plus grands feigne

ois même l'exercent ; ils ont leurs commis, s vaisseaux, leurs magasins. Le roi de Perse, exemple, vend & envoie vendre dans les s voisins, de la soie, des brocards & autres es étoffes, des tapis, des pierreries. Le n de marchand en Orient, est si considéré, on ne le donne pas aux gens qui tiennent tique, qui font un petit trafic, & qui n'ont nt de commerce hors du royaume; on ne donne qu'à ceux qui ont des commis ou des eurs dans les pays les plus éloignés : ces s sont quelquefois élevés aux plus hautes nités, & on prend souvent parmi eux les bassadeurs. Ce respect vient encore de ce en Orient les négocians sont des gens sa-s, à qui on ne touche jamais, même du-t la guerre ; car eux & leurs marchandises ssent librement au milieu des armées. — Perse.

Ces marchands orientaux font le commerce grand ; ils envoyent leurs commis par-tout, s sortir du lieu de leur séjour, où ils se tien-t comme au centre de leurs affaires ; ils n traitent point eux-mêmes directement. Il a point de bourse ni de place de change s les villes ; le négoce se fait par l'entre-se des courtiers : ces gens sont les plus adroits, plus souples, les plus dissimulés, les plus mplaisans & les plus intrigans hommes de

la fociété. C'eft une chofe curieufe de voir c
Perse. ment ils font les marchés : après avoir bie
fonné & difcouru en préfence du vend
ils font le prix avec les doigts ; ils fe tie
par la main droite, couverte de leur ma
ou de leur mouchoir, & s'entre-parle
certe façon : *le doigt étendu vaut dix, le*
plié cinq, le bout du doigt un, la main e
cent, la main pliée mille ; ils marquent
les livres, fous & deniers, en fe mania
main. Pendant qu'ils traitent, ils ont l
fage calme & immobile, à un point qu'
impoffible de s'appercevoir, ni de ce c
penfent, ni de ce qu'ils difent.

Les mahométans ne font pas les plus g
marchands de l'Afie, quoiqu'ils y foien
pandus prefque par-tout, & que leur reli
domine dans les états qui en font la plus gr
partie : les uns font trop voluptueux, le
tres trop philofophes, pour fe livrer au c
merce, fur-tout au commerce étranger;
ce qui eft caufe qu'en Turquie, ce fon
chrétiens & les juifs qui font le principal
goce étranger, & qu'en Perfe, ce font les c
tiens & les Indiens : les Perfans ne font
le commerce de leur propre pays, d'un
à un autre. Les Arméniens font celui de l
rope tout entier; la raifon en eft que les

tans ne fauraient
on parmi les chré
extérieure qu'elle
ple, la loi leur
, ou apprêtée,
autre religion q
un vafe, où un
bu; elle leur d
eu où il y a de
, en certains cas,
de différentes
mme impoffible
chrétiens.

étans ne sauraient observer exactement leur ion parmi les chrétiens, à cause de la pu- extérieure qu'elle leur recommande : par ple, la loi leur défend de manger de la , ou apprêtée, ou tuée par un homme autre religion que la leur, & de boire un vase, où un homme non mahométan t bu ; elle leur défend de prier Dieu dans ieu où il y a des figures ; elle interdit e, en certains cas, l'attouchement des per- s de différentes religions : pratique qu'il omme impossible d'observer dans le pays chrétiens.

Perse.

CHAPITRE XI.

Des Sciences en général. — Des Écoles. — la manière d'étudier & de composer les li — Des Langues. — De la Morale. — D Médecine.

Perse.

LES sciences sont indubitablement ve des extrémités de l'Orient. Il y a mille p ves qu'elles ont leur berceau dans les In d'où elles furent apportées chez les Chaldé & ensuite dans l'Égypte & dans la Syrie, par la voie du golfe Persique, ou celle d mer Rouge.

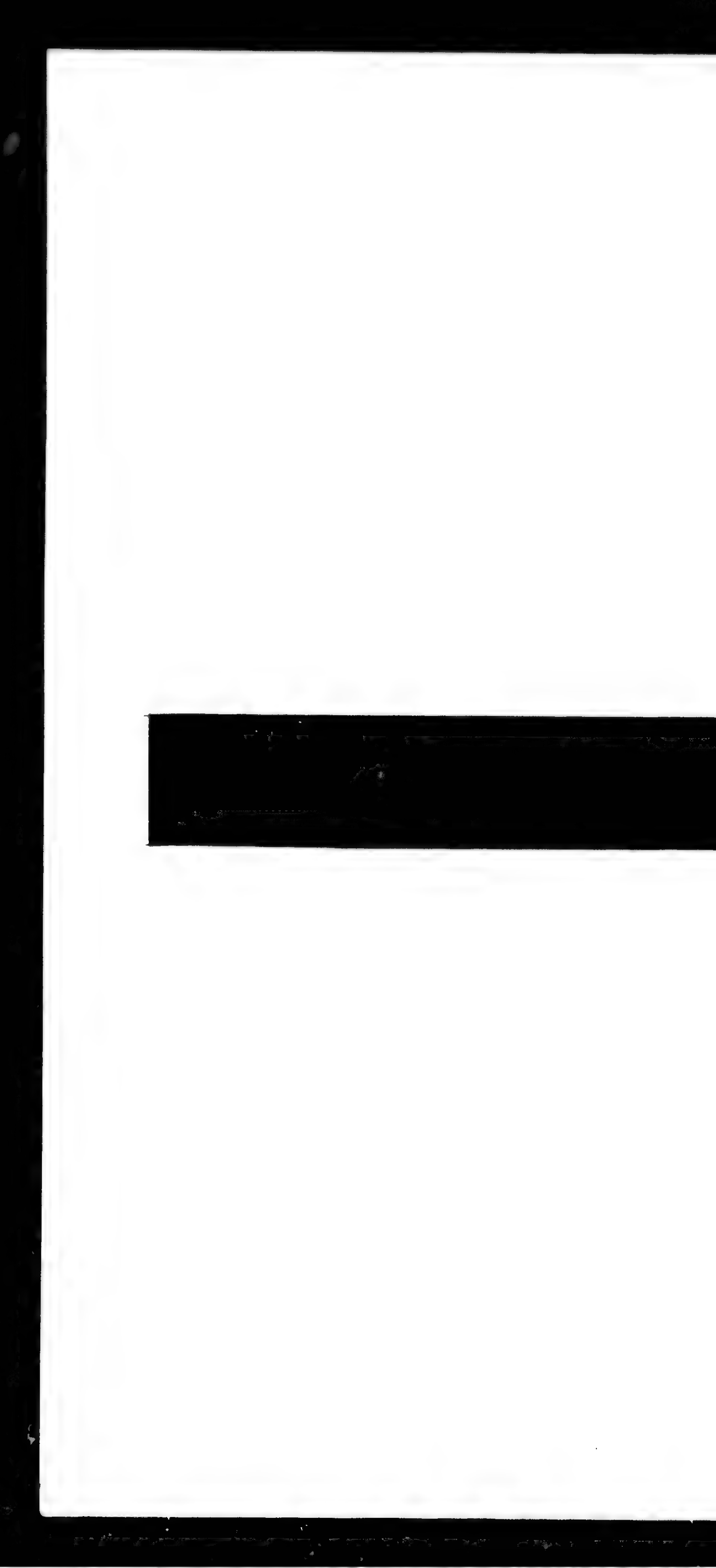
Le génie des Persans est porté aux scien Ils y réussissent si bien, qu'après les Europ ce sont les plus savans peuples du monde, en excepter les Chinois. On en voit beauc s'adonner aux sciences tout le tems de leur sans que le mariage, le nombre des enfa l'importance des emplois ou la pauvreté m puissent les en détourner. Les artisans, paysans même envoyent exactement leurs fans au collége; ils ne se font aucune p

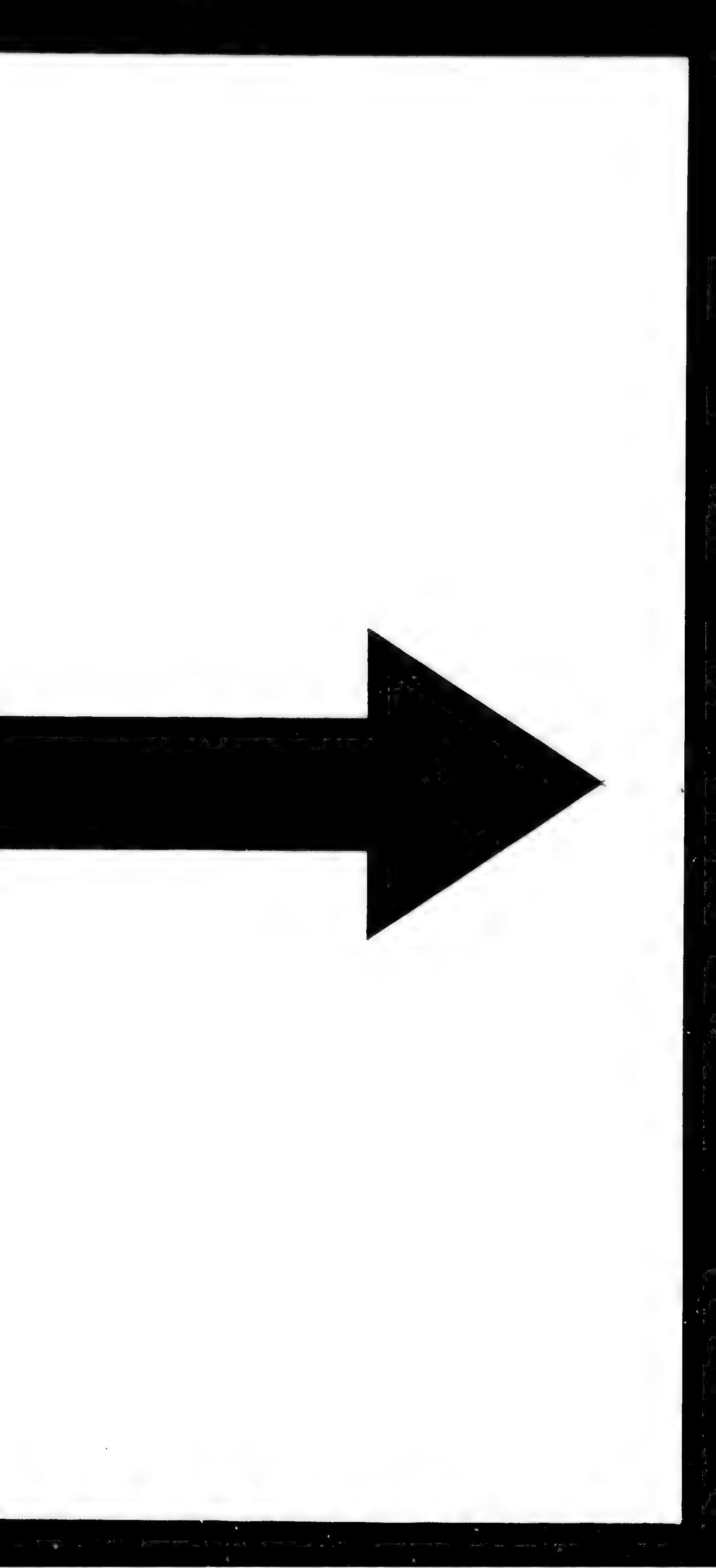
Perse.

[...]r prendre des leçons avec la barbe au [...]on ; & ils se font honneur du nom d'étu[...] dans tous les âges de la vie.

[...]s Persans disent que, pour être saint & [...]t au plus haut degré où l'homme puisse [...]enir, *sa sainteté* consiste à être sans repro[...] du côté du monde, & *sa science* à savoir [...]nte-douze disciplines ou *arts libéraux*, plus [...]ndément qu'aucun autre homme ; à ré[...]dre sur-le-champ à toutes les difficultés [...]osées. Ils ne nomment point les soixante[...] [...]e sciences qu'il faut savoir ; ce nombre [...] vraisemblablement employé que pour dé[...]er seulement toutes les sciences. J'ai connu [...]eurs savans qui aspiraient à cette perfec[...], car on disait à Ispahan qu'ils en prenaient [...]emin ; c'étaient des gens d'un extérieur [...]bien composé, graves, recueillis, modes[...] clairs & précis dans leurs expressions, [...]s dans leurs discours, affables, humains [...]omplaisans au dernier degré, paraissant [...]és dans toutes les occasions au-dessus de ce [...]n appèle vanité, si ce n'est celle de s'at[...] l'admiration & l'applaudissement de tout [...]onde ; ce qui est cependant le comble de [...]anité.

[...] suivent la bonne logique dans le cours [...]urs études, n'admettant l'autorité que pour





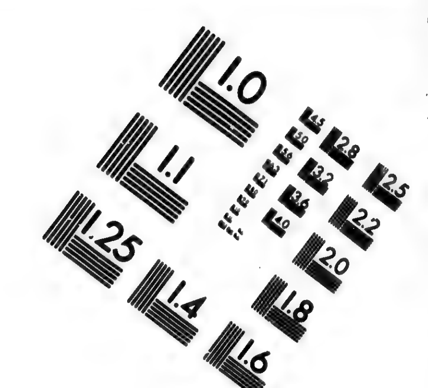
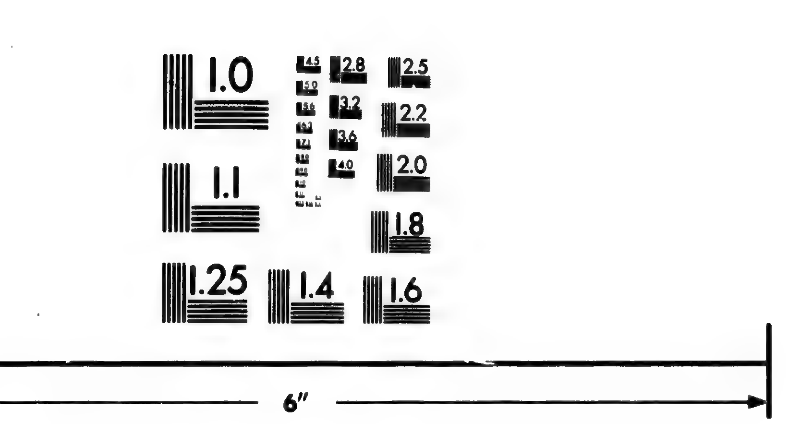
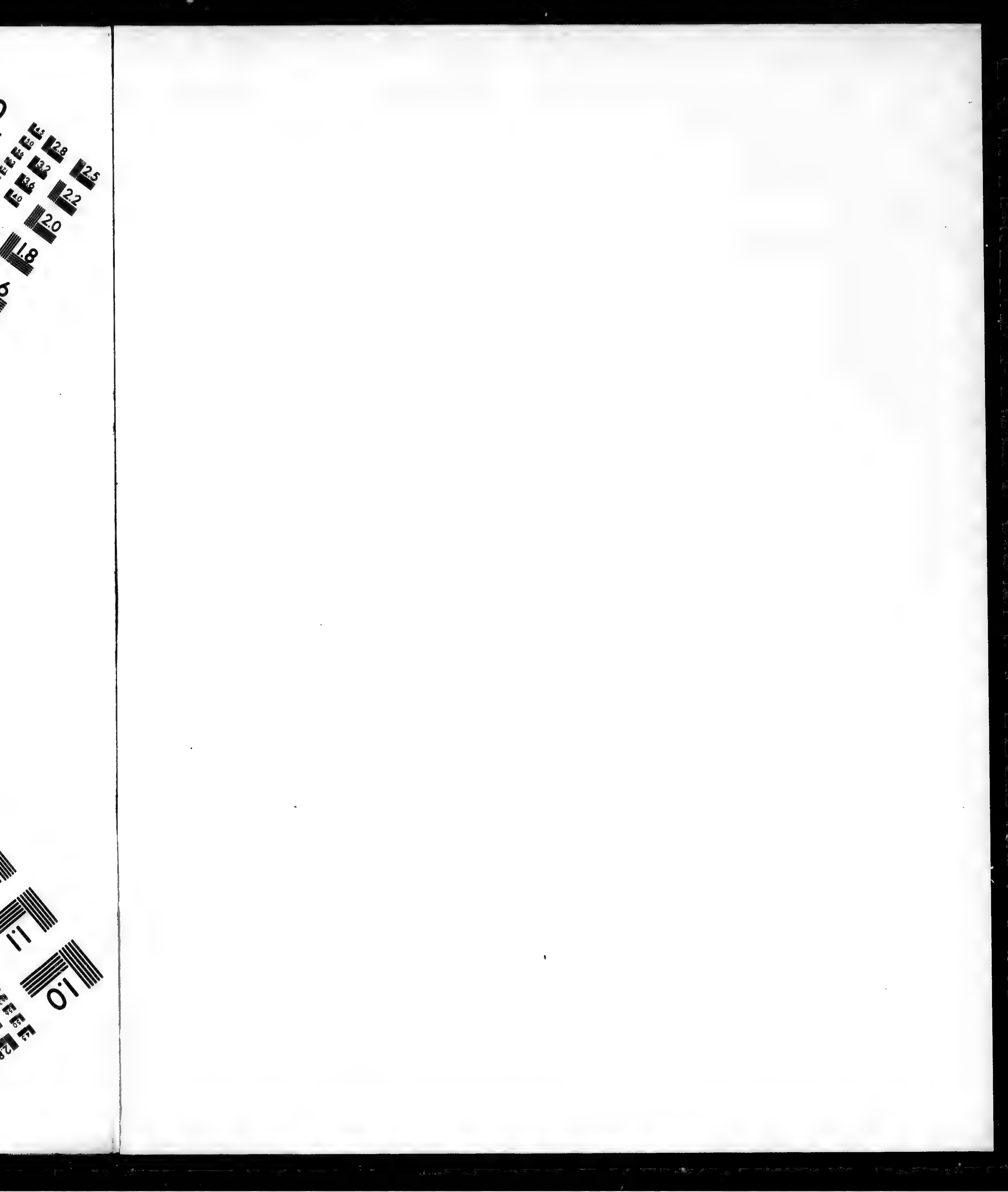


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

Perse.

les dogmes de leur religion. Ils traitent de tise & de vanité tout ce qu'on appuye su sentiment d'un auteur, au lieu de l'appuyer la démonstration. Ils ont à ce sujet ce mot table : *le doute est le commencement de la scien qui ne doute de rien, n'examine rien ; qui n' mine rien, ne découvre rien ; qui ne découvre est aveugle & demeure aveugle.*

Quand aux sciences sublimes, elles ne fèrent pas beaucoup de celles des Europé Les Persans ont entre les mains les sources sciences ; ces ouvrages fameux des Aristo des Archimèdes, des Hippocrates, des Plato ils ont aussi leurs savans, dont les ouvrage tout genre sont fort estimés. Le plus célè d'entre eux vivait, il y a environ cinq cinquante ans ; c'était un homme de naissa & fort riche, qui fut durant plusieurs ann le président ou le chef de toutes les académ de l'empire des Tartares, alors fort éten il a écrit sur toutes les parties des science vines & humaines, mais principalement l'astronomie & la géométrie. Ce savant hom nommé *Cojé-Nessir de Thus*, fit à Maraga, de sa province, ce que le roi Alphonse fit Portugal ; il y assembla les plus célèbres thématiciens de l'Asie, & il composa avec ces fameuses tables astronomiques, qu'on

Perse.

ile tables de *Cojé-Neſſir*, dans leſquelles les ntimens des plus anciens auteurs ſur l'aſtro- omie ſe trouvent vérifiés & confirmés pour plupart. Il y détruit les hypothèſes du hui- ème ciel, que quelques auteurs arabes avaient ſeignées dans les premiers ſiècles du mahomé- ſme, & il y réſout beaucoup de doutes ſur ſquels les auteurs modernes de notre Europe, t fait de gros volumes.

Leurs plus nombreuſes bibliothèques ne vont s à quatre cents volumes; mais ce ſont tous ciens & bons livres qui leur ſuffiſent pour ut apprendre. Ils prétendent qu'on n'y ſau- it ajouter que peu de choſe; auſſi ne ſe ſou- nt ils pas d'en faire des nouveaux.

Lorſqu'ils ont compoſé un ouvrage, ils ne anquent pas de le dédier au roi ou à quel- e grand ſeigneur; ils ne font point d'épître dicatoire à part, mais la dédicace ſe trouve ujours dans le prélude, après l'article qui ntient les louanges de Dieu & des ſaints. s auteurs mahométans anciens & modernes, t conſtamment pour coutume, de commen- r leurs ouvrages par des invocations, par célébration de la grandeur de Dieu, par des clamations ſur leur prophète, ſur Ali, ſon ndre, ſur Fatmé, ſa fille, & ſur les douze lifes de leur race, qui ſont leurs grands ſaints,

Perse.

& qu'ils appèlent les *quatorze puits* : pour mo trer comment ces pièces sont faites, voici traduction du commencement de la préfa qui est à la tête du recueil des œuvres *Cojé-Neffir* :

Louange, service & adoration, soient rendue la gloire & à la puissance infinie de celui fait créer la masse des choses sensibles, & donne le pain quotidien aux fils & aux filles d' dam. Être bienfaisant qui met la nape tous matins, & sert également la table, autant vant les impies & les désobéissans, que dev les fidèles, comme étant tous également pauv & misérables ; être miséricordieux, qui, pa conseil de son incompréhensible clémence, sonner aux oreilles ces paroles : mon peuple, mande-moi ce que tu voudras : mon peuple, pénitence de tes mauvaises œuvres ; être bo qui couvre ses amis d'une toile d'araignée, forte qu'un mur, contre la fureur de leurs sécuteurs ; être puissant, qui, du faible aiguil d'un moucheron, met en fuite l'ennemi furieu principe de toutes choses, qui, sans se servir ministres, de conseil, d'agens ni d'officiers, sans secrétaire & clercs, sans délibération sans réflexions a créé l'homme, élevé sur les animaux par la supériorité de l'esprit, l'excellence de la parole, & davantage pa

stinction du bien & du mal; être, à la misé-ricorde duquel les crimes des méchans ne font ni tache ni domage, & à la gloire duquel n'apporte ni lustre ni augmentation, le culte volontaire des gens de bien; Dieu n'ayant point besoin de tous les mondes. Louange & bénédiction soient aussi données à celui qui est au-dessus de tous les éloges, la matière d'applaudissemens sans nombre, de louanges incomparables, de contentemens infinis; le meilleur de tous les messagers divins, le guide du droit chemin, le chef de toutes les créatures, la meilleure essence de ce qui est né, le premier de tous les prophètes, le patron de tous les docteurs, la règle des plus saints, Mahomet l'a-gréable; *que les plus sublimes éloges & les plus glorieuses louanges soient données, tant à lui, la plus parfaite des créatures de toutes celles que Dieu a regardées favorablement, qu'à sa famille & ses descendans. Sachez, cher ami lecteur, que Dieu veuille conserver en ce monde & en l'autre, qu'une nuit entre les nuits, votre esclave faible & chétif, la plus basse des créatures de Dieu très-haut, le moindre de ceux qui espèrent en sa miséricorde, & le plus coupable de ceux qui prient pour le pardon de leurs péchés, l'humble* Ali-Hamed-Nessir, fils de Abi-Bekre, &c.

Perses.

Les Persans envoyent les enfans à l'école à l'âge de six ans, pour apprendre à prier Dieu,

à lire. Les écoliers lisent chacun leur leço tous à-la-fois ; l'un lit du *persan*, un autre d *Perse.* l'*arabe* ; l'un répète des vers, un autre de prose ; l'un étudie la grammaire, un autre syntaxe. Chacun lit très-haut, le maître l'obl geant de crier de toute sa force ; ce qui fa un bruit si grand, que, lorsqu'on approche d'un école à vingt pas, on entend le tintamarr Le maître est si parfaitement accoutumé à c bruit, que pendant tout ce tems il écrit o lit tranquillement, entendant fort bien si cha cun prononce bien, s'il continue, & s'il parl haut & avec attention ; & lorsqu'il apperço un écolier qui ne fait pas son devoir, il lui a longe des coups de fouet qu'il tient à la mai ou sur ses genoux, & le remet en train. L Persans soutiennent que les enfans apprenne mieux de cette manière, que quand on les fa étudier bas ; ils disent que, quand on les fa étudier bas, ils regardent çà & là, & pense à toute autre chose qu'à l'étude, au lieu que quand on les oblige d'étudier & de lire to haut, nul ne peut se détourner, ni s'arrête mais qu'il est retenu par l'action ; ils disent d'ai leurs que par ce moyen les enfans apprenne à lire & à prononcer, parce qu'étant oblig de parler à haute voix & clairement, on les r dresse s'ils le font mal.

Tous les colléges ſont rentés, & il y en a
ui le ſont aſſez richement; on y voit des étu-
ians qui ont ſoixante ans, femmes & enfans.
Outre les colléges où l'on enſeigne publique-
ent, il y a dans toutes les villes des gens fai-
nt profeſſion de ſcience; ce ſont ſouvent des
ands ſeigneurs diſgraciés ou qui ſe ſont re-
és de la cour & des affaires. Ils donnent des
çons ſoir & matin à des heures marquées.
uvent ils entretiennent les étudians de pa-
iers & de livres, leur donnent à manger cer-
ins jours de la ſemaine, & quelquefois même
s habits & de l'argent. On dit qu'il y a des
ns qui ſe livrent à ces travaux par vanité;
r, les étudians qui viennent en foule prendre
s leçons de ces généreux maîtres, ſont au-
nt de trompettes, qui vont publiant leur ſa-
oir, leur générosité & leur vertu. Il eſt vrai
e rien ne donne plus de réputation, en Perſe,
e d'inſtruire à ſes dépens beaucoup de diſ-
ples, & de favoriſer les ſavans & les ſciences.
orſque le premier miniſtre d'état eſt homme
 lettres, il eſt ordinairement le chef des étu-
ans ou *taleb-elm;* autrement, c'eſt quelqu'un
s plus grands ſeigneurs du royaume, & le
us ſouvent c'eſt le *cèdre* ou grand *pontife:*
arge qui donne un grand pouvoir en Perſe.

Il faut obſerver que les étudians perſans

Perse.

Perse.

étudient ordinairement pluſieurs ſciences à-l
fois. J'ai vu ſouvent des régens donner leç
de quatre ſciences différentes dans une mêm
ſéance ; je ne ſais pas bien ſi c'eſt la bonne m
thode, c'était celle de l'antiquité. Il y a de
différence entre inſtruire la jeuneſſe ou d
hommes faits, parce que, ce qui pourrait co
fondre l'eſprit d'un jeune enfant, ne confo
pas l'eſprit d'un homme mûr.

Les Perſans ſe ſervent de trois langues ;
perſan, proprement dit, qui eſt la langue v
gaire de leur empire, du turc & de l'arab
Les gens de quelque qualité, & tous ceux q
fréquentent le monde, ſavent ces trois langu
également. Le perſan eſt la langue de la poéſ
des belles-lettres & du peuple en général ;
turc eſt la langue des armées & de la cour ;
ne parle que cette langue, tant parmi les fe
mes que parmi les hommes dans les ſérails
grands : l'arabe eſt l'idiôme de la religion
des ſciences relevées. Les Perſans regard
ces trois langues comme les ſeules vraies
originales ; les autres langues, ſuivant eux,
ſont qu'un jargon : pour montrer que ces t
langues ſont auſſi anciennes que le monde,
diſent qu'elles étaient en uſage toutes les t
dans le paradis terreſtre ; & en même tems, c
le ſerpent qui ſéduiſit nos premiers pare

rlait arabe, qui
ſive ; qu'Adam
eux, qui eſt u
inuant qui réuſ
nde fait ; & que l
paradis, ſe mit à
ant ordonné de ſ
is en arabe, ſans c
fin dans les terme
i les effrayèrent
Ce qu'il y a de
gne de remarqu
u'elles n'ont ſubi
oran, par exemple
y a mille ans, le
plus éloquente di
i ont écrit il y a c
ſſi les modèles du
pprend à parler &
araître qui ſoit mi
ſprit de perſonne
ngue ou la perfect
s inconvéniens inf
emens qu'on appo
ivantes de l'Europ
n trouvera que le
ort ſages, & fort h
s grands inconvén

[par]lait arabe, qui est la langue forte & per[sua]sive; qu'Adam & Ève parlaient persan en[tr]e eux, qui est un idiôme doux, flatteur & [in]sinuant qui réussit à Ève, comme tout le [m]onde sait; & que l'ange Gabriel, qui les chassa [du] paradis, se mit à parler turc, parce que leur [ay]ant ordonné de sortir du paradis, en persan, [pu]is en arabe, sans qu'ils obéissent; il s'exprima [en]fin dans les termes de cette langue menaçante [qu]i les effrayèrent & les firent obéir. Perse.

Ce qu'il y a de plus admirable & de plus [di]gne de remarque dans ces langues, c'est [qu]'elles n'ont subi aucun changement. L'al[co]ran, par exemple, est aujourd'hui, comme [il] y a mille ans, le modèle de la plus pure & [la] plus éloquente diction. Les poètes persans, [qu]i ont écrit il y a cinq ou six cents ans, sont [au]ssi les modèles du plus beau langage. On y [a]pprend à parler & à écrire; on ne voit rien [p]araître qui soit mieux écrit; & il ne vient à [l']esprit de personne qu'on puisse embélir la [la]ngue ou la perfectionner. Si l'on réfléchit sur [le]s inconvéniens infinis qui naissent des chan[g]emens qu'on apporte sans cesse aux langues [v]ivantes de l'Europe, sur-tout à la française, [o]n trouvera que les peuples de l'Orient sont [f]ort sages, & fort heureux de s'être délivrés [d]es grands inconvéniens qu'entraînent les chan-

Perse.

gemens dans la chose du monde la plus impo[r]tante, qui est la parole. Je fais la remarqu[e] que le latin & le grec ne sont point connus e[n] Perse, ni dans toute l'Asie. Le latin n'y a ja[-]mais été cultivé parmi les savans; le grec y [a] été connu & étudié jusqu'au tems de Maho[-]met, mais il s'y est perdu depuis.

Les Persans se servent, comme nous, d[e] papier pour écrire : ils le composent de chi[f]fons de coton & de soie. Il est moins blanc qu[e] le nôtre, & il se rompt quand on le ploie. Le[ur] beau papier vient de la Tartarie mineure[,] des villes de *Balk*, de *Bocora*, & de *Sama[r]cande*. Ils en font de toutes les couleurs, ex[-]cepté de noir. Ils le marbrent ou le mouch[e]tent d'argent, ou bien ils peignent dessus d[es] fleurs & des moresques. J'observe que le pa[-]pier, & sur-tout celui qui est écrit, est un[e] chose sacrée chez les mahométans : ils rega[r]dent comme coupable celui qui le brûle, [le] déchire, ou le jète, à cause, disent-ils, qu[e] le nom de Dieu peut être écrit dessus, ou ce[-]lui des saints; & que, si ce n'est pas du papi[er] écrit, il sert à écrire les choses les plus véné[-]rables. Ils se servent d'encre de toutes les cou[-]leurs. Leurs plumes sont des roseaux, ou pe[-]tites cannes dures, de la grosseur des plu[s] grosses plumes de cygne. Ces cannes ou roseau[x]

recueillent vers Daurac, le long du golfe Perse.
sique.

Les Perfans, non plus que tous les autres
ples orientaux, n'ont point l'art de l'im-
merie; aussi l'art de l'écriture est celui dont
font le plus de cas. Ils sont réduits à transf-
e tous leurs livres à la main, & à n'en avoir
int d'autres que des manuscrits. Ils n'écri-
t pas, comme nous, de la main gauche à
main droite, mais de la main droite à la
in gauche. Ils appèlent cela écrire droit,
disent que c'est nous qui écrivons à re-
rs.

Les copistes sont en grand nombre en Perse,
tout dans les grandes villes; mais ce mé-
leur donne à peine du pain. Ce n'est
là le seul ni même le plus grand inconvé-
nt des livres manuscrits, il consiste dans la
ltitude des fautes, qui sont souvent telles,
on ne trouve point de sens à ce qu'on lit.
fautes arrivent par l'ignorance des copistes,
leur inattention, à force d'aller vîte, en ne
nant pas garde à leur original, & en ne re-
nt pas leur copie. Or, comme pour la plu-
t du tems ils n'entendent pas ce qu'ils écri-
nt, ils font mille fautes sans s'en apperce-
ir. Leurs livres sont encore copiés par d'au-
s scribes, qui n'en savent pas plus que les

Perse.

premiers, & qui ajoutent aux fautes de original leurs propres fautes, de sorte qu'e se multiplient beaucoup avec le tems. J'ai des gens de lettres qui faisaient bien des précations contre le copiste. On m'a sou proposé à la cour de Perse de faire venir imprimeurs, & d'établir une imprimeri Ispahan; & cela aurait été exécuté si le roi *Abas II* avait vécu plus long-tems; n son fils n'a pas accueilli favorablement la quête que les savans lui présentèrent à ce su Les Orientaux ont un éloignement pour to innovation qu'on ne peut exprimer. On a b leur démontrer les avantages de quelques blissemens nouveaux, ils sont si attachés manières anciennes, & aux biens prése qu'il n'y a pas moyen de les exciter par pérance des succès les plus assurés.

Les sciences les plus révérées des Pers celles qui mènent plus sûrement à la gloir aux richesses, sont l'astrologie judiciair l'astronomie. Ils ont tant de vénération p celle-là, qu'ils n'entreprennent rien sans a auparavant consulté quelque astrologue. roi en a toujours plusieurs à sa cour, mène par-tout avec lui, excepté lorsqu'il e dans le sérail. Ils portent tous à la ceintur astrolable dans un étui fort propre. Le roi

ulte quelquefois fur les moindres chofes, exemple, s'il doit aller à la promenade, doit entrer dans le férail, s'il fera venir grand qui attend dans l'anti-chambre. Alors ologue tire promptement fon aftrolable de étui, il obferve la fituation des aftres; &, le fecours de fes tables, il fait une réfe, comme s'il prononçait un oracle.

Perse.

Comme les aftrologues font toujours à la r, ils ont une grande part dans toutes les ires, & un grand crédit dans le monde; il leur eft pas même difficile de faire des prétions fur les matières politiques: ils conffent le caractère & les goûts du maître & favoris, la faveur ou la difgrace des mires & des courtifans. D'ailleurs, comme il fe paffe guère d'années que le roi ne faffe itement des exécutions d'éclat fur quelques nds du royaume, il eft prefque toujours fûr noncer de femblables révolutions; de mare qu'en Perfe, comme ailleurs, c'eft une e charlatanerie que ces prédictions.

Les aftrologues font toujours très-jaloux des édecins, qui jouiffent également d'une grande nfidération; c'eft à qui gagnera la confiance aura la faveur. Les médecins veulent fuivre règles de l'art, & ordonner des remèdes, près les phénomènes des maladies. Les af-

Perse.

trologues s'y oppoſent, & diſent qu'il
plutôt conſulter les phénomènes céleſtes,
ſavoir s'il eſt bon de prendre médecine
que le médecin en ordonne une, & ſi l'op
tion en ſera heureuſe.

Les Perſans ſont extrêmement infatué
la divination; & ils ajoutent la plus grande
aux amulettes & aux taliſmans. La divina
la plus uſitée eſt celle qui ſe fait par les liv
& particulièrement par l'alcoran. Lorſq
ſont en peine s'ils doivent faire une démarc
& ſi elle doit avoir un bon ou un mauvais
cès, ils s'adreſſent à un miniſtre eccléſiaſtiq
& le prient de conſulter la choſe; ce qu'il
avec plus ou moins de préparatifs, ſelo
qualité de la perſonne qui ſe préſente. I
purifie par l'ablution, met des habits prop
fait des prières; il prend enſuite l'alcoran
l'ouvre au haſard : ſi le verſet ſur lequel il
les yeux, contient un commandement poſi
c'eſt un bon augure, il faut faire la choſe; m
s'il contient un commandement négatif,
le contraire, il faut l'abandonner. Les plus
lèbres docteurs ſont les plus recherchés p
cette fonction; parce que le peuple s'imag
que Dieu révèle plutôt l'avenir aux ſavan
aux hommes purifiés qu'aux autres. Les P
ſans croient à la magie noire, & ils aſſu

l y a un livre parmi eux qui enseigne à obéir les démons, lequel a été composé Salomon. Ils disent que ce sage était un grand magicien. Ils sont aussi possédés de manie des talismans & des amulettes. Ces lettes sont des inscriptions sur du papier, parchemin, ou sur des pierres; ces inscrip- s sont des passages de l'alcoran, ou des ences des saints; par exemple, contre le des yeux, ils portent pour amulette un er contenant ce passage de l'alcoran: *le inateur des infidèles est sur le point de te venir er les yeux*. Les commentateurs de ce livre endent que du tems de Mahomet, il y t un fameux enchanteur de la Mecque, qui les gens en les regardant; &, qu'ayant lu de faire périr Mahomet, l'ange Gabriel rit le prophète de la venue de ce sorcier, mployant les mêmes termes de ce passage. omet les répéta, en voyant entrer l'en- nteur, & lui creva les yeux à lui-même. eur morale est plus saine. Leurs philoso- s ont toujours à la bouche quelque pré- e ou quelque sentence grave & judicieuse. remarqué même que leurs mosquées, s maisons, & jusqu'à leurs portes, sont vertes & ornées de sentences, comme es-ci:

Perse.

Perse.

Les discours des sages se discernent d'av[...] discours des foux, en ce que ceux-là tenden[...] paix, & ceux-ci à la dispute.

Qui veut exceller en sagesse, doit évite[...] les femmes n'aient du pouvoir sur son espr[...]

L'ignorance ressemble à un mauvais ch[...] qui fait broncher à chaque pas celui qui le m[...] & qui rend ridicule celui qui le mène.

Apprenez à votre langue à dire, je n[...] pas, si vous ne voulez être bientôt convain[...] mensonge.

Votre secret est votre esclave si vous le ga[...] vous êtes son esclave si vous le déclarez.

La patience est amère, mais le fruit e[...] doux.

L'espérance est le pain des malheureux.

Il y a des biens sans nombre dans la [...] mais, si vous cherchez la sûreté, elle est [...] rivage.

Le commencement de la colère est la fu[...] & la fin est le repentir.

La pitié envers les méchans est une cruau[...] vers tous les hommes.

Si vous allez les mains vuides chez le [...] vous ne verrez point son visage.

Le commerce avec les méchans est une [...] gation sur la haute mer.

DES V

[...]ue sert-il au berg[...]
[...]orte la brebis.
[...]l y a quatre chos[...]
[...]chargé qu'il ne[...]
[...]d'années & de d[...]
[...]a vérité est un po[...]
[...]ir ses balances tr[...]
[...]Malheur au navir[...]
[...] payer les droi[...]
[...]sort de cette vie[...]
[...]té.

[...]es fables persane[...]
[...]raison ; on les at[...]
[...]& célèbre Lok[...]
[...]ntaux, si ce n'es[...]
[...]considérer la vie[...]
[...]que les historie[...]
[...]it que ce sont [...]
[...], quand on exam[...]
[...]araît qu'elles so[...]
[...]là ce qui me pe[...]
[...]inairement reçu [...]
[...]leurs sciences &[...]
[...]d'eux qu'ils en c[...]
[...]ens. Les Persans[...]
[...]l doit avoir été [...]
[...]lques-uns même [...]
[...]a troisième géné[...]

ue sert-il au berger de crier, quand le loup orte la brebis.

Perse.

y a quatre choses dont l'homme est toujours chargé qu'il ne pense, d'ennemis, de fau- d'années & de dettes.

a vérité est un poids dont on ne peut jamais r ses balances trop chargées.

alheur au navire qui se hasarde de sortir payer les droits; & malheur à l'homme sort de cette vie sans avoir éprouvé l'ad- té.

es fables persanes sont pleines de force & raison; on les attribue presque toutes au & célèbre Lokman, qui est l'Ésope des ntaux, si ce n'est le même. Il est certain considérer la vie de ces hommes illustres, que les historiens nous la donnent, on it que ce sont deux hommes différens; , quand on examine de près leurs fables, raît qu'elles sont du même auteur; & là ce qui me persuade que les Grecs ont inairement reçu des peuples de la Haute- leurs sciences & leurs arts, au moins que d'eux qu'ils en ont emprunté les premiers mens. Les Persans font *Lokman* si ancien, l doit avoir été contemporain de Moyse; lques-uns même le font descendre de Noé, troisième génération; d'autres assurent

Perse.

qu'il vivait du tems de David; mais ch
convient qu'il a été le premier philosoph
lèbre dont le nom soit venu jusqu'à nous
comme Mahomet a parlé de Lokman
éloge dans l'alcoran, les auteurs mahom
en font le plus grand cas; quelques-uns m
d'entr'eux ont composé de très-amples c
mentaires sur ses apologues. Plusieurs au
arabes prétendent que le philosophe grec
pedocle était son disciple. On rapporte
vécut trois mille ans. *Saddi*, célèbre p
persan, raconte que Lokman, à la fin
vie, demeurait sur le bord d'un marais de
seaux, où il s'était dressé une cabane,
laquelle il s'occupait à faire des paniers
sier. L'*ange de la mort* se présenta à lui, &
dit: *Comment est-ce, Lokman*, que depuis
mille ans que tu es au monde, tu n'aie
su bâtir une maison. Lokman lui répon
O Esrail! (c'est le nom de l'ange de la m
on serait bien fou, sachant qu'on t'a tou
à ses talons, de se mettre à bâtir une ma

La poésie est le talent propre & partic
des Persans, & la partie de la littérature
excellent plus; leurs ouvrages de prose en
remplis; & ils se plaisent à faire entrer les
dans leurs conversations. Les peuples orien
ont de tout tems renfermé leur morale

Perse.

s fables & des sentences rimées, comme le eilleur moyen de la mieux imprimer dans mémoire, & de donner plus de grace à leurs lles pensées. C'est ce qui fait dire aux Aras que Dieu les avait favorisés de quatre avanges, préférablement aux autres peuples; savir : des turbans avec lesquels on avait meilure mine, qu'avec les tiares des monarques; s tentes, qui étaient plus belles que des aisons; des sabres ou cimetères qui les dendaient mieux que les forteresses des autres uples; & des poëmes qui étaient plus excelns que les livres & les pandectes des nans voisines.

Le lecteur sera bien aise de trouver ici une ble de *Lokman*; elle donnera une idée de la auté de son génie & de sa manière d'écrire.

L'HOMME ET LE SERPENT.

Un homme passant près d'un marais plein roseaux, où l'on mettait le feu, vit un pent qui y était caché & qui allait être brûlé; le tira avec un bâton, & le mit avec des seaux dans un sac. Après avoir fait quelque emin, il dit : je veux voir si la pauvre bête it pas morte; il ouvrit le sac : le serpent lançant dehors, dit à l'homme : Il faut que

Perse.

je lance mon venin contre toi & que je tue. Quoi ! répondit l'homme, pour me r compenser de t'avoir sauvé la vie, tu me veu donner la mort ? rends-tu ainsi le mal pou le bien ? Oui, dit le serpent, c'est la coutume mais que m'importe, je veux te tuer, parc que cela me fera du bien. Un bœuf vint à pa ser ; ils dirent : rapportons-nous-en à ce qu dira le bœuf. Il est vrai, dit le bœuf, qu'o rend presque toujours le mal pour le bien j'ai servi long-tems & vigoureusement mo maître, & j'ai vieilli à son service ; mais, d que je n'ai plus été capable de travailler, m'a chassé de chez lui. Il passa en suite lion ; ils dirent : il faut que nous consultio aussi le lion. Est-ce la coutume, lui dema dèrent-ils, de rendre le mal pour le bien Oui sans doute, répondit-il, car je vis da les bois, & ne vais point chercher les ho mes ; cependant ils ne cessent de me ve faire la guerre avec des pieux, des lances toutes sortes d'armes, & me cherchent p tout pour me tuer. Comme le lion parl encore, il survint un renard. L'homme au serpent, consultons encore ce renard, puis, je me rends. Ils l'appelèrent & lui dire nous nous en rapportons à toi, pour sav s'il est vrai que ce soit la coutume parmi

hommes de rendre le mal pour le bien ? Le renard fin & fourbe répondit, cela est vrai, le serpent a raison, c'est la coutume du genre humain ; mais contez-moi le fait, parce que les circonstances peuvent avoir quelque chose de particulier. Le renard l'ayant entendu ; je ne crois point, dit-il, que le serpent ait été dans le sac ; le serpent est long d'un aulne & le sac n'a que deux pieds de long. Il n'y a cependant rien de plus vrai, répondit le serpent, & pour vous le faire voir, je vais m'y remettre. Dès qu'il fut dans le sac, le renard dit à l'homme : liez vîte le sac & tuez le serpent ; il ne doit pas s'en plaindre, puisque, selon sa maxime, on rend le mal pour le bien.

Perse.

Les Persans font grand cas de l'art de la médecine qu'ils ont reçue des Arabes, ainsi que la plupart des peuples. On dit communément en Perse que les médecins & les astrologues dévorent le pays, & cela est vrai. Le roi en a un grand nombre à ses gages ; & on a raison de joindre ensemble les médecins & les astrologues, puisque ceux-là dépendent de ceux-ci. Les Persans ont un entêtement si ridicule pour l'astrologie, qu'à moins que l'astrologue les assure que la constellation est favorable à la saignée, ou pour prendre méde-

cine, ils n'exécuteront point l'ordonnance d
Perse. médecin quoiqu'il puisse dire. Mais, si c
docteurs se traversent ainsi pendant la mal
die, ils se rendent service au contraire à
mort des personnes élevées en dignité; l'astr
logue l'attribue à l'incertitude de l'art du m
decin; le médecin la rejète sur l'ignorance d
l'astrologue qui n'avait pas bien pris l'heure po
donner ses remèdes. Les astrologues disent a
sez plaisamment à ce sujet, que leur sort e
bien rude en comparaison de celui du méd
cin, parce que, si l'astrologue fait une faut
c'est-à-dire, s'il se méprend dans son calcu
le ciel la découvre; mais que, si le médecin f
une faute, la terre la couvre, c'est-à-dire, qu'
met le mort dans la fosse sans qu'il en so
plus parlé. Les Persans font des petits cont
sur les médecins, comme on en fait ailleu
Ils disent qu'il y avait un médecin à Ispah
qui ne passait jamais près d'un cimetière sa
se couvrir le visage de son mouchoir; on l
en demanda la raison: c'est, répondit-il, qu
y a bien des gens qui y sont arrêtés par m
ordonnance, & j'ai peur que quelqu'un ne m
reconnaisse & ne me prenne au collet.

Les médecins jugent les maladies en tâta
le pouls, ou seulement on observant les urine
car ils apprennent tous à traiter les malad

ns les voir, à cause du sexe féminin ; les Perse.
ersans ne laissant jamais voir leurs femmes our quelque cause & dans quelque occasion ue ce soit : quand le médecin demande à tâ-r leur pouls, elles donnent le bras couvert un crêpe ou linge très-fin au travers d'un ri-eau. Les médecins persans saignent beaucoup oins que nous; ils ne guérissent la fièvre, i est la maladie ordinaire du pays, qu'avec s émulsions & des breuvages, dont ils font endre jusqu'à quatre ou cinq pintes dans une atinée. Ils n'ordonnent jamais de lavemens, oiqu'ils sachent bien ce que c'est, & qu'il soit parlé dans leurs livres : cela provient un excès de retenue à l'égard des parties du rps que la pudeur nous empêche de décou-ir; la religion défendant d'être jamais dé-uvert ni au bain, ni dans le lit même, ce i fait qu'hommes & femmes couchent tou-urs avec le caleçon.

Les médecins de Perse suivent religieuse-ent la méthode de Gallien ; ils sont aussi en ême tems chirurgiens & apotichaires, & ont acun leur boutique dans laquelle ils se tien-ent, soit durant tout le jour, soit à certaines eures seulement : on leur mène là les malades, on porte sur un cheval dans les bras d'un omme qui monte en croupe pour les sou-

Perse.

tenir. On rencontre tous les matins des gen
de campagne montés sur des ânes, qui vien-
nent consulter le médecin, qui, sans se remue
de sa place, demande d'abord à voir l'urine
car on en porte toujours une fiole; ensuite i
fait tirer la langue, se lève & va tâter le pouls
il prend un morceau de papier carré sur le-
quel il écrit son ordonnance; il la donne à so
apprentif qui délivre les drogues & reçoit l
paiement; le médecin prescrit en même tem
le régime qu'il faut suivre, & donne sa béné-
diction au malade, en disant : c'est Dieu qu
donne la santé.

J'ai observé que les Persans saignent beau-
coup moins que nous; cependant j'ai ren-
contré souvent dans les rues des gens que l'o
saignait. La saignée se fait sans précaution parm
eux : le barbier place le malade contre la mu-
raille; il tire une courroie de cuir avec laquell
il lie très-serré le bras du malade, & sans l
frotter ni chercher la veine, il tire sa lancett
qui est grande trois fois comme les nôtres; i
perce la veine adroitement; il laisse couler l
sang à terre, & lorsqu'il juge qu'il en a asse
tiré, il ôte la ligature, met un peu de coto
sur la plaie, & prenant le mouchoir du pa-
tient, il en enveloppe le bras. L'opinion de
mahométans est que le sang est impur & souill

personnes qui le touchent ; auſſi les méde- Perse.
ins ne le font jamais garder & ne s'en ſervent
pour faire des obſervations.

Les bains ſont un des grands remèdes des
rientaux contre les maladies ; l'uſage en eſt
énéral en Perſe. Ils vont au bain par trois
otifs, pour la religion, pour la ſanté & pour
propreté : la religion preſcrit à tout homme
uillé de ſe laver ; il y a des ſuperſtitieux
ui vont au bain plus d'une fois le jour. Les
ains de Perſe conſiſtent en trois chambres
rmées de tous côtés, qui reçoivent le jour
ar de petits carreaux de verre ronds au-deſ-
ous de la voûte. Le matin, avant le jour, un
alet du bain monte au-deſſus du logis & ſonne
'une conque de mer, pour avertir que le
ain eſt prêt. On ſe déshabille dans la pre-
mière chambre, & après avoir mis autour de
oi un drap, on entre dans l'étuve, où quel-
ques momens après, un ſerviteur vient verſer
de l'eau en abondance ſur les épaules ; il prend
à la main une mitaine de gros bouracan, &
frotte de la tête aux pieds ſi rudement que
ceux qui n'y ſont pas accoutumés croient qu'on
va les écorcher : enfin on raſe la barbe & la
tête ſi la perſonne le deſire ; on coupe les on-
gles des doigts & des pieds ; on emploie le
dépilatoire ; on manie le corps ; on fait la fric-

Perse.

tion ; &, quand on a été ainsi bien frotté manié, on va se plonger dans le lavoir, a sortir duquel on prend du linge blanc, & l'o retourne dans la première chambre où l'o reprend ses habits. L'ordre qu'on observe a bain est, que les hommes y vont depuis matin jusqu'à quatre heures du soir, & le femmes le reste du jour jusqu'à minuit. Le femmes, sur-tout, sont magnifiques au bain c'est-là qu'elles étalent leurs toilettes, leu parfums & leur plus grand luxe.

CHAPITRE XII.

a religion des Perſans, origine de leur hiſme avec les Turcs. — De la prière, ticles de leur ſymbole. — Conduite de ahomet dans l'établiſſement de ſa doctrine.

a religion des Perſans eſt la même que des mahométans. Mahomet y eſt recon- ainſi qu'en Turquie, pour le véritable pro- e, l'envoyé de Dieu; ces deux peuples un reſpect religieux pour l'alcoran dont ils ettent cependant différentes interpréta- .Mahomet, diſent les Perſans, de retour on dernier voyage de la Mecque, voulant venir toutes les conteſtations qui pour- t naître, parmi ſes diſciples, ſur le choix on ſucceſſeur; il fit aſſembler ſon armée, yant fait monter ſur un faiſceau d'armes ſon neveu & ſon gendre, il le fit reconnaître r celui que Dieu deſtinait à lui ſuccéder. ubekre, Omar & Oſman, capitaines de Ma- et, approuvèrent, en apparence, le choix prophète; mais ſecrètement ils tâchèrent

Perse.

Perse.

de ne point reconnaître Ali, dont ils bliaient par-tout les défauts : cependant homet tomba malade à Médine, & mo peu de tems après. Ali, ne croyant pas q voulût lui contester son élection, s'occup pleurer son beau-père, & à lui rendre les voirs funèbres. Abubekre, Omar & Osm convoquèrent le peuple & lui laissèrent le cl d'élire un successeur à Mahomet; mais, pou déterminer en leur faveur, ils lui persuadè de s'en rapporter à un vieillard de l'ass blée, qu'ils avaient gagné : celui-ci non Abubekre, beau-père de Mahomet, & o songea plus à Ali. Omar & Osman se co lèrent par l'espérance que le nouveau déja avancé en âge, ne vivrait pas long-te en effet, deux ans après son élection, A bekre fut attaqué d'une maladie dangere & se sentant proche de sa fin, il voulut dre à Ali la couronne qu'il avait usur Omar, qui voyait par-là ses espérances trées, étouffa le malade dans son lit, & m tra au peuple un faux papier scellé du s d'Abubekre, par lequel il le désignoit son successeur : c'en fut assez pour le reconnaître héritier légitime du prophète régna douze ans, après lesquels Osman succéda. A la mort de celui-ci, Ali re

ses droits : Hossein, son fils ainé, pré- Perse.
it lui succéder ; mais l'armée s'y opposa,
nomma un autre. Les descendans de
Hossein, quoique toujours fugitifs & per-
tés, sont regardés par les Persans comme
uls & véritables successeurs du prophète ;
s appèlent *imans*, & ils disent que le dou-
e & dernier *iman*, nommé *Mahomet-*
hi, disparut de dessus la terre, & qu'il
ndra un jour prendre possession de l'em-
; ils l'attendent en effet, & ils lui tien-
en tout tems, dans les principales villes
Perse, des chevaux scellés & bridés,
le recevoir. Cette histoire fait le fonde-
t de la religion des Persans ; ils disent qu'Ali
seul vicaire de Mahomet, & ils ont en
eur Abubekre, Omar & Osman ; mais
étestent sur-tout Omar, qu'ils maudissent
piété. Les Turcs, au contraire, recon-
ent ces trois capitaines comme héritiers
ccesseurs du prophète : cette diversité de
imens cause une inimitié irréconciliable
ces deux puissans peuples ; & ils font
, par leur aversion mutuelle, ce qu'une
expérience a fait éprouver dans d'autres
ats, que le fanatisme est le plus cruel fléau
états & des empires.

e schisme qui, depuis lors, a séparé les

Perse.

Perses des Ottomans, fut la principale c
de ces guerres sanglantes qui ont si long-
désolé l'une & l'autre monarchie. Le su
Selim. Ier prit les armes contre *Schah Ism*
d'après un *fethua*, signé du mouphti &
principaux oulemas de son tems. Ce de
portait, que non-seulement la guerre étai
gitime, mais que c'était encore un devoi
dispensable pour un monarque musulma
pour tous les croyans, d'éteindre des opin
impies & abominables dans le sang de c
qui s'écartaient de la doctrine du *co*
Nous croyons devoir rapporter ici la lettre
Selim Ier. écrivit de sa main en persan au *Sc*
Ismaël ; c'est une espèce de manifeste, ou
tôt de sommation ; elle fut expédiée du c
de *Maltepé*, près de Scutary, en mai 13
deux jours après son départ de Constanti
ple, à la tête d'une puissante armée ; on y
l'esprit du siècle, le style oriental, le génie
ticulier & l'érudition de ce sultan, l'un
premiers héros de sa maison.

Lettre de Selim Ier. au Schah Ismaël.

« L'Être suprême, qui est l'arbitre sou
» rain de la destinée des hommes, & la sou
» de toute doctrine & de toute science, c

ans la sainte écriture, que le vrai culte vin est dans la seule religion musulmane, que celui qui se soumet à toute autre oyance, loin d'être exaucé & sauvé, sera, contraire, du nombre des réprouvés au rand jour des jugemens ; il dit encore, ce Dieu de vérité, que ses conseils & ses décrets sont immuables, que toutes les actions es hommes doivent se rapporter à lui, & ue celui qui se détourne de la vraie voie, era condamné au feu de l'enfer & aux tourmens éternels. Mettez-nous, seigneur, au ombre des vrais croyans qui marchent dans voie du salut, & qui s'écartent soigneusement de celle de l'infidélité & de la perdition : que les bénédictions les plus pures les plus saintes soient sur Mahomet, le prince des deux mondes, le coryphée des prophètes, ainsi que sur toute sa postérité sur tous ses disciples.

Perse.

Le monarque des Ottomans, le maître des héros & des valeureux du siècle, qui égale *Firidoun* (1) en force & en puissance, Alexandre-le-Grand en majesté & en

(1) Le sixième des anciens rois de Perse.

Perse.

» gloire, & *Key Klaouſſrew* (1), en é
» & en clémence, l'exterminateur des i
» les & des idolâtres, le deſtructeur de
» nemis de la foi orthodoxe, la terreu
» tyrans & des Pharaons du ſiècle, qui h
» lie les princes injuſtes & orgueilleux
» briſe les ſceptres & les couronnes des
» grands potentats de la terre ; le glorieu
» tan *Selim Khan*, adreſſe gracieuſeme
» parole à toi, *Émir Iſmaël*, (qui eſt l
» minateur de la Perſe, le commanda
» chef des forces de ce royaume, pour te
» ſavoir que les ouvrages ſortis de la mai
» Très-Haut ne ſont pas de frêles produc
» du caprice ni de la déraiſon, mais qu'ils
» ferment une infinité de myſtères imp
» trables à l'eſprit humain. Dieu lui-mêm
» dit dans ſon livre ſaint par ces paroles ſac
» NOUS N'AVONS PAS CRÉÉ LA TE
» ET LES CIEUX POUR EN FAIRE UN
» L'homme qui eſt la plus noble & la
» excellente des créatures, eſt l'abrégé
» merveilles de Dieu, &, par conſéqu
» ſur la terre, l'image & le repréſentan
» cet adorable créateur, comme on le voi

(1) Le quatorzième roi de la même dynaſtie

paſſage : IL
EUTENANS S
rce que joign
la matière du
tous les êtres
attributs de
immuables pe
llence de cette
uiſition des co
ouvent que dan
ns la ſoumiſſion
s prophètes. C
reté de cette r
ut proſpérer d
ns l'autre la gl
ſmaël, une pare
n partage, parce
e la ſainteté des l
orti de la voie du
ens; parce que t
es muſulmans,
culte de Dieu,
Orient par des vo
arce que, ſorti
é par des moy
randeur & de n
s ouvert aux m
yrannie & de l'

passage : IL NOUS A CONSTITUÉS SES IEUTENANS SUR LA TERRE, & cela, rce que joignant les facultés de l'ame la matière du corps, l'homme est le seul e tous les êtres créés en état de connaître s attributs de la divinité, & d'en adorer s immuables perfections; cependant, l'excellence de cette qualité de l'homme & l'acuisition des connaissances sublimes ne se ouvent que dans la doctrine musulmane & ans la soumission à la loi sainte du prince s prophètes. Ce n'est donc que dans la ureté de cette religion divine que l'homme eut prospérer dans ce monde & acquérir ans l'autre la gloire éternelle : mais, *Émir smaël*, une pareille félicité ne sera jamais on partage, parce que tu as détourné ta face e la sainteté des lois divines; parce que tu es orti de la voie du salut & des saints commandemens; parce que tu as altéré la pureté des dogmes musulmans, déshonoré, avili, détruit e culte de Dieu, & usurpé les domaines de l'Orient par des voies injustes & tyranniques; parce que, sorti de la poussière, tu t'es élevé par des moyens odieux à un siége de grandeur & de magnificence; parce que tu s ouvert aux musulmans les portes de la yrannie & de l'oppression; parce que tu

Perse.

Perse.

» as joint l'iniquité, l'infidélité, le blaſp
» à l'exercice d'une ſecte impie; parce
» couvert du manteau de la fauſſeté
» l'hypocriſie, tu as ſemé de tout côt
» trouble & la ſédition; parce que tu as
» l'étendard de l'irréligion & de l'hétérod
» parce qu'enfin, en te livrant à tes capr
» à tes paſſions, à tes infâmes dérèglem
» tu as eu l'impiété de délier le nœud
» des lois muſulmanes, en permettant l
» bertinage & la profanation des vierges
» maſſacre de nombre de perſonnages
» tueux & reſpectables, la deſtruction des
» ples & des chaires ſacrées, la démol
» des ſépultures de tant d'ames fidèles &
» tes, le mépris des *oulemas*, des docteu
» des *émirs*, iſſus du ſang du prophète,
» viliſſement des livres ſacrés du *coran*
» les anathêmes prononcés contre les ca
» légitimes.

» Ainſi, comme il eſt du devoir &
» tout prince zélé & pieux en particulier
» de tout peuple muſulman en général, d
» ſerver ces paroles ſacrées : O VOUS
» DÈLES, ô VOUS CROYANS, ſoyez
» exécuteurs des volontés du Très-H
» Nos *Oulemas*, nos honorés docteurs,
» conſéquemment tous, d'une voix unani

» pron

prononcé sentence de mort contre un impie & un blasphémateur comme toi, en imposant à tout vrai musulman l'obligation de s'armer de zèle & d'ardeur pour la défense de la religion, & pour détruire l'hérésie & l'impiété dans ta personne, & dans celle de tes fauteurs & de tes partisans. Perse.

» Animés de cet esprit, nous avons résolu de quitter nos ornemens impériaux, pour nous revêtir de la cuirasse & de la cotte de maille; de déployer nos drapeaux toujours heureux & triomphans, de mettre sur pied nos armées invincibles, de tirer nos armes glorieuses du fourreau de notre colère & de notre indignation, & de faire marcher nos troupes dont le sabre ne fait grace à personne, dont la lance porte des coups mortels, & dont la flèche atteint l'ennemi jusques dans la constellation du sagittaire: en conséquence de cette résolution ferme, nous sommes entrés en campagne, & marchant sous les ailes de la protection & de l'assistance du Très-Haut, nous espérons aller bientôt t'abattre le bras de méchanceté & de tyrannie; délivrer les faibles & les opprimés du joug cruel de ta domination; t'étouffer enfin dans ces mêmes tourbillons de flammes & de fumée que vomissent de

Perse.

» toutes parts les incendies de tes projets pe
» vers & séditieux : cependant, pour nou
» conformer à l'esprit de la loi de notre sain
» prophète, nous voulons, avant que d'e
» venir aux armes, te présenter, au lieu d
» sabre, le sacré *courann*, & t'exhorter ainsi
» embrasser la foi orthodoxe : c'est pourquo
» nous t'écrivons la présente lettre impériale
» nous t'exhortons, en conséquence, à rentre
» en toi-même, à renoncer à tes erreurs, &
» marcher d'un pas ferme vers la voie du sa
» lut, résolution que tu dois prendre sans de
» lai, pour concourir toi-même à ta conserva
» tion & à ta félicité : mais si, pour ton mal
» heur, tu persistes dans ton égarement,
» qu'énivré de l'idée de ta grandeur, de
» puissance, de ta folle bravoure, tu t'obstine
» dans ta conduite aveugle, inique & pervers
» tu verras bientôt ces vastes plaines qui so
» dans tes mains, toutes garnies de nos tent
» & de nos brillantes enseignes, & toutes co
» vertes de nos armes victorieuses. Ce sera
» que s'exerceront la valeur & l'intrépidité,
» que s'accompliront les décrets arrêtés da
» le conseil secret du Très-Haut, qui est
» Dieu des armées, & le souverain juge d
» actions humaines : au reste, salut à qui su
» la voie du salut ».

Les guerres qui éclatèrent dans les ſiècles ſuivans entre la Porte & la Perſe, furent pouſſées avec un acharnement inconcevable. C'eſt cette animoſité qui porta les rois de Perſe, ſur-tout le fameux *Schah Abas*, le fléau des Ottomans, à traiter avec la plus grande rigueur tous les gens de loi qui tombaient en leur pouvoir : on leur raſait d'abord la barbe, pour les couvrir d'ignominie ; enſuite on leur arrachait les entrailles, on leur coupait les parties naturelles, on les faiſait enfin expirer au milieu des plus horribles ſupplices ; ce qui prouve que toutes les guerres qui ont ſi cruellement déſolé ces deux vaſtes empires, n'avaient pour cauſe principale que le fanatiſme religieux. Perse.

Le portrait que les écrivains perſans font d'Ali, trouve ici ſa place ; il était d'une haute taille, gros & chargé d'embonpoint : ſa phyſionomie riante annonçait le calme de ſon ame, & la douceur de ſon caractère : il avait une teinture de tous les arts & des ſciences utiles, & cette ſuperficie était ſuffiſante pour lui mériter le titre de ſavant chez un peuple barbare.

Dans un ſiècle fécond en grands capitaines, il fut reſpecté comme le héros de ſa nation : quoique nourri dans le tumulte du camp, il

Perse.

eut cette douceur, cette aménité de mœu
qui tempèrent l'envie, & qui font aimer ceu
qu'on admire : libéral & désintéressé, il n'ou
vrait ses trésors que pour les répandre sur le
infortunés pressés de besoins.

Il fut long-tems sans user du privilége d
la loi, qui autorisait la poligamie, & il aima
sans partage, Fatime, fille de Mahomet
mais, après sa mort, il en épousa huit autres
dont il eut quinze fils & dix-huit filles; quel
ques-uns assurent que son corps fut transport
à Médine, & qu'il fut inhumé à côté de
chère Fatime; d'autres prétendent que ce fu
à *Cufa*, dans le lieu même où ses sectateur
vont en foule visiter son tombeau; ses vertus
& plus encore ses malheurs, ont inspiré u
respect superstitieux pour sa mémoire. Quoi
que ses partisans soient persuadés que son sé
pulcre est à *Cufa*, plusieurs d'entre eux sou
tiennent qu'il n'est point mort, & qu'il vien
dra sur la terre avec Élie ranimer la piét
éteinte & pour faire fleurir la justice : il en e
qui l'élèvent au-dessus de Mahomet, disan
que ce premier imposteur avait appelé le
hommes à lui, au lieu que le second les ava
appelés à Dieu. Les uns le regardent comm
un dieu, ou du moins comme une portio
de la divinité; ils ajoutent que c'était sous l

rme de ce calife, que Dieu s'était manifesté sur la terre ; que c'était par son opération qu'il avait tiré le monde du néant ; que c'était par son organe qu'il avait dicté ses volontés & ses lois à la terre.

Perse.

Il faut convenir que tous ses sectateurs ne se livrent pas à ces monstrueux excès : ils sont partagés en soixante-treize sectes, dont chacune tombe en des extravagances qui lui sont particulières. Toutes ces sectes se réunissent dans leur haine contre les sonnites, qui donnent aux traditions la même autorité qu'à l'alcoran. Les empires de Perse & du Mogol sont les sectateurs d'Ali, ainsi que plusieurs princes de l'Inde ; les Turcs & les Tartares sont sonnites.

Ali, qui avait donné naissance à tant de fanatiques, & qui l'avait été lui même, séduit par sa crédulité & sa confiance dans le prophète, était bien supérieur à sa nation par ses connaissances acquises, & par l'étendue de son esprit cultivé ; au milieu de la guerre, il se délassait de ses fatigues, dans le sein des arts : on conserve, dans la bibliothèque nationale, un recueil de ses poésies ; il reste encore un livre de maximes, qui a été traduit de l'arabe en langue turque & persane ; on lui attribue encore plusieurs autres maximes éparses dans

Perse.

les auteurs orientaux ; toutes respirent le zè de son auteur pour sa religion, comme cell ci : Gardez-vous bien, dit-il, de faire schism avec vos frères les musulmans, pour n'êtr pas la proie du démon, comme la brebis, q s'éloigne du reste du troupeau, est dévorée pa le loup.

Tel fut ce calife, qui, formé à l'école d Mahomet, en conserva tout l'esprit ; mais l disciple, moins répréhensible que son maître qui n'était qu'un adroit imposteur, fut le joue d'une basse crédulité, qui, dans tous les tems a subjugué les hommes nés avec du génie.

Le catéchisme des Persans ne s'accorde pa sur le nombre des commandemens de la lo morale, ni sur le nombre des articles de leu symbole. Ils mettent communément les commandemens au nombre de sept ; savoir : 1° *de ne point donner de compagnon à Dieu ;* 2° *de ne point tuer ;* 3°. *d'honorer père & mère ;* 4°. *de ne point prendre le bien d'autrui ;* 5° *de ne point tomber dans le péché de sodomie ;* 6° *de ne point toucher à la femme de son prochain ;* 7°. *de ne toucher aucune femme libre sans l'épouser auparavant.* Leur symbole est ordinairement composé de dix articles, cinq qu'il fau croire, & cinq qu'il faut pratiquer ; les cinq articles qu'il faut croire, sont la connaissance

Dieu, la justice de Dieu, la prophétie, la succession ou la lieutenance, & la résurrection; les cinq articles qu'il faut pratiquer, sont la netteté corporelle, la prière, l'aumône, le jeûne, le pélerinage. Quoique les Persans composent leur symbole de tant d'articles, presque tous les docteurs croyent que, pour être de la communion mahométane, il suffit de croire en Dieu, à Mahomet & à Ali; mais que, pour être fidèle, il faut croire les cinq articles de foi, & observer les cinq points de pratique, que je viens d'exposer. Ils distinguent ordinairement entre être mahométan & être fidèle: *il est mahométan*, disent-ils quelquefois, *mais il n'est pas fidèle*. Tous les mahométans universellement croyent que le symbole est d'institution divine; & ils rapportent que Mahomet lui-même récita un jour ce symbole à l'ange Gabriel, qui, lui ayant apparu sous l'habit d'un arabe, & lui ayant demandé en quoi consistait la religion qu'il enseignait, il répondit: En ce que tu confesses, 1°. *qu'il n'y a point d'autre dieu que Dieu*; 2°. *que Mahomet est l'apôtre envoyé de Dieu*; 3°. que tu observes les purifications corporelles; 4°. que tu pries Dieu aux tems marqués; 5°. que tu donnes l'aumône aux pauvres; 6°. que tu jeûnes le mois de rahmazan tout entier; 7°. que tu ailles en pé-

Perse.

lerinage au temple de la Mecque, si tu en a
Perse. le moyen : symbole ou sommaire qu'ils disen
que l'ange Gabriel approuva fort. La secte de
Persans a ajouté un article à ce symbole, tou
chant le vicariat & la succession immédiat
d'Ali; car voici comment elle fait faire la pro-
fession de sa créance aux prosélytes : Témoi-
gnage que nous rendons à Dieu : *il n'y a poin
d'autre dieu que Dieu ; Mahomet est le prophèt
de Dieu ; Ali est le vicaire de Dieu.*

C'est-là ce que j'ai recueilli de plus remar-quable sur la religion des Persans, & ce qu'elle offre de plus essentiel. On peut dire qu'en l'établissant, Mahomet y a développé le génie d'un législateur. Son projet était grand : il s'agissait de changer le cœur & l'esprit de sa nation; il fallait déraciner des préjugés, que l'habitude rendait chers & impérieux; il fallait parler un langage nouveau à des vieillards difficiles à se ranger dans la classe des disciples, après avoir été écoutés comme des maîtres. Un homme, dont l'éducation avait été négligée, pouvait-il se flatter d'être le législateur de son pays; sans ressources & sans légions, pouvait il aspirer au titre de conquérant des nations? Mahomet eut l'audace d'en concevoir le projet, & il eut assez de fortune pour l'exécuter.

Perse.

i notre raison n'était pas asservie à nos sens,
y aurait rien de bien difficile dans le des-
de réunir tous les hommes dans une mê-
croyance : nous avons tous les mêmes or-
s des sentimens ; &, frappés des mêmes
ts, il semble que nous devrions avoir les
nes idées & les mêmes sensations. Mais
périence dépose que la même cause ne pro-
pas les mêmes effets : le même objet fait
nous des impressions le soir, qui n'ont rien
conforme à celles qu'il a faites le matin ;
ette contrariété qui se trouve dans le mê-
homme, se trouve dans une nation, relati-
ent à une autre ; de-là cette bigarure d'o-
ions, qui distingue en différentes nations
société qui ne devrait former qu'une seule
ille, n'avoir que les mêmes idées & les mê-
intérêts : ce n'est pas que chaque mem-
de la société éprouve les sentimens de tous
autres ; mais, subjugué par l'exemple, il
dépouille de ses sentimens, & adopte ceux
la multitude. Comme c'est de l'exemple que
rment les idées communes, il s'ensuit que,
ins il y a de relations entre deux peuples,
ins il y a de connexité dans leurs mœurs
dans leurs usages : ainsi Mahomet aurait été
éraire d'aspirer à subjuguer les sentimens
nations éloignées de l'Arabie. Ses projets

Perse. se bornèrent à réunir tous les Arabes, p les employer ensuite à la destruction des au empires.

Son premier soin, pour assujétir les esp fut de rétablir un culte pratiqué autrefois Abraham & Ismaël, mais défiguré par l descendans. L'antiquité de cette religion s sait pour la rendre respectable : en effet, p qu'il est démontré qu'il y a une religion ritable, elle doit être la plus ancienne; comme il y a eu dans tous les tems des de à remplir envers Dieu, il faut que le c qu'on lui rend ait été connu des premiers h mes : ainsi la vraie religion a le même ceau que le monde; ainsi Mahomet ne vait mieux intéresser la crédulité des peu qu'en supposant qu'il allait faire revivre le c observé par Abraham & les patriarches, eux-mêmes le tenaient de leurs pères, miers habitans du monde.

Mahomet établit l'unité d'un dieu créat auteur du bien, vengeur du mal, tira lumière & les ténèbres du néant, rempli l'immensité par sa présence, & réglant par sa sagesse. Des dogmes aussi purs justi leur auteur du reproche d'ignorance qu'o me à lui faire gratuitement. Sa raison lui appris que Dieu était un être spirituel,

ꝫde toute matière ; & l'expérience lui avait
is que les cultes qui avaient un objet cor- Perse.
l, n'inſpiraient qu'un faible attachement :
, ce fut en propoſant des idées ſpirituelles,
urs chères aux peuples éclairés, qu'il trou-
moyen de détruire l'idolâtrie ; il crut de
encore multiplier les cérémonies légales,
adé que, plus une religion impoſe d'obli-
ns, plus elle eſt intéreſſante, parce qu'elle
ient les diſtractions vers un autre objet.
agnificence du culte enflamme l'imagi-
n ; & on croit Dieu plus grand, quand
onneurs qu'on lui rend ſont plus pom-
.

ne connut jamais ce prétendu héroïſme,
onſiſte dans l'abſtinence des plaiſirs & dans
épris des commodités du luxe ; il ne put
is s'élever juſqu'à cette opinion exagérée,
l faut affliger ſon corps pour purifier ſon
; & que l'homme entraîné par le goût du
ir, dût rechercher les ſouffrances, pour en
un hommage à ſon auteur ; ſa légiſlation
lgente ne ſe propoſe que de prévenir les
dres qui bouleverſent l'ordre public, par
voluptés qui dégénèrent en débauche, &
opta toutes les coutumes qui ne bleſſaient
t le droit naturel.

ne faut pas croire qu'il abandonna l'hom-

Perse.

me à l'impétuofité de fes penchans ; ce
point une morale commode, qui infpire
thoufiafme: c'eft en imprimant le caractèr
la févérité fur la difcipline, que la fédu
fait des progrès ; ce fut donc par la terreu
l'efpérance qu'il fubjuga les efprits ; &, a
avoir fait la peinture voluptueufe des réc
penfes qui attendent les gens de bien da
paradis, il épouvanta les méchans par l'aff
tableau des fupplices deftinés pour expie
crime. Les images qu'il offre, ont été tra
dans le délire ; mais il lui était impoffibl
déterminer quelle eft la qualité des plaifirs
mis à l'homme vertueux, & la nature des m
préparés au coupable. Il paraît que, dans
début, Mahomet, fans entrer dans aucun
tail, ne conçut que des principes génér
& qu'il attendit les circonftances & le fec
du tems pour les développer. Sa principal
tention fut d'identifier les lois civiles & facr
leurs profpérités ou leurs revers étant u
affurent leur triomphe réciproque, & pe
tuent également leur durée : ainfi, Maho
devenu conquérant, ne dépofa point l'en
foir ; &, dès les premiers jours de fa miff
il imprima à toutes fes inftitutions le fcea
la divinité.

Mahomet, s'étant propofé d'établir un

Perse.

épuré, prit impudemment le titre d'en-é de Dieu; &, choisissant pour modèles les artisans du mensonge, il étudia leur the, les suivit jusques dans leurs égare-s, & réussit. Il était assez éclairé pour ne re que des maximes avouées par la raison; il savait que ce n'est pas par elle que la titude se conduit : il donna dans l'outré, paraître sublime; il s'enveloppa des plus sses ténèbres, pour paraître mystérieux; e fut en croyant s'élever, pour ainsi dire, u'à Dieu, qu'il se mit au-dessus de mme.

struit par des exemples multipliés, il af-de fuir la contagion du siècle; &, se ormant à l'idée reçue qu'on trouve Dieu la solitude, il fut s'ensevelir dans une ca-e du mont *Hera*, à trois milles de la Mec-; ce fut là, qu'absorbé dans de profondes itations, pendant des mois entiers, il re-a au commerce des hommes, sous pré-e de se dégager des affections terrestres, s'entretenir un commerce secret avec la nité, qui, selon l'opinion généralement ptée, se manifestait quelquefois à des hom-privilégiés.

es cavernes, les forêts, les déserts & le met des montagnes ont, dans tous les tems,

Perse.

inſpiré une horreur religieuſe, qui a fav
les progrès de la ſuperſtition. Nul peupl
cru qu'on pût voir Dieu en plein midi, ni
les places publiques ; tous ſe ſont perſu
qu'il n'aimait à ſe manifeſter qu'au milieu
nuits les plus ténébreuſes, au bruit des
nerres & à la lueur des éclairs ; tous on
le chercher dans le ſilence effrayant des v
ſolitudes, ou ſur les montagnes, qu'on
rait comme des lieux ſaints, parce qu
étaient plus voiſines du ciel ; c'était là
croyaient que la divinité familière ſe mon
dans tout ſon éclat à des viſionnaires ou à
impoſteurs, qui s'arrogeaient le droit ex
de pénétrer dans ſon ſanctuaire.

Mahomet, inſtruit par les exemples des
célèbres impoſteurs, ſe ſevra du commerce
fane des hommes : que faire dans une cave
un muſulman vous répondra que c'eſt po
converſer avec les anges, pour y trouver la
té, dont la pudeur ſerait offenſée, ſi elle e
ſait au grand jour ſa nudité. Ce fut dans
ſombre retraite, que Mahomet forma le
de ces monſtrueuſes erreurs, qui décel
moins un envoyé de Dieu, qu'un illumin
les a conſignées dans l'alcoran. Tous ſes diſc
ſont perſuadés que ce livre ſublime n'e
production d'aucune créature ; &, pour e

r la dignité, ils lui donnent une origine
ſte, ſoutenant qu'il eſt éternel, & que, Perſe.
l'immenſité des tems, il a toujours été
auprès du trône de Dieu, d'où l'ange
riel le prit, pour le communiquer en dé-
à Mahomet, ſelon que les circonſtances
geraient.

ès qu'il ſe fut affermi dans le deſſein de
erſer tous les cultes établis, il comprit
n ſyſtême auſſi grand ne pouvait s'établir
le concours de pluſieurs agens ſubordon-
, & qu'il ne pouvait les employer avec
ès, qu'après les avoir embrâſés du feu de
fanatiſme. Il ne chercha point de co-opé-
ur de ſon miniſtère uſurpé, parmi ces phi-
phes & ces ſages, qui exigent qu'on éclaire
raiſon, avant de plier ſous le joug de
orité ; il les trouva dans le ſein de ſa fa-
, parmi les eſprits ſimples & crédules,
n'avaient, ni défiance, ni diſcernement.
n'eſt point ſous le Portique, ni dans le
ée, que les artiſans de l'impoſture font leurs
miers proſélytes : à leur imitation, ce fut
l'obſcurité domeſtique que Mahomet trou-
es eſprits diſpoſés à recevoir toutes ſortes
preſſions ; alors il prit le parti de ſe reti-
, avec ſa famille, dans la caverne du mont
, dont les exhalaiſons opérèrent bientôt

Perse.

ſur de ſi débiles cerveaux. Cadije fut la mière ſéduite : une femme de ſoixante an prête ſans effort aux illuſions d'un mari dre & fidèle, qui n'en compte que quar Une telle conſtance eſt un miracle, qui la poſait à tout croire ; & ſa vanité devait flattée de repoſer dans la couche d'un h me, qui, à des qualités robuſtes, réuniſſ privilége de converſer avec les anges.

Il travailla pendant trois ans à diſpoſ eſprits, & à ſe faire des proſélytes. Pendan eſpace, il s'attacha quarante diſciples, qui s'empreſſèrent de publier que l'ange Ga avait apparu à Mahomet, en lui annonçan Dieu l'avait choiſi pour être ſon prophè ſon apôtre.

La nouvelle religion fut appelée l'iſlani c'eſt-à-dire, réſignation à la volonté de D & le livre où elle eſt contenue, fut ap *coran*, c'eſt-à-dire, le livre ou l'écriture excellence. Pluſieurs de ſes maximes n'av rien de repréhenſible, que les moyens employa pour en étendre les progrès. *Cher* diſoit-il, *celui qui vous chaſſe ; donnez à qui vous ôte ; pardonnez à celui qui vou fenſe ; faites du bien à tous ; ne conteſtez avec les ignorans.* Les principaux articles d nouvelle religion, étaient la prière, l'aum

Perse.

e jeûne, la purification & le pélerinage de la Mecque.

Toutes ces obligations auraient pu être imposées par un philosophe législateur. Les ablutions entretenoient la santé, toujours dépendante de la propreté dans les pays chauds, où le corps, par un excès de transpiration, contracte beaucoup de souillure: la prière est un devoir que prescrit la reconnaissance envers l'Être suprême, dont la providence veille au besoin de l'homme: l'aumône est une vertu, dont toute ame sensible reconnaît la nécessité; l'exercice en était facile à un peuple qui, dans tous les tems, avait exercé l'hospitalité, sans être obligé par la voix de la religion: le jeûne n'avait rien de pénible dans un pays où la nature du climat inspire la frugalité, où l'intempérance est meurtrière; la privation des alimens, quand elle n'est pas destructive par ses excès, tempère l'activité des passions, & laisse la raison dans le libre exercice de ses facultés: le pélerinage de la Mecque n'était qu'une continuation de l'usage antique de visiter la *Caaba*, qui, depuis plusieurs siècles, était le sanctuaire le plus révéré de l'Arabie: d'ailleurs, quoiqu'il enseignât que l'univers entier était le temple, que Dieu remplissait de sa gloire & de sa présence, & qu'il habite dans

Perse.

les abymes comme dans les cieux ; il eût ré-volté tous les esprits, en n'admettant pas de lieux privilégiés, que Dieu honore de sa présence spéciale. Les cérémonies judaïques étaient familières à Mahomet ; il savait que les Israélites, dans quelques endroits qu'ils fussent relégués, tournaient sans cesse les yeux vers Jérusalem, où le temple élevé par Salomon, était l'objet de leur joie & de leurs regrets, comme le centre de leur culte & de leurs prières : c'était à cet attendrissement qu'ils éprouvaient pour la cité sainte, & pour le temple sacré, qu'il attribua la perpétuité de leur foi & leur persévérance dans leur culte. Ainsi il crut devoir inspirer la même vénération pour le sanctuaire de son pays, d'autant plus que c'était relever la gloire & le crédit de sa famille, qui présidait aux cérémonies religieuses.

Le symbole des Persans ne fait aucune mention de leurs fêtes. Ils en ont cependant de deux sortes, les civiles & les religieuses : les fêtes civiles sont celles qui marquent le tems & le changement des saisons ; comme la fête du nouvel an, celle du chant du rossignol qui arrive au commencement du printems. Les fêtes religieuses sont les jours consacrés à célébrer la naissance & la mort des prophètes & des saints, & plusieurs événemens mémo-

ables dans la religion; mais, il faut obſerver qu'il n'eſt point ordonné de chommer aucune de ces fêtes : leur obſervance n'eſt qu'un conſeil de l'aveu même des théologiens perſans; mais comme le peuple eſt, en tout pays, porté à l'oiſiveté & à la ſuperſtition, il conſacre au repos & aux plaiſirs le tems des principales fêtes de l'année. Perse.

Outre les fêtes que la religion mahométane a inſtituées, elle a ſon jour de repos, comme la religion moſaïque & la religion chrétienne : ce jour eſt le vendredi. La ſeule obligation qu'on ait ce jour-là, c'eſt d'aſſiſter à la prière publique; les boutiques ſont fermées & les tribunaux ſont vacans; le peuple va aux moſquées; on prêche dans les principales. J'y ai été pluſieurs fois à Iſpahan, & j'en ſortais aſſez ſatiſfait quand le diſcours roulait ſur la morale.

Les auteurs perſans ſont partagés ſur la raiſon de la conſécration de ce jour. Il y a des docteurs qui imaginent que c'eſt parce que Mahomet & Ali naquirent ce jour là; d'autres croyent que Mahomet s'enfuit de la Mecque un vendredi, & que les ſucceſſeurs de Mahomet trouvèrent à propos, pour rendre cette époque plus mémorable & plus chère, de faire du vendredi un jour plus ſolemnel. Enfin,

Perse.

quelques auteurs assurent que c'est uniquemen pour distinguer les mahométans des juifs & des chrétiens, qu'on a assigné le vendredi pour jour de repos ; & cette raison, comme la plus simple, est aussi la plus vraisemblable.

Les prétendus miracles de Mahomet, ont chacun un jour assigné pour les célébrer ; ces jours sont regardés comme des jours de fête ; mais personne ne les observe ; il n'y a que les savans & les dévôts qui y prennent garde ; les uns par curiosité, les autres pour lire certaines prières particulières, que la tradition prétend avoir été composées par les imans, pour être récitées ces jours-là.

Le pélerinage est un acte religieux qui consiste à visiter une fois dans sa vie le tabernacle de Dieu à la Mecque, au jour prescrit par la loi, & avec différentes pratiques ordonnées par la religion : cet acte est d'obligation divine pour tous les Persans, comme pour tous les musulmans. Tout fidèle est donc obligé de remplir ce devoir une fois dans sa vie, soit en se hâtant dans la jeunesse, soit en le remettant à un âge plus avancé. Cependant les Persans, moins scrupuleux que les Turcs, disent qu'il ne faut pas prendre ce précepte à la lettre, & qu'il n'est obligatoire qu'à l'égard de ceux qui, par leur position, ou des circonstances

particulières, n'ont aucun motif légitime pour s'en dispenser. Perse.

Ces circonstances sont: 1°. la condition libre; 2°. le bon sens; 3°. l'âge de majorité; 4°. l'état de santé; 5°. l'état d'aisance; 6°. la sûreté du voyage; 7°. d'avoir assez de bien pour payer ses dettes, pour assurer la dot de sa femme, pour laisser à sa famille la subsistance d'une année, & pour reprendre sa profession au retour; enfin l'absence de tout empêchement légitime de quelque genre qu'il soit.

Ainsi, nul esclave n'est tenu au pélerinage, parce qu'il est censé ne posséder rien en propre, & qu'il n'a pas non plus la liberté, ni de s'éloigner de la personne de son patron, ni de vaquer à des objets étrangers à son service. Tout homme qui, pour cause d'infirmité ou de maladie, est dans l'impuissance d'entreprendre un voyage, cesse d'être obligé à ce devoir: il en est de même des personnes affligées de quelques défauts corporels, tels que les aveugles, les boiteux, les perclus, &c. L'état d'aisance est pareillement nécessaire, parce qu'il faut avoir les moyens de pourvoir aux frais du voyage, qui ne doivent jamais être pris sur la subsistance & les alimens que l'on doit à sa famille. Le point relatif à la sûreté du voyage, exige qu'il n'y ait point de risques, ni par terre,

Perse.

ni par mer ; ainsi, le fidèle ne doit point s'exposer par terre, aux attaques des brigands ou des ennemis, & par mer, aux hasards de ce terrible élément.

Les Persans éprouvent souvent des difficultés dans leur pélerinage. Ils les faisaient autrefois par *Bagdad*, lorsqu'ils en étaient les maîtres : ils prennent maintenant la route de *Bassora*. La caravane en part à jour nommé, afin d'arriver à la Mecque au tems prescrit ; elle est escortée par des Arabes qui employent quarante à cinquante jours à la faire traverser les déserts. Les Persans sont fort harcelés en allant à la *Mecque* ; ils le sont aussi en allant à *Médine* ; car, les Turcs qui en sont les maîtres, prennent fort garde qu'en se prosternant devant le tombeau de Mahomet, ils ne fassent pas des mines offensantes à ceux d'*Aboubekre* & d'*Omar*, qui sont à côté ; cette surveillance gêne extrêmement les Persans, qui ont en exécration ces deux califes : ils ne sont pas moins contraints dans l'exercice de leur culte religieux, parce qu'ils sont obligés de faire leurs purifications légales suivant le rit des Turcs, qui diffère du leur, en quelques petites observances, comme d'avoir les mains pendantes en faisant l'adoration, au lieu de les avoir élevées. Les Persans dissimulent dans cette occasion ;

s y ſont autoriſés par les déciſions de leurs octeurs, qui permettent la diſſimulation quand y va de la vie : ils prétendent d'ailleurs qu'*O-ar* & *Aboubekre* ne ſont point dans cette oſquée, puiſque l'ange de tranſport jeta leurs orps à la voirie, comme indignes d'être au-rès de leur prophète. Perse.

En partant de Médine, les pélerins perſans rennent leur route vers Bagdad, & viſitent n chemin les tombeaux de leurs *imans*, qui ont à *Bakié*, à *Hellé*, à *Kerbella*, dans les cam-agnes déſertes de la Chaldée, & par-tout ils rennent acte de leur pélerinage. Ils s'en re-iennent chez eux après une abſence qui dure oujours plus d'un an, & quelquefois deux ; mais ils n'en reviennent pas toujours meilleurs : pluſieurs croyant que le mérite d'un ſi grand pélerinage eſt inéfaçable, s'en abandonnent plus hardiment à la violence & à la fraude. Les Perſans diſent de ces mauvais pélerins, qu'ils ont enterré leur conſcience dans les ſépulcres qu'ils ont été viſiter.

CHAPITRE XIII.

De la Mort. — De la Sépulture & du Deuil des Persans.

Perse.

DÈS qu'un malade donne des signes de mort, on allume sur les terrasses du logis, des petites lampes en divers endroits : c'est pour avertir les passans & les voisins de prier Dieu pour le malade. Le fidèle agonisant, prêt à recevoir la visite de l'ange de la mort, doit être couché sur son dos, le côté droit tourné vers le keabé de la Mecque ; c'est aussi dans cette position qu'il doit être enseveli ; les assistans doivent lui lire les prières des agonisans & lui réciter la confession de foi, sans exiger du mourant qu'il la récite avec eux, dans la crainte de le porter, en ces momens d'angoisses, à des mouvemens d'impatience qui pourraient effacer en lui l'idée de l'islamisme : il suffit que le malade s'unisse à eux d'intention. On ne doit respirer dans son appartement que des aromates & des parfums ; il faut lui poser un sabre sur le ventre, tenir ses jambes tendues, & lui lier le menton & la barbe.

e moment funeste est marqué par des cris Perse.
es gémissemens si éclatans, que tout le voi-
ge est bientôt informé de ce qui est arrivé.
femmes sur-tout se livrent à des excès de
lation qu'elles entre-mêlent de longues
plaintes, de récits tendres & touchans, &
douloureuses apostrophes au cadavre in-
ible.

endant cette scène lamentable, on envoie
le *cazi*, qui est le juge civil, pour lui
ner avis du décès, & pour avoir un ordre
veur public de prendre le corps, de le la-
& de l'ensevelir. Les obsèques d'un fidèle
éduisent, 1°. à la lotion funéraire, 2°. aux
euls; 3°. à la prière funèbre, & 4°. à la sé-
ure. Ces pratiques sont fondées, disent les
ans, sur l'exemple même du premier père
hommes, d'après le témoignage de notre
prophète: c'est de lui que nous tenons
dam agonisant, eut la visite d'une légion
ges qui apportèrent du ciel des aromates
n linceul d'une seule pièce, dont ils l'enve-
èrent à sa mort, après l'avoir lavé trois fois
de l'eau & des feuilles de *sidir*. L'ange
iel fit ensuite, pour le repos de son ame,
ière funèbre dans le *keabé* même.

lotion funéraire consiste à laver le cada-
en entier, soit homme, soit femme, soit

Perse.

enfant : cette pratique eſt d'une obligation
vine ; elle eſt fondée ſur l'un des précep
généraux qui ſont impoſés à toute la ſoci
des fidèles ; de ſorte qu'à la mort d'un mu
man, ſi l'on ne remplit pas à ſon égard
devoirs de la lotion & de la prière funèb
tout le corps des fidèles eſt cenſé partic
aux peines ſpirituelles attachées à la tranſg
ſion de la ſainte loi. Pour cet effet, le c
doit être nud, hors les parties naturelles, de
le nombril juſqu'aux genoux : cette loi de
deur, qui eſt la même pour les morts com
pour les vivans, exige que les hommes ſo
lavés par les hommes, & les femmes par
femmes.

La lotion funéraire n'exige le lavement
de la bouche, ni des narines, comme l'a
tion qui regarde les vivans. Cette lotion
ſe faire avec une décoction d'aromates; à
défaut, on peut ſe ſervir d'eau pure: la tê
la barbe du mort doivent être lavés avec
fleurs ou avec du ſavon: on doit commen
par le côté droit, en appuyant le corps ſu
côté gauche; laver enſuite le côté gauche
tournant le corps du côté droit; après
coucher le mort ſur ſon dos, pour lui fro
le bas-ventre d'une main douce & légère.

A la ſuite de cette lotion, il faut bien

r le corps avec
reſte aucune h
d'aromates la
amphre les hu
ent eſſentielle
, le nez, les
s deux genoux
e, attendu qu'
ernations, exig
erver des vers
eſt pas néceſſai
barbe, ni de
cun corps mor

mmédiatement
procéder à l'en
deux eſpèces
conſiſte, pour l
chemiſe, un gr
hemiſe doit co
les juſqu'aux g
te juſqu'aux pi
ſiſte en cinq piè
couvrir le ſei
te; le grand vo
lopper le corps
. Il ne faut po
; la femme do

Perse.

r le corps avec un linge propre, pour qu'il reste aucune humidité ; on doit enfin cou- d'aromates la tête & la barbe, & frotter amphre les huit parties du corps qui par- ent essentiellement à la prière, savoir : le , le nez, les deux mains, les deux pieds s deux genoux, lesquels, sanctifiés par la e, attendu qu'ils touchent la terre dans les ernations, exigent cette onction, pour les erver des vers & en retarder la corruption : est pas nécessaire de peigner les cheveux barbe, ni de couper les ongles & le poil cun corps mort.

mmédiatement après la lotion funéraire, il procéder à l'enveloppement du corps ; il deux espèces pour les deux sexes ; le pre- consiste, pour les hommes, en trois pièces : chemise, un grand voile & un sous-voile ; hemise doit couvrir le corps, depuis les les jusqu'aux genoux ; les voiles, depuis te jusqu'aux pieds. A l'égard des femmes, siste en cinq pièces : une chemise, un voile couvrir le sein, un autre pour couvrir te; le grand voile & le sous-voile pour lopper le corps, depuis la tête jusqu'aux s. Il ne faut point de turban à l'homme ; la femme doit avoir ses cheveux sur son

Prese. ſein, par deſſus la chemiſe, & ſéparé en d
flocons.

Les linceuls, ſoit des hommes, ſoit des f
mes, doivent être noués par les deux bo
à moins qu'ils ne ſoient aſſez larges pour
vrir & envelopper tout le corps : ils doivent
de toile ou d'une étoffe dont l'uſage eſt pe
aux vivans; mais toujours blancs, jamais d
cune autre couleur, & conſtamment d'une
pièce. Avant d'envelopper le corps, il eſt
ceſſaire de parfumer les linceuls & la bière
tinée à le recevoir, ou une fois, ou trois
ou cinq, ou ſept, toujours à un nom
impair.

Après avoir enveloppée & mis le corps
la bière, on doit procéder à la prière funè
elle n'a lieu que pour les muſulmans, & ja
pour aucun infidèle. Cette prière ne doit ja
avoir lieu qu'après la lotion funéraire ; la
reté légale & corporelle étant auſſi néceſ
dans la perſonne du mort, que dans celle
fidèles qui s'aſſemblent pour remplir ce de
religieux. Le droit de s'en acquitter appar
au molla, qui doit ſe tenir devant la poi
du mort, comme étant le ſiége du cœur &
lumières de la foi. Le corps doit être pla
la tête de l'aſſemblée.

Si un fidèle eſt enſeveli ſans cette pri

peut alors s'en acquitter fur fa tombe même ; Perse.
s elle ne doit jamais avoir lieu que dans
trois premiers jours de fa fépulture, avant
orruption du cadavre, & la diffolution de
membres.

a voici : « O mon Dieu ! faites miféricorde aux
ivans & aux morts, aux préfens & aux ab-
ens, aux petits & aux grands, aux mâles &
ux femelles d'entre nous ; ô mon Dieu ! fai-
s vivre dans l'iflamifme ceux d'entre nous
qui vous avez donné la vie, & faites mou-
ir dans la foi, ceux d'entre nous à qui vous
vez donné la mort ; diftinguez ce mort par
a grace du repos & de la tranquillité, par
a grace de votre miféricorde & de votre fa-
isfaction divine ; O mon Dieu ! ajoutez à fa
onté, s'il eft du nombre des bons, & par-
onnez fa méchanceté, s'il eft du nombre des
néchans ; accordez-lui paix, falut, accès &
emeure auprès de votre trône éternel ; fau-
ez-le des tourmens de la tombe & des feux
e l'éternité ; accordez-lui le féjour du para-
is, en la compagnie des ames bienheureufes ;
ô mon Dieu ! convertiffez fon tombeau en
n lieu de délices égales à celles du paradis,
& non en foffe de fouffrances égales à celles
e l'enfer ; faites-lui miféricorde, ô le plus
miféricordieux des êtres miféricordieux » !

Perse.

Cette oraiſon eſt la même pour les deux ſe
mais elle diffère pour les enfans & les inſen
attendu leur innocence & la certitude de
béatification. Voici la prière qui les conce
« O mon dieu ! que cet enfant ſoit le pré
» ſeur de notre paſſage à la vie éternell
» mon Dieu ! que cet innocent ſoit le gag
» notre fidélité & de votre récompenſe céle
» comme auſſi notre interceſſeur auprès
» votre clémence divine ».

La prière doit ſe terminer par un ſalu
paix, à droite & à gauche, avec une lé
inclination de tête. Il ne faut jamais porte
corps à la moſquée, ni faire la prière funè
dans le temple du ſeigneur, qui eſt pour
vivans & non pour les morts. Cette prière
la lotion funéraire, ne doivent jamais avoir
pour une partie du cadavre, à moins qu
tête ne ſoit avec la moitié du corps, ou au
faut de la tête, la majeure partie du corps ;
ne doit pas non plus avoir lieu pour un
dont le corps n'eſt pas préſent.

Le corps doit être porté, pour le mo
par quatre hommes ; il eſt louable & méri
que tous les aſſiſtans qui forment le convoi
portent alternativement. Chacun doit le po
ſucceſſivement des quatre côtés de la bière
commençant toujours par l'épaule droite

rt; il doit enfuite paffer à l'épaule gauche, là au pied droit, & enfin au pied gauche. fidèle qui porte un mort, & paffe ainfi fucfivement aux quatre côtés de la bière, s'il chaque fois quarante pas, expie quarante chés.

Perse.

Le corps doit toujours être porté en hâte, diligence, à pas précipité, & cela en vertu cette parole du prophète : *S'il eſt du nom- des élus, il eſt bon de le faire parvenir en di- nce à ſa deſtination, & s'il eſt du nombre des rouvés, il eſt également bon de vous en dé- rger.*

Il ne faut point de chant, ni aucune prière aute voix ; chacun peut prier en fon partier, à voix baffe. Dans le convoi, il eft plus able & plus méritoire de fuivre la bière que la précéder ; il eft également méritoire d'acpagner le corps à pied, plutôt qu'à cheval; doit fe paffer dans un filence religieux ; ifage trifte & morne, mais fans pleurs, fans aiffemens, fans lamentations; on ne doit nt admettre dans ces cérémonies, l'ufage ie de fe frapper la tête ou le vifage, & de hirer fes vêtemens; on ne doit pas non plus mettre qu'aucune femme foit du convoi. corps dépofé à terre, doit être mis fur-lemp dans la foffe, le vifage tourné vers le

keabé de la Mecque ; on doit y procéde
Perse. proférant ces paroles : *Au nom de Dieu &*
nom du peuple soumis au prophète de Dieu.

Dans l'inhumation des femmes, il faut ler la fosse tout autour pour ne rien exp aux regards des assistans.

Personne ne doit s'asseoir que le corps été inhumé, & la fosse comblée, toujour mottes de terre ou de roseaux, jamais de ni de briques ; elle doit même s'élever palme, en forme de dos de chameau.

On ne doit jamais élever sur les tombes mausolées, ni en bois, ni en chaux, n briques, ni en marbre. Ces monumens ér dans l'esprit d'une vaine gloire & d'une mortalité mondaine, ne sont pas compati avec la nature du tombeau qui est tout-à fois l'asyle des morts, le symbole & le te de la fragilité de la vie.

La même tombe ne doit pas réunir d corps, à moins de nécessité ; dans ce cas mê il faut les séparer par une couche de ter

On ne doit jamais exhumer un corps ; ne doit jamais marcher sur un tombeau s'y asseoir, ni s'y endormir ; il n'est jamais mis d'ouvrir un cadavre, quand même le r aurait avalé la perle la plus précieuse & qu lui appartiendrait pas.

Tout fidèle mort dans un navire, en pleine er, exige la même lotion funéraire, les mê- es linceuls, & la même prière; après quoi peut jeter le corps dans la mer, le dépofer milieu de l'océan. Perse.

Les martyrs font ceux des fidèles qui ne eurent pas de mort naturelle, mais qui la çoivent de la main d'autrui. Il en eft de deux rtes : les uns font les martyrs militaires, les tres les martyrs civils; les premiers font les mbattans morts à la guerre, dans la voie du igneur, pour la défenfe de la religion & de tat; les feconds font les fidèles qui perdent vie par la main, ou d'un rebelle, ou d'un igand, ou d'un citoyen. Le véritable martyr ilitaire eft celui, qui, au milieu même de ction, tombe mort fur le champ de bataille, qui ne furvit que quelques inftans à fes effures, fans avoir ni la force, ni l'efprit, la volonté de s'occuper d'aucun objet tem- rel & mondain.

Les funérailles d'un martyr doivent être dif- entes de celles des fidèles décédés de mort turelle. Un martyr n'a befoin ni de lotion néraire, ni de linceuls; le fang dont il eft uvert lui tient lieu de lotion & de purifica- on légale, & c'eft dans fon habit même qu'il

faut l'envelopper & lui donner la fépulture toujours à la fuite de la prière funèbre. Perse.

Ces lois funéraires s'obfervent avec l'atte tion la plus fcrupuleufe chez tous les peupl mahométans ; ce font toujours les mêmes l tions, les mêmes enveloppes, les mêmes pa fums, la même célérité dans l'inhumation aucun mufulman n'eft inhumé fans ces luftr tions. Les faftes du mahométifme n'offre qu'un feul exemple du contraire dans la fi même du prophète. *Fathima*, femme d'A qui ne furvécut que fix mois à fon père, donna, en mourant, de n'employer à fon éga ni les lotions funéraires, ni les linceuls ; ne pas découvrir fon corps, & de l'entern avec fes habits : ces difpofitions furent re pectées.

Dans toutes les claffes de la nation, obfèques fe font toujours avec autant de fi plicité que de précipitation. Cette loi fut é blie d'après l'exemple du prophète, qui, fel fes difpofitions teftamentaires, fut inhumé f pompe & fans fafte quelques heures après décès. Les gens de diftinction, chez les Pe fans font cependant dans l'ufage de faire p ter devant le corps les enfeignes de la mofqu ce font de longues piques de différentes fort les unes ont au bout une main de cuivre, qu'

ppèle la main d'Ali ; les autres font fur-ontées d'un croiffant ; fur quelques-unes on oit gravés les noms de Mahomet, de fa fille de fes douze premiers fucceffeurs légitimes. y a toujours quatorze de ces enfeignes qui archent enfemble ; à la fuite de ces enfeignes iennent cinq à fix chevaux de main, portant s armes & le turban du défunt ; fuivent trente udians qui portent l'alcoran partagé en trente rties, qu'on garde ainfi dans les grandes mof-ées ; ils le lifent en marchant, & il faut u'il foit lu avant qu'on mette le mort dans foffe. Perse.

Ainfi, le jour de la mort d'un mohométan t auffi celui de fa fépulture, quels que foient n fexe, fon état & fa condition. On ne peut, ns doute, attribuer qu'à la chaleur du climat dangereux empreffement : il n'eft pas dou-ux que l'humanité ne foit quelquefois vic-me de cet ufage, uniforme dans toutes les ifons, comme dans toutes les régions maho-étanes. On n'y déroge que dans des cas xtraordinaires, & feulement pour les fouve-ains, ou pour les perfonnes du plus haut ang.

La célérité prefcrite pour la marche du onvoi funèbre, n'eft pas moins religieufement bfervée que celle des obfèques : on porte

Perse.

toujours les morts à pas redoublés. Les pa
rens & les amis sont les seuls qui se chargen
de la bière, quatre, six, ou huit à-la-fois
en se relevant successivement : ce sont les der
niers honneurs que l'on rend au sang ou
l'amitié.

Les bières sont toujours couvertes d'un
simple étoffe, & ordinairement garnies d'u
morceau du voile consacré au keabé de
Mecque : c'est un drap de soie, fond noir, e
tièrement brodé en lettres qui représentent di
férens passages du *coran*. Un grand nombre
familles ont soin d'acquérir à prix d'or ces voil
révérés comme des reliques & employés à
seul usage. Les mosquées en pourvoient ce
qui en manquent. Les femmes n'assistent j
mais au convoi ; & les proches, qui en c
momens combattent les sentimens de la natu
ne versent aucune larme, pour ne pas manqu
à l'esprit de la loi. Ce sentiment est d'ailleu
conforme & à l'extension que l'on donne
dogme du fatalisme, & à la gloire que se f
chaque musulman de suivre en tout l'exem
de Mahomet, fondateur de sa religion.

D'après ce principe de résignation, qui i
terdit au musulman toute marque extérieu
de douleur, personne ne porte le deuil : to
homme, étranger à la religion de Mahom

ne peut aſſiſter aux funérailles d'un muſulman ; Perſe.
& jamais un muſulman ne ſe permet d'aſſiſter à celles d'une perſonne qui ſerait morte dans un culte différent.

Comme la loi défend non-ſeulement la ſépulture, mais encore la prière funèbre dans les moſquées, on porte les corps toujours en droiture de la maiſon aux cimetières publics; ils ſont preſque tous hors des villes, & la plupart préſentent le tableau d'un parc; ils ſont plantés de toutes ſortes d'arbres, de tilleuls, d'ormes, de chênes, mais ſur-tout de cyprès, arbre favori des mahométans : généralement toutes les tombes ſont couvertes de terre & élevées au-deſſus du ſol pour empêcher que perſonne n'y marche, & ne foule aux pieds les corps des muſulmans. Il n'y a ni plaques de marbre, ni aucun monument ſur la foſſe même : on n'y voit que des fleurs ou des boules de myrte, d'if, de buis, &c. ; celles du peuple ne préſentent que deux ſocles de pierres plates ou ovales, toujours plantés verticalement, aux deux extrémités de la foſſe ; celui qui eſt du côté de la tête, eſt ſurmonté d'un turban de pierre, ſi c'eſt un homme : la forme de cette coëfure indique l'état & la condition du mort, parce que les différentes claſſes des citoyens ſont diſtinguées autant par le turban que par

le reſte du coſtume. Les tombeaux des femm
Perſe. ne diffèrent de ceux des hommes, qu'en
que les deux ſocles ſont uniformes, plats
terminés en pointe.

On lit ſur les uns & ſur les autres des é
taphes : elles ne renferment communéme
que le nom du mort, ſa condition, le jour
ſon décès & une exhortation aux paſſans de pr
pour lui. Les unes retracent la caducité
monde, la durée de l'éternité, & contienn
des vœux pour la félicité éternelle du mo
les autres repréſentent la mort comme le ter
des miſères de l'homme dans cette vie paſ
gère & fugitive; quelquefois elles ne conſiſt
qu'en ces deux vers : *Ce monde eſt caduc,*
n'eſt pas durable, aujourd'hui pour moi,
main pour toi. Sur ceux des enfans de l'un
de l'autre ſexe, on dépeint aſſez commun
ment la douleur des parens par des lamen
tions contre le ſort qui a eu la cruauté, y
il dit, *d'enlever la roſe du jardin des charmes*
de la beauté, d'arracher un tendre rejeton
ſein maternel, de laiſſer un père & une mère
fortunés dans les brâſiers ardens de la doul
& de l'amertume.

Les gens de condition ordonnent ſouv
qu'on enterre leur corps auprès de quelq
grand ſaint; mais rarement ſe font-ils porte

Perse.

Mecque où à Médine, parce qu'il y a trop loin; ils choisissent leur sépulture ou à *Negef*, ville de l'Arabie déserte, où Ali, le grand Prophète des Persans, est enterré; ou à *Com*, auprès de Fatime. Tandis qu'on se prépare à ce long voyage, on dépose le cercueil dans quelque grande mosquée. Les Persans croyent que les cadavres ne s'altèrent point pendant qu'ils sont ainsi déposés. On ne passe point à travers des villes, quand on transporte les corps : les Persans le regarderaient comme un mauvais augure, disant qu'il faut que les morts sortent, mais qu'il ne faut point qu'ils entrent.

On observe encore très-scrupuleusement la défense d'exhumer les morts. Les Persans ne connaissent pas non plus l'usage d'embaumer & de conserver le cœur d'un mort, puisque la loi défend d'ouvrir aucun cadavre. Ici l'on apperçoit les véritables causes qui retardent chez eux les progrès de l'anatomie & de la chirurgie; aussi ont-ils très-peu de médecins habiles & des chirurgiens en état de faire des opérations.

CHAPITRE XIV.

Voyage du chevalier Chardin à Bandar-Abaſ — Ruines de Perſépolis. — Notice ſur les m ges. — Courte analyſe de leur ſyſtême.

Perse.

LE 2 février 1674, je partis d'Iſpahan po me rendre à *Bandar-Abaſſi*, le plus célèb port de la Perſe. A une portée de canon, d côté d'Iſpahan, il y a une moſquée où eſt tombeau d'un petit-fils d'*Haſſein;* dans la co de la moſquée, il y a deux réſervoirs rempl de poiſſons, dont quelques-uns ont au nez d anneaux de cuivre, d'argent & d'or. Les ge du pays diſent confidemment, que ſi l'on to chait à ce poiſſon, le ſaint, à qui il eſt co ſacré, ferait mourir ſubitement le ſacrilége. y a toujours des ſentinelles pour garder c poiſſons, & l'on me dit qu'on leur avait m des boucles au nez en ſigne de conſécration.

Après avoir traverſé la pleine d'Iſpahan & les montagnes qui l'environnent, nous entrâme dans des belles & vaſtes campagnes, couverte de beſtiaux & de fruits de toute eſpèce; on y

Perse.

tive quantité de melons & de dattiers, & ndant l'espace de près de vingt lieues, ce sont que vergers & que prairies émaillées fleurs. Jusques-là nous n'avions rencontré cuns brigands; mais un soir que nous venions nous mettre en marche, nous apperçûmes, rs les montagnes qui séparent la Parthide la province de Perse ou *Farestan*, une mpagnie de quinze à vingt hommes arrêtés tournés vers nous: ils n'étaient pas loin du emin par où il nous fallait passer; mais comme re troupe était quatre fois plus nombreuse e la leur, nous avançâmes sans rien craindre; us n'eûmes pas fait deux cents pas qu'ils nfoncèrent dans le bois, & nous laissèrent le ssage libre: quatre jours après nous nous gageâmes dans un chemin étroit, bordé des ux côtés de rochers & de montagnes; c'est seul qui mène à Persépolis, & c'est aussi lui qu'Alexandre suivit avec tant de bonheur, squ'il alla combattre les troupes de Darius. n se souvient encore dans ce pays du nom Alexandre, & ses ravages y sont plus connus e dans aucun autre lieu du monde: il fallait e l'impression que fit ce conquérant sur prit des peuples fût bien terrible, puisaprès tant de siècles on montre encore avec onnement jusqu'aux lieux où il a passé.

Perse.

Enfin la plaine de Persépolis s'offrit à n[os] yeux, j'y arrivai le 13 février; il n'y a ri[en] de plus facile de connoître, dans les descripti[ons] d'Arrien, de Quinte-Curce & de Diodore [de] Sicile, que la situation de cette ville célèb[re], & c'est une vraie satisfaction que de parco[urir] ce pays, les anciens auteurs à la main. La plai[ne] où cette superbe cité était bâtie, est effecti[ve]ment une des plus belles qu'on puisse voi[r]; elle a environ dix-huit lieues de longueur [&] jusqu'à six de largeur. On y élève les p[lus] beaux chevaux de la Perse; on y fait le p[lus] excellent vin. Le fleuve Araxe la traverse, [&] mille ruisseaux l'arrosent dans tous les se[ns].

L'entrée de cette plaine, du côté de l'oc[ci]dent, & telle que les anciens nous la représe[n]tent, est un défilé entre des montagnes [de] roche vive, escarpées & très-hautes; il a qua[tre] lieues de long & une demi-lieue de large: il y [a] aux deux bouts & au milieu, des buttes d'u[ne] hauteur prodigieuse dont le sommet est p[lat] & uni: on croirait qu'elles ont été faites [ex]près & que ce sont de vraies terrasses, si l['on] ne voyait par-tout le roc vif, & si leur co[n]tour & leur grande élévation ne faisait pen[ser] qu'il n'y a que la nature seule qui ait pu [les] former ainsi. C'était infailliblement sur [ces] hautes buttes qu'étaient posés les corps-d[e-]

Perse.

...des avancés de Perſépolis, dont toutes les ...oires font mention, avec des châteaux qui défendaient l'accès : en un mot, c'étaient ...s places fortes des Perſes dont Alexandre eut ...t de peine à ſe rendre maître. On découvre ...droite & à gauche les ruines de pluſieurs ...ifices ſitués ſur les montagnes qui forment ...te entrée, ou plutôt cette gorge que nous ...ons de décrire.

Quand on eſt entré dans la plaine, on prend ...gauche vers l'orient, & après cinq heures ... marche on arrive aux plus ſuperbes & plus ...meuſes mâſures de l'antiquité, que l'on ap...le les ruines de Perſépolis : ces magnifiques ...les paraiſſent de loin comme une eſpèce d'am...phithéâtre, parce que la montagne s'enfonce ... demi-lune comme pour l'embraſſer : on ne ...ut ſe laſſer d'admirer l'étendue & la majeſté ... ces hardis monumens, dont la hauteur ſem...le toucher les cieux. Le plus grand de ces ...vrages & celui où il reſte plus de morceaux ...tiers, eſt le palais de Darius, que d'autres ...royent avoir été un temple du ſoleil.

C'eſt ici qu'on apprend véritablement à dé...ſter l'affreux métier des conquêtes, & qu'A...lexandre-le-grand ne ſe préſente au ſouvenir ... ſpectateur qu'environné de crimes. Ce con...quérant, qui ne ſe piquait pas d'être plus con-

Perse.

séquent que tous les héros destructeurs qui vaient précédé, après avoir fait un acte d manité, en fit un de barbarie; à peine éta sous les remparts de Persépolis, qu'il ass bla un conseil de guerre, & exposa à ses néraux que cette capitale avait été de tems la ville d'Asie la plus fatale au repos la Grèce; que c'était de son sein qu'étai partis les essaims innombrables de barbares s doyés par Xercès & par le premier Dari & le résultat de sa harangue véhémente, de permettre qu'on passât au fil de l'épée citoyens qui ne se défendaient pas, & de m tre l'ancienne métropole de la Perse au lage.

Le soldat, avide de brigandage, n'exéc que trop bien les ordres d'Alexandre; il en dans toutes les maisons dont l'apparence p vait exciter sa cupidité; il y égorgea les pè de famille, viola les femmes, & chargé butin, finit par mettre le feu aux édific l'impitoyable conquérant ne fit cesser le m sacre que lorsqu'il craignit que l'incendie, en était la suite, ne se communiquât au lais des rois.

Après avoir fait la guerre à des citoy sans défense, à des femmes, à des enfa Alexandre la fit bientôt aux édifices. Le

des rois de Perse, d'où il donnoit de sang-
l le signal des massacres, était un des mo-
iens les plus célèbres de l'Asie, soit par sa
ideur, soit par la hardiesse de son archi-
ure : tous les artistes de l'Orient avaient
ié leur génie à le décorer ; la courtisane
is, au milieu d'un festin, proposa de le
ler pour venger l'ancien incendie d'Athènes.
lle sera ma gloire, ajouta-t-elle, *quand la
érité dira qu'une courtisane a plus servi sa
ie par ses orgies, que les Aristide & les Thé-
ocle par leurs victoires.* Comme la gloire
ne courtisane flattait infiniment la grande
e du vainqueur de Darius, il applaudit à
te saillie de *Thaïs* ; peu-à-peu le vin échauf-
t son cerveau, il se lève, une couronne de
urs sur la tête, & donne le signal de l'hor-
le bacchanale. *Thaïs* jète son flambeau, tous
convives l'imitent, &, en peu d'heures,
vaste palais, l'ouvrage de tant de siècles,
st presqu'en entier qu'un monceau de cen-
es. Il paraît, par les ruines encore existan-
s de cette ancienne capitale de la Perse, que
rage des Macédoniens fut trompée, & qu'il
happa un grand nombre de ses monumens
a destruction.

Les édifices dont on voit les débris, ont
ur bâse une esplanade formée par des quar-

Perse.

Perse.

tiers de marbre ordinairement de treize à q
torze pieds de long, sur sept à huit de h
teur : les murs de cette esplanade n'ont c
trois faces ; la dernière étant appuyée co
la montagne, leur hauteur est inégale : selo
terrein sur lequel ils sont élevés ; mais, en
néral, elle est de dix-huit à vingt pieds : c
la même élévation qui leur avait été don
par les architectes des anciens rois de la Pe
car le sol d'une montagne de marbre ne p
vait être élevé que par l'amas des décomb
or, les revêtemens n'ayant jamais dépassé
niveau de l'esplanade, & se trouvant dans to
leur intégrité, il est évident que rien ne p
avoir altéré le plan de cette surface.

Une face des murs de cette terrasse a p
de six cents pas du nord au sud, & une a
trois cent quatre-vingt-dix de l'est à l'ou
En supposant les pas de deux pieds six p
ces, le calcul conduit à donner à l'espace
termédiaire, une mesure d'un peu plus
vingt-sept arpens.

Quelle entreprise étonnante, que celle
former une esplanade de vingt-sept arpens
la pente d'une montagne de marbre, dont
a fallu encore abattre le pied pour relever
partie excédente à la hauteur des terrass
Ce travail ne peut se comparer qu'à celui

Perse.

yptiens, qui taillèrent au ciſeau, ſous les
raon, le roc ſur lequel on aſſit les grandes
amides ; mais, ce qui n'a pas moins de droits
ſurpriſe des générations, ce ſont les con-
ts ſoute: reins de cette eſplanade ; ils la tra-
ſent en pluſieurs ſens, & coupent la mon-
ne ; quelques-uns ont deux pieds de large
ſix pieds de haut, d'autres n'ont que deux
ds en tout ſens ; ces derniers ne peuvent
ir été formés que par des tranchées ou-
tes par la partie ſupérieure ; or, rien n'é-
la dureté du marbre, qui forme le lit
cette montagne.

Les ruines qu'on voit encore dans l'empla-
ment de Perſépolis, ont pour bâſe cette
lanade. On ne peut déterminer avec cer-
de de quels édifices elle faiſaient partie ;
is par les différens aſpects qu'elles préſen-
t, on peut juger que ces édifices n'ont pas
conſtruits ſur le même plan : on diſtingue,
la ſurface entière de cette eſplanade, cinq
ps de bâtimens très-différens, & dans ce
mbre, il y en a trois qui ne purent jamais
ir été réunis, ſoit par l'oppoſition de leur
ris, ſoit par la grande diſtance de leur em-
cement.

Les deux autres édifices, qui ſont auſſi ceux
ont le plus d'apparence, ont pu être ſou-

Perse.

mis au même plan d'architecture; ils sont fins, & placés l'un & l'autre sur une seco terrasse.

On monte à ces terrasses par sept escal de divers grandeurs; le principal a une ram double, dont les marches ont vingt-sept pi sept pouces de long; tout est du même vail, c'est-à-dire, coupé dans la montag ou composé de pièces rapportées, mais si gr des, qu'on voit quelquefois six ou sept marc taillées dans le même bloc.

Les sept escaliers ne diffèrent entre eux par leur grandeur & par les ornemens de le rampes; quelques-uns sont chargés de bas-liefs qui représentent des chasses, des lu d'animaux, & des marches de sacrifices; figures, dans ces reliefs, ont ordinairem deux pieds neuf pouces de haut; elles sont parées par des espèces d'arbres taillés en ramides, & placés de distance en distan comme on voit des plantes, dans la table i que, devant ou derrière les personnages.

Quelle que fût la destination de ces é fices, il est certain que l'emplacement pouvait être plus heureux; ils étaient éle au-dessus d'une plaine riante qui terminait u ceinture de montagnes arides, mais fait

r leur contraste, pour étonner l'imagina- Perse.
on.

Tout, jusqu'à la construction du pavé, rouve l'ambition des architectes de Persépo-, de travailler pour l'éternité. On en trouve sur l'esplanade, formé de morceaux de arbre qui remplissent une largeur de huit eds ; quelques-uns des blocs qui le compo-nt, ont dix pieds de longueur ; le per-n d'un des escaliers est pavé de morceaux core plus grands ; leur longueur est de qua-rze pieds, & leur largeur de huit.

Les colonnes sont aujourd'hui la partie la us brillante des ruines de Persépolis ; quel-es-unes ont conservé encore leurs cha-teaux ; les plus fortes de celles qui sont en ed, & c'est le plus grand nombre, ont jus-'à soixante & douze pieds de hauteur, & -sept pieds sept pouces de circonférence ; es ne paraissent avoir aucune sorte de ren-ment ; le fust est ordinairement de trois orceaux : ces colonnes sont cannelées dans ute leur hauteur, & interrompues de tems tems par des bossages ; les chapiteaux sont un genre d'ornement très-difficile à décrire ; ressemblent à des panaches, & sont surmon- d'un couronnement formé par divers ani-aux, & sur-tout par des chameaux accroupis.

Perse.

Les bâſes de toutes ces colonnes ſont ronde
taillées dans le même bloc, & vont, en s'éla
giſſant comme une cloche ; la circonféren
des plus grandes eſt de vingt-quatre pieds tr
pouces, & la hauteur n'eſt que d'environ qu
tre pieds ; la moulure d'en-bas a un pied ci
pouces d'épaiſſeur ; les entre-colonnes ſo
preſque toujours de vingt-deux pieds de
pouces.

Il paraît que cette manière libre de trai
l'architecture, eſt une ſuite de la communi
tion de la Perſe avec l'Égypte qu'elle av
aſſervie ; les ordres toſcan, dorique, ioniqu
corinthien, n'ont été inventés qu'en Étru
& en Grèce. Avant cette découverte, les p
portions étaient purement arbitraires, & vo
l'apologie des monumens de la Thébaïde &
ruines de Perſépolis.

Les quatre montans du portique qu'on
perçoit quand on eſt en haut du principal
calier, ſont ornés de figures d'animaux en
gées dans l'épaiſſeur des murs, & placées d
les tableaux intérieurs des portes ; deux de
animaux repréſentent des lions, mais qui p
ticipent à pluſieurs égards de la nature du c
val : défaut qui ne doit être imputé qu'à l'ig
rance du ſculpteur ; les deux autres ont

ailes avec des têtes humaines ; c'eſt le ſphinx des Égyptiens. Perse.

Ces monumens de l'art, encore dans ſon berceau, peuvent être comparés à ceux que Garcilaſſo décrit dans la patrie des Incas ; au reſte, il ne faudrait pas les dédaigner à cauſe de leur ſimplicité ; ils ont peut-être rempli l'objet de tous les arts, celui de rendre la nature ; plus l'action de ces tableaux eſt ſimple, plus la décoration préſente à l'eſprit de vraie magnificence.

Une des preuves de la haute antiquité de ces ruines, ce ſont les ſymboles de l'ouraniſme qu'on y rencontre de tems en tems ; par exemple, on voit ſur pluſieurs montans des portiques, un vieillard aſſis, tenant un ſceptre à la main ; au-deſſus de ſa tête paraît une petite figure élevée en l'air, & portée ſur un corps inconnu. Il eſt clair, & le docteur Hyde l'a très-bien prouvé, il eſt clair, dis-je, que le vieillard eſt un roi, & que la figure, qui eſt repréſentée en l'air, eſt ſon ame qui monte vers le ſoleil ; l'ame immortelle, Dieu figuré par le feu principe : voilà les deux dogmes primitifs de la religion de Zoroaſtre.

On compte dans ces ruines treize cents figures d'hommes & d'animaux, dont la moitié est grande commensurée, & les autres ſont co-

lossales ; on y voit les débris de deux cent ci
Perse. colonnes.

S'il fallait en croire les voyageurs, la fo dation des édifices dont on voit encore les ru nes dans Persépolis, remonterait à plus quatre mille ans ; cette opinion n'est point a puyée sur les monumens de l'histoire. Un f bien plus certain, c'est que, par la nature d travaux pour la coupe des marbres, il a fal plus de deux siècles pour mettre le combl ces édifices.

On trouve de tems en tems des inscriptio parmi ces ruines ; mais elles sont dans une la gue qui ne paraît avoir aucune analogie av les langues anciennes & modernes de l'Orien ainsi elles ne donnent aucune lumière sur l' rigine & la destruction des édifices de Pers polis ; et ce qu'on pourra écrire sur ce s jet, se réduira toujours à de savantes conje tures.

A deux lieues de ces ruines, au-delà l'Araxe, sont quatre tombeaux célèbres da l'Orient ; ils sont creusés horizontalement da une montagne de marbre, & leur décorati extérieure donne l'idée de tableaux suspend contre une muraille ; l'étendue des bas-relie est de soixante-dix pieds de largeur dans la pa tie inférieure ; la partie la plus ornée, qui fa

Perse.

corps du monument, en a quarante, & la hauteur totale eſt égale à la plus grande largeur; les colonnes qui décorent le ſocle ſont ſurmontées de ces ſortes de chapiteaux, que l'enfance de l'architecture laiſſait aux caprices des architectes; ils ſont formés par des buſtes de taureaux adoſſés & accroupis ; le plus remarquable des tombeaux eſt celui de *Ruſtan*, l'Amadis de la Perſe, & un des héros qui a le plus illuſtré ſon pays à la fin de la dynaſtie des rois, prédéceſſeurs de Cyrus.

Les figures des bas-reliefs ſont d'une ordonnance qui en impoſe; le premier groupe eſt une joûte de deux géans à cheval, chacun d'eux a une maſſue d'airain dans ſa main gauche; l'un d'eux préſente de la droite un gros anneau de fer, que ſon ennemi ſemble arracher avec effort. Tous deux foulent un homme expirant aux pieds de leurs chevaux.

Près de ce groupe d'athlètes, il y en a un autre où les hommes ont une taille bien moins coloſſale, car elle eſt réduite à ſept pieds; au centre, paraît un guerrier armé de pied en cap, & s'appuyant des deux mains ſur ſon cimeterre ; derrière lui, ſont d'un côté cinq hommes, & de l'autre trois, cachés tous par un mur juſqu'à la hauteur des épaules. Il eſt impoſſible de deviner ce que ſignifient ces

Perse.

figures ; quand on le demande aux Persa modernes, ils répondent : *Dieu le sait*, mot q répond au fameux *que sais-je*, de Montagn

Outre les quatre tombeaux de la montagn au pied de laquelle coule l'Araxe, il y en deux autres, à 600 pas des colonnes de Pe sépolis ; on n'y arrive qu'en gravissant cont les rochers l'espace de trois cents pas ; la façad de l'un a 72 pieds de large, sur 130 de ha teur ; sur chacun des côtés de la plate-form qui précède cette façade, on voit six figur dans l'attitude des personnages d'une proce sion religieuse ; la partie supérieure du mon ment représente un autel consacré au sole sur lequel le feu perpétuel de Zoroastre e allumé ; un personnage appuyé sur son arc, sem ble adorer ce feu, symbole de l'ordonnate des mondes ; & l'on voit son ame sous la form d'une petite figure aérienne qui a tous les trai de l'adorateur, s'élever dans l'air pour se re joindre à l'Être suprême dont elle émane ; second monument a pour l'architecture & le figures qui le décorent, le même plan & même ordonnance.

On croit, dans le pays, que tous ces tom beaux communiquent à des souterrains où so renfermées des richesses capables de tenter cupidité des rois. Cette opinion est fondée su

Perse.

usage des anciens despotes de l'Asie, de recéler or & l'argent qu'ils tiraient de leurs peuples; r, dans cette enfance de la politique, on oyait qu'un souverain était riche, non des résors qu'il fait circuler, mais de ceux qu'il fouit : j'eus la curiosité d'entrer dans un de s monumens par une petite ouverture faite puis quelques siècles, & je fus surpris de y trouver que quelques cercueils taillés dans marbre, & qui auraient peine à contenir corps mort; ces cercueils étaient ouverts & isés en plusieurs endroits. Sans doute que s dehors brillans & majestueux de ces tombeaux avaient fait croire à quelques brigands 'ils renfermaient de riches trésors.

Les habitans de Persépolis croient que *Nemroth* a été enterré dans le premier tombeau, Darius dans le second; mais ils n'en donent point d'autres preuves que leur tradition. On dit qu'il y a encore d'autres ruines trèselles à cinq lieues au-delà : des gens du pays bservent qu'elles s'étendent à plus de dix lieues la ronde : il est impossible de décrire ce vaste mas de débris qu'on apperçoit de toutes parts. Nous avons en France un beau recueil des ruies de Persépolis, qu'on peut consulter; il est ussi exact qu'il peut l'être, & la noblesse du

Perse.

deſſin répond parfaitement à celle de l'o ginal.

En parlant des monumens où tout reſpi le culte du ſoleil, il eſt utile de fixer un m ment ſes regards ſur les mages. Le terme p mitif de *mag* dans les anciennes langues l'Orient, ſignifie à-la-fois un ſage & un prêt &, en effet, ces deux attributs pouvaient êt réunis chez les premiers mages; mais c'eſt leurs ſucceſſeurs qu'il faut attribuer la dégr dation de leur culte religieux : ce changeme ne ſe fit pas tout-à-coup; l'homme n'épu ſes opinions, ou ne les altère que par degré il ne s'endort pas théiſte pour ſe réveiller p lithéiſte : mais il eſt impoſſible à l'hiſtoire fixer les époques de ces révolutions ſucceſſiv qu'éprouva dans la Perſe la religion de Z roaſtre. Tout ce qu'on peut aſſurer, c'eſt qu la mort de Cambyſe, les mages l'avaient pli à leur politique ambitieuſe, & ſe ſervaient ſes dogmes pour jeter les fondemens de le théocratie.

D'abord les mages s'étaient réſervé le pr vilége excluſif d'entretenir le feu ſacré da les temples; &, pour attirer à cet égard l'a tention de la multitude, ils y joignaient tout les pratiques minutieuſes que la ſuperſtitio fait naître; ils prétendaient qu'aucun ſouff

ait aſſez pur
feu ſymboliqu
ſouillé par le
approchaient
le; &, comm
s de prononce
, ce voile int
de parvenir j
rs; ce qui étai
n impoſer à la
On ſent quel pa
l'affluence du p
hommes ont
ême : le citoy
ciel de nouvel
s l'être. Il n'y
nde rien : mais
s les empires
nonce toujours
le des gouverne
Les mages de
nt de l'aſcenda
n ſur l'eſprit d
ec un ſceptre
dence de ne p
nation, juſqu'à
événemens leur
r théocratie.

ait assez pur pour entretenir l'activité de Perse.
feu symbolique ; dans la crainte qu'il ne
souillé par le mélange de leur haleine, ils
n approchaient que la bouche couverte d'un
ile ; &, comme ils étaient obligés en même
ns de prononcer les paroles de leur lithur-
, ce voile interposé empêchait leurs priè-
de parvenir jusqu'aux oreilles des specta-
rs ; ce qui était encore un nouveau moyen
n imposer à la multitude.

On sent quel parti pouvaient tirer les mages
l'affluence du peuple dans leurs temples ; car
hommes ont toujours à parler à l'Être su-
ême : le citoyen heureux vient demander
ciel de nouvelles faveurs, l'infortuné à ne
us l'être. Il n'y a que l'athée qui ne de-
nde rien : mais aussi on ne voit point d'athée
ns les empires qui commencent ; l'athéisme
nonce toujours la décadence des mœurs &
le des gouvernemens.

Les mages de la Perse profitèrent habile-
nt de l'ascendant que leur donnait la reli-
on sur l'esprit du peuple pour le gouverner
ec un sceptre invisible ; mais ils eurent la
udence de ne point faire pressentir leur do-
ination, jusqu'à ce qu'un concours heureux
événemens leur permît d'établir sur une bâse
ir théocratie.

Perse.

Les mages avaient, au reste, une gran supériorité sur le reste des Perses : c' qu'ils en étaient les plus éclairés ; la r son, cultivée par les connaissances, form un poids prodigieux dans la balance politiq des états : avec elle, on mène & le peuple ses chefs, & son siècle, & les générations naître.

Malheureusement les mages, entraînés p leur système de domination, ne profitèrent la supériorité de leur raison que pour en p vertir l'usage ; ils commencèrent par substitu à la religion simple de Zoroastre, une religi sacerdotale dont eux seuls avaient la clef. Pl tarque, qui avait été à portée d'étudier à fo cette absurde théogonie, l'analyse ainsi da un de ses ouvrages, qui est le plus cité par l philosophes (1).

« *Oromaze* naquit, suivant les mages de
» Perse, de la lumière la plus pure, & *A*
» *mane*, des ténèbres : ces deux principes
» font une guerre éternelle ; le génie du bi
» engendra six dieux, qui sont la bienvei
» lance, l'ordre, la sagesse, la richesse,
» joie vertueuse & la vérité ; le génie du ma

(1) *De Iside & Osiride.*

pour contre-balancer son pouvoir, en produisit six autres, parfaitement contraires aux dieux de son rival. A cette époque, *Orimaze* se fit lui-même trois fois plus grand qu'il n'était, & s'éleva au-dessus du soleil, à la même distance que cet astre est élevé au-dessus de la terre ; alors il embélit le firmament d'étoiles, & fit de Syrius la sentinelle des cieux. Son génie actif ne se lassant pas de produire, il créa vingt-quatre dieux qu'il enferma dans un œuf. Arimane l'imita dans cette dernière production ; mais les œufs célestes s'étant cassés, les biens & les maux se mêlèrent sur notre globe ».

Perse.

On voit, par cet exposé de Plutarque, que système théologique des mages ouvrait la ...te aux rêveries les plus absurdes du poly...isme : il est probable qu'eux-mêmes n'y ...yaient pas, & cependant ils le propageaient ...ec zèle ; ils savaient trop bien qu'il faut des ...erveilles dans une théogonie pour la faire ...opter, & que ce n'est pas avec la froide rai...n qu'on mène la multitude.

Pour faire une impression durable & pro...nde sur l'esprit humain, toute religion doit ...ercer notre obéissance, en nous prescrivant ...s pratiques de dévotion dont il nous soit im-

Perse.

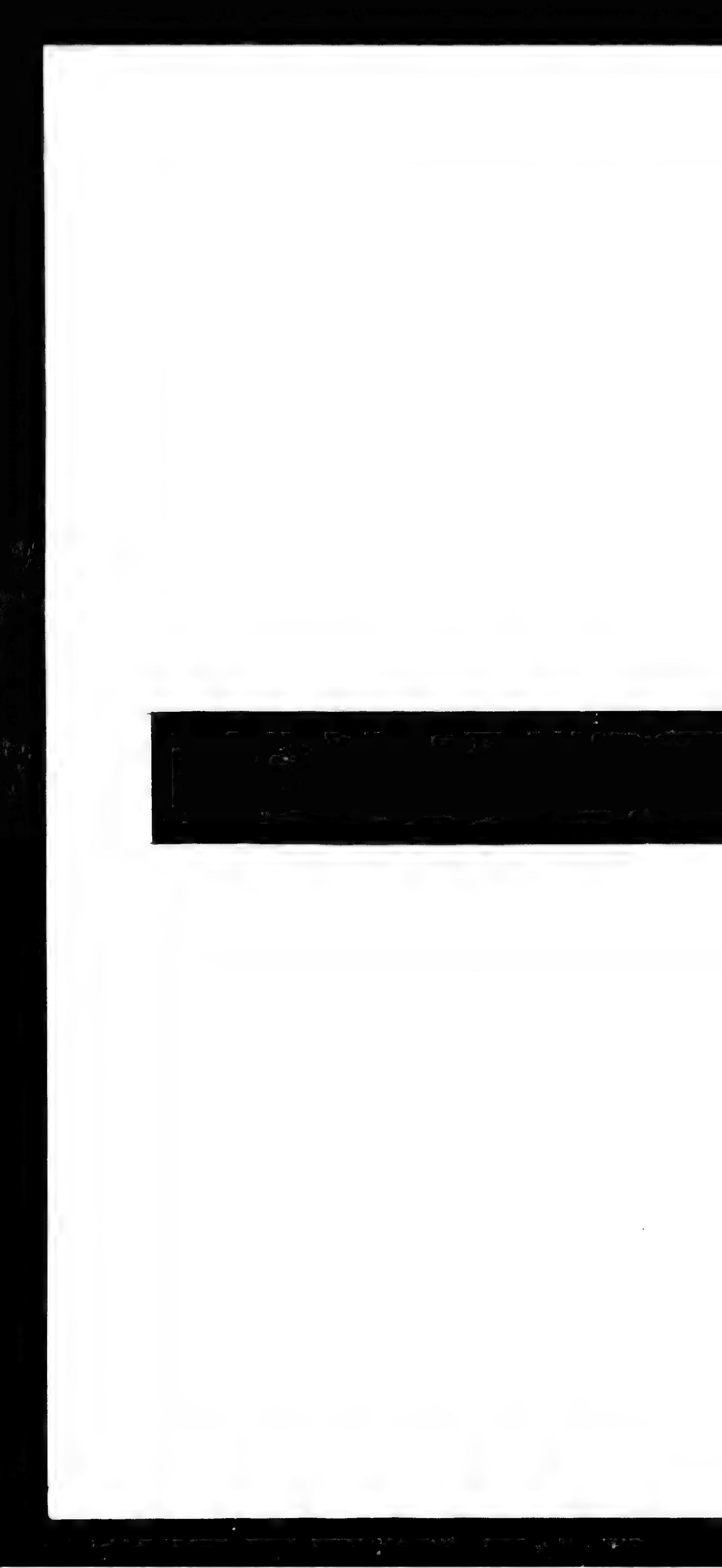
possible d'assigner le motif; elle doit enc
gagner notre estime, en inculquant dans
tre ame des devoirs de morale analogues
mouvemens de notre propre cœur: les ma
employaient principalement le premier de
moyens. Dès que le fidèle persan avait att
l'âge de puberté, on lui donnait une ceint
mystérieuse, gage de la protection divine;
depuis ce moment, toutes les actions de sa v
les plus nécessaires comme les plus indi
rentes, étaient également sanctifiées par
prières & par des génuflexions; aucune circo
tance particulière ne devait le dispenser de
cérémonies: la plus légère omission l'au
rendu aussi coupable que s'il eût manqué à
justice, à la compassion, à la libéralité &
tous les devoirs de la morale.

Le moyen le plus sûr qu'avaient imagi
les mages pour ne jamais perdre l'empire d
pinion qu'ils avaient usurpé, était d'établir
art les rêveries de l'astrologie judiciaire;
charlatans sacrés faisaient le métier d'int
préter les songes, de tirer les horoscopes,
prédire le bonheur ou le malheur par l'insp
tion des étoiles. Voilà peut-être l'origine
plus naturelle du sens que l'Europe moder
attache au nom de magie.

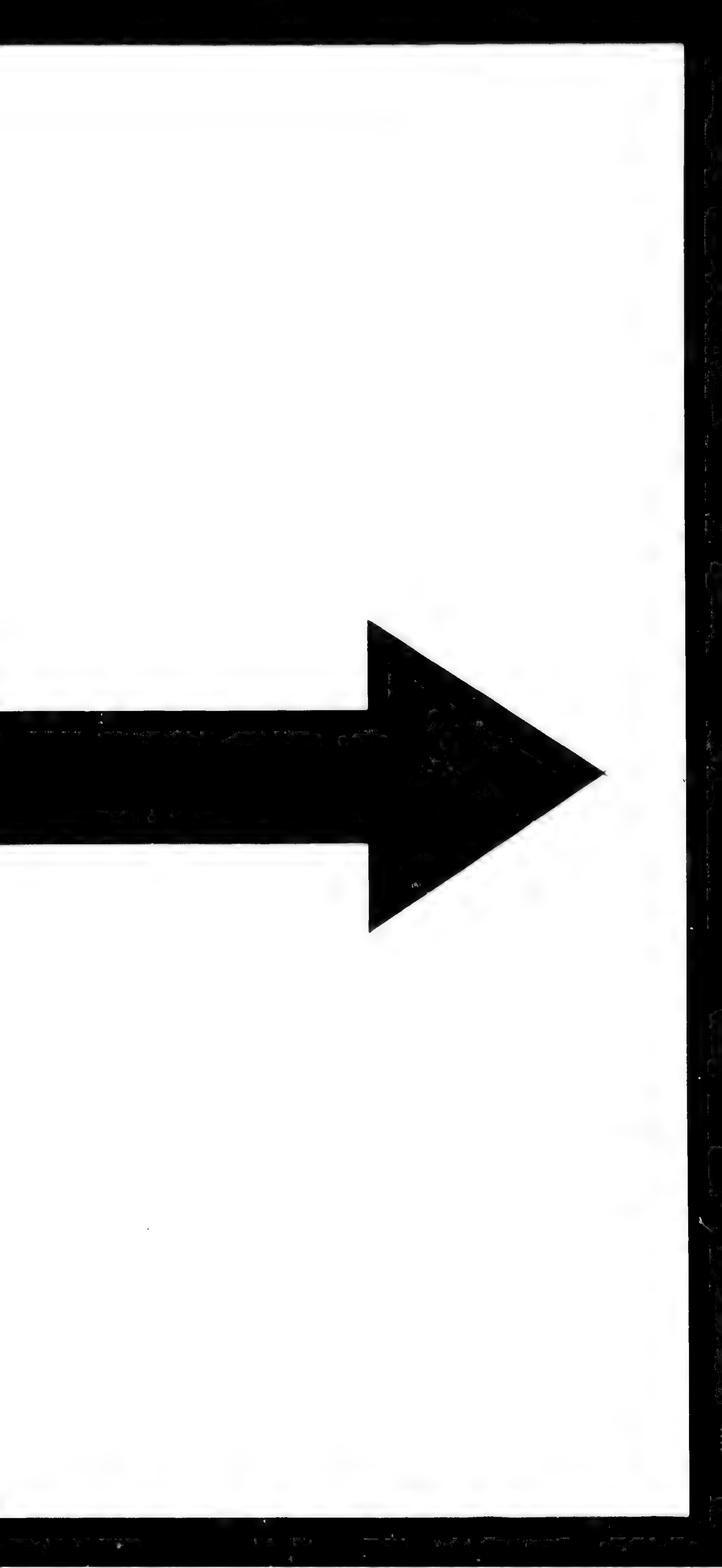
Les mages formaient une classe distingu

ntiellement du reste des Perses; c'était une Perse.
ion sacrée qui avait son cri de guerre; son
forme & ses drapeaux; ils ne pouvaient
lier qu'entre eux. A l'époque où ils chan-
ent la religion de Zoroastre, en une reli-
n sacerdotale, comme ils étaient en très-
it nombre, ils se permirent des unions illé-
imes; le père épousait sa fille, & le fils de-
ait le mari de sa mère; leur nombre s'ac-
t, & l'usage abominable resta. Il est proba-
que les rois de Perse se servirent de ces
mples autorisés, pour justifier aux yeux
peuples leurs propres incestes.

Pour être juste, il faut convenir que les
ges ne s'exprimaient pas & n'instruisaient
toujours en fanatiques, quelquefois ils
naient le ton de législateurs. C'est alors
ils paraissaient s'occuper du bonheur des
ples, & qu'ils développaient une noblesse
sentiment, & une élévation que l'on dé-
vre rarement dans ces systêmes absurdes en-
tés par une vile superstition; le jeûne & le
ibat leur paraissait odieux; ils condamnaient
moyens si ordinaires d'acheter la faveur
ine: selon leurs maximes, il n'est point
plus grands crimes que de dédaigner ainsi
dons précieux d'une providence bienfai-
te. La religion des mages ordonne à l'hom-



[redacted]



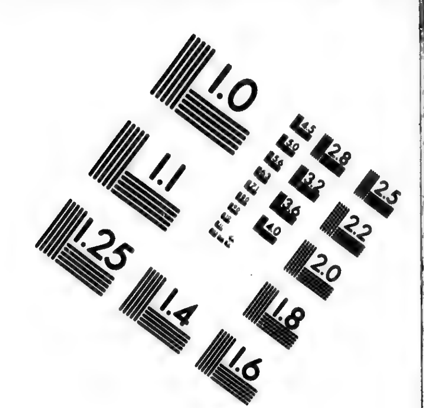
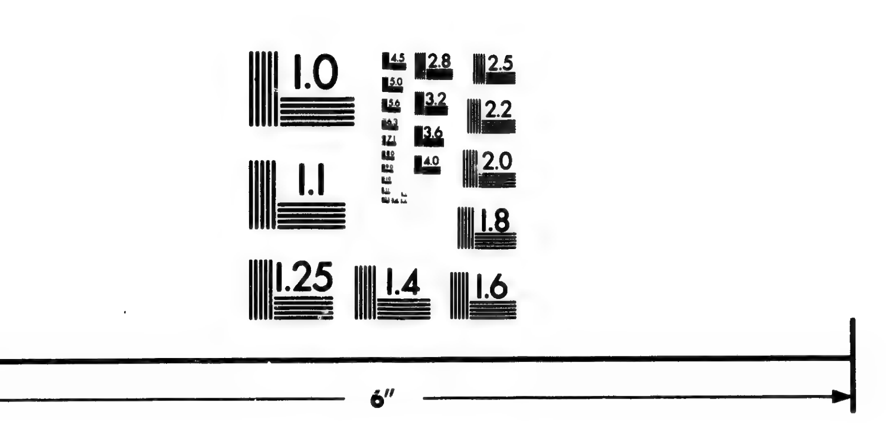
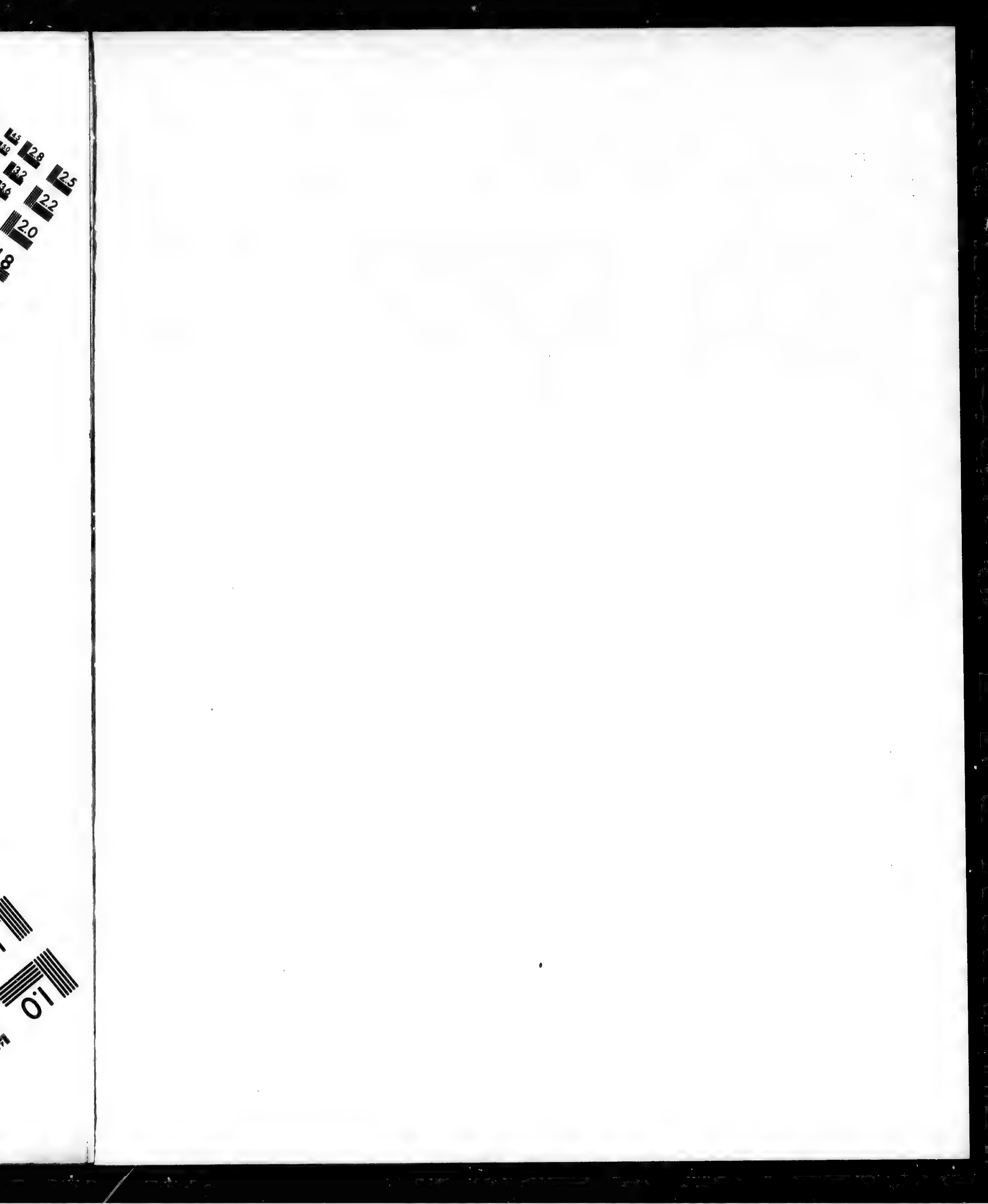


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Perse.

me d'engendrer des enfans, de planter des
bres utiles, de détruire les animaux nuisibl
d'arroser le sol aride de la Perse, & de t
vailler à l'œuvre de son salut en cultivant
terre.

Tous les ans, on célébrait au printems u
fête destinée à rappeler l'égalité primitive,
à représenter la dépendance réciproque
genre humain. Les superbes monarques de
Perse se dépouillaient de leur vaine pomp
& environnés d'une grandeur plus véritab
ils paraissaient confondus dans la classe
plus humble, mais la plus utile de leurs suje
Les laboureurs étaient alors admis sans distin
tion à la table du roi & des satrapes : le so
verain recevait leurs demandes, écoutait le
plaintes, & conversait familièrement av
eux.

Si toutes les institutions des mages eusse
porté l'empreinte de ce caractère élevé, le
nom eût été digne d'être prononcé avec ce
de tous les sages, & ce serait à juste ti
qu'on donnerait à leur système tous les élog
qui lui ont été prodigués par quelques-uns
nos théologiens & même de nos philosophe
mais, dans ses productions bisarres, fruit d'u
passion aveugle & d'une raison éclairée,

connaît le langage de l'enthousiasme & de ntérêt personnel. Les vérités importantes & blimes qu'il annonce sont dégradées par un élange de superstition méprisable & dangeuse.

Perse.

CHAPITRE XV.

Arrivée à Chirac, *tombeau de Sadi, célè poète persan.* — *Voyage à* Laar. — *Fête de venue du seigneur des éléphans.* — *Isle de harem.* — *Arrivée à Bandar-Abassi.* — *É actuel de cette ville.*

Perse. ENFIN, il fallut bien quitter Perſépoli & s'arracher à ſes précieux débris. J'en pa le 19 février, après avoir employé cinq jo à en faire des deſcriptions & des deſſins & parcourir ce pays de merveilles, où l'on a perçoit je ne ſais quelle ombre de la grande des Perſes qui paraît ſi étonnante & ſi incroy ble dans nos hiſtoires. Le lendemain j'ar vai à *Chirac*.

Cette ville eſt la capitale de la province Perſe, aujourd'hui *Fareſtan*. Son origine ancienne, ſes habitans prétendent qu'elle bâtie par Cyrus, qui la nomma *Cyropolis*. L'e trée de la ville, qui répond à la route d'Iſp han, eſt fort agréable; la rue a cent cinquan pieds de large; elle eſt bordée à droite & à ga

c

che de grands & beaux jardins, comme presque toutes les autres rues. La principale mosquée surpasse, en grandeur, deux fois celle d'*Ispahan;* l'architecture en est beaucoup plus somptueuse; la cour qui est plus longue que large, a huit bassins d'eau pour les ablutions, entre lesquels il y a une petite chapelle avec des grilles & une porte de fer, dans laquelle on garde un exemplaire de l'alcoran écrit de la main d'*Iman-Mousa*, un des douze premiers successeurs de Mahomet. Perse.

On voit encore à *Chirac*, le palais d'*Iman-Kouli-Kan*, autrefois gouverneur de cette ville. Ce palais étale dans ses ruines beaucoup de grandeur & de magnificence; les plafonds, les murs sont peints & ornés de moresques, où l'or & l'argent sont si prodigués, qu'on dirait qu'ils viennent d'y être appliqués: en faisant le tour de cet édifice, on se trouve sur les mâsures d'un grand hôpital; les Persans appèlent les hôpitaux, *palais de santé.*

Ce qu'il y a de plus beau à *Chirac*, sont les jardins, qui sont au nombre de vingt: ces jardins publics n'offrent guère que de gros arbres plantés sans ordre, entremêlés d'une grande quantité de fleurs. Parmi ces arbres, il y en a un si gros & si vieux, que les habitans de Chirac ont pour lui la même vénération que pour

Perse.

un lieu ſaint ; ils vont faire leurs prières à ſon ombre ; ils attachent à ſes branches des amulettes & des morceaux de leurs habits ; les malades, ou des gens pour eux, viennent y brûler de l'encens, placer ſur ſon écorce des petites bougies allumées, dans l'eſpérance de recouvrer la ſanté. Il y a dans tous les lieux de la Perſe de ces vieux arbres très-révérés par le peuple ; leur tige & les branches ſont garnies de cloux pour y attacher les offrandes & des pièces d'habillemens. Les dévots, & particulièrement les gens conſacrés à la vie religieuſe, aiment à ſe repoſer ſous leur ombre, y paſſent les nuits ; &, ſi on les en croit, il leur apparaît la nuit des lumières reſplendiſſantes, qu'ils diſent être les ames des ſaints & des bienheureux, qui ſe ſont repoſés ſous leur feuillage. Les malades ne manquent pas de ſe dévouer à ces eſprits, & s'ils guériſſent, ils crient au miracle.

A un quart de lieue de Chirac, on voit le tombeau de *Cheik-Sadi*, célèbre poète perſan qui vivait, il y a environ ſix cents ans ; ſes ouvrages ſont un ample & excellent recueil des plus belles maximes de la morale : on voit à côté un grand puits rempli de poiſſons ; le peuple regarde ce poiſſon comme conſacré à *Cheik-Sadi*, & croit que le ſaint punit ſubitemen

de mort quiconque ose y toucher. Pendant que j'étais à Chirac, un malheureux Arménien voulut, un jour, en prendre en secret ; il fut découvert ; on le mena à coups de bâton chez le juge, où il fut condamné à en recevoir trois cents sous la plante des pieds, & à une forte amende.

Perse.

La fertilité du terroir de Chirac est étonnante : c'est le pays des plus beaux haras & des meilleurs pâturages ; il est renommé pour ses grenades & ses raisins, dont on fait le plus excellent vin de la Perse. Les moutons y sont si gras, que la plupart ont des queues qui pèsent dix-huit à vingt livres.

Je partis, enfin, de Chirac assez bien refait des fatigues que je venais d'essuyer pendant mon voyage ; & après quelques jours de marche, pendant lesquels je ne rencontrai rien de remarquable, j'arrivai à *Laar*, le 5 mars : c'est une petite ville située entre des montagnes dans un terrein sabloneux, & capitale de la province qui porte le même nom ; elle n'a ni murailles, ni portes, ni édifices publics, si ce n'est une centaine de citernes fort bien entretenues, & que les chaleurs du climat rendent si nécessaires.

Le 7 mars, était le jour que les Persans appèlent *la venue du seigneur des élephans* : voici

comment ils racontent cet événement mémorable. Ils disent que, long-tems avant Mahomet, un roi d'Égypte vint assiéger *la Mecque* avec une prodigieuse armée, dans laquelle il y avait un nombre incroyable d'éléphans; les uns étaient chargés de tours, où vingt hommes pouvaient combattre à l'aise; les autres portaient des machines pour lancer des pierres; les autres traînaient des béliers : mais, lorsque cette prodigieuse armée fut à la vue de la Mecque, les éléphans se mirent à genoux, les yeux tournés vers le *kaaba*. On fit de vains efforts pour empêcher les éléphans de regarder ce lieu sacré; ils ne voulurent jamais approcher à la portée du trait. Le roi d'Égypte frappé d'un événement si merveilleux, changea de dessein; fit un pélerinage à cette chapelle, qu'il combla de présens & s'en retourna. Les Arabes, pour conserver la mémoire d'une délivrance si inattendue, en firent une nouvelle époque, qu'ils appelèrent, *les années de la venue du seigneur des éléphans*.

Perse.

Je quittai *Laar*, le 7, & suivis la route qui conduit à *Bender-Abassi*, où je n'arrivai que le 12 : le chemin de *Chirac* jusqu'ici, est entre l'orient & le midi : de même que d'Ispahan à *Chirac*, on compte depuis cette capitale jusqu'à Bender-Abassi cent quatre-vingt-

trois lieues ; il faut un mois pour les parcourir : les courriers les font en neuf jours. Perse.

C'eſt ici l'occaſion de faire connaître l'île de *Baharem*, ſituée dans le golfe perſique, devant la côte d'Arabie, de laquelle elle n'eſt pas éloignée ; elle appartient au roi de Perſe. On ignore pourquoi cette île a ſouvent changé de maître ; elle paſſa ſous la domination des Portugais avec Ormus, dont elle recevait des lois : ces conquérans la perdirent dans la ſuite, & elle éprouva depuis un grand nombre de révolutions. *Tamas-Kouli-Kan* la rendit à la Perſe, à qui elle avait appartenu. Ce fier uſurpateur avait alors le plus vaſte plan de domination ; il voulait régner ſur deux mers, dont il poſſédait quelques bords ; mais s'étant apperçu qu'au lieu d'entrer dans ſes vues, ſes ſujets les traverſaient, il imagina, par une de ces volontés tyranniques qui ne coutent rien aux deſpotes, de porter ſes ſujets du golfe perſique, ſur la mer Caſpienne, & de la mer Caſpienne, ſur le golfe perſique. Cette double tranſmigration lui paraiſſait propre à rompre les liaiſons que ces deux peuples avaient formées avec ſes ennemis, & à lui aſſurer, ſinon leur attachement, du moins leur fidélité. Sa mort anéantit ſes grands projets, & la confuſion où tomba ſon empire offrit, à

Perse.

l'ambition d'un arabe entreprenant, la facilité de s'emparer de *Baharem*, où il règne encore.

Le terroir de l'île de *Baharem* eſt aſſez fertile & produit quantité de fruits, particulièrement des dattes : elle était déja célèbre par la pêche des perles, dans le tems même qu'on en trouvait à *Ormus*, à *Karek*, à *Keshi*, & dans d'autres lieux du golfe : elle eſt devenue bien plus importante depuis que les autres bancs ſont épuiſés, ſans que le ſien ait éprouvé une diminution ſenſible. Cette pêche commence en avril & finit en octobre; les Arabes, les ſeuls qui s'y livrent, vont coucher la nuit dans l'île ou ſur la côte, à moins que les vents ne les empêchent de gagner la terre. Autrefois ils payaient un droit à des galiotes établies pour les recevoir. Depuis le dernier changement, il n'y a que les ſujets habitans de l'île qui aient cette ſoumiſſion pour leur ſcheik, trop faible pour l'obtenir des autres.

Les perles de Baharem ſont moins blanches que celles de Ceylan & du Japon; mais beaucoup plus groſſes que les premières, & d'une forme plus régulière que les autres; elles tirent un peu ſur le jaûne ; mais on ne peut leur diſputer l'avantage de conſerver leur eau dorée, tandis que les perles plus blanches perdent avec le tems beaucoup de leur éclat,

Perse.

ſur-tout dans les pays chauds. La coquille des unes & des autres, connue ſous le nom de nacre de perle, ſert en Aſie à beaucoup d'uſages.

Le produit annuel de la pêche qui ſe fait dans les parages de Baharem, eſt eſtimé un million & demi de roupies. Les perles inégales paſſent la plupart à Conſtantinople & dans le reſte de la Turquie. Les grandes y ſervent à l'ornement de la tête, & les petites ſont employées dans les broderies. Il y a quarante ans qu'on a commencé d'en envoyer de cette eſpèce en Chine, où elles ſont bien vendues. Les perles parfaites n'auraient pas procuré le même bénéfice, elles doivent être réſervées pour Surate, d'où elles ſe répandent dans tout l'Indouſtan; on ne doit pas craindre d'y en voir diminuer le prix, vu la conſommation: ce luxe eſt la plus forte paſſion des femmes. Les plus pauvres en portent au moins aux oreilles, & les riches en ont encore aux narines. La ſuperſtition augmente encore le débit de cette ſuperfluité. Il n'eſt point de gentil qui ne ſe faſſe un point de religion de percer au moins une perle à ſon mariage. Quel que ſoit le ſens myſtérieux de cet uſage chez un peuple où la morale & la politique ſont en allégories, & où l'allégorie devient reli-

Perse.

gion ; cette emblême de la pudeur virginale est utile au commerce des perles : celles qui n'ont pas été nouvellement forées, entrent dans l'ajustement, mais ne peuvent servir pour la cérémonie du mariage, où l'on veut au moins une perle neuve : aussi valent-elles constamment vingt-cinq & trente pour cent de moins que celles qui arrivent du golfe où elles ont été pêchées.

Chaque barque paye plusieurs droits pour avoir la liberté de la pêche, l'un au roi de Perse, l'autre au sultan de Baharem, & un troisième au prince dont les pêcheurs sont sujets. Il y avait un quatrième droit qui n'était pas le moins considérable, qui appartenait aux Portugais ; mais il a diminué peu-à-peu avec leur puissance, & , enfin est entièrement cessé.

La manière dont se fait la vente de la pêche des perles est fort extraordinaire. Lorsqu'elles ont été tirées & partagées, chacune suivant leurs qualités, les marchands s'assemblent, & s'étant arrangés en rond autour des perles qu'on a mises au milieu, & qu'ils ont examinées à leur aise, le vendeur se couvre la main avec un mouchoir, & touche celle de tous les acheteurs, les unes après les autres, marquant par certains signes, le prix qu'il en veut, & les autres par des signes

férens, ce qu'ils en veulent donner; &, and le vendeur est content, il délivre sa rchandise, sans que personne sache le prix l'on lui en donne. Perse.

Quand un courtier intervient au marché, l conclut, il prend les mains de l'acheteur du vendeur, & les joignant ensemble, nne dessus un coup du plat de la sienne; qui en est la consommation.

La douane, pour les droits des sorties des rles est si rigoureuse, qu'on fouille jusques ns les parties les plus secrètes du corps, ur découvrir s'il n'y en a point de cachées.

Bender-Abassi est bâtie le long de la mer, proche du rivage, que les flots viennent ttre le pied des maisons dans les hautes arées. Elle est située entre les îles d'*Ormus* & *Kicmithes*, de manière que l'on voit la emière à gauche, & l'autre à droite, à enron quatre lieues de distance. La côte d'Ara-e, que l'on voit aussi à la droite, n'en est 'à vingt lieues de distance; &, comme cette te est hérissée de hautes montagnes, on la oit très-distinctement quand le ciel est serein.

Cette ville, que l'on appèle aussi *Gomeron*, point de port, mais une rade qui est grande, nne & assurée; cependant il y a un grand in-nvénient, c'est que les vaisseaux qui y pas-

Perse.

ſent l'été, ſont attaqués par des vers qui percent. Les vaiſſeaux y ſont à l'ancre ſur qua à cinq braſſes d'eau, ſans être expoſés aux o ges, ou même aux gros vents.

La nature ne paraiſſait pas avoir deſti Bender-Abaſſi à être habité; il eſt ſitué au pi de montagnes exceſſivement élevées, qui font un des lieux de l'univers les plus étou fés; on y reſpire un air embrâſé qui dévor ſans jamais exciter de tranſpiration; des v peurs mortelles s'élèvent continuellement d entrailles de la terre: les campagnes ſont noir & arides, comme ſi le feu les avait brûlée les eaux de ſources ou de citerne y ſont au amères que celles de la mer. Malgré ces i conveniens, l'avantage qu'il avait d'être pla à l'entrée du golfe, le fit choiſir par *Sch Abbas*, qui lui a donné ſon nom, pour ſer d'entrepôt au grand commerce qu'il ſe pr poſait de faire dans les Indes.

Quoique les habitans mangent aſſez hab tuellement des dattes au lieu de pain, on recueille pourtant quantité de bon frome rouge & d'orge, qui s'y donnent à bon ma ché, mais peu de riz, faute d'eau pour faire cuire, ſi bien qu'il eſt cher; on en a porte d'ailleurs, & les vaiſſeaux de la compagn

chargent vol
profit.
Malgré la cha
avoir de très
es, des pêch
oranges, de
ges, les autr
éable; on y t
melons, d
s, des raves,
nais.
On y trouve
ufs, des vach
rts: il y a des
qui ſont très-
ureux, dont q
cornes.
Il y a très-pe
ande abondanc
ge y eſt fort c
ouver; il y a
nte, ou plutô
ut.
On envoie à
ns des bouteil
s & de grena
it avec des dat
le eſt très-com

chargent volontiers, parce qu'ils y trouvent profit. Perse.

Malgré la chaleur exceſſive, il ne laiſſe pas y avoir de très-beaux raiſins, des prunes vio-es, des pêches, des coings, des limons, oranges, de groſſes grenades, les unes ges, les autres blanches & d'un goût très-éable; on y trouve, dans le mois d'octobre, melons, des citrouilles, des concom-es, des raves, des oignons, des navets, des nais.

On y trouve aſſez de beſtiaux, comme des ufs, des vaches, &c.; mais ils ne ſont pas rts : il y a des brebis qui ont la queue large, qui ſont très-bonnes, & des béliers très-vi-ureux, dont quelques-uns ont juſqu'à qua- cornes.

Il y a très-peu de volaille, mais une très-ande abondance de poiſſon; le bois de chauf-ge y eſt fort cher, & on a de la peine à en ouver; il y a encore moins de bois de char-ente, ou plutôt on n'y en trouve point du ut.

On envoie à *Bender-Abaſſi* le vin de *Sinaſa*, ns des bouteilles de verre; il eſt fait de rai-ns & de grenades. L'arack ou eau-de-vie, ſe it avec des dattes. L'eau-roſe y eſt admirable; le eſt très-commune.

Perse.

Après la prise d'Ormus sur les Portuga
par les Anglais & les Persans réunis, Bend
Abassi, qui n'avait été jusqu'alors qu'un
hameau de pêcheurs, devint une ville florissan
les Anglais y portaient les épiceries, le poivr
le sucre de l'Orient, le fer & le plomb d'E
rope; ils ajoutèrent depuis à leurs cargaiso
les draps que la Perse recevait auparavant
leur compagnie de Turquie; le bénéfice qu
faisaient sur ces marchandises était fort gr
par un fret excessivement cher, que leur payai
les Arméniens, qui restaient encore en poss
sion de la plus riche branche des Indes. On
comptait, en 1671, 14 à 1500 maisons:
tiers de gentils ou idolâtres, une cinquantai
de juifs, & le reste de Persans naturels. Da
ce tems, Bender-Abassi était une ville fort
che & très-marchande; c'était le port de tou
la Perse, & peut-être de toute l'Asie, où
se faisoit le plus grand commerce; il était o
vert à toutes les nations, à la réserve des E
pagnols & des Portugais; & l'on y voyait d
Perses, des Arabes, des Indiens, des Banian
des Arméniens, des Juifs, des Tartares, d
Maures, des Français, des Hollandais & d
Anglais.

Au milieu de la ville, est une grande pla
qu'ils nomment *passer*, qui est la même cho

ce qu'on appèle ailleurs un bazar, avec boutiques des deux côtés & une allée au lieu ; c'eſt-là que les marchands étalent leurs rchandiſes les plus précieuſes, particulièrent les benjans, à qui elles appartiennent ſque toutes, gens habiles, mais ruſés, & i ſont aux Indes, ce que ſont par-tout les fs. Perse.

Le tems du commerce était depuis le mois ctobre, que finiſſent les grandes chaleurs, qu'au mois de mai qu'elles recommencent ; rs, on voyait, par mer, les vaiſſeaux de s les Européens qui ſont établis dans les des, & quantité d'autres bâtimens de Mau- & d'Indiens : & du côté de terre, arrivaient, our nommé, diverſes caravanes de marchands, r'autres celles d'Iſpahan, de Chirac, de ar, d'Alep, de Bagdad, de Herat & de ſora.

Les Hollandais y apportaient de l'argent nptant, des marchandiſes qui venaient d'Eupe, & ſur-tout des épiceries, dont ils fourſaient preſque toute la Perſe. Les Français t les derniers des Européens qui aient paru Bender-Abaſſi ; l'argent qu'ils employaient s leur commerce, n'était que des réaux piaſtres d'Eſpagne, & des ſixdhales ; les rchands n'en voulant point d'autres, à cauſe

du profit qu'ils y font en les convertiſſan
Perse. monnaie du pays.

A l'égard des bâtimens indiens, arabe
autres, ils n'étaient chargés que des marc
diſes de leur pays. Les marchandiſes qui
naient par les caravanes, ſont portées par
chameaux chargés de huit cents peſant
qu'en Perſe, à cauſe de cela, on nomme *v*
ſeaux de terre : ces marchandiſes conſiſta
en pluſieurs étoffes d'or & d'argent, en velo
en brocards & riches tapis de Perſe & de *D*
en camelots de Turquie, en drogues mé
nales, en myrrhe, en encens, en dattes
raiſins ſecs, en chevaux d'Arabie; mais p
culièrement en ſoies crues, qui ſont le
grand commerce qu'on faſſe en Perſe.

On trouvait auſſi à Bender-Abaſſi, des
quoiſes, mais plus de la nouvelle que de la vi
roche, & bon nombre de perles qui ſe pêc
dans le golfe perſique. Toutes les nations
y trafiquaient avaient des magaſins & des r
ſons; celles des Français, des Hollandai
des Anglais avaient alors plus l'air de palais
de comptoirs de marchands, & étaient pla
le long de la marine; ce qui leur était t
commode pour charger & décharger les v
ſeaux quand ils arrivaient. Quoique cette ſp
deur du commerce des Européens, à Ben

Perse.

aſſi, ſoit bien déchue, cependant, avant la volution arrivée dans l'empire de Perſe, par mort de *Tamas-Kouli-Kan*, cette ville était core la clef d'un commerce conſidérable. peut préſentement la regarder comme hors rang des places commerçantes. La compa- ie françaiſe s'en eſt retirée la première; celle Hollande, après ſon établiſſement à l'île de règne; & enfin, l'anglaiſe s'en eſt retirée la nière. Dans cette confuſion des choſes, les glais furent les ſeuls qui oſèrent concevoir elques eſpérances; voyant leur commerce c la Perſe, ruiné du côté des Indes, ils ima- èrent de lui ouvrir un nouveau cours par mer Caſpienne, dont les bords avaient été peu moins détruits que le reſte de la mo- rchie.

Les bateaux dont on ſe ſert à Bender-Abaſſi, t hauts, longs & étroits, & faits avec le is de l'arbre qui porte la noix de *cocos*. Les ſans ont coutume de dire qu'on peut faire charger un navire tout enſemble avec un l arbre de cette eſpèce; le corps du vaiſ- u étant conſtruit avec le corps de l'arbre, voiles & les cordages avec ſes feuilles & écorce, & le fruit de l'arbre fourniſſant la rge du vaiſſeau: il eſt très-vrai que tous cordages du golfe perſique ſont faits avec

Perse.

cette écorce, mais je n'y ai point vu d'au
voiles que de toile de coton; ce qu'il y a
remarquable, c'est que les planches des b
ques sont cousues avec ces sortes de corde
enduites de chaux ou de poix, sans qu'o
emploie le moindre morceau de fer.

L'air qu'on respire dans cette ville est m
tel, & sur-tout depuis la fin d'avril jusqu'à
fin de septembre. Les naturels du pays port
sur leur teint & dans leur constitution les e
preintes de cet air malin. Au mois de mai
se retirent dans les montagnes.

On observe que dans ce lieu les vents ch
gent fort régulièrement quatre fois le jo
Presque toute l'année, de minuit à l'aube
jour, le vent vient du septentrion, & il
froid; depuis l'aube du jour, jusqu'à dix
onze heures qu'il tombe tout-à-fait, il vi
d'orient; il est également froid; il souffle
côté du midi, depuis trois heures jusqu'au c
cher du soleil; il est chaud : celui qui rè
du soir à minuit, vient d'occident; il est ch
de même. Selon toutes les apparences, c
ce changement subit de vents froids & de ve
chauds qui cause les maladies, & qui don
la mort en si peu de tems.

Le 13 mars, le chef de la compagnie fr
çaise me mena avec lui dîner chez le gouv
ne

Perse.

eur; il m'accueillit avec beaucoup d'honnê-eté ; son festin fut magnifique, à la manière persanne, c'est-à-dire qu'il nous donna la musique & des danseuses ; il y avait entr'autres parmi les charlatans & faiseurs de tours, un jeune indien si souple, qu'il mettait son corps en toutes sortes de postures, & le tordait comme on ferait une machine : il tournait la tête derrière son dos, tellement que son nez paraissait précisément entre les deux épaules ; il faisait aller son nombril derrière son dos, & plissoit son ventre comme un sac.

Le gouverneur prit quelques jours après, occasion d'une fête que les Persans célébraient le 16, & qu'ils appèlent la fête du *sacrifice*, pour déterminer les *Indiens gentils* établis dans la ville, à lui faire un riche présent ; il fit semblant de vouloir sacrifier, ce jour-là, des vaches ; animal si sacré pour ces gentils. Les principaux d'entr'eux coururent aussitôt à son palais en poussant des cris & versant des larmes ; ils virent en entrant deux jeunes vaches attachées, qu'on parlait d'égorger sur-le-champ ; ils redoublèrent leurs gémissemens, criant tous à-la-fois qu'ils abandonneraient la ville avec leurs femmes & leurs enfans, si le sacrifice avait lieu. Le gouverneur leur fit dire qu'il

Perse.

ſe moquait de leurs menaces ; qu'il voula obſerver ſa religion, & immoler les bêtes qu fourniraient le plus de parts à la diſtributio de la viande : ces malheureux gentils, au dé ſeſpoir, demandèrent à parler à l'intendan du gouverneur, à qui ils payèrent une groſſ ſomme pour les deux vaches, qu'on leu délivra & qu'ils emmenèrent au ſon d inſtrumens & avec les plus bruyantes accla mations.

Le 9 avril, commença la fête de la mo d'*Iman-Hoſſein*, fils d'Ali & de Fatmé, fille d Mahomet. La fête dura dix jours pendant le quels on ne ſonne point des trompettes ni d timbales aux heures accoutumées ; les gens d vots ne ſe raſent ni le viſage, ni la tête, n vont point au bain, ne ſe mettent point en rou & ne vacquent point à leurs affaires ; pluſieu s'habillent de noir & de violet, qui ſont e Perſe les couleurs de deuil ; tous affectent u port & un viſage triſte ; chacun ſe pique d contribuer, par ſon maintien, à la douleur p blique. Pendant ces dix jours, on rencont dans toutes les rues des gens de la lie du peu ple ; les uns nuds & noircis par tout le corp les autres teints de ſang, les autres armés d pied en cap, l'épée nue à la main. On en vo d'autres qui parcourent la ville, frappant deu

cailloux l'un contre l'autre, tirant la langue comme des gens en convulsion, prenant des postures, & se donnant tous les mouvemens qui annoncent le désespoir.

Perse.

Ils crient de toute leur force : *Hossein, Hossein.* Ceux qui sont teints de noir veulent représenter l'ardeur de la soif & de la chaleur qu'eut à souffrir *Hossein ;* elle fut si grande, disent-ils, qu'il en devint noir, & que la langue lui sortait de la bouche. Ceux qui sont teints de sang, veulent représenter les blessures qu'il reçut, & qui firent ruisseler sur son corps tout le sang qu'il avait dans les veines. Ces gens vont ainsi courant les rues, demandant l'aumône à tous les passans & dans toutes les boutiques. Lorsqu'ils rencontrent quelque Juif, quelque Arménien, & sur-tout quelque Indien, ils ne manquent pas de le rançonner, en lui disant : *C'est vous autres qui avez fait tuer notre prophète ; donnez-nous quelque chose pour son sang.* Quand les enfans voyent passer un étranger, ils lui crient, en le suivant : *maudit soit Omar*, s'imaginant que tous ceux qui ne sont pas de leur pays prennent un grand intérêt à la mémoire d'Omar, & qu'on les mortifie en le maudissant.

Je me souviens qu'un jour de cette fête, passant près d'un collége, des écoliers qui se don-

Perse.

tèrent que j'étais étranger, se mirent à crier *maudit soit Omar*, & prirent la fuite sur-le champ; je me mis à rire, & je leur criai *venez, venez, dites-en davantage, si vous voulez, & maudissez le plus fort;* ces jeunes garçons furent étonnés, & ne savaient plus que dire; le régent qui se trouva-là, prit la parole pour eux, & me dit: *vous avez raison* monsieur, *il faut maudire lui & toute sa race & tous ceux qui embrassent son parti:* il ajouta *que les Européens étaient amis de leur prophète & que les chiens de l'Europe valent mieux que les docteurs des Turcs.*

Pendant ces jours de deuil, on place au coin des grandes rues & des carrefours, une chaise & des bancs à l'entour; de tous côtés, sont suspendus des boucliers, des armes à feu, des lances, des tambours, des timbales, des trompettes, des enseignes, des guidons, des peaux de lion & de tigre, des armures d'acier; on croirait être dans un arsenal; le menu-peuple du quartier s'y rend en procession; le prédicateur arrive; il commence son discours par la lecture d'un chapitre du livre intitulé *traité de l'occision* qui contient la vie & la mort d'*Hossein* en dix chapitres, pour les dix jours de la fête; il prêche sur ce sujet pendant deux heures avec beaucoup de véhé

Perse.

mence, excitant le peuple à gémir ; je me souviens, qu'entr'autres choses, il leur disait, *qu'une larme versée durant cette fête efface un tas de péchés aussi gros que le Mont-Sina* : il est impossible de peindre la douleur que le peuple fait alors paraître. Ils se battent la poitrine, ils font des cris & des hurlemens : les femmes sur-tout se déchirent le visage, s'arrachent les cheveux, & pleurent à chaudes larmes.

Le dernier jour de la fête, le sermon roulait sur le dévouement volontaire d'Hossein à la mort. le prédicateur disait que *quatre mille anges vinrent lui offrir leur service, mais qu'il les remercia, & que, près d'expirer de soif plus que de ses blessures, un ange, en figure d'hermite, lui apporta un peu d'eau ; mais Hossein lui dit : je n'en veux point, si j'en eusse voulu, j'en aurais eu à pleins ruisseaux : en disant cela, il toucha la terre du bout de son doigt, d'où jaillit un grand jet d'eau ; mais, dit-il, il est ordonné que je meure ainsi dans les souffrances.* Le sermon fini, tout le peuple se met à crier de toute sa force, Hossein, Hossein, jusqu'à ce que la voix & les poumons lui manquent : à ces cris lents & plaintifs, se mêle le bruit de petits tambours dont le son est très-lugubre : la présence de ces hommes noircis, teints de

Perse.

ſang, qui frappent les deux cailloux, rendent cette harmonie encore plus ſombre ; on ne peut s'empêcher d'être ému.

Les grands & les riches célèbrent cette fête chacun chez ſoi avec plus de décence ; ils y invitent les gens d'égliſe habiles & de leur connaiſſance, ſur les quatre heures après-midi l'entretien roule ſur le ſujet de la fête. A ſept heures, on lit le chapitre du jour, que les plus ſavans de la compagnie commentent, & ſur les neuf heures, toute l'aſſemblée ſe met à table, & ainſi de ſuite, juſqu'au dernier jour qui eſt la grande fête ; on paſſe cette dernière nuit en prières.

Le 20, les médecins me preſſèrent de quitter *Bender Abaſi*, en me diſant que je courrais riſque d'y mourir ſi j'y demeurais plus long-tems ; j'en partis le 23 au ſoir, faible comme un homme prêt à tomber malade ; j'arrivai à *Tanguidelan* ; mais je n'y eus pas été une heure que je me trouvai attaqué d'une groſſe fièvre : il y avait par bonheur, avec nous, un chirurgien français qui me ſecourut ; il envoya chercher des hommes qui me portèrent juſqu'à la ville de Laar : en y arrivant, je fis prier le médecin du gouverneur de venir me voir ; il était au palais, & ayant

lui que j'étais marchand du roi, il vint sur-le-champ, il connut promptement ma maladie : vous avez le mal de *Bender*, me dit-il gravement & d'un air froid; cela n'est rien, n'en soyez pas inquiet, car Dieu aidant, je vous ôterai la fièvre aujourd'hui même, & dans peu d'heures. Ces paroles firent sur mon esprit la même impression qu'aurait fait une apparition céleste; je pris la main du médecin, & la serrai en le regardant comme un ange : lui, sans me faire aucunes questions sur le tems ni sur le cours de ma maladie, se met à écrire l'ordonnance sur trois papiers distincts, & les donne à un garçon de son apothicaire, qu'il avait amené avec lui. Comme il se disposait à sortir, je lui criai, *monsieur, j'étouffe de chaleur* : je le sais bien, me répondit-il, mais dans un moment vous serez rafraîchi, & il s'en alla.

Perse.

Il est d'usage en Perse que les médecins aient chacun leur apothicaire, qui prépare toutes leurs ordonnances, & dont les boutiques joignent ordinairement leur maison; dans les grandes villes, le médecin & l'apothicaire sont en société : les Persans prétendent que cette coutume est une excellente précaution, tant contre les méprises des apothicaires, que contre

Perse.

le peu de bonne-foi que pluſieurs apporten dans la préparation des remèdes.

Sur les neuf heures, le garçon apothicaire revint avec un panier plein de drogues; elle conſiſtaient en deux verres d'émulſion, une taſſe de confection rafraîchiſſante, où il y avait toutes ſortes de contre-poiſons : une médecine de deux pintes au moins, la plus amère & la plus dégoûtante poſſible, quatre bouteilles d'eau de ſaule, & une cruche de tiſane. Je fus étrangement ſurpris à la vue de tant de remèdes, & j'imaginai qu'il y en avait pour mes gens comme pour moi : je demandai au garçon pour qui tout cela était deſtiné : *pour vous, monſieur, me répondit-il, c'eſt ce que le médecin vous a ordonné de prendre ce matin; il faut le boire le plus vite que vous pourrez* : ſi je n'euſſe pas été ſi malade, je me ſerais oppoſé à une façon ſi extraordinaire de traiter ſon monde; je fis, ſans replique, ce qu'on me diſait; je bus l'émulſion; je pris tout de ſuite la moitié de la confection; mais quand j'en fus à la médecine, je ne pus venir à bout de l'avaler, tant le cœur me ſoulevait; je dis à l'apothicaire, qu'il m'était impoſſible de la boire d'un ſeul coup : *cela ne fait rien*, répondit-il, buvez-là à *pluſieurs repriſes* : je le fis donc; animé par l'envie de guérir, je pris en-

ore le reste de la confection. Sur les dix heu- Perse.
es, l'apothicaire me dit que j'allais éprouver a soif la plus ardente, & qu'il aurait bien oulu pouvoir me donner à boire à la neige; nais qu'il n'y avait que le gouverneur qui en ût : je lui proposai d'en acheter de l'officier ui l'avait en garde : il me répondit que ce noyen ne réussirait pas, parce qu'on avait mis e scellé sur le lieu où elle était déposée : je ris le parti d'en envoyer demander au gou- erneur, qui m'en envoya sur les onze heu- es; j'étais alors dans la plus forte altération u'on puisse ressentir; je bus aussi avec le lus grand plaisir qu'on puisse avoir en buvant : apothicaire était toujours auprès de moi; le nédecin lui avait ordonné, à ce qu'il me di- ait, de ne me pas quitter; il remplissait d'eau 'orge & de saule, une grande tasse de por- elaine; il mettait dedans un bon morceau de eige, & quand il le voyait à demi fondu, l me la présentait en me disant de boire tant ue je voudrais : le plaisir que je prenais à oire était d'autant plus grand, que la liqueur tait agréable, & que je buvais par ordon- ance du médecin; j'étais dans une salle basse ssez fraîche, où mon lit était étendu à terre; n arrosait ma chambre d'heure en heure. Ce- pendant rien ne pouvait tempérer l'ardeur de

Perse.

ma fièvre, qui s'irritait par tant de remèdes rafraîchissans au lieu de diminuer : l'apothicaire fit ôter mon lit, disant qu'il m'échauffait, &, à la place, fit étendre une fine natte sur laquelle il me fit coucher en chemise sans me faire couvrir : il fit ensuite venir deux hommes pour m'éventer ; mais comme tout cela ne me servait de rien, & que j'étouffais de chaud, mon apothicaire fit apporter deux sceaux d'eau fraîche, & m'ayant fait mettre sur une chaise, où deux hommes me tenaient, il les versa sur moi peu-à-peu ; il prit ensuite une grande bouteille d'eau-rose, & la répandit doucement sur ma tête, mon visage, mes bras & ma poitrine : je bénissais tout bas la médecine persane qui traitait les malades si voluptueusement : le chirurgien français, dont j'ai parlé, qui était au chevet de mon lit, ne put retenir son indignation : *Cet homme-là vous tue, monsieur*, me dit-il ; *quoi, vous baigner d'eau fraîche dans l'ardeur d'une fièvre maligne, avec une pinte d'émulsion, deux pintes de médecine, & une livre de confection de mithridate dans le corps, avec je ne sais quelle quantité de boissons à la glace? Croyez*, ajouta-t-il, *qu'au lieu d'être tantôt sans fièvre, comme il vous l'a promis, vous serez mort : je ne sais ce qui en arrivera, répondis-je, mais il me*

emble que je ne suis pas à mon dernier jour, omme vous le dites ; en effet, je sentis alors **Perse.** iminuer le feu de mes entrailles. L'apothicaire n'ayant tâté le pouls, me dit : *votre fièvre est sur son déclin ;* elle passa si vîte, qu'à une heure près-midi, je n'en avais plus du tout ; le chirurgien français en fut interdit, & moi transporté de joie. Le médecin vint me voir le soir; e le regardai comme un prophète ou comme *Esculape ;* il m'ordonna un potage de riz cuit à l'eau avec de la canelle & de l'écorce de grenade sèche, pilées ensemble ; il m'ordonna de vivre pendant dix jours de poulets & de riz. Je lui demandai dans combien de tems je pourrais me mettre en chemin ; il me répondit que deux autres jours de repos me suffiraient : il m'ordonna encore une grande prise d'émulsion & une de cordiaux.

Le premier juin, il vint me voir, & me dit que c'était pour la dernière fois, & que je n'avais plus besoin de ses visites. Le 3 juin, je partis de Laar, où je pris un second *chatir*, un valet de pied pour me soutenir à cheval, en cas que mes forces ne fussent pas suffisantes : ma précaution fut vaine ; j'arrivai à *Chirac*, faible & défait comme un homme convalescent : on me conseillait de ne pas passer outre que je ne fusse entièrement remis ; mais

Perse.

étant bien informé que les maladies qu'on contracte à *Bender-Abaſſi*, ſont fort longues & difficiles à déraciner, & qu'on n'en vient à bout que peu-à-peu & dans un bon air, je partis pour Iſpahan, où j'arrivai le 2 juillet, très-fatigué & très-abattu.

CHAPITRE XVI.

Extrait d'un voyage de Tavernier dans pluſieurs provinces de la Perſe. --- Ville d'Hemedan, autrefois Ecbatane. --- Voyage à Suze, & dans la Coraſane, anciennement la Bactriane. --- Les Paiſis.

Un extrait des voyages de Tavernier dans pluſieurs provinces de la Perſe, achevera de donner à nos lecteurs une idée générale de ce royaume, que Chardin ne parcourut point dans toute ſon étendue. Ce ne fut qu'après bien des dangers & des fatigues que Tavernier arriva à *Kirman-Chah*, capitale de la province de Kirman ſur la frontière de la Perſe: cette ville, fondée par un nommé *Berham*, fils de *Chapour*, était une des plus conſidérables de la Caramanie; elle avait autrefois un magnifique château, défendu par l'art & par la nature; de vaſtes jardins de deux à trois lieues de long, ceints de hautes murailles, contribuaient beaucoup à ſon embéliſſement. On compte encore parmi les raretés de cette ville, les veſtiges d'anciens couvens de moi-

Perſe.

Perse.

nes, dont le nombre était prodigieux autr
fois : quant aux édifices publics & particuliers
ils sont irréguliers & mal bâtis ; la plupart mêm
sont ruinés; les courses fréquentes des Tur
& des Arabes, ont causé ces désastres : le pay
produit quantité de fruits, de safran & d
coton.

Me trouvant, dit Tavernier, dans une pro
vince qui m'était inconnue, je voulus en voi
au moins les principales villes; nous résolûme
d'aller à *Hemedan*, une des plus considérabl
au nord-ouest de Kirman-Chah : ce qui piqua
sur-tout notre curiosité, c'était le nom d'Ecba
tane & le titre de capitale de la Perse, qu'a
vait eu autrefois Hemedan ; les rois de Per
y faisaient leur séjour pendant l'été, qui e
fort doux dans ce pays : elle fut bâtie pa
Déjocès ; il n'y avait pas de plus grande ni d
plus belle ville dans la Médie, au milieu d
laquelle elle est située.

On reconnaît dans la description qu'Héro
dote nous a donnée de cette ville ce mélang
de barbarie & de goût qui caractérise les ou
vrages de tout peuple dévastateur. La collin
qui servait de base aux édifices d'Ecbatane
était environnée de sept remparts à égale dis
tance, & qui ne dominaient les uns sur le
autres que de la hauteur des créneaux ; l'a

D E

siette du lieu
ceintes, & l'i
sité. Le prem
quent, le plu
circonférence
lieues, dans l
mosthénes. C'
ceintes qu'on
cette dernière
parce qu'il f
prendre d'assa
Les artistes
la magnificen
mant des cou
ceux de la pre
blanc; les aut
pourpre, de l
la sixième éta
ceux de l'ence
La beauté d
choix de pare
de l'Europe,
vapeurs méph
ne permettrai
murs des édif
côté du goût
pas un tablea
Cette mani



Perse.

siette du lieu favoriſait la gradation de ces enceintes, & l'induſtrie des artiſtes en avait profité. Le premier des murs, &, par conſéquent, le plus ſpacieux, égalait à-peu-près la circonférence d'Athènes, qu'on évaluait à trois lieues, dans le tems des Alcibiades & des Démosthènes. C'eſt dans la plus étroite des enceintes qu'on avait conſtruit le palais des rois: cette dernière forteresse paraiſſait imprénable, parce qu'il fallait faire ſept ſiéges pour la prendre d'aſſaut.

Les artiſtes de la Médie avaient cru relever la magnificence de ces remparts, en imprimant des couleurs vives ſur leurs crénaux; ceux de la première enceinte étaient peints de blanc; les autres ſucceſſivement de noir, de pourpre, de bleu, de rouge; les crénaux de la ſixième étaient argentés, & on avait doré ceux de l'enceinte du palais des rois.

La beauté du ciel de la Médie favoriſait le choix de pareils ornemens; dans nos capitales de l'Europe, les pluies, les brouillards, les vapeurs méphitiques qui s'élèvent ſans ceſſe, ne permettraient pas qu'on peignît ainſi les murs des édifices, & ils n'y perdent rien du côté du goût; car enfin, une muraille n'eſt pas un tableau.

Cette manière de colorer les remparts des

Perse.

villes & de multiplier leurs enceintes, s'e[...] conservée encore de nos jours dans l'Inde [...] à la Chine : tous les peuples sont imitateurs & il est probable qu'elle s'y conservera ju[...] qu'à ce que l'art de peindre, & celui de for[...] tifier les places, y ait fait quelques progrès jusqu'à ce que ces vastes contrées où rien n[...] décèle le génie, aient produit des Raphaë[...] & des Vauban.

Hemedan peut encore passer pour une grand[...] ville ; elle est peuplée & bien fortifiée ; le[...] juifs y sont en grand nombre, & il en vien[...] en pélerinage de tous les pays voisins, pou[...] visiter les tombeaux d'Esther & de Mardochée qu'on dit avoir été enterrés à Ecbatame. Nou[...] allâmes voir ces monumens célèbres, dans un[...] espèce de chapelle, au milieu de la synago[...] gue ; ils sont construits de briques, revêtus de bois peint en noir ; nous vîmes autour plu[...] sieurs israélites qui paraissaient pénétrés de l[...] plus tendre dévotion ; ils parlent de ces illustre[...] morts avec cette joie & cette reconnaissance toujours vives, que les grands bienfaits on[...] coutume d'imprimer dans les cœurs.

Depuis que Nadir-Chah, connu sous l[...] nom de *Tamas-Kouli-Kan*, occupe le trôn[...] de Perse, qu'il a usurpé sur *Chah Tamas* dernier roi de la race Safériènne, il n'a cess[...] d'êtr[...]

d'être en guerre, tantôt avec ses sujets révoltés ; tantôt avec les Indiens, les Turcs & les Arabes. Ce prince belliqueux est toujours en campagne, il ne loge point dans les villes, mais sous des tentes, au milieu de ses soldats; il a fait de Hemedan son principal arsenal, & il campe à une lieue de cette ville : on nous avait fait si souvent l'éloge des richesses & de la magnificence de ce camp, que nous profitâmes du voisinage pour l'aller voir. Il contient environ deux cent mille hommes, cent mille femmes, & un nombre prodigieux de vivandiers & de valets. Il est disposé par quartiers très-régulièrement distribués, & on y observe une police exacte. L'endroit où se tient le marché public, est grand & spacieux; il a la forme d'une longue & large rue, dont les côtés sont bordés de tentes pleines de toutes sortes de provisions. Le prix de chaque denrée est fixé; & il n'y a pas à craindre la moindre malversation. Nous allâmes de-là au quartier impérial, que nous reconnûmes de loin à la hauteur & à la beauté des pavillons. Les ministres & les principaux officiers ont leurs tentes devant celles du *chah*, à droite & à gauche : elles sont faites de toiles de coton de différentes couleurs; le haut & les côtés sont doublés de soie ou de laine, & ornés de pein-

Perse.

tures brillantes. De grandes nattes, étendues à terre, défendent ces lieux de l'humidité, & les rendent aussi sains que les appartemens des maisons. Le pavillon, dans lequel l'empereur donne audience, est soutenu sur trois perches dont l'extrémité est ornée de boules dorées. La couverture est de toile très-fine, de couleur de brique, & tapissée en dedans du plus beau satin. Ce pavillon communique à plusieurs autres, qui servent à différens usages. Les plus reculés sont ceux où habitent les femmes du *chah*; elles sont environ soixante, avec autant d'eunuques; &, quand l'armée est en marche, elles suivent, à quelque distance, montées sur des chevaux blancs. Les grands seigneurs & tous les officiers ont aussi leurs femmes, qui logent dans des tentes séparées, & environnées de grandes toiles, en forme de palissades. Pendant le tems que nous demeurâmes au camp, car il y a des caravanserails pour les voyageurs, comme à la ville, nous vîmes une fois le roi qui faisait la ronde dans les différens quartiers : il était monté sur un cheval orné des plus belles pierreries. Je n'ai jamais rien vu de si riche ni de si précieux. On dit qu'il a quatre harnois complets, dont les garnitures ne diffèrent que par la qualité des pierreries. Le premier est d'émeraudes, le second

de rubis, le troisième & le quatrième de perles & de diamans. Je vis la garniture d'émeraudes: elle jetait un éclat éblouissant; & les pierres étaient toutes d'une grosseur & d'un prix inestimable. Les habits du *chah* répondaient à cette magnificence : ils étaient pareillement enrichis d'émeraudes; & son turban en était tout couvert. Il venait d'acquérir des richesses immenses dans son expédition des Indes, en s'emparant de la capitale & des trésors de *Muhammed-chah*, empereur du Mogol. Nous reprîmes le chemin de Hemedan, que nous quittâmes bientôt après.

On trouve dans ce pays des montagnes qui n'ont pas moins de vingt à trente lieues de circonférence : celle qu'on appèle l'*Elvend*, à quelques lieues de Hemedan, est une des plus considérables; son sommet est toujours couvert de neige : elle est comme le réservoir qui distribue l'eau aux campagnes d'alentour, tant il en sort de ruisseaux & de sources. La montagne de *Bisotun*, à trois journées de l'*Elvend*, a cela de particulier qu'elle semble, d'un côté, prête à tomber dans la plaine. On dit qu'un nommé *Ferha*, l'homme le plus fort de son tems, la coupa en cet endroit pour se faire un passage : on voit encore la trace du ciseau; & dans cette coupure on distingue douze figures

Perse.

d'hommes, taillées en bas-reliefs dans le rocher. Les Persans des villages voisins nous vantèrent beaucoup plusieurs autres figures taillées pareillement dans le roc, à l'extrémité occidentale de la montagne : ce monument me parut de la dernière antiquité ; il consiste en deux niches, dont l'une peut avoir vingt, l'autre dix pieds de haut ; sur la plus grande, entre deux colonnes cannelées, d'ordre corinthien, est la figure d'un homme à cheval, qui porte sur son épaule une lance monstrueuse : plus bas, sont deux anges qui tiennent chacun un cercle à la main. Le fond de la niche est orné de trois grandes figures que les Persans disent être celles de deux de leurs rois, & d'une reine célèbre dans leur histoire. Il y a aussi, dans la petite niche, deux figures en bas-reliefs, comme celles de la grande ; on voit au bas plusieurs caractères d'une langue dont il ne reste plus de vestige.

Nous allâmes en deux jours à *Tarimara*, petite ville défendue par une bonne forteresse : on nous fit voir une pyramide qui fut élevée en l'honneur d'un ancien sultan ; elle a cent vingt coudées de hauteur, & cent de diamètre. Le pays abonde en fruits & en olives, qui sont les plus estimées de la province de *Tarimara*.

Nous arrivâmes le jour suivant à *Sirouz*-

Perse.

Abad, & de-là à *Nohavend* : cette dernière ville fut bâtie, suivant le dire des Persans, par le patriarche Noé ; elle est située sur une montagne, & n'a aucun monument qui atteste son antiquité. Je fus surpris que les vignes ne fussent pas plus communes en ce canton, que partout ailleurs ; il y en a cependant, mais pas assez, selon moi, pour une ville qui se glorifie d'avoir pour fondateur ce patriarche : cette ville est d'ailleurs fameuse par une victoire signalée, que les Mahométans, commandés par Omar, remportèrent sur les Persans, la vingt-unième année de l'hégire. Les Arabes parlent beaucoup de cette journée, & ils l'appèlent la victoire des victoires.

Kounsar, où nous arrivâmes quelques jours après, est une petite ville fort jolie ; elle est située dans une belle plaine, arrosée de plusieurs ruisseaux qui servent à fertiliser une infinité de jardins. L'air de ce pays est pur, ses promenades charmantes, les campagnes riches & fertiles ; il y croît une sorte de manne fort estimée, dont les Persans font de petits gâteaux, en la mêlant avec des pistaches & de la fleur de farine.

Le désir de voir des pays que nous n'avions pas encore vus, nous engagèrent à visiter les provinces de *Chusistan*, de *Ghilan*, de *Ma-*

zanderan & de la *Corasane*. Nous allâmes d'abord à *Suze*, qui était autrefois la capitale de toute la Perse. Le nom de *Suze*, qui signifie *lys*, lui fut donné, parce que la plaine où elle est située, produit une grande quantité de lys. On dit que *Titon*, celui-là même que la fable fait époux de l'Aurore, fut le fondateur de cette ville. Cyrus, après avoir subjugué les Mèdes, en fit le siége de son empire : il y avait, dit-on, un superbe palais, soutenu sur des colonnes d'or, & enrichi de pierres précieuses d'une valeur inestimable. Les murs de *Suze* étaient de briques & de bitume, comme ceux de Babylone. Depuis Cyrus, les rois de Perse y venaient passer l'hiver, qui est fort doux dans cette contrée. Je sais, par moi-même, que l'été y est insupportable, & que les serpens y sont très-dangereux : c'est dans cette ville, sur le rivage du fleuve Eulie que le prophète Daniel eut la vision du bélier à deux cornes, & du bouc qui n'en avait qu'une. Le tombeau de cet homme de Dieu s'y voyait encore, il y a plusieurs années ; mais, on l'a transporté sur le bord du fleuve, & les eaux le couvrent aujourd'hui entièrement. Darius, fils d'*Histaspe*, que l'écriture appèle *Assuérus*, donna à *Suze* ce fameux édit contre les Juifs, à la sollicitation du perfide Aman ; mais Esther fut, par

Perse.

Perse.

ſes charmes, fléchir le cœur du monarque, & ſes pleurs ſauvèrent la vie à toute ſa nation. Suze n'eſt plus qu'une méchante ville ruinée; & dans peu ce ne ſera, comme tant d'autres grandes villes, qu'un triſte amas de décombres.

Chuzter, aujourd'hui la capitale du *Chuſiſtan*, n'eſt pas la même que Suze, comme l'ont cru fauſſement quelques voyageurs; elle eſt bâtie ſur une élévation: cette ville eſt conſidérable, quoiqu'elle ait beaucoup ſouffert dans les dernières guerres. Il s'y fait un grand commerce de ſoie & de draps d'or, dont nous vîmes pluſieurs riches manufactures. La digue, qui fait monter la rivière juſqu'à *Chaſter*, eſt une des plus belles qu'on puiſſe voir. En général, la province de *Chuſiſtan* abonde en pâturages & en fruits excellens.

Nous parcourûmes enſuite la province de *Ghilan*, qui ne le cède point à cette dernière pour la fertilité; *Rheſd* en eſt la principale ville: elle eſt agréablement ſituée à quelques lieues de la mer Caſpienne, dans une plaine environnée de hautes montagnes. L'air y eſt mal-ſain & les habitans preſque toujours malades; ils ſont maigres & pâles, pour la plupart: nous n'eûmes garde d'y faire un plus long ſéjour.

Perse.

En côtoyant le rivage de la mer, nous nous trouvâmes dans le *Mazenderan* ou *Taberistan*, province très-agréable & très-fertile : on l'appèle communément *le jardin de la Perse* ; elle est bornée au sud par la Corasane, & au nord par la mer Caspienne ; elle est remplie de montagnes inacessibles & inhabitables ; mais, en récompense, ses vallées & ses campagnes sont délicieuses ; elles produisent du coton, du sucre & toutes sortes de bons fruits. *Djurdjan*, sa capitale, est grande & fort peuplée ; nous y vîmes plusieurs pans d'une muraille qui avait cinq lieues de long, & deux meules que les habitans conservent précieusement ; elles ont chacune près de soixante coudées de circonférence. Pendant notre séjour dans cette ville, on fit la célébration d'une triple fête, presque toute entière à l'honneur de Mahomet : la première s'appèle *cheb maraie*, c'est-à-dire, la nuit de l'ascension ; elle se célèbre pendant la nuit, par des prières & par la lecture de l'alcoran. Les sectateurs du faux prophète disent que, le troisième jour après sa mort, l'ange Gabriel lui amena, de nuit, à son sépulcre, un cheval aîlé, nommé *Borac*, sur lequel il le fit monter, & l'enleva au ciel. Le second objet de la fête, est le jour auquel l'ange Gabriel apporta, dit-on, à Mahomet

ordre de commencer sa mission, & le revêtir de l'esprit de prophétie. La troisième partie de la solemnité est pour honorer, je ne sais, quel retour d'Abraham à la Mecque, où ce saint patriarche avait fixé sa demeure.

Perse.

Djurdjan est à trente lieues d'*Amol*, ville assez jolie, au pied du mont Taurus, où l'on dit que campa l'armée d'Alexandre. Il y a dans cette ville un fort beau palais, d'où l'on découvre toute la campagne : c'est la maison de plaisance des gouverneurs de *Mazenderan*. On voit encore sur la rivière un pont magnifique de douze arches. Les jardins & les promenades d'Amol sont plantés de cyprès d'une grosseur & d'une hauteur extraordinaires.

Asrhées, dans la même province, est plus voisine de la mer : le *chah* y a fait construire un superbe palais. Les armes de Perse, qui sont un soleil levant, embélissent la principale entrée ; les avenues sont plantées de pins & d'orangers ; les jardins sont remplis d'arbres fruitiers les plus beaux & les plus rares ; plusieurs ruisseaux d'eau vive, qui aboutissent à de grands bassins de marbre, portent par-tout la fertilité & la fraîcheur. Les bâtimens sont d'une magnificence vraiment royale. Je fus

Perse.

frappé sur-tout de la salle du divan; elle
belle & spacieuse; les murs & le plafond so
peints en azur, & ornés de fleurs d'or. Nou
séjournâmes quelque tems dans cette ville
où nous eûmes plusieurs fois le plaisir des spe
tacles, pour lesquels les Persans ont en géné
ral un goût décidé : il n'est pas de gouverneu
un peu considérable qui n'ait ses luteurs, se
musiciens, ses danseuses : les premiers sont en
core ce qu'ils étaient chez les Grecs, à l'ex
ception qu'ils ne s'exercent qu'à la lutte. Le
musiciens & les danseuses occupent les théâ
tres; tout s'y chante comme dans nos opéra
& ce qui rend l'analogie encore plus mar
quée, la danse y est réunie au chant; mais c'est
là tout : un Français chercherait vainemen
une Armide sur la scène orientale. Ces sorte
de drames ne consistent que dans des pein
tures lascives de l'amour & de ses plaisirs le
plus immodérés; les actrices, pour l'ordinaire
se surpassent dans ces sortes de descriptions
leur danse n'est, ni moins expressive, ni moin
indécente; elles y joignent une légèreté ex
traordinaire, une volubilité, une variété dan
leurs mouvemens qui étonnent. La danse n'est
pratiquée que par elles, dans toute la Perse
on y regarde cet exercice comme infâme; c
qui y contribue, est sans doute le déréglement

s danſeuſes ; toutes ſont femmes publiques, affichées pour telles.

Perſe.

Nous quittâmes *Aſrhées*, & bientôt après *Mazenderan*, pour entrer dans la Coraſane. ette province, autrefois la Bactriane, qu'A-xandre-le-Grand eut tant de peine à réduire, quatre principales villes, qui ſe diſputent le re de capitale ; on les appèle *Meſched*, *erat*, *Merou* & *Balk* : la première n'était d'a-ord qu'un bourg peu conſidérable ; mais le mbeau de l'iman *Riza*, de la famille d'Ali, tira un tel concours de peuple, qu'elle eſt evenue depuis une grande ville. Elle eſt en-ironnée d'une forte muraille, défendue par ois cents tours, éloignées d'une portée de uſil l'une de l'autre. La moſquée où eſt le mbeau du ſaint, atteſte, par ſa magnificence, dévotion & la libéralité des Perſans. On rouve, dans les cours, de grands baſſins de arbre ; & l'intérieur de l'édifice eſt orné de uantité de colonnes de jaſpe, de marbre, e porphyre ; des lampes d'or & d'argent ſont uſpendues aux voûtes, & les murs ſont tapiſ-ſés de la plus riche moſaïque. Il ne faut pas oublier que les prêtres qui deſſervent cette moſquée, jouiſſent d'un immenſe revenu. *Meſ-hed* eſt près de *Nichapour*, d'où viennent les

Perse.

vieilles turquoises; la mine appartient au ro
& l'on n'en tire que pour lui.

Herat, autrefois *Aria*, est comme Mesched
l'une des quatre capitales de la Corasane : el
est située dans une plaine couverte de jardi
& de vignobles, entre-coupés de ruisseau
abondans qui reçoivent l'eau d'une montag
voisine. Elle est défendue par une bonne c
tadelle, & par de fortes murailles environné
de fossés pleins d'eau. Il y avait autrefois pr
de cette ville un fameux temple de mages o
guèbres; sa grandeur & sa magnificence fa
saient ombrage aux mahométans qui avaie
fort près de-là une misérable mosquée. Le
prêtres de cette mosquée, jaloux du concou
du peuple qui se rendait de tous côtés a
temple du soleil, persuadèrent à leurs part
sans de le brûler; le temple fut réduit en ce
dres, & le gouverneur de la province ayan
voulu punir les incendiaires, on dit que quatr
mille mahométans jurèrent qu'ils n'avaient ja
mais vu dans ce lieu de temple du soleil, mai
seulement une mosquée. *Herat* fut prise & sac
cagée plusieurs fois, tantôt par les troupes d
Gengis-Kan, roi des Indes, tantôt par celle
de Timur. Les Turcs la possédèrent aussi ave
une partie de la Corasane.

En allant à *Méreu*, autre ville de la mêm

Perſe.

rovince, nous manquâmes être engloutis ſous s ſables que le vent élève dans cette contrée: ous fûmes précipités pluſieurs fois en bas de os chevaux, & nous reſtâmes ſouvent aveu-lés & couverts de pouſſière. Le pis était que ous ne ſavions quelle route tenir, parce que vent couvrait en quelques endroits tout le hemin de ſable, & nous ne trouvions alors ucun veſtige qui pût nous guider. Nous fûmes bligés de prendre avec nous deux hommes de province pour nous conduire; ils nous firent archer la nuit, & je remarquai qu'ils con-ltaient les étoiles, comme font les pilotes en leine mer. La ville de *Mérou* eſt ſituée au ilieu de ces ſables d'où l'on tire quantité de l: elle fut fondée, dit-on, par une fille du i *Artaxerxes-Longuemain*: quoique le pays oit naturellement aride, cependant, comme l eſt arroſé par trois rivières, il produit abon-damment des grains & ſur-tout du froment d'une groſſeur extraordinaire. L'air de Mérou eſt pur & ſalutaire; les maladies y ſont rares: je n'ai garde d'oublier que c'eſt à Mérou que je vis célébrer une fête plus curieuſe par la fable qui y a donné lieu, que par ſes cérémonies: on la nomme *Checel-Camer*, qui ſignifie, *coupure de la lune.* Mahomet, diſent les Perſans, vou-lant autoriſer ſa religion par quelque miracle

Perse.

ſignalé, après l'avoir établie par la force d
armes, convoqua trente des principaux
ceux qui refuſaient de le reconnaître pour p
phète : il attendit qu'il y eut pleine lune,
ce jour-là il les mena dans la campagne,
il leur dit de regarder le ciel; alors levant
main, il fit un mouvement de ſes doigts, p
lequel il coupa la lune en deux pièces; l'u
des deux deſcendit doucement à terre, & M
homet l'ayant priſe, la fit paſſer par la ma
che de ſon bras gauche, après quoi elle r
monta à ſa ſphère, où elle ſe rejoignit à l'a
tre moitié. C'eſt-là un des plus fameux mir
cles de la religion mahométane ; il paraît
grand & ſi merveilleux aux yeux des Perſan
qu'ils en font une fête ſolemnelle.

De toutes les villes qui prennent le titre
capitale de la *Coraſane*, Balk me paraît
mieux fondée; avant qu'on tranſportât le ſiég
de l'empire dans la province de Fars, elle éta
la capitale de toute la Perſe : il reſte enco
des veſtiges de ſon ancienne ſplendeur. Ce
ville eſt grande & remplie de beaux édifices
ſes murailles ſont ſolidement conſtruites
flanquées de fortes tours. La plaine où el
eſt bâtie eſt des plus agréables & des plus belle
on y recueille quantité de bled, de fruits,
légumes. Le fleuve *Oxus*, le plus grand

[redacted]

[illegible]

us ceux qui arrosent la Bactriane, coule dans tte campagne qu'il fertilise de ses eaux. emarquez l'impression que laissèrent sur les uples les grandes calamités : on n'a pas ou-lié à *Balk* le nom d'Alexandre-le-Grand, qui ccagea cette ville; on se souvient de Timur i la pilla; mais le nom de Gengiskan y est core plus connu ; on ne le prononce qu'avec orreur. Voici ce qu'on nous raconta à ce su-t : Gengiskan ayant mis le siége devant Balk, ut que la ville se rendrait bientôt, à l'exem-le de tant d'autres, que la terreur, plutôt ue la force de ses armes, avait contraintes de pituler; mais il trouva une résistance opi-iâtre à laquelle il ne s'attendait pas : les as-égés firent plusieurs sorties, dans lesquelles ils i tuèrent beaucoup de monde ; jusques-là, u'une nuit où le camp des ennemis était tran-uille, ils forcèrent les retranchemens & pé-étrèrent jusqu'aux tentes de Gengiskan. Ce ince, outré de dépit qu'une poignée de gens t entrepris ce que des peuples nombreux vaient osé faire, jura qu'il se vengerait d'un sanglant affront. Il donna plusieurs assauts, tandis que tout ce qu'il y avait de soldats ns la ville, se défendait courageusement, lusieurs Tartares pénétrèrent par un souter-in dans l'intérieur des murailles, près d'une

[redacted] [illegible]

porte principale qu'ils ouvrirent & livrèrent aux assiégeans. Gengiskan, maître de la ville, ordonna à tous les habitans de se rendre dans la campagne, où il les fit massacrer. On ajoute que ce prince barbare ne cessa lui-même de tuer, que lorsque les forces lui manquèrent. Ceux de *Balk* ne sont pas moins jaloux de l'antiquité de leur ville, que du courage de ses habitans; ils disent qu'elle fut fondée par Bacchus, & que ce héros, à son retour des Indes, y célébra des jeux & des fêtes.

Le grand Zoroastre y donna des lois. Il mourut à Balk, à l'âge de soixante-dix-sept ans; & compta, dit-on, sur la fin de sa vie, quatre-vingt mille sages dans l'Asie, qui avaient embrassé sa doctrine. Ce sage fameux est regardé comme le fondateur & le patriarche des mages. Il est le premier philosophe connu des Grecs, qui éclaira le monde sur l'origine des êtres & sur les élémens de l'astronomie.

Son système théologique était d'une simplicité sublime. L'Être-Suprême existait avant le tems, vivifiait les mondes par sa providence, & devait survivre à leurs catastrophes. Le feu solaire, comme l'élément le plus dégagé de toute matière hétérogène, était à ses yeux le symbole le plus parfait de la divinité. C'est dans ces dogmes qu'on trouve les premières

mières notions de l'immortalité de l'ame, & d'une autre vie heureuse ou malheureuse; c'est-là qu'on voit expressément un enfer. Zoroastre, dans les écrits conservés par le *Sadder*, feint que Dieu lui fit voir cet enfer, & les peines réservées aux méchans: il y avait plusieurs rois, un, entr'autres, auquel il manquait un pied. Il en demanda à Dieu la raison. Dieu lui répond: *Ce roi pervers n'a fait qu'une action de bonté en sa vie. Il vit, en allant à la chasse, un dromadaire qui était lié trop loin de son auge, & qui, voulant y manger, ne pouvait y atteindre; il approcha l'auge d'un coup de pied: j'ai mis son pied dans le ciel; tout le reste du corps est ici.* Ce trait peu connu fait voir l'espèce de philosophie qui régnait dans ces tems reculés, philosophie toujours allégorique, & quelquefois très-profonde. Perse.

Zoroastre ne fit point de prodiges, mais il parla de Dieu avec la raison la plus éclairée. Alors le cœur de l'homme, sur quelque point du globe qu'il se trouve, répond par un doux frémissement à la voix du législateur philosophe.

La morale du fondateur de cette religion fut celle de la nature; & si les parsis sont encore aujourd'hui les hommes les plus respectables de l'Asie, c'est qu'ils ont conservé cette mo-

Perse.

rale ſublime, malgré les révolutions de l'Indouſtan, les conquêtes des Européens, & les crimes de leurs rois.

Cette religion, ſimple & dégagée de tous les dogmes hétérogènes que dans la ſuite les mages y ont ajoutés, fut celle de la Perſe durant les règnes de pluſieurs monarques. Les citoyens qui n'eurent pas, comme les prêtres, un grand intérêt à l'altérer, ſe la tranſmirent de ſiècle en ſiècle preſque dans toute ſon intégrité, & on croit que les parſis en ſont aujourd'hui les dépoſitaires. Ces parſis ſont, avec les Penſylvains, les hommes les plus pacifiques du globe : leurs ennemis même rendent juſtice à la pureté de leur morale; ils entretiennent le feu ſacré, ſymbole de la divinité, mais ils ne l'adorent pas. Amis de la liberté, mais ennemis des diſſentions civiles, par-tout où ils ſont tolérés, ils obéiſſent aux lois; ſimples, mais décens dans leurs habillemens, on ne voit parmi eux ni l'indigence qui fait gémir l'humanité, ni le luxe qui l'écraſe. Ils ont les mœurs de la nature au milieu des peuples qui la font oublier.

Les dogmes des parſis peuvent s'allier avec tous les gouvernemens : ils regardent comme des actes de vertu de planter un arbre, d'engendrer un homme; auſſi l'agriculture eſt en

honneur parmi eux, & ils ont en horreur le célibat. Cette aversion est si profondément enracinée dans leur esprit, qu'ils regardent le titre de célibataire comme un opprobre; &, si un de leurs enfans meurt sans avoir été marié, ils donnent de l'argent à une de leurs concitoyennes pour lui faire épouser le cadavre. Perse.

Ces parsis ont épuré le dogme de la métemsycose: ils ne tuent jamais les animaux qui sont utiles à l'homme; mais s'ils ont eu des faiblesses, ils s'engagent à les réparer, en exterminant les insectes malfaisans & les animaux destructeurs. Ils sont presque les seuls hommes qui rendent la satisfaction des crimes privés utile au genre humain.

Un homme de bien, obscur, est un demi-dieu pour les parsis. Il n'en est pas de même d'un conquérant; ils regardent comme des monstres Alexandre & Mahomet. Au reste, leurs ancêtres ont tant souffert des victoires du héros de la Macédoine, & de la religion intolérante des musulmans, qu'on pourrait leur pardonner d'être sensibles, quand même on n'aurait pas à les louer d'être justes.

Ils habitent dans la Caramanie déserte & vers le golfe persique, mais principalement les provinces de *Yezd* & de *Kirman*. On en a placé des colonies dans les villes de la Par-

Perse. thide, & sur-tout à *Ispahan ;* aux Indes, ils sont répandus sur les bords du fleuve Indus, & dans la province de Guzurate. Il y en a une colonie à Surate, ville que le commerce a rendue fort fameuse parmi les Européens. Ce qui est cause qu'ils sont ainsi dispersés, c'est lorsque les Arabes envahirent la Perse : ceux qui ne voulurent pas vivre sous leur oppression, furent obligés de se retirer vers les parties désertes de l'empire qui confinent au fleuve *Indus*, & qui en sont les bornes de ce côté là. Ils s'y maintinrent plus d'un siècle ; mais, comme ils y furent attaqués depuis, ils passèrent au-delà de ce fleuve chez les Indiens, qui les reçurent. Il n'en reste pas quatre-vingt mille dans ces contrées ; & ils seraient tout-à-fait détruits, il y a long-tems, si leur misère & leur simplicité n'empêchaient qu'on ne songeât à eux.

Ces Perses idolâtres ne sont pas si bien faits ni si blancs que les Perses mahométans. Les hommes sont robustes & d'assez belle taille : les femmes ont le teint olivâtre ; ce qui provient plutôt de leur pauvreté que de la nature ; car il y en a qui ont les traits fort beaux. Les hommes portent les cheveux & la barbe longue, la veste courte & étroite. Ils s'habillent de toile ou d'étoffe de laine & de poil

de chèvre. Les femmes sont grossièrement vêtues. Je n'en ai point vu qui eussent si mauvaise grace. Perse.

Je n'ai pas vu un seul homme parmi eux qui vécût sans rien faire, ni aucun qui s'appliquât aux arts libéraux & au commerce. Leur profession favorite est l'agriculture : ils la regardent non-seulement comme la profession la plus heureuse & la plus innocente, mais aussi comme la plus méritoire & la plus noble. Ils croyent que c'est la première de toutes les occupations, celle pour qui le *Dieu souverain* & les *Dieux inférieurs*, comme ils parlent, ont le plus de complaisance. Cette opinion, tournée en article de foi parmi eux, fait qu'ils se portent naturellement au travail de la terre ; leurs prêtres leur enseignent que la plus vertueuse des actions est d'engendrer des enfans, & ensuite de cultiver un champ qui serait en friche, & de planter un arbre.

J'ai fait cent fois réflexion sur ce que ces bonnes gens me disaient en comparant la stérilité de la Perse moderne avec l'état d'abondance de l'ancienne ; & il m'est venu en pensée qu'un si étrange changement provenait premièrement de ce que les anciens habitans de la Perse étaient robustes, laborieux & appliqués ; au lieu que les nouveaux habitans sont

Perse.

fainéans, voluptueux & spéculatifs ; secondement, de ce que ces premiers se faisaient une religion de l'agriculture, & qu'ils croyaient que c'était servir Dieu que de labourer ; au lieu que les derniers ont des principes qui les portent au mépris du travail ; car ils disent que la vie étant si courte, si incertaine, & si changeante, il faut s'y comporter comme dans un pays de conquête, ou dans un quartier d'hiver ; c'est-à-dire qu'il en faut tirer ce qu'on peut, sans se soucier de ce qu'elle pourrait devenir.

Ces anciens Perses ont les mœurs douces & simples, vivent fort tranquillement sous la conduite de leurs anciens, qui sont leurs magistrats, & dont l'autorité est confirmée par le gouvernement. A l'exception du bœuf & de la vache, ils mangent de toute sorte de viande. Ils ne se mêlent guère avec les autres peuples, sur-tout avec les mahométans, & ne peuvent épouser d'autres femmes que celles de leur religion.

Je n'ai vu que des gens fort ignorans parmi eux ; toute l'érudition de leurs prêtres se réduit à un peu d'astrologie. Il ne faut pas s'en étonner, parce qu'ils vivent depuis plus de mille ans sous l'oppression & dans la pauvreté. J'ai eu plus de trois mois en mon pouvoir le

grand livre qui contient, à ce qu'ils disent, leur religion & leur histoire. Un guèbre, qui passait pour le plus savant d'entr'eux à Ispahan, venait tous les jours m'en lire quelque passage; mais il était si long à me l'expliquer, & il me disait des choses si peu curieuses, que je m'en débarrassai. Il me demandait quinze cents francs pour le prix du livre seul, sans compter ce qu'il prétendait pour l'explication. Perse.

Tout le monde croit généralement qu'ils adorent le feu; cependant il est fort difficile de les engager à s'expliquer bien là-dessus. Le *feu*, disent-ils, *est la lumière; la lumière, c'est Dieu*. Voilà ce qu'ils disent nettement; mais ils se jètent ensuite sur les louanges du feu, de la lumière, & de Dieu, & s'épuisent en discours vagues & confus, où l'on n'entend rien, & où ils se perdent eux-mêmes. Ils disent tous unanimement qu'ils gardent le feu dans des lieux consacrés, depuis le tems du premier roi de Perse, mort il y a plus de trois mille sept cents ans. Mais il n'y a pas moyen de voir ce lieu sacré, ni leur autel, ni les cérémonies de leur culte; ce qui me fait croire que tout ce qu'ils disent de cet ancien feu, qui brûle toujours, est une pure illusion; car je n'ai jamais vu d'homme qui ait osé m'assurer qu'il l'eût vu.

Perse.

Quant au feu commun & ordinaire, le culte que les guèbres lui rendent, consiste, disent-ils, à l'entretenir avec une matière qui ne fasse point de fumée, ni de puanteur; à n'y jeter rien de sale; à ne le laisser jamais s'éteindre; à ne pas l'allumer avec la bouche. Ce culte, ajoutent-ils, consiste encore à ne toucher jamais de feu où l'on a jeté des os ou de la bouze. Ils font communément leurs prières en présence du feu. Leur principal temple est auprès de *Tezd*, sur une montagne qui en est à dix-huit lieues. Leur grand pontife y demeure toujours, & sans en sortir.

Ce pontife a avec lui plusieurs prêtres & plusieurs étudians, qui composent une espèce de séminaire. Ces prêtres font proprement ce que les vestales faisaient à Rome: ils entretiennent le feu sacré, si tant est qu'il y en ait, & ils empêchent qu'il ne s'éteigne. Ce feu, si on les veut croire, brûle depuis environ quatre mille ans, ayant été allumé sur cette montagne d'une manière miraculeuse par leur prophète Zoroastre.

Ils se tournent vers le soleil quand ils prient, & prétendent que toute oraison qui n'est pas faite, les yeux tournés vers cet astre, est une idolatrie. Ils ne font point de prière la nuit; ils en doivent faire cinq durant le jour, &

Perse.

entre les deux soleils. Ils regardent le vendredi comme le jour de la semaine le plus propre à remplir les devoirs de la religion. Mahomet pourrait bien avoir emprunté d'eux ses cinq prières & son jour de repos. Ils ont des jeûnes & des fêtes de tous les élémens : la principale est celle du feu & de la lumière ; elle dure dix jours.

Une de leurs plus constantes traditions, c'est que leur religion reprendra le dessus, & qu'elle deviendra supérieure & dominante en Perse, & que l'empire leur sera rendu. Ils s'entretiennent, eux & leurs enfans, de cette espérance.

Zoroastre est leur prophète & leur plus grand docteur : il fut le chef de la secte des mages, & vécut treize cents ans après le déluge, suivant la chronologie persane. Ce Zoroastre est le premier qui ait enseigné méthodiquement les sciences & la religion des Perses. Les guèbres en racontent mille fables, & en font un homme tout divin. On sait que les mages étaient les hommes qu'on révérait le plus en Perse & dans tout l'Orient. On tirait les rois, les pontifes, de leurs colléges, & on y élevait toute la noblesse de l'empire. Ils ont été apparemment les premiers sages ou philosophes de profession qui soient sortis des Indes, où

Perse.

il eſt vraiſemblable que les ſciences ont pris leur origine, d'où elles ont paſſé comme de main en main juſqu'aux Perſans, & enſuite aux Grecs.

Je ne trouve rien de plus ſenſé dans les enſeignemens des guèbres que le mal qu'ils diſent d'Alexandre-le-Grand. Au lieu de l'admirer & de révérer ſon nom, comme font d'autres peuples, ils le mépriſent, le déteſtent, & le maudiſſent, le regardant comme un pirate, comme un brigand, comme un homme ſans juſtice & ſans raiſon, né pour troubler l'ordre du monde, & pour détruire une partie du genre humain. Ils ſe diſent à l'oreille la même choſe de Mahomet, & ils les mettent tous les deux à la tête des mauvais princes; l'un, pour avoir été lui-même l'inſtrument de tant de malheurs; l'autre, pour en avoir été la cauſe & l'occaſion. Ils ſavent que toutes leurs calamités doivent être attribuées à ces deux uſurpateurs; en quoi ils ne ſe trompent pas.

La manière d'enterrer leurs morts eſt fort ſingulière: ils les couchent, tout habillés, ſur un petit lit, fait d'un matelas & d'un couſſin; ils les rangent dans une foſſe ſi ſerrés, qu'ils ſe touchent les uns les autres, & ils les étendent ſur le dos, les bras croiſés ſur l'eſtomac,

& le visage découvert. On met proche du mort, à son chevet, des bouteilles de vin, des grenades, des coupes de fayance, un couteau, & d'autres ustensiles, chacun suivant ses moyens. Comme ce peuple est fort misérable, & sous le joug d'une religion ennemie, on peut juger, par les choses qu'ils font encore présentement, ce qu'ils faisaient lorsque leur religion était soutenue de l'autorité royale, & accréditée par le zèle de la multitude.

Perse.

Fin du Tome vingt-septième.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

SUITE DU LIVRE SECOND.

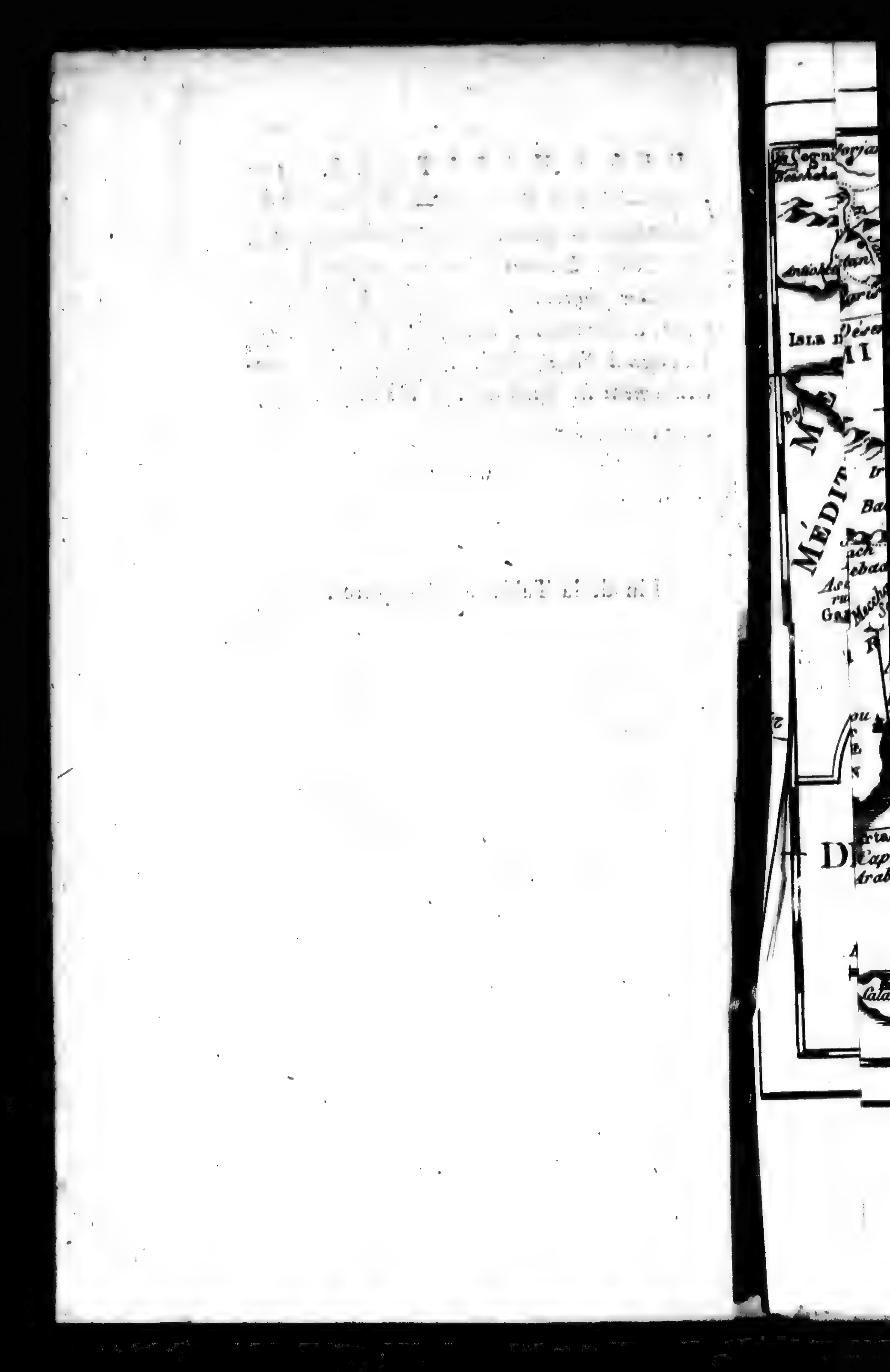
VOYAGES D'ASIE.

LIVRE III.

DE

Fin

Fin de la Table des Chapitres.




75
80
CORASAN
Meschet
Jorjan
Mt. Tarok
Barfin
Kovarabad
Talecan
Nichabur
Sebsvar
Ferad
Djâm
Marou al-rud
Masinan
Seusa
Bad-Kis
Hacab
35
Antiokia
Fauchang
Herat
Desert Salé
Thoun
Mt. de Gor
Chorasan
Tayen
Parra
Corra
Tak
Mt. Al-Bours
Harra
Hindmend R.
Kaidern
Irabad
Jesd
Bost
Babain
Serdan
Désert Jasad
SEGESTAN
Bengwai
Semengian
Chabis
Nadem
Karduk
Diden
Daru
Salem
30
Asa
Isles de Curia Muria.
Nibân
Montagne de Mirbat ou Croissent des Arbres d'encens.
Golfe de Taphar
15
Cap Fartaque appellé par les Arabes Ras-Fratache
Isle de Socotora dependante du Royaume de Caresen en Arabie ou de Fartach.
Calausia
70
75


CARTE
DE L'ARABIE.
Echelle de 200 Milles d'Arabie
50 100 150 200
Septentrion
Midy
Occident.
Tropique du Cancer
ARABIE DESERTE
ARABIE PETRÉE
PAYS DE NAGED
HAROUDZ ou JEMAMA
ETAT DU SCHERIF DE LA MEQUE
MER ROUGE
YEMEN
CHAULAN
TEHAMA
HADRAMUT
DIARBEKR
CURDISTAN
IRAC
LAURESTAN
CHUSISTAN
GOLFE
MÉDITERRANÉE
ISLE DE CHYPRE
TURCOMANS
Dans ces Déserts on voit les ruines de plusieurs Villes anciennes.
Désert de l'Irac
Fontaines de Moyse
Agiar
PAYS DE THAMMUD
Medine ou Ville du Prophete
Gidda ou Jodda
la Meque
Sanaa
Mocah
Aden
Zibit, ou Zebit
Isle et Détroit de Babel-Mandel
Port de Zeyla
Bagdad
Kerkuk
Mosul
Palmyre
Damas
Tripoli
Alexandrette
Antioche
Alep
Jerusalem
Jaffa
Acre
Seyde
Isle de Chader
Salamia
Tangia
Kars


Septentrion
CORASAN
PERSE
IRAC AGEMI
FARSISTAN
KERMAN
SEGESTAN
CHUSISTAN
LAURESTAN
GOLFE PERSIQUE
GOLFE D'ORMUS
OMAN
ROYAUME DE MASCATE
ARABIE HEUREUSE
PAYS DE MAHRE
la pluspart Stérile et Déserte
PAYS du PEUPLE DE GAD
YEMEN
HADRAMUT
ROYAUME DE CARESEN ou de Fartach
Isles de Curia Muria
Cap Fartaque appellé par les Arabes Ras-Fratiché
ISLE DE SOCOTORA dependante du Royaume de Caresen en Arabie ou de Fartach
Orient
Midy
Ispahan
Jesd
Herat
Lar
Sanaa
Mascate

